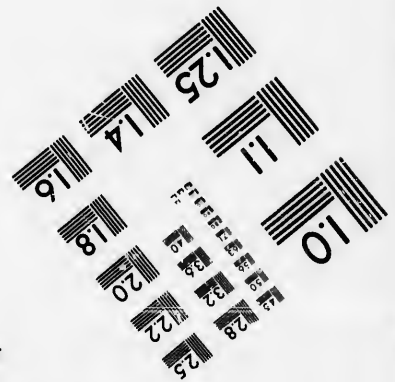
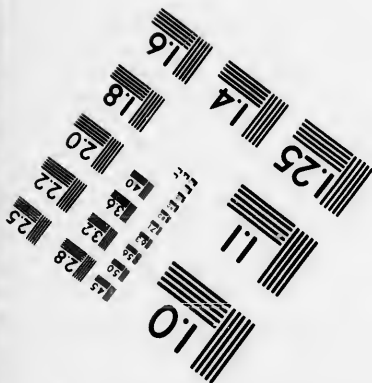
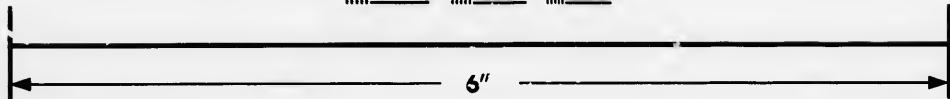
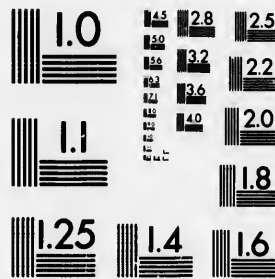


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distortion.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

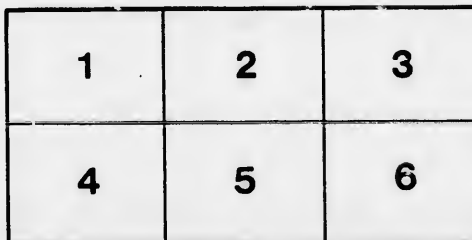
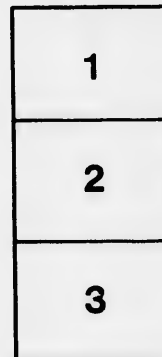
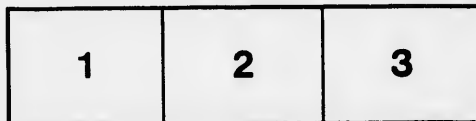
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaît sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

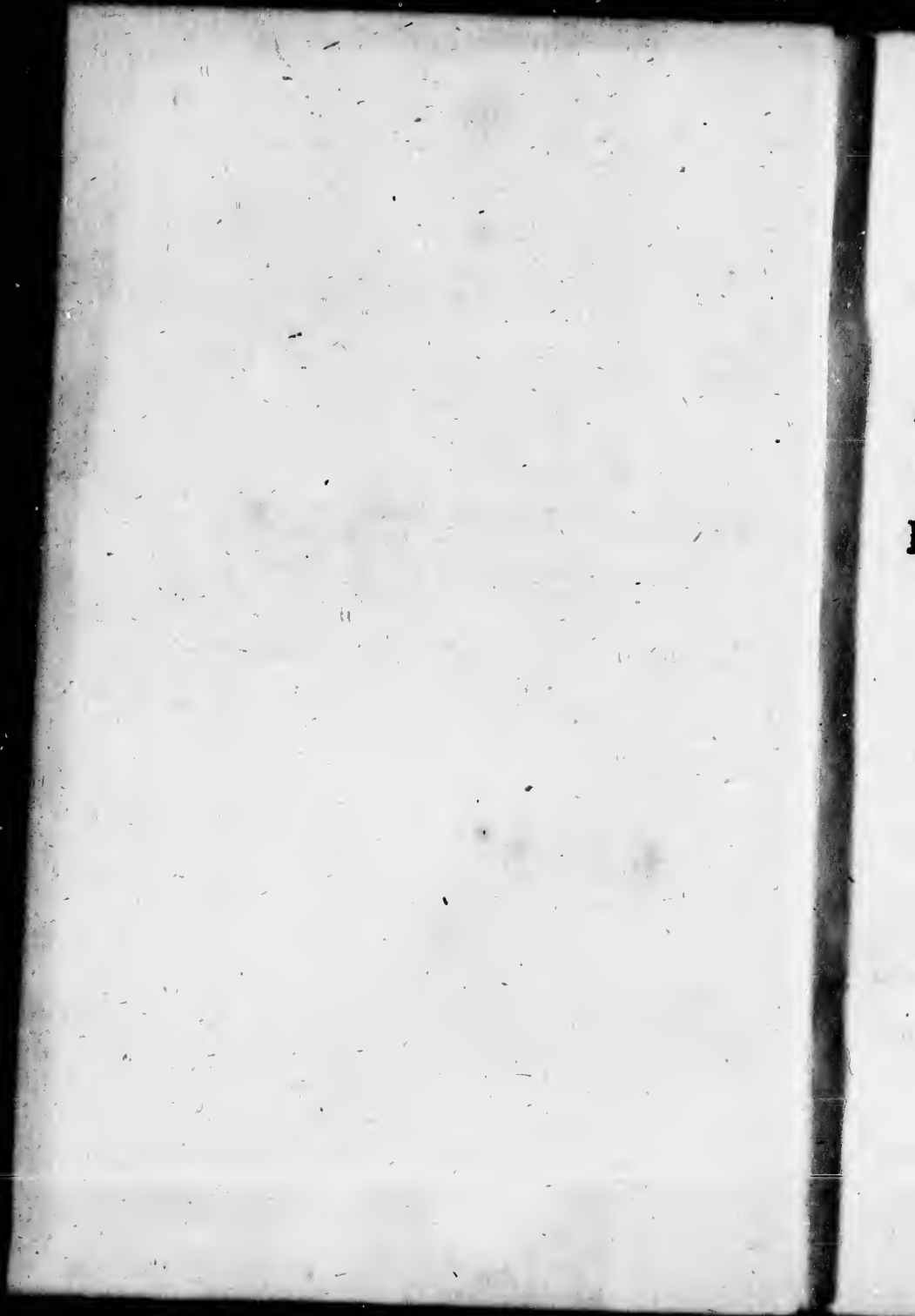
ails
du
odifier
une
image

rrata
to

pelure,
n à



32X



HISTOIRE
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DU MONDE.

TOME V.

HISTORICAL

RECORDS

OF THE

STATE OF

2

L

L

L

L

L

L

Pl

Chce
d

AVL

235 Y

HISTOIRE

DES

DIFFÉRENS PEUPLES

DU MONDE,

CONTENANT

LES CÉRÉMONIES

RELIGIEUSES ET CIVILES,

L'ORIGINE DES RELIGIONS, de leurs Sectes & Superstitions, & les Mœurs & Usages de chaque Nation;

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LA VRILLIERE,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Par M. CONTANT DORVILLE.

TOME CINQUIÈME.

Herissant



A PARIS,

1790

Chez HERISSANT le Fils, Libraire, rue des Fossés de M. le Prince, vis-à-vis le petit Hôtel de Condé.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



Bibliothèque Séminaire de Québec
3, rue de l'Université
Québec 4, QUE.



LIST OF

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

107

107

5



HISTOIRE
DES DIFFÉRENS PEUPLES
CONTENANT
LES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES,
L'origine des Religions, leurs Sectes, leurs Supersti-
tions, & les Mœurs & Usages de chaque Nation.

AMÉRIQUE.
CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

PERSONNE ne révoque en doute qu'avant la découverte d'un nouveau monde, les anciens étaient persuadés de son existence. Acosta (Liv. I.) observe que « Platon rapporte

A iij

6 INTRODUCTION.

» l'entretien d'un prêtre d'Egypte avec So-
» lon , sur une isle qu'il nomme Atlantide ,
» située au-delà des colonnes d'Hercule; qu'il
» fait dire à Critias , que cette isle était aussi
» grande que toute l'Asie & l'Afrique ensem-
» ble; qu'on y voit un temple long de mille
» pas , large de cinq cents , dont le dehors
» était revêtu d'argent , & le dedans tout
» brillant d'or , d'ivoire & de perles; qu'au-
» delà de cette grande isle , il y en avait un
» grand nombre de petites , près desquelles
» on trouvait un continent , & qu'ensuite on
» arrivait à la vraie mer. » Il est bien singu-
» lier qu'à la réserve de la grande isle , qui avait
» disparu , sans doute par quelque événement
» extraordinaire , on ait reconnu , deux mille
» ans après , la vérité de cette description. Aris-
» tote & Théophraste disent tous deux : « Que
» l'an trois cents cinquante-six de la fondation
» de Rome , un vaisseau Carthaginois , ayant
» pris sa route entre le couchant & le midi ,
» osa pénétrer dans une mer inconnue; qu'il
» y découvrit , fort loin de la terre , une isle
» déserte , spacieuse , arrosée par de grandes
» rivières , couverte de forêts , dont la beauté
» semblait répondre à la fertilité du terroir ;
» qu'une partie de l'équipage ne put résister
» à la tentation de s'y établir ; que les autres
» étant retournés à Carthage , le sénat , au-
» quel ils rendirent compte de leur décou-
» verte , crut devoir ensevelir dans l'oubli ,
» un événement dont il craignit les suites :
» qu'il fit donner secrettement la mort à ceux

INTRODUCTION. 7

» qui étaient revenus dans le vaisseau, & que
» ceux qui étaient restés dans l'isle demeurè-
» rent sans ressource pour en sortir. » Si l'on
doit ajouter foi à ces passages, ils paraîtront
plus convainquans que la prétendue prédiction
de Sénèque le tragique, qui dit dans sa Médée:
« Qu'un jour l'Océan ne séparera plus les na-
» tions, qu'un nouveau Tiphis découvrira un
» nouveau monde, & que Thule ne sera plus
» la borne de la terre. » Cette idée vague de
Sénèque, ne pouvait être fondée que sur les
progrès qu'il supposait qu'on ferait dans la
navigation.

Il ne nous est pas permis de passer sous si-
lence ce trait qu'on lit dans Elien : « Que
» l'Europe, l'Asie & la Lybie, qui est l'A-
» frique, sont environnées de l'Océan; qu'au-
» delà, il se trouve un continent d'une vaste
» étendue, où les hommes & les animaux
» sont beaucoup plus grands que dans le nô-
» tre, & où les premiers vivent plus long-
» tems; qu'ils y ont des usages & des loix
» contraires à celles des autres peuples, &
» une incroyable quantité d'or & d'argent,
» métaux moins estimés parmi eux, que le
» fer ne l'est en Europe. » Au reste, quoique
plusieurs pères de l'Eglise, tels qu'Origène,
Lactance & saint Augustin aient rejeté le récit
du Timée de Platon, comme une fable, on doit
remarquer que saint Grégoire, sur l'épître
de saint Clément, dit, sans aucune marque
d'incertitude, qu'au-de-à de l'Océan, il y
avait un autre monde.

INTRODUCTION.

Pour nous rapprocher du siècle de la fameuse découverte de l'Amérique, époque de tant de biens & de maux, nous rapporterons ce qui se trouve en langue du pays de Galles, dans la collection d'*Hackluyt*, qu'un prince nommé Madoc, second fils d'*Owen Gwyned*, prince de Galles, s'étant embarqué l'an mille cent quatre-vingt-dix, dans la seule vue de satisfaire sa curiosité : « Découvrit, après
» quelques semaines de navigation vers l'ouest,
» une terre où il trouva toutes sortes de vi-
» vres, un air frais & de l'or ; qu'après s'y
» être arrêté assez long-tems, il y laissa six-
» vingt hommes : il revint en Angleterre avec
» le même bonheur ; il y équipa une flotte de
» dix vaisseaux, chargés d'hommes, & de
» provisions convenables à ses desseins, avec
» lesquels il retourna dans le pays qu'il avait
» découvert ; mais, que de quelque manière
» que ses aventures aient pu se terminer, on
» n'en eût jamais d'autres informations. »
On se persuade que si ce voyage de *Madoc* est réel, ce prince avait abordé dans quelque partie de la Floride ou de la Virginie. Pour preuve de ce fait, on cite une épigramme de *Mérédith*, en langue Galloise ; mais, ce *Mérédith* ne vivait qu'en 1477.

Madoc Wyf, Mwyedic Weedd,

Jawn genau, Owyn-Gynedd,

Ni fynnum dir, fy enaid oedd,

Na da mawr, ondy Moroedd.

Ce qui signifie : « Je suis ce *Madoc*, fils

INTRODUCTION.

» d'*Owen Guyned*, à qui sa patrie & ses richesses ne plurent point ; mais qui prit plaisir à chercher de nouvelles terres. »

Quoique l'existence d'un nouveau monde passât dans l'esprit de quelques Européens pour une vérité incontestable, en général on la regardait comme une idée absurde, que sa singularité avait fait adopter par des hommes amoureux de l'extraordinaire & de l'incroyable. Troubler la terre connue, s'en disputer la possession au prix du sang, & de la fortune des peuples, & faire succéder l'oppression au carnage, & les chaînes à la liberté ; c'était à quoi se réduisait l'ambition effrénée de nos héros des siècles d'ignorance. Cependant au milieu des épaisses ténèbres qui couvraient l'Europe, *Flavio Goia*, citoyen d'Amabli, au royaume de Naples, inventa la boussole, vers le treizième siècle : mais elle resta longtemps sans usage ; & sans son secours les Biscayens avaient retrouvé les isles de Canaries, connues du tems de Ptolomée & de Plin, sous le nom d'isles Fortunées.

Enfin, au commencement du quinziesme siècle, Henri de Portugal, fils du roi Jean I, voulut immortaliser son nom par des découvertes utiles. Ce prince philosophe n'ignorait pas qu'au-delà de notre tropique, il y avait un promontoire, qui s'avancait dans la mer Atlantique, & qui avait été jusque-là le terme de toutes les navigations connues, ce qui lui avait fait donner le nom de cap *Non*, pour

Vo INTRODUCTION.

signifier sans doute qu'il n'était pas possible de pénétrer au-delà.

Des pilotes, excités par les récompenses que Henri leur fit espérer, furent assez hardis pour doubler ce cap, & pour s'avancer jusqu'à celui de Boyador, à deux degrés du tropique; mais trouvant un nouveau promontoire, qui s'avance l'espace de cent vingt milles dans l'Océan, bordé de rochers, de bancs de sable & battu continuellement par une mer orageuse, ils furent effrayés & revinrent sur leurs pas. Ceux qui les suivirent furent pénétrés des mêmes craintes; mais en s'en retournant par la grande mer, ils retrouvèrent l'isle de Madère, que sans doute les Carthaginois avaient connue. D'autres navigateurs, treize ans après ces deux tentatives infructueuses, osèrent enfin doubler le cap Boyador, & ils coururent quatre cents lieues par-delà, jusqu'au cap Verd : ainsi furent trouvées les isles du cap Verd & les Açores.

Déjà toutes les côtes de l'Afrique avaient été reconnues, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au grand fleuve du Sénégal. Sous le roi de Portugal Jean II, on avait fréquenté les côtes de Guinée, & on y avait trouvé de l'or, détestable objet de la cupidité des mortels, & nous l'osons dire, la source de tous les crimes. Ce fut de cet or dont les Anglois firent frapper les premières pièces, & elles portent encore le nom de Guinée.

Après avoir poussé les découvertes jusqu'à

INTRODUCTION. II

La pointe de l'Afrique, les Portugais se trouvèrent arrêtés au cap des Tempêtes, comme ils l'avaient été précédemment à celui de Boyador; mais le roi Emmanuel, qui occupait alors le trône, ne fut pas effrayé des difficultés qui se présentaient; il conçut que doublant ce cap, on pourrait embrasser, par la navigation, le tour de l'Afrique, & commercer aux Indes: & dès-lors le cap des Tempêtes reçut le nom de cap de Bonne-espérance. Ce fut Vasco de Gama que le roi de Portugal chargea de cette périlleuse entreprise. Ce hardi navigateur doubla sans crainte la pointe de l'Afrique, & remontant par ces mers inconnues, vers l'équateur, il n'avait pas encore repassé le capricorne, qu'il trouva Sophala, habité par des hommes qui parlaient Arabes, & à l'aide de quelques pilotes du pays, il aborda dans les grandes Indes, au royaume de Calecut, après avoir reconnu quinze cents lieues de côtes.

Le succès de cet étonnant voyage changea en un instant tout le commerce de l'ancien monde. La ville d'Alexandrie, bâtie par le vainqueur de Darius, l'entrepôt de l'Egypte, de l'Europe & des Indes sous les Ptolomées, sous les Romains & sous les Arabes, perdit son lustre, en voyant tarir la source de ses richesses. Elle devint une ville languissante & ordinaire, qui ne fournit plus aux Vénitiens les moyens d'attirer dans leurs ports les plus importantes denrées de l'Orient.

Le fameux Alphonse d'Albuquerque, & quelques autres capitaines Portugais, triom-



12 INTRODUCTION.

phèrent successivement des rois de Calcut, d'Ormus, de Siam & même du soudan d'Égypte, dont ils désirent la flotte. Ils prirent Goa en-deça du Gange, Malaca dans la Chersonèse d'or, Aden dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Arabie heureuse, & enfin Ormus dans le golfe de Perse. Tant de succès rendirent les Portugais maîtres du commerce par l'Océan Ethiopique & par la mer Atlantique, dans une étendue de soixante degrés de longitude, depuis les Moluques jusqu'au golfe Persique.

Les entreprises des Portugais dans l'ancien monde, préparèrent la découverte du nouveau, & c'est à cette grande époque que nous allons nous arrêter. Un pilote Génois, natif de Savone, ou, si l'on veut, de quelque petite bourgade, située sur la rivière de Gènes, ou même noble, & originaire de Plaisance en Lombardie, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que les héros de Portugal, & par la seule inspection d'une carte de l'univers, décida qu'il devait y en avoir un autre, & qu'on le trouverait en voguant toujours à l'occident. Plein de son idée, il appuyait ses conjectures sur l'existence d'un nouveau monde, par la figure & l'étendue du globe de la terre, dont, suivant le cours des astres, la moitié n'était pas connue, & que rien n'empêchait d'être habitée. Cet illustre Génois est Christophe Colomb, si longtemps en butte aux traits de la raillerie, si long-tems traité de visionnaire, pour avoir

INTRODUCTION. 17

combattu avec autant d'opiniâtreté que de gloire, les préjugés de l'Europe entière ; & lorsque la réussite eut convaincu l'univers, on voulut ôter au premier des navigateurs, tout l'honneur du triomphe, en supposant qu'il ne devait le plan sur lequel il s'était réglé pour la découverte d'un nouvel hémisphère, qu'aux papiers & au journal d'un pilote Andalouzien ou Biscayen, qui allant d'Espagne en Angleterre, toujours contrarié par les vents, courut au sud, puis à l'ouest, & se trouva enfin à la vue d'une île, où il alla prendre terre, & où il trouva des hommes tout nuds. L'accusation était forte ; mais ne pouvant être prouvée, elle tomba d'elle-même.

Quoi qu'il en soit, Christophe Colomb, dont le courage était égal à la force d'esprit, proposa à Gênes, sa patrie, de la rendre la puissance prépondérante de l'Europe, en découvrant pour elle un nouveau monde. Gênes traita cette proposition d'extravagante, & perdit en la rejetant, la seule occasion qu'elle eût de s'aggrandir. Jean II, roi de Portugal, enyvré de ses succès dans l'Afrique, ne conçut pas une idée plus avantageuse de la capacité de Colomb : Henri VII, roi d'Angleterre, trop avare pour hazarder une légère somme d'argent, dans une entreprise qu'il regardait au moins comme douteuse, n'eut pas plus d'égard pour les propositions que Barthelemi Colomb lui fit de la part de son frère : mais enfin, après huit ans de sollicitations inutiles,

14 INTRODUCTION.

& lorsqu'il se préparait à passer en France, la cour d'Espagne, où régnaient alors Isabelle & Ferdinand, consentit au bien que le citoyen de Gènes voulait lui faire, & il partit du port de Palos en Andaloufie, avec trois petits vaisseaux. Il tourna ses voiles du côté des Canaries, où il mouilla pendant quelques jours, puis reprenant sa route, & voguant toujours à l'occident, après trente jours, il découvrit la première isle de l'Amérique, à laquelle il donna le nom de San-Salvador, ensuite les autres isles Lucaies & Cuba, & Hispaniola, appelée aujourd'hui Saint-Domingue. De retour en Espagne au bout de neuf mois, Colomb présenta à Ferdinand & à Isabelle des Indiens d'Hispaniola, & surtout de l'or. Son second voyage fut célèbre par la découverte des isles Caraïbes & de la Jamaïque : mais trop grand, trop heureux pour n'avoir point de jaloux, pour prix de ses services, il ne revit les côtes d'Espagne que chargé d'indignes fers. Un ministre tout-puissant, Fonséca, évêque de Burgos, intendant des bâtimens, faisait traiter ainsi le bienfaiteur de ses maîtres. La reine Isabelle frémit à la nouvelle de cette marque d'ingratitude, & n'épargna rien pour engager Colomb à l'oublier ; mais soit qu'on craignît que ce grand homme ne s'appropriât les terres qu'il venait de découvrir, ou soit qu'on voulût se donner le tems d'examiner sa conduite, il se passa quatre années avant qu'on lui accordât la liberté de retourner dans son nouveau

I N T R O D U C T I O N. 19

monde. Ce fut à ce troisième voyage, qu'à dix degrés de l'équateur il aperçut le continent, & qu'il vit la côte où depuis l'on a bâti Carthagène.

Telles sont les premières tentatives qui précédèrent la découverte du nouveau monde. Elle procura sans doute aux Européens des commodités & des plaisirs, par l'immensité d'or qu'elle fit passer entre les mains des Espagnols, & que ceux-ci se virent contraints de partager avec les autres nations, pour en obtenir des denrées qu'ils ne pouvaient fournir seuls à leurs colonies naissantes : mais cette abondance d'or peut-elle entrer en compensation avec cette infâme & cruelle maladie, qui, née dans l'isle Hispaniola, apportée en Espagne par les Castillans, s'est malheureusement perpétuée dans toutes les parties de l'Europe ? A leur retour de l'Amérique, les Espagnols communiquèrent cet affreux mal aux femmes Napolitaines, qui ne tardèrent pas à le porter dans le camp des Français, & les deux nations rejetèrent l'une sur l'autre toute la honte dont on devait légitimement charger les auteurs de la communication de ce fléau. Il fut appelé par les Italiens le mal Français, & par les Français, le mal de Naples. Les Espagnols ne prirent point part à la querelle ; mais le tems a décidé la question, & les conquérans du nouveau monde, n'ont pu préserver leur nom de tout l'odieux de cette peste, dont ils ont infecté l'Europe.

CHAPITRE II.

Iste Hispaniola, ou Saint-Domingue.

CETTE grande île de l'Amérique, & la plus riche des Antilles, fut découverte le 6 décembre 1492, par Christophe Colomb. On lui donne cent soixante lieues de longueur, du levant au couchant, & trente lieues dans sa largeur du nord au sud. Sa circonférence peut embrasser trois cents cinquante lieues, & ceux qui lui en donnent six cents, comprennent certainement les anses. Elle est située au milieu d'un grand nombre d'autres îles, qu'elle semble commander, & qui forment un grand archipel, renfermé entre les huit & les vingt-huit degrés de latitude, & dont la longitude s'étend depuis les deux cents quatre-vingt-treize, jusqu'aux trois cents six degrés. Trois pointes s'avancent vers les trois plus grandes îles : le cap Tiburon au sud-ouest, qui n'est qu'à trente lieues de la Jamaïque : la pointe orientale de l'Espade, à dix-huit lieues de Portoric ou Portorico, & le cap ou mole Saint-Nicolas, au nord-ouest, à douze lieues de l'île de Cuba. Quantité de rochers, distribués par la nature autour de cette île, semblent pourvoir à sa sûreté & en rendent l'abord très-dangereux.

Quelques efforts que les historiens aient faits

ISLE SAINT-DOMINGUE. 17

faits pour découvrir comment & par qui l'isle de Saint-Domingue a été peuplée, ils n'ont pu jusqu'ici percer cette obscurité, & il n'y a pas d'apparence que d'autres y réussissent. Martir (Dec. 3) prétend que les premiers habitans de l'isle furent les Sauvages venus de la Martinique, qui, dans l'étonnement de sa grandeur, supposèrent que c'était la plus grande terre du monde, & la nommèrent *Quisqueia*, du mot *quisquey*, qui signifiait *tout* dans leur langue; ensuite regardant une longue chaîne de montagnes, qui occupe presque le milieu de l'isle, ils l'appellèrent *Hayti*, c'est-à-dire, pays rude & montagneux. Le père Charlevoix, dans son histoire de Saint-Domingue (Tom. I, p. 38) ne décide pas la question: « Il y a bien de l'apparence, dit ce » sage écrivain, que la terre ferme a eu des » habitans avant les isles. Il s'agit de savoir » de quel côté sont venus ceux qui les ont » peuplées. & c'est sur quoi il ne me paraît » pas possible de prendre parti. Il n'est pas » non plus fort aisé de dire pourquoi, dans les » grandes Antilles, les habitans étaient si » doux & si peu aguerris, & ceux des petites, » si féroces, si belliqueux & si inhumains. » D'ailleurs, & les Cannibales qu'ils avaient » au sud pour voisins, & les Floridiens, qui » l'étaient au nord, étaient antropophages: » cependant on ne saurait presque douter » qu'ils ne soient descendus ou des uns ou des » autres, ou peut-être même de tous les deux » peuples; & quelque sentiment qu'on em-

» brasse, il restera toujours à expliquer d'où
 » vient cette différence de mœurs & de ca-
 » ractère dans les uns & dans les autres, &
 » d'une partie de ces insulaires, d'où ils
 » tirent leur origine. »

Les premiers Européens qui abordèrent dans l'isle, interrogèrent les habitans sur leur religion & sur leur histoire; mais qu'attendre à cet égard, d'une nation plongée dans la plus stupide ignorance, & dont toutes les archives se réduisaient à quelques chansons, qui changeaient toujours à la mort des chefs ou caciques de ces différens peuples? On y trouvait que les premiers hommes étaient sortis de deux cavernes de l'isle; que le soleil, irrité de cet audace, avait changé en pierres les gardiens de ces sombres retraites, & qu'il avait métamorphosé ces malheureux en arbres, en grenouilles, & en d'autres sortes d'animaux; mais que malgré cette terrible vengeance, l'univers n'avait pas laissé de se peupler. Une autre tradition, déposée dans ces chansons, portait que le soleil & la lune étaient aussi sortis d'une grotte de leur isle, pour éclairer le monde. On se rendait fréquemment en pèlerinage à cette grotte, qui était ornée de peintures grossières, & dont l'entrée était défendue par deux horribles démons, auxquels il fallait rendre d'abord une sorte de culte. On voit par le récit de cette fable, que ces sauvages étaient persuadés que le monde avait commencé par leur isle; & c'est la prévention de tous les peuples qui habitent

les différentes parties de l'Amérique. Chacun croit son pays le berceau du genre humain.

On ne peut guères nommer religion le tiffu mal assorti de superstitions qui attachaient ces sauvages aux dieux qu'ils s'étaient forgés. Ils reconnaissent, disent quelques auteurs, un être souverain, unique, infini, tout-puissant, invisible; mais non pas incréé: car ils lui donnaient une mère, qui portait cinq noms différens. Ce Dieu suprême ne recevait de ses créatures aucun hommage, du moins extérieur; mais il avait sous lui des dieux subalternes, qu'on appelait *Chemis* ou *Zemés*, qui étaient adorés, & dont les idoles ornaient les cabanes de ces idolâtres. Elles étaient de craie, de pierre, ou de terre cuite, & l'on se faisait un grand honneur d'en porter les empreintes sur son corps. Les unes représentaient des crapaux, des tortues, des couleuvres & des caïmans, & les autres des figures monstrueuses & bizarres. La déesse seule, dit Pierre Martyr, était adorée sous la figure d'une femme, & l'on remarquait à ses côtés ses deux principaux ministres, toujours prêts à exécuter ses ordres. L'un était chargé de convoquer tous les autres *Zemés*, lorsque la divinité voulait les envoyer pour exciter les vents, pour faire tomber la pluie, ou pour verser sur les hommes les biens qu'ils lui demandaient: l'autre ne s'occupait qu'à châtier ceux qui ne rendaient pas à la déesse le culte qui lui était dû. Les auteurs Espagnols, contemporains ou voisins de la découverte du

nouveau monde , ne font pas difficulté de croire que le démon apparaissait souvent à ces insulaires , & leur rendait des oracles : de là les songes affreux , les phantômes & les fourberies des *Butios* ou prêtres du pays.

Les *Butios* étaient distingués du peuple par une figure de *Zemés* , qu'ils portaient toujours sur eux , & qui seule était capable de leur obtenir la plus grande considération , & le respect le plus profond. A cette marque , toujours imposante pour la multitude , ils ajoutaient la charlatanerie de se dire les confidens des dieux , les dépositaires de leurs secrets , & les scrutateurs de l'avenir. Lorsqu'ils consultaient les *Zemés* en public , ils se gardaient bien de faire entendre la voix de la divinité , ils se contentaient d'affecter une contenance triste ou joyeuse : s'ils chantaient , s'ils dansaient , c'était un signe qui témoignait que la réponse du *Zemés* était favorable : si au contraire le ministre prenait un air sombre , toute l'assemblée s'abandonnait aux larmes , & l'on s'imposait des jeûnes , jusqu'à ce que la divinité , par des marques certaines , eût fait connaître que son courroux était apaisé.

Cependant dom Fernand Colomb dit , dans la vie de son père , que les *Zemés* étaient des esprits tutélaires des hommes , & que chaque sauvage avait le sien. Il rapporte qu'un jour plusieurs Espagnols étant entré dans la cabane d'un cacique , ils apperçurent un *Zemés* , qui articulait avec force , en langue du pays , quelques paroles qu'ils ne comprirent pas ;

mais que soupçonnant quelques fourberies, ils brisèrent la statue, & trouvèrent un long tuyau, dont l'extrémité répondait à la tête de l'idole, & l'autre bout était caché dans un endroit qui était couvert de feuillages, qui pouvait contenir un homme. Le cacique pria les Espagnols de garder le secret sur ce qu'ils venaient de découvrir, & leur avoua qu'il se servait de cet artifice, pour se faire payer un tribut, & pour contenir ses sujets dans l'obéissance. Le même dom Fernand parle encore de trois pierres, que les caciques conservaient avec beaucoup de soin : l'une ne manquait jamais de faire croître les grains semés, l'autre faisait accoucher les femmes sans douleur, & la troisième procurait la pluie ou le beau tems, suivant les besoins de la terre.

Ces peuples n'observaient que très-peu de fêtes religieuses, ou du moins il n'en est venu qu'une seule à la connaissance des auteurs que nous consultons. Le chef ou le cacique du lieu, faisait annoncer la célébration de cette solennité par ses crieurs publics. La fête commençait par une procession générale ; les hommes & les femmes s'y montraient avec leurs plus précieux ornemens : les filles y paraissaient exactement nues : le cacique marchait à la tête, avec un tambour, dont il jouait sans cesse, & l'on se rendait au temple des Zemés, où les prêtres seignaient d'être occupés à les servir ; mais ils cessaient aussitôt leurs fonctions, pour recevoir avec empressement les offrandes qu'on venait faire à

leurs dieux. Ces présens consistaient en plusieurs corbeilles garnies de fleurs, & remplies de gâteaux. Les femmes, au premier signal des prêtres, formaient des danses, chantaient les louanges des Zomés, puis celles des anciens caciques, & finissaient par des prières pour la prospérité de la nation. Les gâteaux, rompus en morceaux, étaient distribués avec cérémonie aux chefs des familles, qui conservaient précieusement toute l'année ces fragmens, comme de sûrs préservatifs contre tous les accidens possibles. Après cette distribution, le cacique, qui jusque-là s'était tenu à la porte du temple en jouant de son tambour, entrait dans le sanctuaire, & précédé de tout le peuple, il se présentait devant la principale idole. Il cessait de chanter devant elle, & se fourrait dans la bouche un bâton bien propre à le faire vomir. L'esprit de cette ridicule cérémonie, était de faire connaître que pour se présenter dignement devant les dieux, il faut avoir le cœur pur, & comme sur les lèvres.

Ces hommes plongés dans l'idolâtrie, & dans la plus ténébreuse ignorance, avaient cependant une légère idée de l'immortalité de l'ame, & d'une vie future. Ils admertaient un lieu où les ames des bons recevaient, après la mort, la récompense de leurs bonnes actions; mais ils ne parlaient point du supplice préparé pour les méchans. Chaque peuplade plaçait ce prétendu paradis dans le canton qu'elle habitait, & forçait son imagination pour y supposer des plaisirs analogues à ses passions

On devait y retrouver ses parens & ses amis, & sur-tout y avoir beaucoup de femmes à choisir. Il y avait un grand nombre de ces sauvages qui prétendaient que le séjour des ames était vers un grand lac appelé Tiburon, où l'on voit de grandes plaines toutes couvertes de *mameys*, sorte de fruit, auquel nous avons donné le nom d'abricot de Saint-Domingue. Ils supposaient que les ames faisaient leur nourriture ordinaire de ce fruit, & ils ajoutaient que pour en faire leur provision, elles prenaient le tems de la nuit, & que le jour elles se tenaient cachées dans les lieux les plus innaccessibles des montagnes. Cette opinion semblait répandre quelque chose de religieux sur les *mameys*, qui d'ailleurs, sont un fruit excellent, & les vivans avaient la modération de s'en abstenir, pour ne pas priver les morts d'une nourriture qu'ils aimaient par-dessus toutes les autres.

Les *Butios*, comme l'on peut croire, n'étaient pas seulement attachés au culte de leurs *Zemés*, ils exerçaient avec cet office ceux de médecin, de chirurgiens & de droguistes, c'est-à-dire, qu'ils réunissaient en eux tout ce qui est capable de concilier le respect, d'attirer la confiance & de perpétuer la crédulité des peuples. Leur manière de traiter les malades, en remplissant tous ces objets, avait encore ce détestable avantage, qu'elle affermissait leur pouvoir, & leur procurait les moyens de faire trembler les incrédules & de se venger de leurs ennemis.

Lorsqu'il s'agissait de guérir une playe, ou de faire cesser une douleur interne, ils suivaient la partie infirmes avec beaucoup de cérémonies, & feignant d'en tirer une épine ou quelque autre chose de même nature, qu'ils avaient soin de cacher auparavant dans leur bouché, ils déclaraient à l'assemblée que c'était la cause du mal, avec la noirceur de l'attribuer à quelque particulier, que, par cette calomnie, ils mettaient dans la triste nécessité de recourir à leur protection.

Il y avait cependant des cas, où le prêtre, considéré seulement comme médecin, n'en imposait que difficilement aux infulaires. Si malgré les prédictions & les soins du charlatan, le malade mourait entre ses mains, on ne le regardait plus que comme un fourbe & un ignorant. Les plus proches parens du mort s'assemblaient autour du cadavre, ils lui coupaient les ongles & les cheveux, les mêlaient avec le jus d'une certaine herbe, & lui versaient de cette composition dans la bouche, en le conjurant de leur apprendre, si c'était par la faute du médecin, qu'il avait cessé de vivre. Nous n'adopterons pas le sentiment de quelques auteurs, qui prétendent qu'après plusieurs opérations magiques & quelques invocations, on parvenait à obtenir une réponse du cadavre. Quoi qu'il en soit, si la réponse réelle ou imaginée chargeait le médecin, on se jetait sur lui & on le mettait en pièces, à moins qu'il n'eût eu la précaution de se retirer en lieu

fûr. Souvent un médecin ne devait ce cruel traitement qu'à la malignité d'un confrère jaloux, qui sourdement l'accusait de négligence, d'ignorance, ou d'employer des maléfices; imputations qui toutes vraies qu'elles devaient être à beaucoup d'égards, n'étaient fondées que sur le chagrin de le voir trop accrédité.

Les habitans de l'isle Hispaniola étaient en général d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avaient le teint extrêmement basané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux & grossiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle sorte de poil sur toutes les autres parties du corps, presque point de front, les dents sales & mauvaises, & quelque chose de sauvage dans les yeux. C'est ainsi qu'ils parurent aux premiers Espagnols qui pénétrèrent dans l'isle; mais ils reconnurent bientôt que cette figure ne leur était pas naturelle, & que la couleur de leur peau venait du *rocou*, dont ils se frottaient continuellement le corps: à l'égard de la forme de leur tête, ils la devaient aux soins de leurs mères, qui, aussitôt qu'ils étaient nés, la leur applatissaient par degré avec les mains, ou entre deux petits ais. Cette étrange méthode, par laquelle le crâne était comme replié, le rendait si dur, que les Espagnols cassaient quelquefois leurs épées, en frappant ces malheureux sur la tête. Les hommes ne portaient point de vêtemens, & se gênaient à

peine pour couvrir ce que l'honnêteté ne permet pas de montrer : les femmes se servaient d'un pagnon ou espèce de jupe, qui ne leur descendait jamais au-delà des genoux : & les filles avaient le corps entièrement découvert. Tous ces insulaires étaient sombres, flegmatiques & d'une complexion faible : naturellement sobres, ils se contentaient pour leur nourriture des coquillages que leur offraient en abondance les bords de la mer, & de quelques racines. Une indolence extrême, une paresse que rien ne pouvait faire changer, étaient le principe de leur tempérance ; ennemis du travail, ils jouissaient lâchement du présent, & l'avenir ne leur causait aucune inquiétude. Après avoir dansé une partie du jour, ils employaient le reste du tems à dormir. Ainsi, doux, humains, incapables de malignité & de fiel, peut être sans esprit & sans mémoire, ils étaient sans passions, & ne sachant rien, il ne montraient aucune envie de s'instruire.

Les Espagnols nous disent que leurs danses étaient figurées & que la mesure & la cadence y étaient observées. Un des danseurs réglait le chant & les pas, & les autres étaient obligés de se modeler sur ce qu'il venait de faire. Les hommes commençaient seuls & séparément ; les femmes prenaient ensuite leur place, après quoi les deux sexes formaient une danse générale. Leur unique instrument était un tambour, composé d'un tronc d'arbre, & l'honneur de frapper dessus

appartenait au cacique, ou au chef de la bourgade. Un des principaux divertissemens de ces insulaires était le *batos*, espèce de balon, qui se jettait avec la tête, les hanches, les coudes, & sur-tout avec les genoux. Celui qui le pouffait le dernier comptait un jeu, & la partie consistait dans le nombre des jeux dont on était convenu. Cet exercice était commun aux hommes & aux femmes. Une bourgade en défiait une autre à ce jeu, & la victoire était célébrée par une danse générale, après laquelle on s'enivrait de fumée de tabac. Pour y parvenir, on étendait sur des charbons à demi-allumés, des feuilles humides de tabac, qui répandaient aussi-tôt une épaisse fumée. Tous les assistans, rangés en cercle, recevaient cette fumée par le moyen d'un tuyau fait en forme d'Y, dont ils mettaient les deux branches dans leurs narines, & lorsque cette vapeur les avait fait tomber dans l'assoupissement, ils y restaient dans le même lieu, jusqu'à ce que leur yvresse fut dissipée. Le cacique seul était transporté dans sa cabane par ses femmes, & les songes qui troublaient alors son sommeil, passaient pour des inspirations des *Zemés*.

Ces sauvages, portés à l'incontinence la plus immodérée, n'avaient aucune loi qui fixât parmi eux le nombre des femmes. Chacun pouvait en avoir autant que ses facultés lui permettaient d'en nourrir. Le premier degré du sang était le seul qu'ils res-

pectaient. La première femme jouissait de quelque légère distinction, mais ce titre ne lui donnait aucune autorité sur ses compagnes. Toutes couchaient autour du mari, & nulle jalousie ne troublait la paix du ménage. A la mort d'un cacique, quelques-unes de ses femmes étaient toujours enterrées vivantes avec lui, soit de gré soit de force ; cependant cet usage n'était pas général, & on laissait aux femmes du commun la liberté de consommer cet affreux sacrifice, ou de passer dans les bras d'un autre époux.

Nous ne sommes pas bien instruits des cérémonies que ces insulaires pratiquaient dans leurs funérailles, nous savons seulement que les femmes étaient chargées des obsèques de leurs maris. Elles enveloppaient le corps avec de longues bandes de coton, & le déposaient dans une fosse profonde avec ce que le défunt avait de plus précieux. On le plaçait sur une espèce de banc, & l'on formait au-dessus de lui une sorte de voûte avec du bois, pour empêcher que la terre ne s'éboulât sur lui. Tout ceci était accompagné de chants lugubres & de beaucoup de superstitions, qui ne sont point venues à notre connaissance. Les funérailles des caciques exigeaient un plus grand appareil ; il fallait vider leurs corps & les sécher au feu, avant que de les porter à la sépulture qu'on leur avait préparée. Tous les meubles étaient distribués à ceux que l'on avait invité à la cérémonie, & c'était

S A I N T - D O M I N G U E . 29

dans ces occasions que l'on composait ces chansons où étaient insérées les louanges du mort & les principaux événemens de son règne, seules annales qui nous restent d'un peuple qui n'existe plus.

Lorsque la nécessité de pourvoir à leur subsistance tirait ces sauvages de leur inaction, & les obligeait d'aller à la chasse ou à la pêche : pour le premier de ces exercices, ils se servaient de petits chiens muets, qu'ils appellaient *gofchis*, ou bien ils mettaient le feu aux quatre coins d'une pièce de terre, & dans un instant ils la trouvaient pleine de gibier à demi-rôti. Comme ils maniaient l'arc avec trop peu d'adresse pour espérer de tuer un oiseau au vol, lorsqu'ils voulaient prendre des perroquets, ils s'avançaient dans la forêt tout couverts de feuillages, & faisant monter un jeune enfant au haut d'un arbre, avec un perroquet privé sur sa tête. Le cri de cet oiseau attirait tous ceux de son espèce autour de lui, & l'enfant n'avait que la peine de leur passer au cou un nœud coulant, & de les jeter à terre aussi-tôt qu'ils étaient étranglés. Les ramiers se prenaient dans des rets fort bien travaillés ; ils les rassemblaient en grand nombre, par le moyen de leur cri qu'ils imitaient parfaitement. Pour la pêche ils employaient des filets tissus d'écorce d'arbre.

Quoique ce peuple n'attacha pas une grande valeur à l'or, cependant ils l'estimaient assez pour ne se préparer à la recherche de ce

métal, qu'après de longs jeûnes & quelques jours de continence. Ils prétendaient que leurs pas avaient été infructueux toutes les fois qu'ils avaient manqué à cette pratique. Christophe Colomb voulut obliger les Espagnols de se confesser & de communier, avant que d'aller aux mines, mais il ne put leur faire goûter cette nouveauté.

On ne peut pas dire que les anciens habitans de Saint-Domingue eussent la moindre idée des utiles travaux de l'agriculture; lorsqu'on entra dans l'isle, on ne leur trouva aucun outil, & le feu était comme leur instrument universel; ils brûlaient les vieilles herbes de leurs savannes, ensuite ils remuaient légèrement la terre avec le bout d'un bâton & ils plantaient leur maïs. Pour faire du feu ils choisissaient deux morceaux de bois, l'un extrêmement poreux & fort léger, l'autre d'une substance plus compacte & plus dure: ils piquaient celui-ci dans le premier, & le tournant alors avec beaucoup de vitesse, ils lui faisaient jeter du feu, qui étant reçu dans le bois poreux, l'allumait dans un instant. Vraisemblablement ils ne soupçonnaient pas qu'il fut possible de tirer des étincelles des pierres qui se trouvaient à chaque instant sous leur pas. Le feu était encore l'unique instrument dont ils se servaient pour travailler leurs pirogues (canots.) D'abord ils choisissaient un arbre propre à leur dessein: ils le faisaient mourir par le moyen d'un petit feu qu'ils allumaient tout

autour, ensuite ils le laissaient sécher sur pied, & lorsqu'ils le croyaient en état de servir, ils y mettaient le feu pour l'abattre; le feu aidait aussi à le creuser, avec la seule attention d'enlever successivement les charbons, à l'aide d'une hache, armée d'une pierre verte très-dure, dont on n'a point trouvé la carrière dans toute l'étendue de l'isle; c'est ce qui a fait soupçonner à quelques-uns que ces pierres venaient de la rivière des Amazones, dont on prétend que le limon, exposé à l'air, se pétrifie: mais puisqu'on avoue que ces insulaires n'entretenaient aucun commerce avec les autres nations, comment pouvaient-ils se procurer ce limon pétrifié?

Les souverains qui commandaient aux différens peuples de l'isle étaient despotiques, & maîtres absolus de la vie, des biens & même de la religion de leurs sujets, mais ils n'abusaient pas de ce pouvoir. Ayant peu de passions, & sur-tout ne connaissant pas le vice honteux de l'avarice, il n'était pas besoin de beaucoup de loix pour gouverner ces insulaires. Le larcin seul était puni de mort. Le coupable, quel qu'il fût, était empalé, & mourait aux yeux de ces concitoyens, sans qu'il fût permis à personne d'intercéder pour lui. On ne pouvait pas soupçonner qu'un homme fut capable d'en tuer un autre volontairement, & il régnait à cet égard une telle sécurité dans l'isle, qu'on se liait aussi promptement avec un

inconnu, qu'avec un parent ou un ami; on le recevait dans sa cabane, on prévenait ses besoins, on partageait avec lui ce qu'on avait de plus précieux, & l'on était sûr qu'à la première occasion d'autres inconnus s'empresseraient de signaler leur générosité en faveur de celui qui venait de donner des marques de la sienne.

L'ordre de succession était irrévocablement établi dans ces contrées; le fils d'un cacique succédait à son père, & si ce chef décédait sans enfans, l'héritage passait aux enfans d'une de ses sœurs, à l'exclusion des enfans des frères, par la raison que les fils des sœurs sont bien plus sûrement du sang de leurs oncles, que ceux des frères. Nous verrons cette coutume établie dans toute l'Amérique. Il s'élevait quelquefois de petits différens entre les peuplades au sujet de la pêche, mais elles étaient ordinairement terminées sans effusion de sang. Si la guerre paraissait nécessaire, soit pour se venger d'une insulte, soit pour maintenir son droit, on s'armait de sa massue, appelée *macanas*, large d'environ deux doigts, pointue par la tête, & ayant un manche en façon de garde, comme les épées. On se servait aussi d'une espèce de javelot, d'un bois très-dur, dont les blessures étaient d'autant plus dangereuses, qu'il restait toujours quelques éclats de ce bois dans la plaie, & que ces sauvages n'avaient encore l'adresse d'extirper. Ceux qui habitaient les parties orientales

orientales de l'isle avaient l'usage de l'arc & des flèches, & ils devaient la connaissance de cette arme meurtrière, aux Caraïbes, peuple des petites Antilles, leurs cruels ennemis.

Les cabanes d'Hispaniola se ressentaient de la simplicité des habitans qu'elles devaient mettre à couvert des injures des saisons. On commençait par planter des pieux en rond, à quatre ou cinq pieds de distance; on étendait dessus des pièces de bois plates, mais fort épaisses, sur lesquelles on appuyait de longues perches, qui, se joignant toutes à la pointe, formaient un toit de figure conique. Au lieu de lattes on attachait des cannes deux à deux, à environ une palme les unes des autres, afin de rendre les perches plus solides. L'édifice était couvert d'une paille fort déliée, ou de feuilles de palmier, ou même de l'extrémité des cannes. Pour former les murs, on garnissait les intervalles des pieux, de cannes fichées en terre & liées avec une sorte de filasse, qu'*Oviedo* nomme *beschiuchi*, qui croît sur les arbres, d'où elle pend aux branches, & qu'il dit être incorruptible & propre à plusieurs usages dans la médecine; mais il n'en explique pas les verrus. Pour donner encore plus de solidité à ce bâtiment, on plantait au centre un grand poteau & l'on y liait fortement toutes les extrémités des perches. Quelque faible que puisse paraître la construction d'une semblable maison, elle était en état de ré-

fister aux vents les plus impétueux. Il y avait aussi de plus grandes cabanes, construites à peu près comme nos granges, dont le toit était soutenu par des traverses, qui l'étaient elles-mêmes par des fourches plantées dans le milieu du terrain. Au-devant de ces maisons, on construisait ordinairement un vestibule, que l'on couvrait de paille, & qui servait à recevoir les visites. Nous ne dirons rien de leur langage, qui n'était pas parlé uniformément dans toutes les parties de l'isle; cependant nous devons remarquer que celui qui était en usage dans le centre de l'isle était regardé comme une langue sacrée, que toutes les peuplades devait nécessairement entendre; elle devait avoir de la douceur, si nous en jugeons par quelques mots que nous avons fait passer dans la nôtre. De *canoa*, nous avons fait canot, d'*amacha*, hamach, sorte de branle de coton qui sert de lit, dans les pays chauds, & d'*uracane*, vents impétueux, nous avons formé ouragan, en prononçant l'*u*, comme le prononcent les Espagnols.

Lorsque les premiers conquérans de l'Amérique abordèrent dans l'isle de Saint Dominique, les historiens prétendent que les insulaires avaient été instruits, par une prédiction, d'un événement qui devait leur coûter la liberté; & voici ce qu'on raconta à Christophe Colomb. « Un jour, lui dit un vieux fau- » vage, le père du cacique Guarinoex, » ayant eu la curiosité de consulter les Ze-

SAINT - DOMINGUE. 35

» més sur ce qui arriverait dans l'isle après
 » la mort, leur réponse fut qu'il viendrait
 » bientôt des hommes qui auraient du poil
 » au menton, & qui seraient vêtus de la
 » tête aux pieds ; que ces étrangers met-
 » traient en pièces toutes les divinités de
 » l'isle, & qu'ils aboliraient leur culte ;
 » qu'ils porteraient à leur ceinture de longs
 » instrumens de fer, avec lesquels ils fen-
 » draient un homme en deux ; enfin, qu'ils
 » dépeuplèrent l'isle de ses anciens ha-
 » bitans. » Le même sauvage ajouta, que
 cette terrible prédiction avait jetté la consternation dans tous les esprits, & qu'on en avait composé une chanson lugubre, qui se chantait à certaines solemnités. Le père Charlevoix, qui n'ose contester ce fait, se persuade que ce fut un avertissement que Dieu obligea l'esprit d'erreur de donner à un peuple qu'il séduisait depuis tant de siècles : mais n'est-il pas permis de lui répondre, que loin de disposer ces sauvages au christianisme, un pareil avertissement n'aurait été propre qu'à les attacher plus intimement à des dieux, qui savaient pénétrer dans les épaisses ténèbres de l'avenir, & qui étaient assez bons pour les avertir quels étaient les malheurs qu'ils avaient à redouter.

A l'arrivée de Christophe Colomb, l'isle se trouvait sous la domination de cinq caciques indépendans les uns des autres ; elle était peuplée de près de trois millions d'ha-

36 ISLE SAINT-DOMINGUE.

bitans, dont la race a été totalement exterminée par les Espagnols, & avec une cruauté sans exemple, si nous en croyons le célèbre Las Casas, évêque de Chiapa, auquel on ne peut reprocher qu'un zèle trop ardent, & peut-être un peu amer, dans la description qu'il nous fait de ces horreurs, malheureusement trop véritables. « Je les » ai vus, dit-il, dans l'isle de saint Domingue, remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize; en l'honneur, disaient ils, des treize apôtres; je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse. »



NGUE.
nent exter-
avec une
en croyons
de Chiapa,
qu'un zèle
amer, dans
s horreurs,
« Je les
saint Do-
s de four-
pendaient
en l'hon-
pôtres; je
dévorer à

CHAPITRE III.

Les Boucaniers & les Flibustiers.

C EPENDANT au milieu de ce carnage, toujours renaissant, & qui ne cessa qu'avec l'extinction totale de la race des sauvages, les Espagnols bâtirent quantité de villes & de bourgades, & l'isle de saint Domingue jouit de sa nouvelle splendeur, jusqu'à ce que des conquêtes plus brillantes firent choisir à l'Espagne un autre siège de ses forces & de sa grandeur. Alors on négligea cette nouvelle colonie, on ruina son commerce, en défendant de recevoir des étrangers dans l'isle; ceux même des Espagnols qui y avaient déjà formé des établissemens, les abandonnèrent pour courir après des gains plus considérables que semblaient offrir les richesses du continent; plusieurs villes furent renversées par un tremblement de terre: les Anglais pillèrent la capitale, dont la magnificence l'emportait sur les plus opulentes villes de l'Europe; des corsaires de la même nation détruisirent, cinq ans après, la ville d'Yaguana, & dès le commencement du dix-huitième siècle, on ne comptait plus dans l'isle qu'environ quatorze mille habitans que faisaient trembler douze cents Nègres fugitifs, qui s'étaient retranchés sur

38 LES BOUCANIERS

une montagne inaccessible : tel était l'état critique de la colonie Espagnole de Saint Domingue , lorsque les Français entreprirent de s'y établir.

Quelques aventuriers de cette nation, chassés de l'isle de Saint Christophe par les Espagnols , s'approchèrent de Saint Domingue , & en ayant trouvé la côte septentrionale presqu'abandonnée par les Castillans, ils prirent le parti de s'y établir , & d'y vivre de la chasse des bœufs & des porcs, dont les bois & les campagnes étaient remplis. Les Hollandais , qui alors venaient de former une colonie au Bresil , offrirent à ces chasseurs de fournir à leurs autres besoins , & de recevoir d'eux en payement les cuirs qu'ils tireraient de leurs chasses. Ceci se passa en 1630. La plupart de ces nouveaux colons étaient Normands , & on leur donna le nom de Boucaniers , parce qu'ils s'appliquèrent à boucaner , à la manière des sauvages , la chair des bœufs qu'ils avaient tués , c'est-à-dire , qu'ils la faisaient sécher à la fumée. Bientôt quelques-uns de ces boucaniers s'ennuyèrent de la chasse des bêtes fauves , & embrassèrent le métier de corsaires. Ils se joignirent à une troupe d'Anglais & s'emparèrent de la petite isle de la Tortue , séparée de Saint Domingue , par un canal de huit lieues de long. Cette isle a une pareille longueur entre l'est & l'ouest , sur deux de large du nord au sud. Ces nouveaux Forbans ne tardèrent pas à se rendre célèbres , sous le nom de

ET LES FLIBUSTIERS. 39

Friboutiers, dont on a fait celui de Flibustiers. Plusieurs d'entr'eux s'attachèrent à la culture des terres & à planter du tabac, & les autres coururent la mer pour faire des prises.

Ce qui commença à faire fleurir cette nouvelle colonie, fut l'arrivée de quelques vaisseaux Français, sur-tout de Dieppe, qui lui amenèrent des engagés, qu'ils vendaient pour trois ans, & dont on tirait les mêmes services que des esclaves Nègres ou Indiens. Alors cette établissement fut composé de quatre sortes d'habitans : de boucaniers, qui n'avaient pas d'autre exercice que la chasse ; de flibustiers, qui écumaient les mers ; de colons, qui cultivaient la terre, & d'engagés, qui étaient au service des colons ou des boucaniers. C'est de ce singulier mélange que se forma le corps auquel on a donné le nom d'aventuriers, & ce qui mérite sur-tout d'être remarqué, c'est que ces gens vivaient entr'eux avec beaucoup d'union, & qu'ils établirent une sorte de gouvernement qui tenait beaucoup de la démocratie. Chaque homme libre avait une autorité despotique dans son habitation ; chaque capitaine était absolu sur son bord pendant qu'il y commandait, mais ce commandement pouvait lui être ôté par une délibération de toutes les personnes libres de la colonie.

Voilà quels furent les premiers commencemens de l'établissement des Français sur la côte de Saint Domingue & dans l'isle de la

40 LES BOUCANIERS

Tortue, qui maintenant n'est plus habitée, sans-doute à cause de la disette d'eau douce. Nous n'entreprendrons point d'en détailler les progrès, toujours, mais inutilement traversés par les Espagnols : il suffira, pour remplir notre plan, de faire connaître la façon de vivre des sibusniers & des boucaniers.

Les Boucaniers n'avaient d'autres établissemens dans l'isle de Saint Domingue, que certains petits champs défrichés, où ils avaient des claies pour boucaner la viande, un espace pour étendre des cuirs, & des barraques pour se mettre à l'abri du mauvais tems. Cet endroit s'appellait Boucan. Comme ils étaient sans femmes & par conséquent sans enfans, ils avaient pris l'usage de s'associer deux à deux, afin de s'aider par des secours mutuels ; c'est ce qu'on appellait s'enmatelotter. Tous les biens étaient communs dans ces sociétés, & celui qui survivait à l'autre, était son héritier légitime. La probité & la franchise étaient non-seulement la base de ces associations particulières, mais même d'une société à l'autre, en sorte que tous les biens étant regardés comme communs ; ce qu'on ne trouvait pas chez soi, on pouvait l'aller prendre chez son voisin, sans être obligé de lui en demander la permission, & c'eut été un deshonneur de le refuser. Parmi ces Européens transplantés, les vols étaient inconnus, ou du moins ils étaient rares, & le coupable devait s'atten-

RS
as habitée,
eau douce.
n détailler
ement tra-
fira, pour
onnaître la
des bouca-

es établis-
ngue, que
s, où ils
la viande,
& des bar-
mauvais
. Comme
onféquent
e de s'as-
r par des
appellait
ent com-
survivait
ime. La
n-seule-
culières,
ensorte
comme
hez soi,
voisin,
la per-
r de le
lantés,
oins ils
'atten-

ET LES FLIBUSTIERS. 41
dre à être banni du corps ; les loix ne con-
sistaient que dans un bizarre assemblage de
conventions , contre lesquelles cependant
il n'était pas permis de récriminer, parce
que les boucaniers se prétendaient affran-
chis de toute obligation précédente, par le
baptême de mer qu'ils avaient reçu au pas-
sage du tropique, & s'ils rendaient un léger
hommage au gouverneur de la Tortue, ils
ne s'en croyaient pas pour cela moins indé-
pendans.

Les boucaniers étaient chrétiens, mais
n'ayant de commerce qu'entr'eux, en moins
de trente ans, par le seul défaut d'exercice
ou d'instruction, ou d'une autorité qui fût
capable de les retenir, ils en vinrent au
point de n'avoir plus du christianisme que
le caractère du baptême, & s'ils avaient
subsisté jusqu'à la troisième génération leurs
petits-fils n'auraient pas été mieux instruits
que les habitans de la nouvelle Guinée, ou
des terres australes. Ces gens, devenus pres-
que sauvages, avaient quitté leurs noms de
famille pour y substituer des sobriquets &
des noms de guerre, dont la plupart ont
passé à leurs descendans, & ce n'était que
lorsqu'ils se mariaient, qu'on pouvait les
engager à signer leur véritable nom; de-là
ce proverbe dont on se sert dans les Antilles,
qu'on ne connaît bien les gens qu'au tems
du mariage.

Leur habillement consistait dans une che-
mise, teinte du sang des animaux qu'ils

tuaient, un caleçon encore plus sale, fait en tablier de brasseur; une courroie qui leur servait de ceinture, & d'où pendait une large gaine, dans laquelle était une espèce de sabre fort court, qu'ils nommaient *manchette*, & quelques couteaux Flamands; un chapeau sans bord, excepté sur le devant, où ils en laissaient pendre un bout, pour le prendre; point de bas, & des souliers de peau de cochon, ou de peau de bœuf. Leurs fusils avaient quatre pieds & demi de long, & portaient des balles de seize à la livre. Ils avaient toujours avec eux un certain nombre d'engagés & une meute de vingt ou trente chiens, entre lesquels il y avait toujours un braque ou venteur.

A la pointe du jour les chasseurs partaient seuls, & quelque tems après les engagés les suivaient avec les chiens. Le chien venteur passait devant, & conduisait souvent le chasseur par les chemins les plus affreux. Lorsque la proie était éventée, les autres chiens accouraient & l'arrêtaient en aboyant autour d'elle, jusqu'à ce que le boucanier fut à portée de la tirer. Il tâchait de lui donner le coup au défaut de la poitrine, & s'il la jettait à bas, il s'empresait de lui couper le jarret, afin de la mettre dans l'impossibilité de se relever, car si l'animal n'était que légèrement blessé, il se jettait avec furie sur les chasseurs, & alors ils n'avaient d'autre ressource que celle de grimper au sommet de quelqu'arbre. On écorchait aussi-tôt

ET LES FLIBUSTIERS. 43

la bête, & le chasseur en tirait un des plus gros os, qu'il cassait & dont il suçait la moëlle, ce qui lui servait de déjeuner. Les autres os étaient abandonnés aux engagés. Ordinairement les boucaniers ne quittaient la chasse que lorsqu'ils avaient abattu autant de bêtes qu'ils avaient de personnes à leur suite, & chacun s'en retournait au *boucan* chargé de la peau & d'un morceau de viande de l'animal.

La viande des bœufs sauvages, & quelquefois celle du porc maron, auxquels ils faisaient la chasse par forme de divertissement, étaient l'unique nourriture des boucaniers; ils les assaisonnaient avec du piment & un peu de jus d'orange; ils ne connaissaient point l'usage du pain, buvaient de l'eau pure, & se servaient pour table du premier tronç d'arbre qu'ils rencontraient. Lorsqu'ils avaient rassemblé la quantité de cuirs qu'ils devaient livrer aux marchands, un des Boucaniers passait à la Tortue & prenait en échange les marchandises qu'il avait demandées pour sa société, & se faisait payer le reste en argent. Ces hommes, vraiment sauvages, connaissaient peu les maladies, mais avec le tems, ils s'affaiblissaient, & les intempéries de l'air, auxquelles ils avaient peine à se faire, & la continuité de leur vie active & laborieuse, les couchaient de bonne heure dans le tombeau. Cependant ils n'auraient pas si-tôt succombés, si les Espagnols ne leur eussent fait une guerre des-

44 LES BOUCANIERS

tructive, & si, ne pouvant entièrement les exterminer, ils ne se fussent avisé d'épuiser le pays de bœufs sauvages, par des chasses générales & souvent répétées. Alors les Boucaniers n'eurent d'autre parti à prendre que celui de former des habitations, ou de se ranger parmi les sibustiers, que l'on appelait aussi frères de la côte.

Les premiers de ces corsaires qui commencèrent à courir les mers, n'avaient ordinairement qu'un simple canot, qui pouvait contenir environ vingt-cinq ou trente hommes. Si dans leur course ils enlevaient quelque bâtiment de pêcheurs, ou autre de même sorte, il revenaient promptement à la Tortue, & ne sortaient ensuite du port qu'avec une grande barque & cent cinquante hommes d'équipages. Avant que de partir ils se choisissaient un capitaine qui n'avait d'autre autorité que celle de commander dans l'action. Ce chef obtenait une double portion dans le butin; les remèdes se payaient à frais communs, & les récompenses accordées aux blessés se prélevaient sur la totalité de la prise, & on les proportionnait au dommage de la blessure. Celui qui, par exemple, avait perdu les yeux, ou les deux pieds dans un combat, recevait six cents écus, ou six esclaves. Ces hommes intrépides étaient si ferrés dans leurs barques, qu'à peine leur restait-il place pour s'y coucher. Toujours exposés aux injures de l'air, toujours prêts à manquer de vivres, la vue d'un navire

rement les
é d'épuiser
des chasses
Alors les
i à pren-
tions , ou
que l'on

qui com-
ient ordi-
i pouvait
ente hom-
ient quel-
de même
a Tortue,
avec une
hommes
ir ils se
it d'autre
dans l'ac-
e portion
yaient à
ccordées
talité de
au dom-
ar exem-
eux pieds
écus , ou
s étaient
eine leur
Toujours
urs prêts
n navire

ET LES FLIBUSTIERS. 45

plus grand & plus commode leur échauffait le sang jusqu'au transport ; ils attaquaient sans délibérer , & leur méthode était d'aller toujours à l'abordage. Les Espagnols éprouvèrent souvent qu'elle était leur témérité. Un de leurs capitaines , nommé Pierre le Grand , natif de Dieppe , n'ayant que vingt-huit hommes & quatre petits canons , osa aborder un vice-amiral des gallions d'Espagne. Monté sur le bord Espagnol , il fait couler son navire à fond , & ses ennemis , épouvantés de cette audace , ne lui disputent point le passage. Il pénètre jusqu'à la chambre du vice-amiral , qui était à jouer , il lui met le pistolet sur la gorge , & le force de se rendre à discrétion. Après avoir débarqué sur la côte de Saint Domingue une partie des Espagnols dont il pouvait se passer pour la manœuvre , il tourna ses voiles vers la France , où il conduisit sa prise.

Avant le partage du butin , le chef faisait lever la main à chaque flibustier , & il devait protester qu'il avait porté à la masse tout ce qu'il avait pillé. Si quelqu'un était convaincu d'avoir fait à cet égard un faux serment , on ne manquait point de le dégrader , à la première occasion , dans une isle déserte , où il était abandonné à son triste sort. Après la distribution des lots , on ne songeait qu'à se réjouir , & les plaisirs ne finissaient qu'avec l'abondance : alors on se remettait en mer , l'on s'exposait à de nouveaux dangers , avec l'espoir d'acquérir de

46 LES BOUCANIERS, &c.
nouvelles richesses, qui devaient s'évanouir encore au milieu des sales débauches qui faisaient leurs délices. On se persuade bien que la religion avait peu de part aux idées de ces corsaires, cependant ils y semblaient quelquefois rappelés par l'occasion. Par exemple, ils ne s'engageaient jamais au combat sans s'être demandé réciproquement pardon, & sans s'être embrassés les uns les autres avec beaucoup de cordialité. On les voyait aussi, dans ces momens, se frapper la poitrine à grand coups, comme pour exciter leur cœur à la componction, mais ils n'en étaient pas moins des scélérats, qui, à l'exception d'une certaine bonne-foi dont ils n'osaient s'écarter vis-à-vis des compagnons de leur brigandage, & de la chair humaine, qu'on ne leur reproche point d'avoir mangé, étaient plus méchans & plus souillés de vices que les plus barbares habitans du nouveau monde.



S, &c.
évanouir en-
qui faisaient
bien que la
idées de ces
aient quel-
Par exem-
s au combat
ent pardon,
s les autres
a les voyait
pèr la poi-
our exciter
ais ils n'en
qui, à l'ex-
oi dont ils
ompagnons
r humaine,
oir mangé,
lés de vices
du nouveau

CHAPITRE IV.

*Caractère des Espagnols & des Français ,
établis dans l'Isle de Saint-Domingue.*

APRES avoir parcouru rapidement les faits les plus intéressans de l'histoire de Saint-Domingue, par rapport aux mœurs anciennes, nous croyons devoir dire quelque chose des deux colonies Espagnole & Française, qui se sont partagé l'Isle & qui y vivent dans la plus étroite intelligence.

En 1716, la colonie Espagnole n'était pas composée de plus de dix-huit à dix-neuf mille personnes, entre lesquelles on comptait environ quatre mille soldats. Monsieur Buter, dans le compte qu'il nous rend d'un voyage qu'il fit à travers les terres, nous assure que le pays étoit alors sans manufacture & sans commerce, que les habitans s'y nourrissaient de leurs nombreux troupeaux, & que ne recevant presque rien de l'Espagne, ils tiraient de la colonie Française, de quoi satisfaire aux autres besoins de la vie, & lui fournissaient en échange tout le bétail qui étoit nécessaire à la subsistance de ses colons. En nous peignant les Espagnols de Saint-Domingue, comme des gens qui, invinciblement paresseux, dédaignent toutes les ressources de l'industrie & du travail,

48 CARACTERE DES ESPAGNOLS

il rend justice à leur sobriété : « ce sont ,
» dit-il , les hommes du monde qui vivent
» à moins de frais. Leurs dattes les nour-
» rissent , & le chocolat supplée à ce qui
» manque à cette nourriture champêtre. Ils
» ne s'occupent à rien pendant tout le jour ,
» & n'imposent pas même de travail pénible
» à leurs esclaves. Leurs tems se passent
» à jouer , ou à se faire bercer dans leurs
» hamacs. Lorsqu'ils sont las de jouer , ou
» qu'ils cessent de dormir , ils chantent :
» ils ne sortent de leur lit que quand la
» faim les presse : pour aller prendre de
» l'eau à la rivière , ou aux fontaines , ils
» montent à cheval , n'eussent-ils à faire que
» vingt pas : il y a toujours un cheval bridé
» pour cet usage. La plupart méprisent l'or ,
» sur lequel ils marchent , & se moquent
» des Français , qu'ils voient prendre beau-
» coup de peine pour amasser des richesses ,
» dont ils n'auront pas le tems de jouir en
» repos. Cette vie tranquille & frugale
» les fait parvenir à une extrême vieillesse.
» Au reste , le soin de cultiver leur esprit
» ne les occupe pas plus que celui de se
» procurer les commodités de la vie. Ils
» ne savent rien , à peine connaissent-ils le
» nom de l'Espagne , avec laquelle ils n'ont
» presque plus de commerce ; d'ailleurs ,
» comme ils ont extrêmement mêlé leur
» sang , d'abord avec les insulaires , ensuite
» avec les Nègres , ils sont aujourd'hui de
» toutes couleurs ; à proportion qu'ils tien-
nent

« ce font ,
 e qui vivent
 es les nour-
 ée à ce qui
 ampêtre. Ils
 out le jour ,
 travail péni-
 ems se passe
 dans leurs
 jouer , ou
 chantent :
 e quand la
 prendre de
 ntaines , ils
 à faire que
 heval bridé
 orifient l'or ,
 e moquent
 endre beau-
 s richesses ,
 de jouir en
 & frugale
 e vieilleffe.
 leur esprit
 elui de se
 a vie. Ils
 fissent-ils le
 de ils n'ont
 d'ailleurs ,
 mêlé leur
 s , ensuite
 ird'hui de
 qu'ils tien-
 nent

ET DES FRANÇAIS, &c. 49

» nent de l'Européen , de l'Africain ou de
 » l'Américain. Leur caractère participe aussi
 » des trois , c'est-à-dire , qu'ils en ont con-
 » tracté tous les vices. »

On ne peut disconvenir que ces insulaires
 n'aient un profond respect pour la religion ,
 & une ame sensible aux souffrances des mal-
 heureux qu'ils soulagent dans tous les cas ,
 & autant que leurs facultés peuvent le per-
 mettre , mais l'on ne doit pas dissimuler
 qu'ils savent allier ces bonnes qualités avec
 un libertinage excessif. « Ils vont souvent
 » dans les quartiers Français , avec de grands
 » trains de chevaux , & rarement on les
 » voit entrer dans les hôtelleries. Ils cam-
 » pent le long des chemins , ils laissent
 » paître leurs chevaux dans les champs ,
 » & se mettent à couvert sous des barraques
 » qu'ils dressent à la hâte. Ils font leurs
 » repas d'un morceau de viande boucanée
 » qu'ils portent avec eux , de bananes qui
 » se trouvent par-tout , & de chocolat. S'ils
 » sont invités par quelques Français , ils
 » font honneur à sa table , mais ils boivent
 » peu. »

Le père Charlevoix , qui écrivait en mil
 sept cents vingt-six , donnait alors à la co-
 lonie Française de Saint-Domingue , trente
 mille personnes libres & cent mille esclaves
 noirs ou mulâtres , entre lesquels dix mille
 blancs étaient en état de porter les armes ,
 & vingt mille Nègres pouvaient être armés ,
 sans que les manufactures eussent beaucoup

50 CARACTERE DES ESPAGNOLS

à souffrir. Il n'est pas douteux que depuis quarante ans ce nombre ne soit considérablement augmenté. On ne reconnaît maintenant dans les créoles François de cette île, aucunes traces du génie de ces anciens boucaniers ou flibustiers, auxquels la plûpart doivent leur naissance. Le père Charlevoix leur donne une taille bien prise & leur accorde de l'esprit, mais il fait une peinture un peu plus confuse de leurs bonnes & de leurs mauvaises qualités; il nous les représente tout à la fois francs, prompts, fiers dédaigneux, présomptueux, intrépides. Il leur reproche d'avoir peu de naturel & beaucoup d'indifférence pour tout ce qui regarde la religion, à moins qu'une excellente éducation ne corrige ces défauts. Ce qu'il admire sur-tout dans ces colons, c'est ce penchant respectable qui les porte à secourir tous les hommes, de quelque nation qu'ils soient. « Un voyageur peut faire, dit cet » historien, le tour de la colonie Française, » sans aucune dépense. Il est bien reçu de » toutes parts; & s'il est dans le besoin, » on lui donne libéralement de quoi continuer son voyage. Si l'on connaît une » personne de naissance qui soit sans fortune, » l'empressement est général pour lui offrir » un asyle. On ne lui laisse point l'embaras d'exposer sa situation: chacun le prévient. Il ne doit pas craindre de se rendre importun par un trop long séjour dans l'habitation qu'il choisit; on ne se

GNOLS

que depuis
confidéra-
naît main-
s de cette
ces anciens
s la plupart
Charlevoix
& leur ac-
ne peinture
onnes & de
s les repré-
mpts, fiers
trépides. Il
naturel &
t ce qui re-
excellente
s. Ce qu'il
s, c'est ce
e à secourir
ation qu'ils
re, dit cet
Française,
en reçu de
le besoin,
quoi con-
onnaît une
ns fortune,
ur lui offrir
point l'em-
chacun le
ndre de se
long séjour
; on ne se

ET DES FRANÇAIS, &c. 51

» laisse point de l'y voir, dès qu'il touche à
» la première, il doit être sans inquiétude
» pour les incommodités de la plus longue
» route. Nègres, chevaux, voitures, tout
» est à sa disposition, & s'il part, on lui
» fait promettre de revenir aussi-tôt qu'il
» sera libre. »

Ce n'est pas seulement envers les étran-
gers que les créoles exercent la charité,
ils ont la plus grande attention à retirer
chez eux les orphelins; jamais le public n'en
demeure chargé. Si les parens les plus pro-
ches ne se trouvent pas en état de satis-
faire à ce devoir, il est rempli par les par-
rains ou les marraines, & à leur défaut, par
le premier qui peut se saisir de ces jeunes
infortunés; & quiconque les reçoit dans sa
maison, regarde comme un vrai bonheur
de pouvoir les traiter en fils & d'en rece-
voir le doux nom de père.

Comme il n'y a pas de biens nobles à
Saint-Domingue, & que tous les enfans ont
une part égale à la succession, il est à crain-
dre que dans la suite, à force de division
& de subdivisions, les grandes habitations
ne soient réduites à peu de chose, & que
tout le monde n'y devienne pauvre; mais
ce mal, si c'en est un bien réel, que dans
un pays il ne se trouve pas quelques im-
menses fortunes, qui à la longue englou-
tissent toutes les autres, ce mal, disons nous
est encore fort éloigné, car il reste dans
l'Isle une quantité prodigieuse de terres in-

52 CARACTERE DES ESPAGN. &c.
cultes ; & lorsqu'elles seront défrichées, les
colons pourront s'étendre dans les isles voi-
sines, & dans les parties du continent qui
appartiennent à la France, & y former des
établissmens , qui ne coûteront rien à la
mere-patrie.



GN. &c.
frichées, les
des isles voi-
continent qui
former des
nt rien à la

CHAPITRE V.

Les Nègres.

LES Nègres que l'on transporte de leur pays natal dans Saint-Domingue, semblent être le rebut de la nature, l'opprobre des hommes, & leur condition n'y est guères au-dessus de celle des plus vils animaux. Quelques coquillages font toute leur nourriture : leurs habits sont de misérables haillons, qui ne les garantissent ni de la chaleur brûlante du soleil, ni de la fraîcheur des nuits ; leurs maisons ressemblent à des tanières d'ours, leurs lits sont des claies, & tous leurs meubles consistent en quelques calebasses, & en des plats de bois ou de terre. Ils travaillent continuellement, ils dorment peu, ne reçoivent aucun salaire, & leurs moindres fautes sont suivies de vingt coups de fouet. Ces malheureux esclaves, malgré leur misère, jouissent cependant d'une santé robuste, tandis que leurs indolens maîtres, qui régorgent de biens, sont la proie d'une infinité de maladies.

Les esclaves que l'on achète sur la côte qui est entre le cap Blanc & le cap Nègris, sont les seuls qui paraissent nés pour la servitude : ils ne font aucune difficulté d'avouer qu'ils se regardent comme une nation

maudite. Les Nègres du Sénégal sont les plus spirituels, les mieux faits, les plus aisés à discipliner & les plus propres au service domestique. « Notre esclavage, disent-ils, est une suite du péché de *Tam*, » notre premier père; nos ancêtres nous l'ont » dit. » Les Bambarès sont naturellement voleurs. Les Arades sont fiers, mais ils entendent assez bien la culture des terres. Les Congos sont petits, excellens pêcheurs, mais suiets à déserter. Les Nagots sont humains, les Mondongos cruels, & les Minais résolus, capricieux, & très-portés à se désespérer. Ceux qui sont nés dans la colonie sentent mieux que les autres le prix de la liberté, mais s'ils paraissent plus spirituels, plus raisonnables & plus adroits que leurs pères, ils sont aussi plus fainéans, plus fanfarons & plus libertins.

Les missionnaires ont remarqué que les Nègres des colonies chantent également dans l'affliction comme dans la joie: dans l'affliction, pour adoucir leur chagrin, dans la joie, pour faire éclater leur contentement. Ils ont des airs joyeux & des airs lugubres, mais il faut une grande habitude pour pouvoir les distinguer. Ces malheureux esclaves sont, dit le père Pers, doux, humains, dociles, crédules, & superstitieux à l'excès. Ils sont incapables d'une longue haine & ne connaissent ni l'envie, ni la mauvaise foi, ni la médisance. Dans un autre endroit, le même religieux nous les représente comme

très-fins & fort entendus, sur-tout dans les affaires qui les intéressent, comme dissimulés & capable de garder un secret, au prix même de leur vie. Il leur accorde une certaine tournure desprit qui donne de l'agrement aux railleries qu'ils aiment à se permettre, & avoue qu'ils pourraient devenir bons soldats, s'ils étaient disciplinés & conduits. Si dans ce portrait, il se trouve des contrariétés, on doit moins les attribuer à l'inattention du missionnaire, qu'aux différences qui doivent nécessairement se trouver dans les mœurs de ce grand nombre d'esclaves arrachés à tant de nations inconnues les unes aux autres. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque les Nègres s'attourent & menacent de quelque soulèvement, il faut les dissiper sur le champ, à coups de bâton, ou de nerf de bœuf, ou s'attendre à tout ce que la barbarie la plus effrénée peut leur inspirer, pour se venger des mauvais traitemens qu'ils ont reçus en différens tems : plusieurs esclaves se sont échappés des habitations, & fuyant également le joug de l'Espagne & celui des Français, ils se sont cantonnés dans les montagnes, où ils vivent dans une égale indépendance des deux nations : si jamais ils y multipliaient à un certain point, ils pourraient causer de l'embaras aux possesseurs de l'île.

Lorsque les Nègres débarquent à Saint-Domingue, on leur accorde quelques jours de repos pour les remettre des fatigues.

qu'ils ont effuyées pendant un voyage long & pénible, dans le cours duquel ils ont été liés deux à deux, avec des entraves de fer. On leur donne sobrement à manger & on les laisse dormir pendant quelques heures. Le lendemain il faut leur raser la tête, & leur frotter tous le corps avec de l'huile de *palma christi*, qui dénoue les jointures, les rend plus souples, & remédie au scorbut. Les premiers jours on ne doit pas oublier d'humecter d'huile d'olive, la farine ou la cassave qu'on leur donne, de les empêcher de boire trop d'eau ou au moins trop d'eau-de-vie, de les faire baigner matin & soir, & d'ajouter à ce régime une saignée & une légère purgation : c'est le seul moyen de les garantir des maladies dont ils seraient d'abord atteints.

Les nouveaux esclaves sont départis dans les cases des anciens, qui les recoivent avec bonté, soit qu'ils soient de leurs pays ou d'une nation différente. Comme ces derniers sont instruits & ont déjà reçu le baptême, ils seignent de ne pas vouloir manger avec leurs nouveaux camarades, ni même coucher dans le même lieu ; & lorsque les esclaves paraissent surpris de cette distinction, ils leur disent que n'étant pas chrétiens, ils sont trop au-dessous d'eux pour être traités plus familièrement. Ce moyen, dit le père Labat, leur donne une grande envie d'être instruits promptement des vérités du christianisme. Lorsqu'ils savent leur catéchisme, on leur administre le baptême, & ordinaire.

S.
voyage long
ils ont été
aves de fer.
anger & on
ues heures.
la tête, &
e l'huile de
intures, les
au scorbut.
ublier d'hu-
e ou la cas-
mpêcher de
eau-de-vie,
d'ajouter à
purgation :
des mala-
qués.
partis dans
vivent avec
s ou d'une
rnières font
tême, ils
ger avec
e coucher
s esclaves
ction, ils
riens, ils
re traités
it le père
vie d'être
du chris-
chisme,
rdinaire.

LES NÈGRES.

57

ment le Nègre à qui le nouveau venu est confié, lui sert de parrain, & l'on aurait peine à s'imaginer jusqu'où va le respect, la soumission & la reconnaissance que tous les Nègres ont pour ceux qui les ont tenus sur les fonts.

Le meme père Labat accorde aux Nègres qu'il a connus, une ame sensible aux bienfaits, & capable de reconnaissance, aux dépens même de leur vie. « Mais, ajoute-t il, » ils veulent être obligés de bonne grace, » & s'il manque quelque chose à la faveur » qu'on leur fait, ils en témoignent leur » mécontentement : ils sont naturellement » éloquens, & ce talent éclate sur-tout lorsqu'ils ont quelque chose à demander, ou » leur apologie à faire contre quelque accusation. On doit les écouter avec patience, » lorsqu'on veut se les attacher. Ils savent » représenter adroitement leurs bonnes qualités, leur assiduité au service, leurs travaux, le nombre de leurs enfans, & leur » bonne éducation. Ensuite ils font l'énumération de tous les biens qu'on leur a » faits, avec des remercimens très-respectueux, qu'ils finissent par leur demande. » Une grace accordée sur le champ, les » touche beaucoup. Si l'on prend le parti » de la refuser, il faut en apporter quelque » raison, & les renvoyer contents, en joignant au refus un présent de quelques » bagatelles. Lorsqu'il s'élève entr'eux quelque différend, ils s'accordent à venir devant

58 LES NÈGRES.

» leur maître, & plaident leur cause sans
 » s'interrompre. L'offensé commence, &
 » quand il s'est expliqué, il déclare à sa
 » partie qu'elle peut répondre. » Mais, re-
 marque le père Labat, comme il est toujours
 question de pures bagatelles, les procès sont
 bientôt vidés.

C'est moins pour adoucir la misérable
 condition des Nègres, que pour leur ôter
 l'envie de fuir & de se réfugier dans les
 bois, que les possesseurs des habitations sont
 dans l'usage d'accorder à leurs esclaves la
 propriété de quelques volailles, de quelques
 porcs, & d'un petit jardin, où ils peuvent
 planter du tabac, & cultiver du coton ou
 des légumes. Si, quand ils s'absentent, on
 ne les voit pas revenir d'eux-mêmes au bout
 de vingt-quatre heures, ou qu'ils ne soient
 pas reconduits à l'habitation par quelqu'un
 qui demande grace pour eux, ce qu'il ne
 faut jamais refuser, on ne peut douter qu'ils
 n'aient été rejoindre les fugitifs, & alors
 on confisque leurs biens.

Le sang des Nègres, est si chaud, que
 si on ne les marie de bonne heure, ils se
 portent aux excès de la plus affreuse dé-
 bauche; mais, observe le père Charlevoix,
 « la loi du prince ne veut pas qu'un esclave
 » se marie sans la permission de son maître,
 » & les mariages clandestins sont nuls; mais,
 » ajoute cet historien, s'il n'est pas permis
 » à un jeune Nègre de se marier hors de
 » son habitation, que fera-t-il, s'il n'y trouve

S.
r cause sans
mence, &
déclare à sa
Mais, re-
est toujours
s procès sont

a misérable
ur leur ôter
ier dans les
itations sont
esclaves la
de quelques
ils peuvent
du coton ou
sentent, on
nes au bout
ls ne soient
quelqu'un
ce qu'il ne
outer qu'ils
, & alors

haud, que
ure, ils se
ffreuse dé-
harlevoix,
un esclave
on maître,
uls: mais,
pas permis
er hors de
n'y trouve

LES NÈGRES. 59

» pas une fille à son gré ? & que fera un
» curé, lorsqu'un Nègre & une Nègresse de
» différens ateliers, après avoir eu long-
» tems ensemble un commerce défendu,
» sans pouvoir ob en r de leurs maîtres la
» permission de se marier, viendront lui
» déclarer à l'église qu'ils se prennent pour
» époux ? On pourrait proposer là-dessus bien
» des cas qui ne sont pas trop spéculatifs, &
» qui jettent les missionnaires dans de fort
» grands embarras. L'autorité laïque, la
» seule qui soit respectée dans l'isle, n'y
» peut apporter que de véritables remèdes. »

Les amusemens ordinaires des Nègres con-
sistent dans le jeu & la danse, pour lesquels
ils sont passionnés. Pour régler la cadence
du calenda, qui est leur danse favorite, on
se sert de deux instrumens en forme de tam-
bours, qui ne sont que deux troncs d'arbres,
creusés, & d'inégale grosseur, dont un des
bouts est ouvert, & l'autre couvert d'une peau
de brebis ou de chèvre, sans poil, & soi-
gneusement gratée. Le plus grand des deux
se touche posément, & le petit avec une
extrême vitesse; pour frapper dessus l'un &
l'autre, on se sert du plat des quatre doigts
de la main. Les hommes & les femmes se
placent en ligne les uns vis-à-vis des autres,
un Nègre de l'assemblée chante une chanson
qu'il compose sur le champ, & dont le re-
frein est répété par les spectateurs, tandis
que les danseurs tiennent les bras à demi-
élevés, sautent, tournent, s'approchent à deux

60 LES NÈGRES.

ou trois pieds les uns des autres, & reculent en cadence, jusqu'à ce que le son redoublé du tambour les avertisse de se joindre, avec des gestes extrêmement lascifs. Quelquefois ils s'entrelacent les bras, & font ainsi deux ou trois tours, en se frappant, & en se donnant des baisers.

Vainement les missionnaires, & même les propriétaires des habitations, ont voulu défendre cette danse, qui blesse absolument la pudeur, on n'a pu encore parvenir à en abolir l'usage, & elle a tant de charmes pour les Espagnols de l'Amérique, qu'elle entre jusques dans leurs dévotions. Ils la dansent dans l'église & dans leurs processions. Les religieuses mêmes la dansent toutes les années, la nuit de Noël, sur un théâtre élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte, pour faire part du spectacle au peuple, mais elles n'admettent point d'hommes à ce divertissement. Chaque nation a sa danse particulière, mais moins vive à la vérité & moins divertissante que le calenda.

C'est certainement moins l'amitié que la vanité qui engage les Nègres à sacrifier tout le gain qu'ils peuvent faire par leur travail, pour acheter quelque parure qui puisse distinguer des autres leurs femmes & leurs enfans; car dans tous les cas, ils les traitent avec une hauteur singulière. Un Nègre mange seul au milieu de sa famille; il se fait servir avec une sorte de respect,

S.
& reculent
n redoublé
ndre , avec
Quelquefois
ainfi deux
& en se

même les
voulu dé-
blument la
enir à en
e charmes
e, qu'elle
ons. Ils la
rs proces-
ent toutes
un théâtre
la grille,
faire part
les n'ad-
iffement.
ère, mais
vertiffan-

ié que la
sacrifier
par leur
ure qui
mmes &
, ils les
ère. Unt
famille;
respect,

LES NÈGRES. 61

& quand il a cessé de manger, il se fait apporter sa pipe, & en se retournant, il dit d'un ton grave : « allez manger vous autres. » Si vous lui faites quelque reproche à ce sujet, il vous répond : « les blancs peuvent avoir » leurs raisons pour en agir autrement, mais » nous avons aussi les nôtres pour en user » de la sorte : si vous voulez considérer » combien les femmes blanches sont orgueil- » leuses & peu soumises à leurs maris, vous » avouerez que les Nègres, qui tiennent » toujours les leurs dans le respect, ont » pour eux la justice & la raison. »

Lorsque les Nègres veulent se régaler, ils tuent ordinairement un porc, mais ceux qu'on appelle Aradas ne connaissent d'excellens festins que ceux où l'on sert un chien rôti ; & à cette occasion le père Labat rapporte que tous les chiens de l'isle aboient à ceux qui les mangent, sur-tout quand ils sortent de ces repas : ainsi aussi-tôt qu'on entend les cris de tous ces animaux, qui viennent hurler autour d'une case, on doit être assuré qu'il s'y est mangé un chien.

Ceux qui sont chargés du gouvernement des Nègres d'une habitation, & que pour cela l'on appelle commandeurs, doivent les obliger à tenir leurs cases propres, à se laver souvent ; & s'ils appartiennent à un maître assez libéral pour leur donner de quoi se couvrir, à nettoyer leurs habits au moins une fois chaque semaine, sans cela ils tomberaient malades & seraient rongés de vermi-

nes. Il faut aussi avoir soin de donner des lits séparés aux jeunes Nègres de l'un & de l'autre sexe, aussi tôt qu'ils ont atteints l'âge de huit ans, parce qu'avec le penchant de cette nation pour le plaisir des sens, il ne faut plus compter sur leur sagesse à cet âge. Il est bien rare que les Nègres portent des bas & des souliers; leurs habits de travail consistent en un caleçon & une casaque; mais lorsqu'ils s'habillent, aux jours de fêtes; les hommes ont une belle chemise, avec des caleçons étroits de toile blanche, & une candale ou espèce de jupe de toile ou d'étoffe de couleur, qui ne leur passe pas les genoux, avec un petit pourpoint sans basque. Les esclaves un peu riches se procurent des boutons d'argent, ou garnis de pierres de couleur, pour attacher leur chemise. Rarement on leur voit des juste-au-corps, des chapeaux & des cravattes. Tant qu'ils sont garçons, ils portent deux pendans d'oreilles; après leur mariage ils n'en portent plus qu'un. Les Nègresses se parent ordinairement de deux jupes, la première de couleur & celle de dessus de coton blanc ou de mouffeline; leur corset est aussi blanc, à petites basques, attaché avec une échelle de rubans. Elles aiment passionnément les pendans d'oreilles, les colliers, les bagues & les brasselets, & sur-tout les dentelles.

En général tous les Nègres des colonies ont un caractère d'intrépidité qui étonne. Ils méprisent la douleur, & la mort même.

LES NÈGRES. 63

Il y en a qui, ne connaissant point de terme à leur esclavage, tombent dans une mélancolie noire, qui les portent à s'ôter volontairement la vie, & ils se pendent ou se coupent la gorge, dans la seule vue de faire peine à leur maître, & dans l'absurde opinion qu'après leur mort ils retourneront dans leur patrie. Le père Labat, au sujet de cette épidémie, nous fait part d'un stragème dont se servit un Anglais de l'isle de Saint-Christophe pour sauver les siens. Désespérés de la rigueur avec laquelle ils étaient traités, les Nègres de ce riche habitant se pendaient les uns après les autres, & cette fureur augmenta tellement, qu'un jour ils prirent la résolution de s'enfuir dans un bois & de s'y pendre tous, pour retourner ensemble dans leur pays. L'Anglais fut averti à temps de ce dessein : il fait charger, sur des charrettes, des chaudières à sucre, & tout l'attirail de sa fabrique, avec ordre de le suivre; & s'étant fait conduire dans le bois avec tous ses engagés, il y trouve les Nègres qui disposaient déjà leurs cordes pour se pendre. « Ne craignez rien, leur dit-il, en s'approchant d'eux, une corde à la main, je suis instruit de la résolution ou vous êtes de retourner en Afrique, & je veux vous y accompagner. Je viens d'acheter une grande habitation dans cette contrée : j'ai formé le dessein d'y établir une sucrerie, & comme vous êtes beaucoup plus exercés que d'autres à ce tra-

» vail , & que je ne craindrai plus que
» vous puissiez vous enfuir , je compte vous
» faire travailler nuit & jour , sans même
» vous accorder le repos ordinaire du di-
» manche. Déjà vos frères qui se sont pen-
» dus , ont été repris par mes ordres , &
» défrichent , les fers aux pieds , cette nou-
» velle habitation. » L'arrivée des charrettes
donna du poids à cet étrange discours : les
Nègres se regardèrent avec surprise , &
voyant leur maître choisir un arbre & y
attacher sa corde pour se pendre , ils ne
doutèrent plus que ce qu'il venait de leur
dire ne fut réel. Ils tinrent conseil entr'eux ,
& réfléchissant sur la misère de leurs com-
pagnons & sur celle qui leur était annoncée ,
ils abandonnèrent leur dessein , & le sup-
plièrent instamment de rappeler les autres ,
avec promesse que s'il le faisait , aucun deux
ne songerait à retourner dans son pays. Le
maître feignit de résister longtems à leurs
prières , & il ne parut céder à toutes leurs
instances , qu'en voyant ses engagés & tous
ses domestiques blancs tomber à ses genoux ,
pour lui demander grace. « Je consens à
» vous pardonner , dit-il aux Nègres , mais
» si j'apprend qu'un seul de vous se soit
» pendu , je fais pendre le lendemain tous
» les autres , pour aller travailler à la su-
» crierie de Guinée. » Les Nègres promirent
avec serment de ne plus se porter à de
pareilles extrémités : & ils firent ce ser-
ment , suivant leur usage , en se mettant un
peu

peu de terre sur la langue, en levant les yeux & les mains au ciel, & en se frappant la poitrine; cérémonie qui signifie: « si nous manquons à notre promesse, ou si nous altérons la vérité, que Dieu nous réduise en poussière, comme cette terre que nous avons sur la langue. »

Un autre habitant s'avisa de faire couper la tête & les mains à tous les Nègres qui s'étaient pendus, & de les enfermer sous clés dans une cage de fer, qu'il fit suspendre dans la cour de son habitation. Ayant fait alors assembler tous ses esclaves: « vous pouvez maintenant, leur dit-il, vous pendre quand vous le jugerez à propos; lorsque vous serez morts, il ne vous sera plus possible de revenir prendre vos membres pendant la nuit, & de les emporter dans votre pays. Par ce moyen que j'ai pris, j'aurai le plaisir de vous rendre à jamais misérables, puisque vous trouvant sans tête & sans mains en Guinée, vous serez incapable de voir, d'entendre, de parler, de manger & de travailler. » Les Nègres se moquèrent d'abord de cette bizarre idée. « Nos morts, répondirent-ils, trouveront bien cette nuit le secret de reprendre leurs têtes & leurs mains. » Ils attendirent constamment jusqu'au lendemain, menaçant de se pendre à la première occasion; mais voyant alors ces membres toujours renfermés dans la cage, ils ne doutèrent plus de la puissance de leur maître.

& la crainte d'être réduits à la triste condition de leurs camarades, leur ôta peu à peu l'envie de se pendre.

CHAPITRE VI.

Les Caraïbes, anciens habitans des Antilles.

SUIVANT le plan de cet ouvrage, notre principal devoir est de nous arrêter particulièrement à la description de la religion & des mœurs des différentes nations, tant anciennes que modernes; ce qui nous dispense d'entrer dans le détail historique des découvertes de ce grand nombre d'îles, connues sous le nom d'Antilles.

Ces îles étaient presque toutes peuplées, lorsque les Européens y abordèrent, mais il reste incertain de quel endroit de l'Amérique était sortie cette fameuse race d'Indiens que les Espagnols y trouvèrent, & auxquels ils donnèrent les noms de Galibis & de Caraïbes. Un fameux missionnaire, (le père Raymond) à ce sujet risque son opinion en ces termes : « j'ai enfin appris, » des capitaines de l'île de la Dominique, » que les mots de Galibis & de Caraïbes » étaient des noms que les Européens leur » avaient donnés, & que leur véritable nom » était Gallinago; qu'ils ne se distinguaient » que par les titres d'*oubaolennum* & de

LES CARAIBES. 67

6 *balouebanum*, c'est-à-dire, des isles ou du
 » continent; que les insulaires étaient des
 » Galliganos du continent, qui s'en étaient
 » détachés pour conquérir les isles; que le
 » capitaine, qui les avait conduits, était
 » petit de corps, mais grand en courage,
 » mangeait peu & buvait encore moins;
 » qu'il avait exterminé toutes les nations
 » du pays, à la réserve des femmes, qui
 » ont toujours gardé quelque chose de leur
 » langue; que pour conserver la mémoire
 » de ses conquêtes, il avait fait rassembler
 » toutes les têtes des ennemis dans les antres
 » des rochers qui bordent la mer, & en
 » effet les Français les y ont trouvées. »

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il
 paraît certain que la même nation a fourni
 des peuplades à toutes les isles Antilles, &
 l'on ne peut guères se refuser à cette évi-
 dence, lorsqu'on s'attache à comparer les
 traits du visage, & même certains usages
 qui se trouvent dans les anciens habitans des
 différentes isles. Les Caraïbes sont d'une taille
 au-dessus de la médiocre, bien faits, pro-
 portionnés, & ils ont les traits du visage
 assez agréables, excepté le front qui est fort
 plat & comme enfoncé, par l'usage qu'ils
 ont de presser la tête des enfans avec une
 planche fortement liée, jusqu'à ce qu'elle
 ait pris cette forme, qui leur permet de
 voir presque perpendiculairement au-dessus
 d'eux. Leurs dents sont blanches & bien
 rangées; leurs cheveux sont noirs, plats,

68 LES CARAÏBES.

long & luisans , & leur teint est d'un rouge d'écrevisses, lorsqu'elles sont cuites ; ce qui provient de l'usage fréquent qu'ils font pour s'oindre le corps de rocou détrempé dans l'huile de carapat , ou de *palma christi*. Cette huile conserve la peau contre les ardeurs du soleil, qui la ferait crévasser, & contre la piquûre des moustiques & maringoins. A la guerre, ils ajoutent à leur couleur rouge, une sorte de moustaches & des raies noires sur leur visage & sur leur corps, ce qui leur donne la figure la plus affreuse. Tout leur habillement consiste en une simple bande de toile, & en une corde qui leur ceint les reins, & leur sert à soutenir un couteau nu. Ces sauvages sont mélancoliques, mais d'un caractère assez doux, à moins qu'ils n'aient à se venger de quelqu'offense reçue, car pour lors ils portent l'inhumanité au dernier excès.

Les femmes des Caraïbes sont d'une taille médiocre, mais bien prise : elles ont toutes beaucoup d'embonpoint : elles ont les cheveux & les yeux noirs, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air ouvert, gai & riant, & les manières très-modestes. Elles se peignent le corps, ainsi que leurs maris, excepté qu'elles ne se font ni moustaches, ni raies noires. Un petit pagne, orné de grains de rassade, couvre leur nudité. C'est ce qu'elles appellent *camisa*. Elles aiment jusqu'à l'idolâtrie les colliers, les bracelets & les pendans

E S.

est d'un rouge
uites ; ce qui
ils font pour
trempé dans
chrissi. Cette
es ardeurs du
& contre la
ngoins. A la
ur rouge, une
es noires sur
ce qui leur
e. Tout leur
imple bande
eur ceint les
couteau nu.
es, mais d'un
qu'ils n'aient
reçue, car
té au dernier

t d'une taille
es ont toutes
ont les che-
r du visage
ts fort blan-
, & les ma-
peignent le
epté qu'elles
raies noires.
de rassade,
elles appel-
à l'idolâtrie
les pendans

LES CARAIBES. 69

d'oreilles. Les enfans de l'un & de l'autre
sexe n'ont qu'une ceinture de ces grains de
verre pour tout habillement, jusqu'à l'âge de
dix ans. Un peu plus tard on fait prendre
le *camisa* aux filles, & leur mère, ou quelque
parente leur mettent des brodequins de côton,
qui étant travaillés sur la jambe, depuis la
cheville, jusqu'à quatre ou cinq pouces de
hauteur, forcent le mollet à devenir plus
gros & plus dur qu'il ne l'aurait été natu-
rellement. Elles doivent conserver une pa-
reille chaussure toute leur vie & l'empor-
ter avec elles dans le tombeau.

Aussi-tôt qu'une fille a reçu le *camisa* &
les brodequins, elle doit éviter la fréquen-
tation des garçons & se tenir constamment
auprès de sa mère. Il n'est pas rare que dès
l'âge de quatre ans elle soit promise à un
jeune enfant, qui s'accoutume à la regarder
comme sa femme. Parmi ces nations la
polygamie est en vigueur, & à l'exception
des frères & des sœurs, les degrés du sang
sont d'une telle indifférence, que le même
homme peut prendre pour femmes trois ou
quatre sœurs, qui sont ses nièces, ou ses
plus proches cousines.

Si les femmes ont leur parure favorite,
les hommes ont aussi leurs ornemens par-
ticuliers. Celui pour lequel ils ont le plus
d'affection se nomme *caracoli*; c'est en même
tems le nom de la chose & de la matière
dont elle est composée. On croit que ce
métal est un mélange d'argent, de cuivre

76 LES CARAIBES.

& d'or, mais jusqu'ici les Européens n'ont pu en imiter parfaitement la beauté. Les Caraïbes en font des bagues, des boucles, des poignées de cannes, des croissans, dont ils aiment à se parer les oreilles. Quelquefois ils en portent à l'entre-deux des narines, à la lèvre inférieure & sur la poitrine; assemblage qui les fait ressembler à des mulets ornés de plaques. Dans leurs différens ajustemens, ils recherchent aussi beaucoup les pierres vertes & les plumes de perroquets rouges, bleues & jaunes.

Ces peuples, quoique dispersés en plusieurs îles, ont un ancien langage qui leur est propre & naturel, & qui ne manque pas d'agrément; tous s'entendent parfaitement, malgré le peu de ressemblance des dialectes. Dans leurs conversations avec les étrangers, ils se servent d'un jargon, mêlé de mots Européens, & sur-tout d'Espagnols; car on assure qu'ils ont une sorte d'aversion pour la langue Anglaise. Leur langage doit abonder en expressions différentes, puisqu'on a remarqué que les hommes, les femmes, & les enfans nommaient la même chose différemment. Cependant, lorsqu'on a commencé à les connaître, ils n'avaient aucun terme pour exprimer les injures, les vices, les vertus, les arts & les sciences.

On ne peut leur faire un plus grand affront qu'en les appellant sauvages. « Ce nom, » disent-ils, convient aux bêtes farouches, » & non à nous. » Ils détestent qu'on leur

ES.
opéens n'ont
beauté. Les
des boucles,
diffans, dont
s. Quelque-
ux des na-
r la poitrines;
sembler à des
leurs diffé-
nt aussi beau-
plumes de
aunes.

rés en plu-
age qui leur
manque pas
parfaitement,
les dialectes.
es étrangers,
élé de mots
nols; car on
rsion pour la
doit abonder
squ'on a re-
femmes, &
chose diver-
a commencé
aucun terme
s. vices, les

us grand aff-
s. « Ce nom,
farouches,
qu'on leur

DES CARAÏBES. 71

Bonne celui de Cannibales, quoiqu'ils n'aient pas encore perdu la barbare coutume de se nourrir de la chair de leurs ennemis; & lorsqu'on leur fait ce reproche: « la vengeance fait trouver tout bien, répondent-ils. » Il paraît que le nom de Caraïbe leur plaît d'avantage, & réellement il signifie dans leur langue, bon guerrier, ou courageux.

Le Caraïbe aime affectueusement son semblable, & sa sensibilité va quelquefois si loin, qu'on en a vu mourir de douleur, parce qu'un de ses compagnons était tombé dans l'esclavage. D'ailleurs il reprochera toujours aux Européens sa soif insatiable pour l'or, & l'injustice qu'ils ont commise en le chassant d'une partie de ses îles.

Le vol est un crime très-grave, mais fort rare parmi cette nation, qui laisse toutes ses habitations ouvertes & sans défense. A l'égard de la religion des Caraïbes, il serait bien difficile d'entrer dans aucun détail, puisqu'on ne leur connaît aucun principe auquel on puisse donner ce nom. On sçait superficiellement qu'ils ont une sorte de respect pour le soleil & pour la lune, mais sans adoration & sans culte. On prétend qu'ils n'ont ni temple ni autel: & s'il est vrai, ainsi que quelques voyageurs l'assurent, qu'ils aient quelque idée d'un Etre suprême, ils se persuadent qu'il est tranquille dans la jouissance de son bonheur, & si indifférent sur les actions des hommes, qu'il ne songe

point à se venger de ceux qui l'offensent. On dit qu'ils admettent deux sortes d'esprits ; les uns bienfaisans , qui font leur séjour au ciel , & dont chacun a le sien pour lui servir de guide : les autres malfaisans , qui sans demeure fixe , parcourent les airs pendant la nuit , & se font un plaisir de nuire aux mortels. Partant de ces idées , ils offrent aux bons esprits de la cassave & de la fumée de tabac. Ils les invoquent pour obtenir la guérison de leurs maladies , pour faire réussir leurs projets , & pour les aider dans leurs vengeances. Leurs devins , car quelle nation barbare n'a pas eu toujours au milieu d'elle des imposteurs , leurs devins , disons-nous , qu'ils nomment *Boyés* , ont chacun leur idole particulière , qu'ils font parler , suivant leurs intérêts , & dont on vient implorer l'assistance , contre les méchans esprits , appelés *Maboyas*. « Ces *Ma-*
 » *boyas* , assurent les *Boyés* , sont comme
 » autant d'ames répandues dans le corps de
 » l'homme. Chaque homme a dans le corps
 » autant d'ames que ses artères ont de bat-
 » temens. La principale est dans le cœur ,
 » d'où elle se rend au ciel après la mort ,
 » sous la conduite du bon génie qui lui
 » a servi de guide pendant sa vie ; & là ,
 » elle jouit d'un bonheur , qu'on doit com-
 » parer à la plus heureuse vie qu'on puisse
 » mener sur la terre. Les autres ames qui
 » ne sont pas dans le cœur , se répandent
 » dans les airs ; les unes au-dessus de la mer,

E S.

l'offense
s d'esprits
r séjour au
our lui ser-
sans, qui
s airs pen-
ir de nuire
es, ils of-
ffave & de
quent pour
adies, pour
r les aider
vins, car
oujours au
rs devins,
oyés, ont
qu'ils font
dont on
e les mé-
« Ces Ma-
nt comme
e corps de
ns le corps
nt de bat-
le cœur,
la mort,
e qui lui
ie; & là,
doit com-
n'on puisse
ames qui
répandent
de la mer,

LES CARAIBES. 73

» où elles causent le naufrage des vaisseaux;
» les autres au-dessus des terres & des fo-
» rêts, où elles font tout le mal dont elles
» trouvent l'occasion. » Suivant ce système,
il semble que les Caraïbes regardent l'ame
du cœur comme le principe de tout ce que
l'homme fait de bien, & les autres ames,
comme la source des crimes & des vices.

Ce que les voyageurs nous rapportent des
cérémonies qui accompagnent les funérail-
les des Caraïbes, se réduit à peu de choses.
Lorsqu'un sauvage a rendu le dernier soupir,
on le peint fortement avec le rocou détrempé
dans l'huile de *palma christi* : & cette
seule onction sèche le cadavre de façon qu'il
n'en sort aucune odeur infecte. On creuse
une fosse dans l'endroit même où il est mort,
& on l'y dépose les coudes sur les genoux
& les paumes de la main soutenant les joues.
Son arc, ses flèches, sa massue & son couteau
sont placés auprès de lui ; ensuite on fait
avertir tous ses parens, & jusqu'à ce que le
dernier l'aie visité dans cet état, il n'est pas
permis de combler la fosse.

Dans chaque isle, les chefs des plus
nombreuses familles sont ordinairement les
capitaines de la nation, mais leur autorité
n'est guères reconnue que pendant la guerre,
& le nom de Cacique qu'on leur donne,
n'est qu'un vain titre, sans pouvoir & sans
prérogatives. Toutefois, pour parvenir à
cette dignité, il faut s'être distingué plu-
sieurs fois dans les combats ; il faut l'avoir

74 LES CARAIBES.

emporté sur ses rivaux à la course & à la nage ; avoir porté de plus lourds fardeaux qu'eux , & sur-tout avoir témoigné la patience la plus décidée dans les différens genres de peine qui affligent l'humanité. En tems de guerre , un cacique qui devient capitaine-général , préside aux conseils , qu'il est en droit d'assembler , & ordonne tous les préparatifs nécessaires. Les armes de ces sauvages sont l'arc & les flèches , une massue qu'ils nomment bouton , & un couteau qu'ils portent à la ceinture ou plus souvent à la main. Quelques-uns ont des fusils , mais ils deviennent bientôt inutiles dans leurs mains , par leur peu d'adresse à s'en servir. Leurs arcs ont six pieds de longueur ; les deux bouts sont ronds de neuf à dix pieds de diamètre , avec deux crans pour arrêter la corde. L'arc est fait ordinairement de bois verd ; la corde est de pitte ou de *caratas* , & les flèches de tige de roseaux , avec des pointes de bois verd , découpées en petites haches , qui forment des ardillons , taillés de sorte , que sans empêcher la flèche d'entrer dans le corps , ils ne permettent de l'en retirer qu'en élargissant beaucoup la plaie. Souvent pendant la guerre ces flèches sont empoisonnées dans le lait épais & visqueux que produit l'arbre appelé mance-nillier. Ils en ont d'autres qu'ils emploient pour la chasse des oiseaux , qui sont garnies de petits flocons , & qui les tuent sans les percer , sans que leur sang se répande , &

arse & à la
 s fardeaux
 la patience
 genres de
 En tems de
 t capitaine
 qu'il est en
 us les pré-
 e ces sau-
 une massue
 teau qu'ils
 uvent à la
 usils, mais
 dans leurs
 s'en servir.
 gueur; les
 dix pieds
 our arrêter
 ent de bois
 e caratas,
 , avec des
 en petites
 ons, taillés
 léche d'en-
 mettent de
 uaucoup la
 ces flèches
 ais & vis-
 lé mance-
 emploient
 ont garnies
 nt sans les
 épande, &

LES CARAÏBES. 75

sans le moindre changement dans les plu-
 mes.

Il est vrai que les Caraïbes mangent leurs
 ennemis, pris à la guerre, mais ils n'en
 viennent à cette inhumanité que dans l'em-
 portement du triomphe, & sur le champ de
 bataille. Les étrangers qui voyagent dans
 leurs isles, les prisonniers qui n'ont pas
 fait de résistance, n'éprouvent jamais cet
 affreux sort, & ils ont sur-tout beaucoup de
 compassion pour les femmes & les enfans.
 Dans les isles qui leur restent, ils ont de
 petits corps de garde, continuellement at-
 tentifs à découvrir les barques étrangères
 qui en approchent : pour peu qu'ils les soup-
 çonnent chargées d'ennemis, ils s'assemblent,
 & se divisant par troupes, ils font pleuvoir
 une grêle de flèches sur ceux qui s'efforcent
 d'aborder, & s'ils prennent terre, ils les
 attaquent avec la massue : mais pour peu
 qu'ils soient reçus avec vigueur, ils se re-
 butent, & fuyant dans les montagnes & à
 travers leurs rochers, ou plongeant dans la
 mer, ils ne reparaissent qu'après avoir dou-
 blé leur nombre, pour ne plus rien donner
 au hazard.

Les cabanes, où les Caraïbes se retirent ;
 se nomment *carbets* ; il y en a de longues
 d'environ soixante pieds sur vingt-cinq de
 largeur : elles ont à peu près la forme de
 nos halles. On juge bien que leur meubles
 ne sont ni riches, ni nombreux. Leur nour-
 riture ordinaire est assez simple, & consiste

76 LES CARAÏBES.

en cassave, en coquillages, & en poissons, qu'ils mangent avec une sauce, composée du suc de manioc, bouilli avec du jus de citron, dans lequel ils écrasent beaucoup de piment. Ils ne font aucun usage du sel, quoiqu'ils aient beaucoup de salines naturelles dans toutes leurs isles. Pour rôtir leur viande ils l'enfilent dans des brochettes de bois, après l'avoir coupée par morceaux, mais si c'est un oiseau, ils le jettent dans le feu, sans le plumer ni le vider, & aussi-tôt que la plume est rôtie, ils le couvrent de cendres & de charbons, & le laissent cuire dans cet état, après quoi ils enlèvent adroitement la croûte, qui s'est formée dessus la chair, ôtent les boyaux & le jabot, & mangent le reste sans autre préparation.

Ce sont les femmes qui travaillent les hamacs, qui servent de lit aux Caraïbes; les hommes seraient deshonorés s'ils avaient tissu ou filé du coton & peint un hamac. Leurs corbeilles sont faites avec beaucoup de propreté & d'industrie, & les Européens en font un grand usage.

Pour terminer cet article, il faut observer avec le père du Terre, que les Caraïbes sont indolens & fantasques à l'excès, & qu'il est presque impossible d'en tirer le moindre service. « On a besoin, dit-il, avec eux, » de ménagemens continuels. Ils ne peuvent souffrir d'être commandés, & quelques fautes qu'ils fassent, il faut bien se » garder de les reprendre de travers. Leur

E S.
en poissons,
, composée
c du jus de
beaucoup de
u sel, quoi-
s naturelles
leur viande
es de bois,
ux, mais si
ns le feu,
ussi-tôt que
ent de cen-
e cuire dans
droitement
s la chair,
& mangent

ent les ha-
raïbes ; les
ils avaient
un hamac.
beaucoup
Européens

aut obser-
s Caraïbes
s, & qu'il
e moindre
avec eux,
s ne peu-
, & quel-
ut bien se
vers. Leur

LES CARAÏBES. 77

» orgueil sur ce point n'est pas concevable ;
» & de-là est venu le proverbe, que regarder
» un Caraïbe c'est le battre, & que le battre,
» c'est le tuer, ou se mettre en risque d'en
» être tué. Ils ne font que ce qu'ils veulent,
» quand ils veulent, & comme ils veulent,
» de sorte que le moment où l'on a besoin
» d'eux est celui auquel ils ne veulent rien
» faire, ou que si l'on souhaite qu'ils aillent
» à la chasse, ils veulent aller à la pêche,
» & c'est une nécessité d'en passer par-là. Le
» plus court est de ne s'en pas servir, &
» de ne jamais compter sur eux : mais sur-tout
» de ne rien laisser entre leurs mains, car
» ils sont comme des enfans, à qui tout
» fait envie : ils prennent, boivent & man-
» gent sans discrétion, tout ce qu'on leur
» laisse. »

Rien n'est plus singulier que l'antipathie
qui règne entre les Nègres & les Caraïbes :
ces deux races d'hommes se regardent ré-
ciproquement avec le plus grand mépris.
Un Caraïbe ne veut point épouser une Né-
gresse, & il est bien rare qu'une Nègresse
veuille prendre un Caraïbe pour époux.
Entr'eux-mêmes ils ne s'allient point avec
ceux des isles voisines contre lesquels ils ont
été en guerre. Il faut absolument renoncer
à se servir des esclaves de cette nation, à
moins qu'on ne les ait achetés dès l'âge de
sept ou huit ans. On ne parviendra pas plus
à leur faire embrasser le christianisme. In-
différens sur tout ce qui peut leur arriver,

78. LES CARAIBES.

trois choses seulement sont capables de les faire sortir de leur léthargie : la jalousie, qui les portent à tuer leurs femmes sur le moindre soupçon : la vengeance, qui les pousse à assassiner de sang-froid un homme, dont ving ans auparavant ils auront reçu une légère insulte, & l'eau-de-vie & les liqueurs fortes, pour lesquelles ils ont une si furieuse passion, qu'ils donnent tout ce qu'ils possèdent, en échange du plus médiocre baril.



B E S.
pables de les
à jalousie, qui
sur le moïn-
i les pousfent
omme, dont
reçu une lé-
c les liqueurs
ne si furieuse
e qu'ils pos-
édiocre baril.

CHAPITRE VII.

Remarques générales sur le climat & les productions des Antilles.

Nous nous croyons dispensés de suivre les conquérans du nouveau monde dans leurs découvertes, & de faire l'histoire des guerres que les Européens ont soutenues pour s'établir dans les différentes isles, que nous connoissons sous le nom d'Antilles : nous nous contenterons dans ce chapitre de jeter un coup-d'œil rapide sur la nature générale du climat & sur ses productions.

Les anciens prétendaient que cette partie du globe terrestre, située sous la zone torride, était inhabitable ; mais on est maintenant convaincu que les pays qui se trouvent, tant en dedans qu'au-delà de la ligne, sont les plus sains & les plus tempérés. On en donne trois raisons : 1^o. Que sous la ligne équinoxiale le soleil ne paraît jamais plus de douze ou quatorze heures ; de sorte que rendant les jours égaux aux nuits, la chaleur qu'il a répandue pendant le jour, est tempérée toutes les nuits par des fraîcheurs qui ne durent pas moins. Le soleil se lève à six heures ; à dix il est dans sa force, qui dure jusqu'à trois, & qui diminue alors peu à peu. 2^o. Que ces régions sont environnées

86 CLIMAT ET PRODUCTIONS

des eaux de la mer, qui les lavent & les rafraîchissent sans cesse, & que non-seulement de la mer, mais même des rivières, il s'élève un froid piquant qui oblige quelquefois ceux qui en sont proches de chercher le feu. 3°. Que les vents alisés, & la brise, petit vent frais, qui souffle agréablement, trois fois le jour, au matin, à midi & vers le soir, servent à tempérer les brûlantes ardeurs du soleil, & sont également favorable à la santé des hommes, à celle des animaux, & à toutes les productions de la terre.

On ne connaît aux Antilles aucunes saisons auxquelles on puisse donner le nom de printemps ou d'automne; car la terre y produit toute l'année, ce qu'on ne voit en Europe que durant ces deux saisons. Sous notre ciel, la présence du soleil cause l'été; aux Antilles c'est son éloignement, & sa présence au contraire, fait l'hiver. Depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, l'air est pur, sec & serein; les jours sont chauds, & les nuits d'une fraîcheur proportionnée. Pendant ce tems, il ne pleut presque point dans toutes les basses terres des isles, & c'est ce qui fait donner le nom d'été à cette saison, qui dépouille une partie des arbres de leur verdure, qui force les animaux à se cacher sous les rochers ou dans le creux des arbres, pour y chercher une humidité nécessaire à leur conservation, & qui réduit les insulaires à se nourrir de leur maiz, lorsqu'il ne leur vient

TIONS

avent & les
e non-seule-
des rivières,
oblige quel-
es de cher-
alifés; & la
de agréable-
atin, à midi
érer les brû-
t également
nes, à celle
duction, de

unes faisons
nom de prin-
re y produit
en Europe
s notre ciel,
aux Antilles
ence au con-
nois de no-
l'air est pur,
uds, & les
ée. Pendant
point dans
& c'est ce
cette saison,
bres de leur
à se cacher
des arbres,
nécessaire à
es insulaires
qu'il ne leur
vient

DES ANTILLES. 81

vient aucuns rafraîchissémens de l'Europe.

Mais aussi-tôt que le soleil a repassé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du tropique du cancer, le ciel se charge d'épais nuages, d'où partent de fréquens coups de tonnerre; & lorsqu'ils viennent à diminuer, le tems se met à la pluie, qui ne cesse de tomber durant l'espace de douze ou quinze jours. C'est ce tems qu'on nomme l'hiver aux Antilles. Pendant sept mois, il ne se passe pas une semaine sans pluie: alors on ne voit que des malades dans toutes les îles, tandis que la terre s'embellit & prend sa première verdure, & que les forêts exhalent des odeurs, qui ne le cèdent point aux meilleurs parfums. Les animaux descendent des montagnes, les testacées changent de coquilles, les reptiles prennent une nouvelle peau, & les poissons, qui s'étaient réfugiés en plaine, reparaissent sur les côtes.

Les Antilles produisent naturellement des cannes de sucre, mais l'établissement des sucreries dans ces contrées ne remonte pas plus loin que 1580: les Européens ne s'appliquèrent à cette culture que longtems après avoir formé leurs plantations de tabac. Le père Labat définit le sucre, « un suc de » canne ou de roseau, qui, étant purifié, » cuit, blanchi & séché, se transporte » par-tout & se conserve aussi longtems qu'on » le préserve de l'humidité, ou de l'eau qui » le fait dissoudre. » Suivant la qualité du

Tome V.

F

82 CLIMAT ET PRODUCTIONS

terrein, les cannes sont grosses ou menues, longues ou courtes : selon qu'elles sont exposées au soleil, elles sont plus ou moins sucrées ; la saison, où elles sont recueillies, y fait trouver plus ou moins de suc, & leur âge augmente ou diminue leur bonté.

Lorsqu'on veut planter des cannes, on nettoie soigneusement le terrain, que l'on partage ordinairement en quarrés de cent pas, entre lesquelles on laisse de petits chemins. On plante les cannes en ligne droites, en observant de laisser, d'un rang à l'autre, trois pieds & demi de distance en tout sens. Chaque fosse doit avoir quinze ou vingt pouces de long, quatre à cinq de large & sept à huit de profondeur. On place dans chaque fosse deux morceaux de canne de quinze à dix-huit pouces de long, & on les ajuste de manière l'un contre l'autre, que le bout qui vient du côté de la tête soit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l'extrémité opposée, le bout de l'autre morceau soit placé de même. C'est toujours la saison des pluies, c'est-à-dire, depuis son commencement, jusqu'à ses deux tiers, que l'on choisit pour planter les cannes. Ce plant n'a pas été plus de cinq ou six jours en terre, qu'on le voit lever heureusement, & bientôt il produit des feuilles & des rejettons. Si l'on veut qu'il reussisse pleinement, on doit sarcler les mauvaises herbes à diverses reprises.

CTIONS

ou menues ,
elles font ex-
us ou moins
t recueillies ,
e suc , & leur
bonté.

cannes , on
in , que l'on
rrés de cent
de petits che-
igne droites ,
ng à l'autre ,
en tout sens.
ze ou vingt
q de large &
n place dans
de canne de
long , & on
ntre l'autre ,
é de la tête
trois pouces ,
out de l'autre
C'est toujours
e , depuis son
ux tiers , que
nes. Ce plant
urs en terre ,
nt , & bien-
les rejettons.
inement , on
oes à diverses

DES ANTILLES. 83

Dès qu'on croit les cannes mûres , on les coupe , on les met en fagot , & elles sont portées au moulin.

Le rocou , que les Espagnols appellent *achiore* , se cultive avec beaucoup de soin aux Antilles. C'est une teinture rouge qui sert à mettre en première couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge , en bleu , jaune , verd. Elle provient d'une pellicule rouge , qui couvre de petites graines blanches & rondes dont le fruit du roucouvier est rempli. Cet arbre est de la grandeur d'un prunier , mais plus touffu ; ses feuilles sont grandes , fortes & dures : il porte deux fois l'année des fleurs d'un rouge couleur de chair , en bouquets qui ressemblent assez aux roses sauvages , auxquelles succèdent des touffes de gouffes , couvertes de piquans , comme des châtaignes , mais plus petites & remplies de petites graines semblables à celles de la coriandre , couvertes d'une pellicule incarnate , qui se détache difficilement du grain qu'elle couvre , & qu'elle laisse tout blanc lorsqu'elle en est séparée.

C'est cette pellicule , macérée & cuite , qui compose la teinture qu'on nomme rocou.

Le tabac est une plante originaire de l'Amérique , & quelque soin que l'on ait pris pour le cultiver ailleurs , on n'a jamais pu en recueillir d'aussi bon que dans cette grande partie du monde. On en distingue de quatre espèces , qui se multiplient d'elles-mêmes

84 CLIMAT ET PRODUCTIONS

fans autre altération que celle qui peut venir du terrain. La première est le tabac ou petun, verd, que les insulaires nomment le grand petun, & qui tire ce nom de la grandeur de ses feuilles & de la beauté de leur bois. Ces feuilles ont communément vingt-quatre à vingt-six pouces de long, & depuis douze jusqu'à quatorze pouces de large. Elles sont épaisses, charnues, cotonnées, maniables & d'un très-beau verd. La seconde espèce est le tabac à *langue*, auquel on donne ce nom par rapport à la ressemblance que ses feuilles ont avec la langue de bœuf. Ces feuilles sont charnues, épaisses, fortes, liantes & grasses, mais moins remplies de suc que celles du grand petun. C'est cette espèce que l'on cultive par préférence dans presque toutes les Antilles. La troisième espèce est le tabac d'amazone, ainsi nommé, parce que sa graine vient des environs de la rivière des amazones. Les feuilles de ce tabac, sont aussi grandes que celles des deux espèces précédentes, mais elles sont plus larges & rondes à l'extrémité. La quatrième espèce, & à ce qu'on croit la meilleure, est le tabac de *Vérine*, qui a pris ce nom d'un petit village, situé près de la ville de Cumana, dans la terre ferme, d'où la graine a été apportée aux isles; ses feuilles sont étroites, rudes, ridées, pointues, & ne passent pas la longueur de dix pouces. L'odeur de ce tabac est douce, aromatique, & tirant sur le musc.

TIONS

qui peut ve-
le tabac ou
nomment le
de la gran-
auté de leur
ment vingt-
g, & depuis
large. Elles
ées, mania-
La seconde
auquel on
effemblance
ue de bœuf.
iffes, fortes,
remplies de
C'est cette

férence dans
troisième es-
insi nommé,
vrons de la
uilles de ce
celles des
s elles font
té. La qua-
ameilleure,
pris ce nom
e la ville de
où la graine
feuilles font
tues, & ne
ouces. L'o-
matique, &

DES ANTILLES. 85

Les fleurs du tabac sont portées sur une queue assez forte; elles sont composées de cinq feuilles, qui, d'un tuyau d'environ six lignes de longueur, s'épanouissent sans s'éloigner l'une de l'autre, & font un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un pistil, qui, venant à s'allonger, se change en une petite silique où sont renfermées les semences de la plante. Ces graines sont noires, assez fermes, à peu près de la grosseur, de la figure & de la consistance de celles du pavot. La fleur change en mûrissant : de couleur de chair, elle devient feuille morte, se fane, sèche & tombe, aussi tôt que la graine parvient à sa maturité.

Le tabac demande un terrain gras, qui ne soit ni trop humide, ni trop sec, & qui soit à l'abri des vents forts & du grand soleil. On sème le tabac au mois de novembre, environ trois semaines avant la cessation des pluies. On mêle la graine avec six fois autant de cendre ou de sable, parce que sans cela, elle lèverait d'une épaisseur qui l'étoufferait & qui ne permettrait pas de transplanter les plantes sans endommager les racines. Chaque plante de tabac doit avoir au moins six feuilles, pour être transplantée. Dix mille plantes occupent trois hommes & rendent ordinairement quatre mille livres de tabac; il est quatre mois en terre, avant que d'être coupé & ses feuilles deviennent d'un verd obscur, lorsqu'il approche de sa maturité. Pour faire

86 CLIMAT ET PRODUCTIONS

cette récolte, il faut attendre que la rosée soit tombée, & que le soleil ait desséché toute l'humidité qu'elle avait répandue sur les feuilles.

Le cacaoyer ou cacaotier croît naturellement, & sans culture, dans un grand nombre d'endroits de l'Amérique : il croît fort haut, fort gros & fort branchu, mais on arrête ceux que l'on cultive, à la hauteur de douze ou quinze pieds, afin de préserver leur fruit des injures de l'air & du vent, parce que ces arbres sont d'une extrême délicatesse : ils ont l'écorce brune, vive, mince, adhérente au bois, qui est blanchâtre, léger & poreux. Leurs fibres sont longues, droites, assez grosses & fort souples. Leurs feuilles ont la longueur de huit à neuf pouces, & à peu près trois de largeur ; elles sont pointues par les deux bouts, & tiennent aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long ; elles sont d'un verd vif & leur contour, d'une très-belle couleur de chair.

Cet arbre fleurit & porte des fruits deux fois chaque année : les récoltes se font ordinairement vers Noël & la Saint Jean. Le bouton qui renferme la fleur, n'a pas deux lignes de diamètre & trois de hauteur, & le calice qui la contient, est composé de dix petites feuilles, au centre duquel est un pistil allongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont couleur de chair pâle, mêlée de taches & de

TIONS

que la rosée
ait desséché
épandue sur

croît nature
grand nom-
il croît fort
au, mais on
à la hauteur
n de préfer-
r & du vent,
extrême dé-
vive, mince,
châtre, léger
ues, droites,
eurs feuilles
f pouces, &
es sont poin-
tiennent aux
& bien nour-
e long; elles
r, d'une très-

s fruits deux
s se font or-
int Jean. Le
n'a pas deux
hauteur, &
composé de
duquel est
lets & cinq
es sont cou-
raches & de

DES ANTILLES. 87

pointes rouges; les filets d'un rouge de pourpre, les étamines d'un blanc argenté, & le bouton d'un blanc moins clair: c'est ce bouton qui forme le fruit. Les fleurs sortent depuis le pied du tronc, jusqu'au tiers des cinq grosses branches, & les fruits qui leur succèdent, ressemblent à des concombres: ils ont depuis sept jusqu'à dix pouces de long, sur trois à quatre pouces de diamètre.

On distingue des cacaos de trois couleurs: les uns d'un blanc pâle tirant sur le verd, les autres d'un rouge foncé, & les troisièmes rouges & jaunes. La couleur des gouffes, en-dedans, est de chair pâle & renferme une substance de même couleur, assez légère, très-délicate, & à peu près du goût des pepins de grenade. C'est cette poulpe, qui se nomme cacao; elle environne vingt-cinq amandes, qui sont longues de neuf à douze lignes, plus ovales que rondes, pointues par les deux bouts, mais inégalement: leur chair est d'un blanc qui tire sur l'incarnat, compacte & pesante. Lorsque les amandes sont sèches, elles sont toutes d'un rouge brun.

L'amande n'est jamais que sept à huit jours à pousser, & elle pousse par les deux bouts: l'arbre sort d'un côté & les racines de l'autre. Après vingt jours, l'arbre a cinq ou six pouces de hauteur, & déjà quelques feuilles: à un an il a deux pieds de haut & environ seize feuilles; à deux ans, il a

88 CLIMAT ET PRODUCTIONS

quatre pieds, & son bouton qui s'est toujours soutenu au centre des deux dernières feuilles, s'ouvre pour se partager en cinq branches; il fleurit à deux ans & demi, & à six, il est dans toute sa force.

Les Antilles ont quatre sortes de jasmins : le commun, qui n'a que cinq feuilles, & le double qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtre : un jasmin double a cinq feuilles, avec un double de même couleur. Labat croit que cette plante est naturelle au pays. « C'est, dit-il, un arbrisseau, qui » pousse quantité de tiges droites; elles » s'entrelassent aisément, elles multiplient » & se fortifient, sans autre soin que de » les tailler deux fois l'année, au commencement & à la fin de la saison pluvieuse. » Le pied de l'arbrisseau est couvert de deux » écorces : l'intérieure, que l'on pourrait » prendre pour le bois même, verte, lisse, » & si adhérente, qu'il n'est pas aisé de la » séparer du bois : elle est couverte d'une » autre écorce, de couleur grise, mince, » friable, qui se détache d'elle-même & qui, » se roule. Le dedans du bois est mêlé de » gris & de verd pâle; il est assez tendre, » cassant, léger & rempli d'une moëlle qui » n'a pas beaucoup d'humidité. Ses tiges, » qu'il pousse en grand nombre, sont unies, » liantes, d'un verd foncé & chargées de » feuilles, elles sont d'un très-beau verd, » pointues par les deux bouts, beaucoup » plus longues qu'il ne semble convenir à

TIONS

qui s'est tou-
 ux dernières
 ger en cinq
 & demi, &
 e.
 rtes de jas-
 inq feuilles,
 s tous deux
 double a cinq
 me couleur.
 est naturelle
 brisseau, qui
 croites; elles
 multiplient
 soin que de
 au commen-
 on pluvieuse.
 vert de deux
 on pourrait
 verte, lisse,
 as aisé de la
 verte d'une
 ise, mince,
 même & qui,
 est mêlé de
 assez tendre,
 e moëlle qui
 e. Ses tiges,
 , sont unies,
 chargées de
 beau verd,
 s, beaucoup
 e convenir à

DES ANTILLES. 89

» leur largeur : elles tiennent aux branches,
 » par une queue courte, & sont toujours ac-
 » couplées. C'est à l'extrémité des branches
 » que naissent les fleurs : elles viennent tou-
 » jours par bouquets, & commencent par
 » un bouton allongé, dont le bout est cou-
 » leur de pourpre : il s'ouvre & se partage
 » en cinq feuilles, dont le fond est tourné
 » en un petit calice, au milieu duquel s'é-
 » lève un petit pistil, qui porte dans sa
 » maturité une gouffe qui renferme deux
 » petites graines, à côté l'une de l'autre,
 » applaties par les faces qui se touchent,
 » & rondes du côté opposé. C'est la semen-
 » ce de la plante; mais comme elle vient
 » mieux de bouture, on s'attache peu à
 » mettre ces semences en terre. Les jas-
 » mins doubles, rouges & blancs, ne dif-
 » fèrent des simples que par le nombre des
 » feuilles. Leur odeur est également douce
 » & ne laisse pas de s'étendre assez loin,
 » sur-tout le matin & le soir; car, en plein
 » soleil, il n'y a point de fleur dont l'o-
 » deur ne s'affaiblisse beaucoup. »

Le pain de manioc, qu'on nomme cas-
 save, est la nourriture ordinaire des Euro-
 péens, des Nègres & des Indiens qui ha-
 bitent les Antilles. Le manioc est un
 arbrisseau, d'ont l'écorce est grise, rouge ou
 violette, suivant les différentes espèces de
 bois qu'elle couvre, mais fort minces dans
 toutes les espèces. Il croît à la hauteur de
 huit pieds, & son tronc est de la grosseur

90 CLIMAT ET PRODUCTIONS

du bras. Le tronc & les branches sont remplies de nœuds & de quantité d'excreffences, qui marquent la place des feuilles tombées. Son bois est mou, cassant & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'une moyenne feuille de vigne, qu'on aurait fendue le long des nervures. Sa principale racine en pousse trois ou quatre autour d'elle, & quelquefois jusqu'à six ou sept autres, suivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrain. Ces racines, dont l'écorce est toujours de la couleur de l'arbre qui les produit, ont en-dedans la consistance & la blancheur des navets : les unes sont mûres à huit mois, & les autres ne parviennent à une parfaite maturité qu'après un an & demi. On appelle cet arbre manioc blanc ou d'osier.

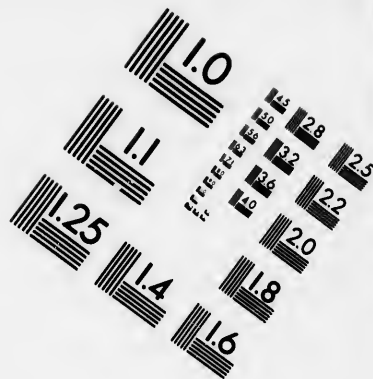
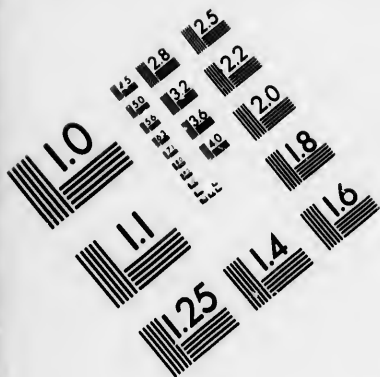
Lorsqu'on veut tirer les racines de terre, on arrache l'arbre entier, & elles suivent sans effort : on les gratte avec un couteau & on les jette dans un bassin d'eau, où elles sont proprement lavées : on prend une rape de cuivre pour les réduire en farine, qui ressemble à la grosse sciure de bois, & qui est portée à la presse pour en exprimer le suc. On croit communément que ce suc est un poison mortel pour les hommes & pour les animaux qui mangent des racines de manioc, avant qu'il soit exprimé ; cependant on a remarqué que les bêtes qui s'en nourrissent, n'en recoivent aucune incommodité, & que ces sauvages assaisonnent tous leurs ragouts avec ce suc, sans qu'il pro-

duise aucun mauvais effet. Il est vrai qu'ils n'en usent qu'après l'avoir fait bouillir.

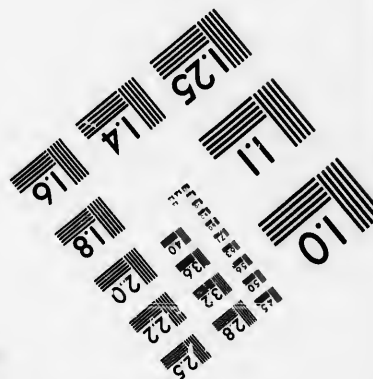
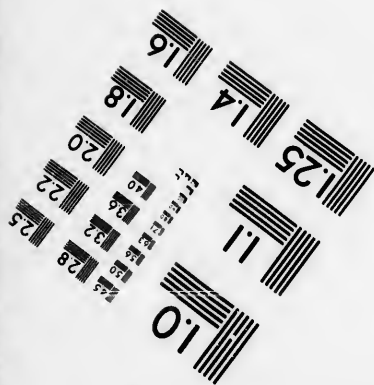
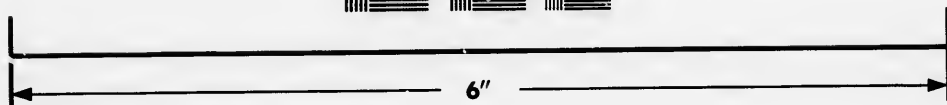
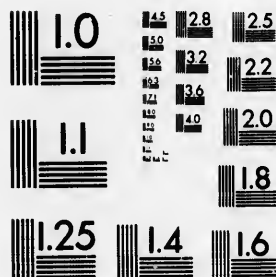
Pour mettre en cassave la farine de manioc, on a des platines de fer fondu, qu'on place sur un trépied, sous lequel on fait du feu. Quand cette platine est échauffée, on y met du manioc, qu'on a fait passer par un crible, pour en rompre les grumeaux. Après que cette espèce de galette est cuite des deux côtés, on l'expose au soleil pendant deux ou trois heures, pour dessécher ce qui peut y rester d'humidité. Ce pain prend alors le nom de cassave; il a trois ou quatre ligne d'épaisseur dans ses bords, un peu plus dans son milieu, & pèse ordinairement deux livres. Le dedans demeure blanc comme la neige & les côtés sont d'une couleur d'or pâle. Pourvu qu'il soit dans un endroit sec, il se conserve assez long-tems. C'est une très-bonne nourriture, facile à digérer, & à laquelle les Européens s'accoutument volontiers, après quelque mois de séjour dans l'Amérique.

Si le pain de cassave est la nourriture la plus commune des isles, l'ouycou en est la boisson ordinaire. On employe pour faire cette liqueur de grands vases de terre grise, qu'on appelle *canaris*, & qui contiennent soixante à quatre-vingt pots: on les remplit d'eau jusqu'à cinq ou six pouces du bord: on y jette deux grosses cassaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre qu'on nomme *patates*, coupées par quar-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
2.0
2.5
3.2
4.0
5.0
6.3
8.0
10
12.5
16
20
25
32
40
50
63
80
100

1.5
2.0
2.5
3.2
4.0
5.0
6.3
8.0
10
12.5
16
20
25
32
40
50
63
80
100

tiers, trois ou quatre pots de fyrop de cannes, ou si l'on en manque, une douzaine de cannes bien mûres, coupées en morceaux, & bien écrasées, avec autant de bananes mûres, qu'on écrase aussi. Ce mélange fait, on bouche soigneusement l'ouverture du *canaris*, & on laisse fermenter le tout pendant deux ou trois jours; après quoi, à l'aide d'une écumoire, on enlève le marc, qui a formé une croûte au-dessus. Cette liqueur ressemble assez à la bière forte: elle est rougeâtre, nourrissante & rafraîchissante, quoiqu'elle enivre facilement.

Pour composer le *maby*, qui est une autre boisson, aussi en usage dans les isles que l'ouycou, on se sert d'un ou deux pots de fyrop clarifié, & douze *patates* rouges, avec autant d'oranges aigres, coupées par quartiers. On laisse fermenter le tout pendant trente heures, & cette liqueur est alors en état d'être bue, & ressemble à un vin clair, & aussi fin, dit-on, que le meilleur poiré de normandie; mais elle est dangereuse, & si venteuse, que le moindre excès de cette boisson cause de violentes coliques.

Les Nègres des sucreries font une sorte de boisson avec du jus de cannes bien écumé, dans lequel ils mettent le jus de deux ou trois citrons; ce breuvage se prend chaud; il est excellent pour la poitrine, il soutient, il défaltère, & produit dans le corps l'effet du meilleur bouillon.

On trouve aux Antilles une prodigieuse

ONS

op de can-
uzaine de
ceaux , &
es mûres ,
on bou-
canaris ,
lant deux
ide d'une
i a formé
resemble
tre, nour-
lle enivre

une autre
ifles que
x pots de
ges , avec
par quar-
t pendant
alors en
clair , &
poiré de
ife , & fi
de cette

e forte de
n écumé ,
deux ou-
chaud ; il
tient , il
l'effet du
odigieuse

DES ANTILLES. 93

quantité de crabes de terre , qui aident admirablement à la subsistance , non-seulement des Indiens & des Nègres , mais même des Européens. Il y en a de deux espèces , les grands & les petits. Les grands n'ont que fort peu de différence avec ceux que la mer produit : les petits , qu'on appelle vulgairement *tourlouroux* , n'ont pas plus de deux pouces & demi , ou trois pouces au plus de largeur ; leur écaille est très - dure , mais fort mince ; elle est rouge ; leurs yeux sont noirs & durs , comme de la corne ; ils sortent & rentrent comme ceux des écrevisses. Ils ont quatre jambes de chaque côté , composées chacune de quatre articles , dont le dernier est plat , & terminé en pointe : c'est de ces huit jambes qu'ils se servent pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont en outre deux mordans , fort gros , dont les extrémités pincent vivement , & coupent les racines & les feuilles dont ces animaux font leur nourriture. On prétend que lorsqu'on leur arrache les jambes ou ces mordans , il leur en revient d'autres l'année suivante. Les *tourlouroux* changent d'écaille chaque année. On distingue les mâles d'avec les femelles , par la forme de leur queue. Les deux sexes l'ont replissée sous le ventre , & composée de plusieurs rangs de petites écailles , qui sont attachées sur une membrane peu épaisse , forte comme du parchemin , où l'on remarque plusieurs petits nerfs qui la partagent dans sa largeur , & qui servent à faciliter le mouvement des écailles de

94 CLIMAT ET PRODUCTIONS

sa partie extérieure. La partie intérieure est garnie de plusieurs poils, longs & raboteux; aux mâles, cette queue va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle est jointe au corps, jusqu'à la naissance des premières jambes de derrière, où elle finit en pointe. Celle des femelles est égale dans toute sa longueur, & se termine en arc de cercle. La femelle a besoin de cette large queue, pour couvrir & conserver ses œufs, à mesure qu'ils sortent : ils s'attachent aux poils dont on a parlé, & la queue les soutient, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent, & que le sable, les herbes & d'autres inégalités qu'elle rencontre en marchant, ne les puisse détacher. »

« C'est un spectacle admirable, dit Duterre, (p. 329, hist. nat. des Antilles) que de les voir descendre de leurs montagnes aux mois d'avril ou de mai, lorsque les premières pluies commencent à tomber. Alors ils sortent tous des creux des arbres, des fouches pourries, de dessous les rochers & d'une infinité de trous qu'ils font eux-mêmes dans la terre. On en voit les champs couverts, de sorte qu'il faut se faire place & les chasser devant soi, pour mettre le pied à terre sans en écraser quelques-uns. La plupart se rangent le long des rivières & des ravins les plus humides, pour se retirer dans les lieux frais, avant que la pluie leur manque, & se mettre à l'abri des chaleurs. Toute cette descente se fait avec tant d'ordre

qu'ils semblent conduits par un maréchal de camp bien expérimenté. Ils se divisent ordinairement en trois bandes, dont la première n'est composée que de mâles, qui sont plus gros & plus robustes que les femelles, & faisant l'avant-garde de l'armée, ils sont souvent arrêtés par le défaut de pluie, & contraints de faire halte aulant de fois qu'il y a de nouveaux changemens dans l'air : cependant tout le gros de l'armée, qui n'est presque composé que de femelles, & se tient clos dans les montagnes, jusqu'aux grandes pluies, part alors, & fait des bataillons d'une lieue & demie de longueur, large de quarante ou cinquante pas, & si serrés, qu'à peine peut-on découvrir la terre. Trois ou quatre jours après, suit l'arrière-garde, qui est composée de mâles & de femelles, en même ordre, & en aussi grand nombre que les autres. Mais outre le grand nombre de ces bataillons réglés, qui suivent le cours des rivières & des ravines, tous les bois sont remplis de traîneurs; mais un peu moins que les lieux où passent les troupes. Elles marchent fort lentement toute la nuit, & les jours de pluie, car elles s'exposent rarement au soleil. Lorsqu'elles font rencontre de quelque pays découvert, & qu'il fait tant soit peu de soleil, elles s'arrêtent à la lisière du bois, & attendent que la nuit soit venue pour passer. Si quelqu'un s'approche du gros & leur donne l'épouvante, les tourlouroux sont

96 CLIMAT ET PRODUCTIONS

une retraite confuse , à reculons , présentant toujours les armes en avant , qui font leurs mordans , dont ils serrent jusqu'à emporter la pièce , & faire jeter les hauts cris à ceux qui en sont attrapés : ils frappent de tems en tems ces mordans l'un contre l'autre , comme pour menacer , & font un si grand cliquetis de leurs écailles , qu'on croirait entendre le bruit des corselets & tassettes d'un régiment suisse. Si la pluie cesse tout à fait pendant cette descente , ils font une halte générale , & chacun prend son logis ou il peut : les uns sous des racines & les autres sous des arbres creux : ceux qui ne trouvent point de logis fait , prennent la peine de s'en faire eux-mêmes , & remuent tellement la terre , que par-tout où le gros se rencontre on y enfonce à mi-jambes ; cependant les habitans qui souhaitent de les voir arrêtés en chemin , font bonne chère à leurs dépens. A peine se trouve-t-il une case , où l'on n'en tue au moins plus de cent par jour , car alors on jette tous les corps , & l'on se contente d'un amas de leurs œufs , presque imperceptibles , desquels ils ont gros comme le pouce , à chaque côté de l'estomac , qui sont fort nourrifans , & de très-bon goût. Il y a des années où , par l'interruption des pluies , ils sont deux ou trois mois à faire le voyage ; mais il ne faut que huit ou dix jours de tems pluvieux , pour leur faire vuider leurs œufs & se baigner dans la mer. »

Il est certain que les tourlouroux font une
une

une vraie manne pour les isles : les Caraïbes n'ont presque point d'autre nourriture. Les Nègres en mangent au lieu de viande salée, que leurs maîtres négligent souvent de leur donner, malgré les ordonnances, & l'on en sert communément sur toutes les tables des Européens.

On trouve particulièrement aux isles de la Guadeloupe & de la Dominique un oiseau, qu'on appelle *Diabie* ou *Diablotin*, & qui vient s'accoupler, pondre & élever ses petits dans quelques parties des montagnes. Il est de la grosseur ordinaire d'une poule. Son plumage est noir ; il a les ailes longues & fortes, les jambes assez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes, son bec est long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort : il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement la nuit, mais dont il tire si peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne saurait supporter la lumière, ni discerner les objets : de sorte que s'il est surpris par le jour hors de sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bientôt à terre. Si les Insulaires pouvaient continuellement aller à la chasse de ces oiseaux pendant toute l'année, ils seraient en état de se passer de toute autre nourriture, mais on ne voit les *diabies* que durant une saison.

Ces oiseaux se nourrissent du poisson qu'ils prennent la nuit dans la mer, & ils se ta-

98 CLIMATS ET PRODUCTIONS, &c.

pissent dans des trous, d'où ils ne sortent qu'une heure après le coucher du soleil. Depuis le mois de septembre, jusqu'à la fin de novembre, on les trouve deux à deux dans leurs tanières, & ensuite ils disparaissent des isles, pour n'y retourner qu'au milieu du mois de janvier de l'année suivante. La manière dont on prend les diables n'est ni sans dangers, ni sans difficulté. Il faut grimper pour les chasser, jusqu'au sommet des montagnes les plus escarpées : là on construit une cabane de feuillage, sous laquelle on passe la nuit, & le lendemain matin, lorsque les diables sont rentrés dans leurs trous, on part avec des chiens qui jappent & qui se mettent à grater, aussitôt qu'ils sentent un diable dans son terrier. Alors le chasseur enfonce une gaule dans le trou, jusqu'à ce qu'il rencontre l'oiseau, qui la prend par le bec & la serre, & se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher prise. Quand il est à la bouche du trou, la lumière l'aveugle, il est ébloui; il veut reculer, mais le chasseur l'arrête du pied. Il se renverse alors sur le dos, en tendant le bec & les griffes pour se défendre. On le prend par la tête & on lui tord le cou. Dans une seule journée, trois ou quatre chasseurs peuvent prendre par ce moyen, trois ou quatre cents diables.



De
C
Esp
être
par
ren
gne
Il a
aura
gate
le r
l'em
dée
Il d
D
s'éta
Mex
aban
l'oue
couv
quel
Un v
sans
renc
l'idé
gné
la r

 CHAPITRE VIII.

Découverte du Mexique, ou Nouvelle-Espagne.

CHRISTOPHE COLOMB, regretté des vrais Espagnols, envié des courtisans, & peut-être devenu redoutable au roi Ferdinand, par l'importance des services qu'il lui avait rendus, était mort à Valladolid en Espagne, au retour de son quatrième voyage. Il avait vu la terre ferme, & sans doute elle aurait dû porter le nom de cet habile navigateur : mais Améric Vespuce, honoré, par le roi son maître, du titre de pilote major, l'emporta sur la raison & la justice, qui décernaient cet honneur à Christophe Colomb. Il donna son nom au nouveau Monde.

Dès l'année 1502, Christophe Colomb s'était avancé fort près de l'Yucatan & du Mexique, mais d'anciens préjugés lui firent abandonner cette route, qui était celle de l'ouest; & en la quittant, il manqua la découverte de ces riches pays, des côtes desquels il n'était pas à plus de trente lieues. Un vieillard Indien que Colomb consulta, sans doute par signes, & qu'il v a apparence qu'il n'entendit pas, le confirma dans l'idée que le Catay ne devait pas être éloigné des régions où il se trouvait, & que la mer baissant vers *Ciguaro*, qui devait

être une province ou une ville, des états du grand Kam, il pouvait rencontrer à dix journées de-là le fleuve du Gange. L'Indien désignait par ses gestes, un pays très-riche en or, & c'était sans doute le Pérou; & Christophe Colomb se persuada que les gestes signifiaient que le royaume du grand Kam & le Catay étaient réellement situés sur deux mers différentes, mais peu éloignées l'une de l'autre, telles que sont en opposition Tortose & Fontarabie, ce qui lui fit tourner ses voiles au levant.

Vers le commencement de l'année 1517, l'Espagnol Vélasquez, qui commandait dans l'isle de Cuba, se proposa de faire de nouvelles découvertes, dans quelque endroit de la terre ferme, où l'on n'eût point encore pénétré. François Hernandez de Cordoue se chargea de la conduite de cette entreprise, & gouvernant à l'ouest, après avoir essuyé pendant trois semaines des tempêtes horribles, il apperçut la terre & aborda à la côte de l'Yucatan. Il y trouva des Indiens qui d'abord, remplis d'admiration à la vue des grands navires Espagnols, feignirent de recevoir leurs hôtes avec les apparences de la plus grande cordialité : mais le lendemain, armés de frondes & d'arcs, & surtout d'une espèce d'épée, dont la pointe était un caillou fort aigu, & portant des rondaches & des cuirasses doublées de coton, ces sauvages tombèrent sur Hernandez & sa troupe & lui tuèrent quinze soldats. Heu-

reusement pour les Espagnols qu'une décharge de mousqueterie dissipa ces traîtres. Il remit à la voile, & après quinze jours de navigation, il se trouva dans un golfe, que les Indiens appellaient Kimpesh, & auquel depuis on a donné le nom de Campêche. On débarqua sur la côte avec beaucoup de précaution; on y vit des Indiens, vêtus de camisoles & de mantes de coton & l'on visita quelques temples, où l'on remarqua avec étonnement des idoles, à faces de démons, d'hommes & de femmes; quelques-unes renversées sur d'autres, qui représentaient les plus infâmes dérèglements; des traces fraîches de sang, & quantité de croix peintes sur les murailles. Bientôt les Castillans furent environnés d'une multitude d'habitans, qui ne se lassaient point de les admirer. Comme ce qui venait d'arriver à Hernandez sur la côte de l'Yucatan, donnait quelque crainte à ce commandant, & qu'il réfléchissait sur ce qu'il avait à faire pour se garantir de toute surprise, il vit sortir d'un des temples dix hommes, qu'il prit pour des prêtres, vêtus de longues robes blanches, avec une chevelure noire fort frisée. Ils portaient du feu dans des réchaux de terre, où ils jetaient une sorte de gomme, en dirigeant la fumée vers les Castillans, & paraissant les presser de se retirer. A peine cette cérémonie était-elle achevée, que certains instrumens de guerre sonnèrent la charge, & firent connaître aux Espagnols

qu'ils devaient presser leur retraite. Ils se rembarquèrent aussi-tôt, coururent pendant six jours au sud, débarquèrent sur la côte, où ils perdirent quarante-sept hommes, & après avoir reconnu la Floride, ils se rendirent à la Havane, dans l'état le plus pitoyable.

L'année suivante, (1518) Vélasquez, qui sur le rapport d'Hernandez de Cordoue, avait conçu une haute idée de l'Yucatan, envoya Jean de Grijalva pour reconnaître plus particulièrement ce riche pays. Ce nouveau commandant partit avec trois navires & un brigantin, qui portaient deux cents cinquante Castillans, & quelques Insulaires de l'isle de Cuba. On mit à la voile, & après quelques jours d'une heureuse navigation, on se trouva à la vue de la côte, où l'année précédente Hernandez avait perdu ses quarante-sept soldats. L'ardeur de les venger porta les Espagnols à descendre, ils battirent les Indiens ; & ce combat ayant répandu la terreur dans toute la province, ils retournèrent à bord pour continuer leur découverte. Comme ils s'éloignaient de la terre le moins qu'il leur était possible, la beauté de la côte ne cessait de leur causer une sorte d'admiration : d'espace en espace, ils y découvraient des édifices de pierre, que l'éloignement & le travail de leur imagination leur faisaient regarder comme des villes, qui par leur étendue & leur magnificence, ne devaient pas le céder à celles de l'Europe. Ce fut alors que quelques soldats ayant fait remarquer que le pays ressemblait fort à l'Espagne, d'un commun

accord on lui donna le nom de Nouvelle-Espagne.

Grijalva continua de ranger la côte jusqu'à l'endroit où la rivière, que les Indiens appelaient *Tabasco*, entre dans la mer par deux embouchures. C'est une des plus navigables de celles qui se jettent dans le golfe qu'on a nommé du *Mexique*, & ses bords, qui parurent charmans & très-peuplés, invitèrent les Espagnols à y pénétrer. Il ordonna aux deux plus médiocres bâtimens de sa petite escadre, de remonter le fleuve; mais à peine était-on parvenu à surmonter le courant, qu'un grand nombre de canots, remplis d'Indiens armés, & plusieurs pelotons de troupes sur les rives, parurent pour fermer le passage, & s'opposer à la descente. Les Espagnols, peu intimidés des cris qu'ils entendaient, & des menaces qu'on leur faisait, s'avancèrent jusqu'à la portée du trait; & alors Grijalva, profitant de la surprise où il voyait ses adversaires, sauta à terre, avec une partie de ses gens, dont il forma aussi-tôt un bataillon. Il leur envoya deux jeunes Indiens, qui avaient été pris par Hernandez, & dont la langue était entendue dans la plus grande partie de la Nouvelle-Espagne, avec ordre de les assurer qu'il ne pensait point à troubler leur repos; qu'au contraire son dessein était de se rendre utile à leur nation; qu'il leur offrait la paix & son alliance; que les Castillans étaient sujets d'un grand roi, maître de tous les pays où

Ils voyaient naître le soleil , & qu'il les invitait , de la part de ce prince , à le reconnaître pour leur souverain.

Les Indiens écoutèrent ce discours avec une sombre attention , & un certain murmure commençait à s'élever , lorsqu'un de leurs chefs , imposant silence à toute la troupe , répondit d'un ton ferme : « Que cette paix » qu'on leur offrait , avec des propositions » d'hommage & de soumission , avait quelque chose de fort étrange ; qu'il était » surpris d'entendre qu'on leur parlât de reconnaître un nouveau seigneur , sans savoir » s'ils étaient mécontents de celui auquel ils » obéissaient ; que pour ce qui regardait la » paix ou la guerre , puisqu'il n'était question » maintenant que de ces deux points , il n'était pas revêtu d'une autorité suffisante pour » donner une réponse décisive , mais que ses » supérieurs , auxquels il allait expliquer ce » qu'on avait proposé , feraient connaître » leur résolution. » Un discours aussi ferme & aussi noble , fit concevoir aux Espagnols qu'ils n'avaient pas à faire à des sauvages , & que des peuples qui s'expliquaient ainsi , n'étaient pas des ennemis méprisables. Ils délibéraient sur le parti qu'ils avaient à prendre dans une semblable conjoncture , quand le même chef revint & leur dit : « Que » ses maîtres ne craignaient pas la guerre ; » qu'ils n'ignoraient pas ce qui s'était passé » dans la province voisine , & que cet exemple n'était point capable de les intimider ;

» m
 » p
 E
 char
 de t
 offri
 la p
 can
 ses
 riche
 figur
 de p
 plun
 de c
 mett
 dit :
 » po
 » d'
 » de
 » s'e
 » pl
 G
 tout
 caciq
 porte
 qu'il
 sur le
 toujo
 Guaz
 les m
 pagne
 du ne
 prem

» mais qu'ils jugeaient la paix préférable à la
 » plus heureuse guerre. »

Ensuite on vit paraître plusieurs Indiens, chargés de corbeilles, remplies de fruits, & de toutes sortes de rafraîchissemens, qu'ils offrirent aux Castillans, comme un gage de la paix qu'ils acceptaient. Le cacique du canton vint lui-même confirmer à Grijalva ses intentions pacifiques, & il lui fit de riches présens de bijoux d'or, d'armes, de figures d'animaux, revêtues de lames d'or, de pierreries enchâssées, de garnitures de plumes de diverses couleurs, & de robes de coton extrêmement fin; mais sans lui permettre de lui faire ses remerciemens, il lui dit : « Qu'il aimait la paix, & que c'était
 » pour la faire subsister entr'eux qu'il le pria
 » d'accepter ce présent; & que dans la crainte
 » de quelque mésintelligence, qui pourrait
 » s'élever entre les deux nations, il le sup-
 » pliait de s'éloigner. »

Grijalva, étonné de ce qu'il voyait & de tout ce qu'il venait d'entendre, répondit au cacique que son dessein n'avait jamais été de porter le moindre trouble sur cette côte, & qu'il était disposé à partir : en effet, il fit sur le champ mettre à la voile. En rangeant toujours la côte, il arriva au grand fleuve de Guazavalco, & presque aussitôt il découvrit les montagnes de neige de la Nouvelle-Espagne, qui furent nommées *Saint-Martin*, du nom du soldat qui les avait aperçues le premier. Plus loin, il fit entrer son escadre

103 DÉCOUVERTE DU MEXIQUE.
dans un fleuve qui reçut le nom de *Rio de Banderas*, où il échangea les plus vieilles marchandises d'Espagne, contre plus de quinze mille pesos d'or. Les habitans de ce pays lui dirent qu'il était redevable de ce bon accueil, aux ordres d'un puissant monarque, voisin de leur province, nommé Montezuma, qui ayant été informé de l'approche des étrangers, avait mandé aux commandans de ses frontières, de leur porter de l'or pour traiter, & de leur demander quel dessein les attirait dans ses états. Sans doute que Grijalva ne répondit pas cathégoriquement à cette question, & qu'il se contenta de prendre possession du pays au nom du roi d'Espagne, avec les formalités ordinaires : car, malgré les ordres exprès qu'il avait reçus de Vélasquez, de ne former aucun établissement sur ces côtes, on lui fit un crime de n'y avoir pas bâti quelques forts ; & ce fut cette raison qui fit choisir le fameux Hernand ou Fernand Cortez, pour pousser les conquêtes du nouveau Monde.



C
vil
&
l'un
naï
Ca
mo
par
fer
Co
att
pré
dét
il f
fon
pag
les
nor
ces
il n
Sa
hor
bie
un
épr
Mo

CHAPITRE IX.

Fernand Cortez.

CORTEZ naquit en 1485, à Medellin, ville de l'Estramadoure, d'une famille noble & fort distinguée; il fit ses humanités dans l'université de Salamanque. Son père le destinait au barreau; mais la vivacité du jeune Castillan ne lui permettait pas de s'accommoder d'une profession si grave; il prit le parti des armes, & obtint la permission d'aller servir en Italie sous le fameux Gonsalve de Cordoue. Une maladie cruelle, dont il fut attaqué sur le point de partir, déranger ses projets, sans changer ses inclinations. Il se déterminà à passer aux Indes, en 1504, & il se rendit auprès de dom Nicolas Ovando, son parent, qui commandait alors pour l'Espagne, dans l'Isle Espagnole. Cortez, disent les historiens, était bien fait & d'une physionomie prévenante: ses manières étaient douces & polies; il était généreux, sage, discret; il ne parlait jamais au désavantage de personne. Sa conversation était enjouée; il obligeait de bonne grace, & sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits: à ces heureuses qualités, il joignait une prudence singulière, & un courage à toute épreuve. Tel était ce conquérant du nouveau Monde, dont les vertus & les vices ont causé

108 FERNAND CORTEZ.

le plus de partage & d'indécision dans l'histoire.

Cortez fut protégé par Ovando. En 1511, il devint secrétaire de Vélasquez, gouverneur de l'isle de Cuba ; & s'étant brouillé & ensuite réconcilié avec lui, à la sollicitation de quelques amis, pendant qu'il exerçait l'office d'alcalde, à Sant-Yago, capitale de l'isle, il fut nommé commandant de la flotte qu'on voulait envoyer à la Nouvelle-Espagne. Tout le monde applaudit au choix qu'on faisait de Cortez, pour l'exécution d'une entreprise aussi importante que celle qu'il allait tenter ; mais il avait des ennemis qui ne tardèrent pas à empoisonner l'esprit de Vélasquez, & à lui inspirer des soupçons sur la fidélité du nouveau commandant. Cortez fut instruit à tems de tout ce qui se tramait contre lui : il fut que la résolution était prise de lui ôter son emploi : loin de se déconcerter, il presse son armement, aux dépens de toute sa fortune & de celle de ses amis ; il rassemble un peu moins de six cents hommes, embarque seulement dix-huit chevaux, & quelques pièces de campagne, enlève pendant la nuit ce qu'il trouve de provisions dans la ville, & part, sans faire ses adieux au gouverneur, en arborant sur son étendard le signe de la croix, avec ces mots pour devise, en latin : *Nous vaincrons par ce signe.*

Le dix février 1519, Cortez mit à la voile du port de la Havane, où il avait été obligé de relâcher pour prendre des vivres, des munitions & quelques soldats, & bientôt il se

FERNAND CORTEZ. 109

trouva à la vue de l'isle de Cozumel que Grijalva avait reconnue, & à laquelle il avait donné le nom de Sainte-Croix. Cette isle est à vingt degrés au nord de la ligne; sa longueur est d'environ trente milles, & sa largeur de dix. A l'arrivée de la flotte, les Insulaires se retirèrent dans les montagnes; mais voyant qu'on ne paraissait pas disposé à les chagriner, ils revinrent & vécurent bientôt avec autant de familiarité que de confiance, au milieu du camp que les Espagnols venaient de poser sur le rivage. Le cacique de l'isle apprit à Cortez que dans un canton de la terre ferme, il y avait des hommes barbus, d'un pays auquel on donnait le nom de Castille. Le commandant envoya aussi-tôt à leur recherche, & il eut le bonheur d'en voir arriver un sur son bord, un nommé Aguilar, depuis long-tems prisonnier des Indiens, qui savait assez les différentes langues du continent pour servir d'interprète, & qui devint un des principaux instrumens de la conquête du Mexique.

Les Espagnols étant parti de Cozumel, suivirent la côte, & vinrent mouiller à la rivière de Tabasco, à laquelle Grijalva avait donné son nom. Quoique le dessein de Cortez ne fût point de commencer ses conquêtes par la province qui bordait ce fleuve, sur les bords duquel son prédécesseur n'avait reçu que des présens & des caresses, il lui parut important de réprimer l'audace des Indiens du pays, qui venaient de refuser la paix, qu'il leur avait fait demander par son interprète Aguilar. Il

110 FERNAND CORTEZ.

fit entrer sa flotte en ordre de bataille dans le fleuve ; mais une multitude de canots , chargés de combattans , lui fermèrent le passage ; & lorsqu'ils furent à la portée de l'arc , il en partit une nuée de flèches , dont les Espagnols eurent beaucoup de peine à se garantir. Une décharge de toute l'artillerie des vaisseaux , épouvanta les Indiens , & donna la mort à beaucoup d'entr'eux. Ils abandonnèrent leurs canots & gagnèrent la terre : cent hommes débarquèrent aussi-tôt, poursuivirent les fuyards à travers les bois & les buissons , & les forcèrent de se réfugier dans leur ville de Tabasco , capitale de la province. Cette place était fortifiée d'une espèce de muraille , composée de gros troncs d'arbres , en manière de palissades , entre lesquelles il y avait des ouvertures pour le passage des flèches. Malgré la défense vigoureuse des Indiens , cette ville fut enlevée , & les ennemis prirent la fuite vers les bois. Ainli Tabasco fut la première conquête de Cortez. On n'y trouva point de richesses , mais une très-grande quantité de provisions de bouche.

Le général aurait bien voulu lever l'ancre dès le lendemain ; mais il fit réflexion qu'un départ aussi précipité , serait peut-être regardé comme une fuite par les ennemis , & qu'il était nécessaire de préparer par la terreur , son entrée dans le pays ; il envoya des détachemens dans la campagne , qui lui apprirent que près d'un lieu , nommé *Cinthla* , on découvrait une armée innombrable d'Indiens , qui ne

FERNAND CORTEZ. III

pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer. Ce corps de troupes était composé de plus de quarante mille soldats, & ils parurent bientôt, & fondirent sur les Castillans avec la plus grande impétuosité ; mais l'artillerie ralentit un peu leur courage, & ils furent glacés d'effroi, lorsqu'ils virent Cortez sortir d'un bois, où il s'était mis en embuscade avec ce qu'il avait de cavaliers. La vue seule des chevaux, qu'ils prirent pour des monstres dévorans, à têtes d'hommes & de bêtes, les fit reculer en arrière, & le feu de la mousqueterie les obligea à prendre la fuite. Les Castillans ne perdirent que deux hommes dans ce combat, & les Indiens laissèrent plus de huit cents soldats sur le champ de bataille. On peut dire que Cortez dut cette grande victoire à l'effroi que ses chevaux inspirèrent aux Indiens ; car lorsque la paix fut faite avec cette nation, les seigneurs du pays, qui étaient venu visiter ce général, entendant hennir les chevaux dans sa cour, demandèrent avec embarras, de quoi se plaignaient les *yéguanez*, nom qui signifie dans leur langue *puissance terrible* : Cortez leur dit qu'ils étaient fâchés de ce qu'ils n'avaient pu châtier plus sévèrement le cacique & sa nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi-tôt ces bons Indiens firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon & leur promettant, pour les apaiser, d'être toujours amis des Chrétiens : c'est ce que nous

112. FERNAND CORTEZ.

atteste l'historien Herrera, (L. 4, chap. 12.)

Dans les présens que les habitans de Tabasco firent à Cortez, il y avait vingt femmes Indiennes, qui lui furent données pour faire du pain de maïs à ses troupes; mais entre ces femmes on en doit distinguer une qui reçut au baptême le nom de *Marina*, qui devint son interprète, & qui par ses services, autant que par son esprit & sa beauté, acquit sur lui un ascendant qu'elle fut conserver.

Dès le jeudi-saint de la même année 1519, Cortez était à la vue de Saint-Jean-d'Ulva, actuellement la *Véra-Cruz*. Il reçut sur son bord des députés de l'empereur Motézuma, qui vinrent lui demander quel dessein l'attirait sur leur rivage. Cortez, sans entrer dans aucune explication, leur répondit qu'il venait en qualité d'ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur prince & tout son empire, & qu'il en espérait un accueil favorable. Les députés se retirèrent, & le général, sans attendre d'autre réponse, fit débarquer ses troupes, ses chevaux & son artillerie.

Cependant deux ministres de Motézuma se rendirent au camp des Espagnols; ils apportaient de riches présens à Cortez, & ils avaient ordre de lui dire que le dessein qu'il montrait de voir l'empereur souffrait trop de difficultés, pour qu'il fût possible de lui accorder cet honneur. Le fier Castillan repliqua que les rois ne refusaient jamais audience aux ambassadeurs des autres souverains, qu'il était

ét.
me
de
né
ob
ex
dé
n'a
les
con
ne
dre
fem
& i
vir
bie
les
l'on
rass
aux
raiss
ami
D
pen
ne fu
beso
Il n
pou
les e
réta
rage
cend
arriv
2

FERNAND CORTEZ. 113

était venu de la part de Charles d'Autriche, monarque de l'Orient, pour communiquer des secrets à l'empereur Motézuma, & qu'il ne rentrerait pas dans ses vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Cette réponse parut exciter l'indignation des Mexiquains, & ils déclarèrent que jusqu'à présent leur maître n'avait employé que la douceur, en traitant les étrangers comme ses hôtes; mais que s'ils continuaient de résister à ses ordres, & s'ils ne se rembarquaient pas, ils devaient s'attendre d'être traités comme des ennemis. Une semblable déclaration étonna les Espagnols, & ils ne purent cacher leur crainte, lorsqu'ils virent que les députés se retiraient, & que bientôt toute communication cessa entr'eux & les Indiens. Ils demandèrent à grands cris que l'on les ramenât à l'isle de Cuba, afin d'y rassembler des forces, capables de résister aux efforts d'un peuple immense qui ne paraissait pas disposé à les recevoir comme amis.

De tous les embarras où se trouva Cortez pendant le cours de ses conquêtes, celui-ci ne fut pas le moins difficile à écarter, & il eut besoin de toute son habileté pour s'en tirer. Il menaça les uns, il employa les caresses pour gagner les autres, & parvint à calmer les esprits. Un coup de la fortune acheva de rétablir la tranquillité, & fit renaître le courage dans le cœur des soldats: on vit descendre d'une colline cinq Indiens, qui étant arrivés dans le camp, annoncèrent qu'ils

étaient sujets du cacique de Zampoala, province peu éloignée, & qu'ils venaient de la part de ce prince, faite des complimens au chef de ces braves étrangers, dont les exploits dans la province de Tabasco, s'étaient déjà répandus jusqu'à lui. Marina, qui, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, servait d'interprète à ces députés, expliqua à Cortez que dans leurs discours, ils affectaient de parler avec mépris des Mexiquains, dont ils paraissaient ne souffrir les cruautés qu'avec horreur, & qu'ils peignaient Motézuma comme un prince violent, qui s'était rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, & qui tenait ses peuples soumis par la crainte. Dans les circonstances où se trouvait le général Espagnol, rien ne pouvait lui arriver de plus heureux que de semblables informations. Il apprit à quel monarque il allait avoir à faire, & quelles étaient les forces de son empire.

Le Mexique était alors au plus haut point de sa grandeur. Son étendue du levant au couchant, était de plus de cinq cents lieues, & sa largeur, du midi au nord, d'environ deux cents. Il avait pour bornes au nord, la mer Atlantique, & l'océan qu'on nomme Asiatique, ou le golfe d'Anian le bornait au couchant, depuis le cap Mindorin, jusqu'aux extrémités de la Nouvelle-Galice. Le côté méridional occupait cette vaste côte qui borde la mer du sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & qui vient près de Nicaragua, vers

Pist
ferr
retr
peu
dan
de l
dui
L
Mor
ans
des
poin
quai
été c
d'ex
un r
sou
vir le
vinc
dabl
qu'il
raine
La n
dans
peup
sous
de l'e
duqu
trem
les p
de T
taien
M

FERNAND CORTEZ. 115

l'isthme de Darien. Celui du nord était referré par des montagnes, qui servaient de retraite aux Chichimèques & aux Otomies, peuples farouches & barbares, qui, tapis dans des trous de rochers, vivaient sans loix, de leur chasse, & des fruits que la terre produisait naturellement.

Lorsque Cortez arriva dans le nouveau Monde, il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'empire du Mexique était parvenu, des commencemens les plus faibles, à ce point de grandeur où on le voyait. Les Mexiquains, pleins de courage, avaient d'abord été disciplinés par un chef qui en avait fait d'excellens soldats : ensuite ils s'étaient donné un roi, & Motézuma était l'onzième de ces souverains, qui tous s'étaient attachés à affermir les peuples voisins, & à envahir leurs provinces, pour en composer un empire formidable. Le despotique Motézuma, aussi-tôt qu'il s'était trouvé revêtu de l'autorité souveraine, avait lâché la bride à tous les vices. La noblesse de l'empire s'était vu employée dans son palais aux plus viles fonctions : le peuple, accablé d'impôts, respirait à peine sous le poids de ses chaînes ; tous les ordres de l'état détestaient un monarque aux pieds duquel ils étaient prosternés : mais avilis, tremblans, ils n'osaient éclater, tandis que les provinces de Mechoacan, de Tlascalala & de Tepeaca, éloignées de la capitale, s'élevaient ouvertement révoltées.

Motézuma était dans la quatorzième an-

116 FERNAND CORTEZ.

née de son règne , dit l'historien Solis , &
 quelques autres , lorsque d'affreux prodiges
 semblèrent annoncer la ruine de l'empire du
 Mexique : « Une effroyable comète parut
 » pendant plusieurs nuits , comme une pyra-
 » mide de feu. Elle fut suivie d'une autre
 » en forme de serpent à trois têtes , qui se
 » levant de l'ouest , en plein jour , courait
 » avec une extrême rapidité , jusqu'à l'autre
 » horison , où elle disparaissait après avoir
 » marqué sa trace par une infinité d'étincelles.
 » Un grand lac , voisin de la résidence impé-
 » riale , avait rompu ses digues , & s'était
 » répandu avec une impétuosité dont on n'a-
 » vait pas vu d'exemple. Un temple s'était
 » embrasé , sans qu'on ait pu arrêter les pro-
 » grès de l'incendie. Des voix plaintives
 » avaient été entendues dans les airs ; les
 » oracles des idoles avaient annoncé la des-
 » truction de la monarchie. Un oiseau ex-
 » traordinaire , avait été pris par des pé-
 » cheurs ; il portait sur sa tête une lame
 » luisante , où la reverbération du soleil
 » produisait une lumière triste & affreuse ,
 » & Motézuma y avait vu des soldats étran-
 » gers , qui faisaient un horrible carnage de
 » ses sujets ; mais pendant que les devins
 » du pays examinaient cette lame lumineuse ,
 » pour asseoir leurs conjonctures , l'oiseau
 » s'était échappé de leurs mains , & avait
 » pris son vol dans l'air. Un paysan préten-
 » dait avoir vu l'empereur endormi dans un
 » lieu écarté , qui tenait à la main une pas-

FERNAND CORTEZ. 117

» tille allumée , & qu'une voix s'était fait
 » entendre, qui lui avait ordonné de prendre
 » cette pastille, & de l'appliquer sur la cuisse
 » du monarque , ce qu'il avait fait ; qu'alors
 » la voix lui avait dit : *C'est ainsi que ton*
 » *souverain s'endort , & qu'il lui vient des*
 » *ennemis d'un autre monde , pour détruire*
 » *son empire & sa religion.* On ajoute que le
 » paysan après avoir raconté son songe à l'em-
 » pereur , prit la fuite avec une telle vitesse ,
 » qu'il ne fut pas possible de l'arrêter , &
 » qu'on en fut même empêché par un cri
 » effroyable que fit Motézuma , & qui était
 » excité par une douleur extraordinaire qu'il
 » sentit alors à la cuisse. » Mais sans nous
 attacher à rapporter tous ces faits , sans doute
 fabuleux , il est vrai de dire que le passage de
 Grijalva , & l'arrivée de Fernand Cortez
 avaient jetté le trouble dans la cour du Me-
 xique , qu'on y avait tenu beaucoup de con-
 seils à ce sujet , & que c'était après de lon-
 gues délibérations que l'empereur s'était dé-
 terminé à refuser aux étrangers la liberté
 de le voir.

Revenons à Cortez : certain de l'amitié
 du cacique de Zampoala , ce brave général
 ne douta plus du succès de son entreprise.
 Dans le lieu même où il avait établi son camp ,
 il fonda une colonie sous le nom de *Villa-*
Ricca-de-la-Vera-Cruz ; & ayant formé
 un conseil , il y déposa l'autorité qu'il
 avait reçue du gouverneur de l'isle de Cuba ,
 & prit des mains des nouveaux juges .

118 FERNAND CORTEZ.

des patentes au nom du roi d'Espagne , qui le nommaient gouverneur de la nouvelle colonie , & général de l'armée Castillane. Après ce coup de politique , qui semblait devoir retenir les soldats dans l'obéissance , il ne craignit plus de pénétrer dans le pays , malgré toutes les défenses que l'empereur lui fit faire à ce sujet par divers députés. Dans sa route il fit alliance avec quelques caciques , & reçut des secours de plusieurs peuples. Quelques vaisseaux Espagnols qui abordèrent sur la côte , lui donnèrent deux chevaux & quelques soldats ; renfort qu'on ne doit pas regarder comme méprisable , dans une contrée où un Espagnol affrontait sans crainte mille Indiens. Cependant l'armée murmurait , & il y avait un parti formé pour obliger le général à se rembarquer. Dans cette fâcheuse circonstance , il prit la résolution de détruire sa flotte , en mettant tous ses vaisseaux en pièces , pour forcer ses gens à la fidélité par cette voie , & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui. L'exécution d'un dessein si hardi , entre dans les plus grandes actions de Cortez.

Le général ayant ainsi ôté tous les moyens de lui nuire , laissa cinquante hommes & deux chevaux dans sa nouvelle colonie , & partit pour conquérir un empire , défendu par des millions d'habitans , avec une armée composée de cinq cents hommes de pied , de quinze cavaliers & six pièces d'artillerie. Ami des caciques , qui détestaient la tyrannie de Mo-

tez
inq
les
que
ent
de
pos
fa
Cor
réd
Zoo
don
fena
sang
bul
plus
min
rép
par
d'ai
drai
Apr
vea
éta
de
cala
étro
l'em
M
cou
la v
ran
plus

FERNAND CORTEZ. 119

tezuma, il traversa leurs provinces sans inquiétudes ; mais la fatigue qui attendait les Castillans, commença au défilé de quelques montagnes, qu'il fallait franchir pour entrer dans la province d'un cacique, ami de l'empereur, & qui paraissait vouloir s'opposer au passage des Européens. Cependant sa fierté baissa à la vue de la petite armée de Cortez, & les menaces qu'il lui fit faire se réduisirent en fumée. On traversa le pays de Zocothla, pour passer dans celui de Tlascalala, dont les habitans étaient gouvernés par un sénat, & ce ne fut pas sans livrer des batailles sanglantes, dont le succès passerait pour fabuleux, s'il n'était attesté par les auteurs les plus graves. Cependant cette guerre se termina par une alliance solennelle que ces républicains jurèrent avec les Espagnols ; & par haine pour Motézuma, ils promirent d'aider Cortez dans tout ce qu'il entreprendrait, pour abaisser la fierté des Mexiquains. Après s'être assuré de la fidélité de ces nouveaux alliés, on descendit dans la plaine, où était située la ville de Mexico, & renforcée de six mille Indiens, Zampoalans & Tlascalans, l'armée entra sur une chaussée étroite, qui conduisait à cette capitale de l'empire.

Motézuma vint lui-même, avec toute sa cour, recevoir les Espagnols à la porte de la ville. Ce prince était âgé d'environ quarante ans : il était d'une taille moyenne, plus dégagée que robuste ; son teint paraissait

fait moins basané que celui de ses sujets , & il avait le nez aquilin ; ses cheveux lui descendaient jusqu'au dessous des oreilles ; ses yeux étaient vifs , & l'on remarquait dans toute sa personne un certain air de majesté. Un manteau de coron très-fin , bordé d'une frange d'or & traînant jusqu'à terre , lui couvrait une partie du corps & venait négligemment s'attacher sur les épaules. Les bijoux d'or , les perles & les pierreries dont il était couvert , servaient moins à l'orner qu'à l'accabler sous leur poids importun. Sa couronne était une espèce de mitre d'or , terminée en pointe par devant , & dont l'autre partie , moins pointue , se recourbait vers le derrière de la tête.

Cette entrevue de Motézuma & de Cortez fut courte , & se passa en civilité réciproque ; dans la seconde , l'empereur chercha à se disculper des reproches d'orgueil & de tyrannie que lui faisaient ses sujets & ses alliés : ensuite ayant fait connaître au général Espagnol , qu'il regardait lui & les siens comme des hommes de même nature que les Mexiquains , ses chevaux comme une espèce de cerfs qu'on avait su rendre dociles , & ses armes , qui vomissaient la foudre , & dont le métal lui était inconnu , comme une sarbacane , remplie d'un air impétueux , qui cherchant à sortir , poussait impétueusement tout ce qui s'opposait à son passage ; il ajouta : « Tout ce que je viens de vous dire , n'est » que pour vous prouver que nous n'avons

FERNAND CORTEZ. 121

» pas besoin de votre témoignage , pour
 » croire , que le grand prince , à qui vous
 » obéissez , descend de notre ancien Quezal-
 » coal , seigneur des sept cavernes de Nava-
 » tlaches , & roi légitime de ces nations ,
 » qui ont fondé l'empire des Mexiquains.
 » Nous avons appris par une de ses prophé-
 » ties , conservée dans nos annales , qu'il était
 » sorti de ce pays pour aller conquérir de
 » nouvelles terres , du côté de l'Orient ; &
 » qu'il avait laissé des promesses certaines
 » que , dans la suite des tems , ses descen-
 » dans viendraient corriger nos loix , & ré-
 » former notre gouvernement par les règles
 » de la raison. Comme les caractères que
 » vous portez , ont beaucoup de rapport avec
 » cette prophétie , & que le prince , qui
 » vous envoie de l'Orient , fait éclater , par
 » vos exploits , la grandeur d'un si noble
 » ayeul , nous avons déjà résolu de consa-
 » crer à son service tout le pouvoir qui est
 » entre nos mains. J'ai jugé qu'il était à
 » propos de vous en avertir , afin qu'il n'y
 » ait aucun embarras dans vos propositions ,
 » & que vous attribuiiez l'excès de ma dou-
 » ceur à cette illustre origine. »

Cortez , dit Solis , fut tirer avantage de ce
 qu'il venait d'entendre. Sans m'appuyer , dit-
 il à l'empereur , sur les anciens droits dont
 vous me parlez , je me bornerai à dire à votre
 majesté , que je viens la visiter en qualité
 d'ambassadeur , au nom du plus puissant &
 du plus glorieux monarque , qui éclaire le

122 FERNAND CORTEZ.

monde dans les lieux où il prend naissance. Il souhaite d'être votre ami & votre allié, & d'ouvrir le commerce entre les deux empires. Il veut vous désabuser de vos erreurs, & vous faire comprendre que vous vivez dans un abus terrible de vos lumières naturelles, en adorant des statues insensibles, qui sont l'ouvrage de vos propres mains, & qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans principe & sans fin, qui est lui-même l'éternel principe de tout ce qui existe. Jusque-là, Cortez avait fixé l'attention de Motézuma; mais lorsqu'il entendit traiter ses idoles de statues insensibles, il se retira, en disant au général, qu'il recevait avec beaucoup de reconnaissance les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faisait de la part d'un grand prince, descendant de Quézalcoal; mais qu'il croyait que tous les dieux étaient bons, & que celui des Espagnols pouvait être tel qu'il le représentait, sans faire tort aux siens.

Cependant les Espagnols étaient traités à Mexico avec la plus grande considération. Ils occupaient un vaste & superbe palais, où on leur fournissait abondamment toutes sortes de choses nécessaires à la vie, & chaque jour l'empereur leur envoyait de nouveaux présens: mais ce qui venait de se passer à la *Véra-Cruz*, & dont Cortez fut instruit par deux Zampoalans, qui lui furent députés par le conseil de la colonie, changea cette heureuse situation, & fit prendre au général un parti, dont l'audacieuse exécution est unique dans l'histoire du monde.

FERNAND CORTEZ. 123

D'Escalante , officier plein de courage , que Cortez avoit laissé , à titre de sous-lieutenant , à la *Vera-Cruz* , ne s'étoit occupé qu'à fortifier cette place importante , & se croyoit en sûreté à l'abri de ses remparts , lorsqu'on vint lui apprendre , qu'une armée de Mexiquains ravageoit toutes les terres des alliés des Espagnols ; il dépêcha au commandant de ses troupes ; pour le prier de suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée d'un ordre de sa cour , où Cortez établissoit peut-être dans le moment , une alliance perpétuelle entre les deux couronnes , & par conséquent une paix constante , dans laquelle ses alliés seroient compris. Le commandant Mexiquain ne répondit à cette demande , que par des menaces & des bravades , qui irritèrent tellement d'Escalante , qu'il rassembla aussitôt tous les Montagnards qui fuyoient les violences des Mexiquains , & avec quarante Espagnols & deux pièces de canon , il fut leur livrer bataille. Il y perdit la vie ; mais les Castillans remportèrent une victoire complète. Un soldat Européen , nommé d'Arguello , y fut blessé à mort. Son corps fut enlevé par les Indiens , & sa tête portée à Mexico. Circonstance particulière qui détermina le général à précipiter l'exécution de son projet.

Instruit de ces sinistres événemens , Cortez assembla son conseil , auquel il exposa que l'empereur ayant reçu la tête d'Arguello , il n'étoit plus douteux que ce prince n'eût ordonné à ses troupes d'écraser la nou-

124 FERNAND CORTEZ.

velle colonie, tandis que peut-être, il préparait la ruine des Espagnols dans Mexico même, & sous ses yeux; & faisant concevoir à l'assemblée que, sans un coup d'éclair, on allait perdre en un instant, & la vie & le fruit de tant de travaux, il lui proposa de se saisir de la personne de l'empereur. Cette proposition extraordinaire fut acceptée unanimement, tant les Espagnols étaient persuadés que la fortune, qui les avait conduits par une suite de miracles, ne se laisserait point d'en faire en leur faveur. Cortez se rendit au palais avec ses principaux chefs & une garde de trente hommes choisis. Il reprocha amèrement à Motézuma la mort d'Arguello, qui, dit-il, avait été tué par trahison; il l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour attaquer les Espagnols de la Vera-Cruz, & il ajouta, que s'il voulait détruire ces soupçons odieux, il n'avait d'autre parti à prendre que celui de venir se rendre sans bruit au quartier des Espagnols. A cette étrange proposition, Motézuma demeura immobile, de colère ou de surprise; il voulut se justifier, il promit de punir ses officiers, & sur-tout les meurtriers d'Arguello, il offrit ses deux fils en otages pour sûreté de sa parole; mais ces offres ne contentaient point Cortez, ni les autres généraux qui étaient présens à cette contestation. Déjà même, ils élevaient la voix, & menaçaient de faire violence à ce malheureux & imbécille monarque. Il demanda à Marina, qui servait d'interprète,

FERNAND CORTEZ. 125

ce qu'on disait avec tant d'emportement , & cette femme habile lui répondit , que sa vie était en danger , s'il résistait à des gens dont il connaissait la résolution , & qui étaient assistés d'un secours extraordinaire du ciel ; mais qu'elle pouvait lui garantir que s'il consentait sur le champ à suivre le général étranger , il serait traité avec tous les égards dûs à son rang. Ce peu de mot triompha de la fierté de l'empereur : « Je me fie à vous , » dit-il à Cortez , & suis prêt de passer dans » votre quartier , puisque la volonté des » dieux du Mexique permet que vos raisons » l'emportent sur tout ce que je puis opposer pour les affoiblir. » Il fit ensuite préparer sa litière : il nomma les officiers qui devaient l'accompagner , fit publier que , par des raisons d'état qu'il avait concerté avec les dieux , il avait résolu d'aller passer quelques jours auprès des étrangers : il commanda que les chefs de son armée fussent saisis & conduits à Mexico , & sortit de son palais , entouré de la garde espagnole. Peut-être que cette scène ne se ferait pas terminée sans effusion de sang , si l'empereur n'avait eu soin de déclarer au peuple qui se trouva sur son passage , que loin d'être prisonnier des Espagnols , il allait librement se divertir avec eux.

Pendant que ceci se passait dans la capitale , & que Motézuma , prisonnier dans le palais , y était traité avec tous les égards dûs à la majesté impériale , par un petit nombre d'étrangers ; on chargeait de chaînes les géné-

126 FERNAND CORTEZ.

raux de l'armée Mexiquaine, & bientôt ils furent remis entre les mains des Espagnols, & ils furent condamnés à être brûlés vifs devant le palais impérial, eux dont le crime était réellement d'avoir exécuté les ordres de leurs maîtres. On traînait déjà au supplice ces sujets fidèles, lorsque le fier Cortez se présenta devant l'empereur, suivi d'un soldat qui portait des fers, & de Marina qui devait lui servir d'interprète : « Les chefs » de votre armée sont condamnés à mourir, » lui dit-il, ils ont confessé leur crime, & » ils ont avoué qu'ils ne l'avaient commis » que par votre ordre. Ce sont des indices » violens que vous devez purger par une » mortification personnelle ; & , quoique les » souverains ne soient pas soumis aux peines » de la justice ordinaire, vous devez recon- » naître une justice supérieure, qui a droit » sur leurs couronnes, & à laquelle vous » devez quelque satisfaction. » Ensuite l'impitoyable général ordonna qu'on lui mit les fers, sans attendre de réponse ; & il défendit l'entrée de son appartement à tous les Mexiquains. Si Solis & Herrera ne se réunifiaient tous deux pour nous attester un fait aussi étrange, nous n'oserions pas lui donner place dans ce précis ; & puisqu'il est vrai, on doit se persuader qu'un singulier aveuglement était tombé sur ce peuple ; & qu'il tenait tout à la fois de l'admiration, de la terreur & du respect.

Après l'exécution des malheureux chefs de

l'arr
tour
l'abo
» vi
» av
» ta
» v
» ti
» d
» p
» fe
perc
aux
don
les
dété
retir
tez
cept
aux
gine
oppo
mot
Espa
parc
cont
fera
C
des
au n
beso
cabl
du l

FERNAND CORTEZ. 127

l'armée Mexiquaine, Cortez se hâta de retourner à l'appartement de Motézuma, & l'abordant d'un air gai & caressant : « On » vient, lui dit-il, de punir les traîtres qui » avaient eu l'insolence de noircir la réputation de leur souverain, & je félicite » votre majesté d'avoir eu le courage de satisfaire la justice du ciel, par le sacrifice » de quelques heures de liberté ; souffrez, » prince, que je détache moi-même vos » fers. » Ensuite, feignant de ne se pas apercevoir des transports immodérés de joie auxquels se livrait ce monarque humilié, il donnât ordre en sa présence qu'on leva toutes les gardes, & lui dit, que la cause de sa détention ayant cessée, il était libre de se retirer dans son palais. Mais le politique Cortez savait que cette offre ne serait point acceptée ; Motézuma aurait craint de s'avilir aux yeux de ses sujets, en leur laissant imaginer qu'il tenait sa liberté des mains de ses oppresseurs ; & n'osant toutefois avouer ce motif, il répondit à Cortez que l'intérêt des Espagnols exigeait qu'il demeurât avec eux, parce que s'il les quittait dans une telle circonstance, sa noblesse & son peuple le presseraient de prendre les armes contre eux.

Cependant Cortez ne négligeait aucune des précautions capables d'établir sa sûreté au milieu d'un peuple ennemi, qui n'avait besoin que d'un instant d'audace pour l'acabler. Dans le dessein de se rendre maître du lac qui entourait la ville de Mexico, il

se fit apporter de la Vera-Cruz les mâts , les voiles , la ferrure , & tous les agrêts des navires qu'il avait fait couler à fonds ; & sous prétexte de donner à Morézuma une idée de la marine d'Europe , il lui arracha la permission de bâtir deux brigantins.

En lisant avec attention l'histoire du Mexique , on s'apperçoit facilement que Cortez & Morézuma cherchaient réciproquement à se tromper , & que le général Espagnol épuisait toutes les ruses pour demeurer dans le pays , tandis que l'empereur , n'osant agir par la force , employait tous les moyens honnêtes pour l'en faire sortir. Ce dernier crut se délivrer de ses faux amis , en flattant leur ambition & leur avarice. Il fit assembler tous ses caciques , & en présence de Cortez :

« Il leur fit une courte exposition de l'origine de l'expédition des Navatlaques , des
 » prodigieux exploits de Quezalpoal , leur
 » premier empereur , & de la prophétie qu'il
 » leur avait laissée , en partant pour la con-
 » quête des pays orientaux. Ensuite , ayant
 » établi , comme un principe incontestable ,
 » que le roi d'Espagne , souverain de ces
 » régions , était le légitime successeur de
 » Quezalpoal , promis tant de fois par les
 » oracles , & désiré si ardemment de toute la
 » nation ; il conclut qu'on devait reconnaître
 » dans ce prince un droit héréditaire , qui
 » appartenait au sang dont il était descendu.
 » Il ajouta , que s'il était venu en personne ,
 » au lieu d'envoyer ses ambassadeurs , la
 justice

» justice aurait obligé les Mexiquains de le
 » mettre en possession de l'empire, & que
 » lui-même, qu'ils reconnoissent pour leur
 » souverain, il aurait remis sa couronne à
 » ses pieds pour lui en laisser la disposition
 » absolue, ou pour la recevoir de sa main :
 » mais que la même raison l'obligeait de lui
 » faire hommage dans la personne de ceux
 » qui le représentaient, & de joindre à cette dé-
 » claration la plus riche partie de ses trésors,
 » & qu'il souhaitait que tous les caciques
 » de l'empire suivissent son exemple, par une
 » contribution volontaire de leurs biens,
 » pour se faire un mérite de leur zèle
 » auprès de leur premier maître. » (Solis,
 ch. 3.) Un tel discours, placé dans la bouche
 de Motézuma, doit paraître incroyable,
 si l'on ne daigne entrevoir que la crainte de
 perdre ses états avait disposé cet empereur à
 toutes sortes d'humiliations. Cortez obte-
 nant par cet aveu beaucoup plus qu'il n'aurait
 jamais osé demander, répondit à Motézuma
 qu'il acceptait pour le roi son maître, l'hom-
 mage qu'il venait de lui faire de son empire ;
 qu'il déclarait en son nom qu'il n'avait pas
 dessein d'y établir une nouvelle forme de
 gouvernement, & que content de l'éclair-
 cissement de ses droits en faveur de ses des-
 cendans, ce grand prince ne chercherait de
 long-tems à recueillir les fruits de ces an-
 ciennes prédictions. C'est cette fameuse cé-
 rémonie, qui a fait le principal titre de l'E-
 pagne pour justifier la conquête du Mexique.

130 FERNAND CORTEZ.

Les Espagnols ne tardèrent pas à recevoir les riches présens qui venaient de leur être promis. Les Mexiquains souhaitaient trop vivement leur départ , pour y apporter le moindre obstacle. De toutes les provinces de l'empire , on rassembla en diligence une quantité prodigieuse d'ouvrages d'or , artistement travaillés , des figures d'animaux , d'oiseaux & de poissons , du même métal , des pierres précieuses , des toiles de coton , des tableaux & des tapisseries , d'un tissu des plus belles plumes ; enfin tout l'or qui se trouvait en masse dans la fonderie royale ; ces richesses , dit Herrera , montèrent à plus de six cents mille marcs , que Cortez fit fondre en lingots de différens poids , & dont il tira le quint pour lui , après avoir levé celui du roi d'Espagne. Le reste fut partagé entre les officiers & les soldats.



E

Emb

C
 raiso
 Espa
 dépa
 de C
 tézur
 meté
 ne lu
 qu'or
 vaiss
 l'assie
 Cet
 des o
 qui d
 où le
 publi
 tez ,
 à gro
 pour
 mais
 cles
 voir
 Pe
 à la c
 dix-h
 du M

CHAPITRE X.

Embarras de Cortez, mort de Motézuma, & réduction de l'Empire.

COMBLÉS de biens, & n'ayant aucune raison légitime pour demeurer à Mexico, les Espagnols devaient nécessairement presser leur départ ; mais il n'entraît pas dans les desseins de Cortez d'en sortir de si-tôt : & lorsque Motézuma lui déclara avec une sorte de fermeté qu'il était tems de se retirer, puisqu'il ne lui restait rien à demander, il lui répondit qu'on n'ignorait pas qu'il avait perdu tous ses vaisseaux, & qu'il lui fallait du tems & de l'assistance pour construire une nouvelle flotte. Cet obstacle fut aussi-tôt levé ; on rassembla des ouvriers sur la côte, on nomma les bourgs qui devaient contribuer au travail, & les lieux où les bois devaient être coupés, ensuite on publia le départ prochain des étrangers. Cortez, forcé de céder à l'orage qui commençait à gronder sur sa tête, fit partir les charpentiers pour accélérer & conduire l'ouvrage projeté ; mais il leur ordonna de faire naître des obstacles qui pussent lui donner le tems de recevoir les secours qu'il attendait d'Espagne.

Pendant que ceci se passait, on eut avis à la cour, qu'une flotte étrangère, forte de dix-huit vaisseaux, avait paru sur les côtes du Mexique ; & Cortez apprit par les dépê-

132 EMBARRAS DE CORTEZ ,
ches du gouverneur qu'il avait laissé à la Vera-Cruz , que ces vaisseaux , équipés par ordre de Vélaquez , gouverneur de l'isle de Cuba , étaient commandés par Narvaez , qui était particulièrement chargé de lui ôter le commandement de l'armée , de se saisir de sa personne , & de l'envoyer en Espagne , pour y être jugé comme rebelle. Heureusement pour Cortez , que Narvaez , qui venait de jeter l'ancre dans le port d'Ultra , ne put obtenir que la garnison de la Vera-Cruz lui remit cette importante forteresse. Il n'en débarqua pas moins huit cents hommes d'infanterie , quatre-vingt cavaliers , & douze pièces d'artillerie , avec les provisions & les munitions nécessaires pour entretenir pendant quelques mois cette petite armée , avec laquelle il prétendait , non-seulement écraser Cortez & ses Espagnols , mais conquérir l'empire du Mexique. Les diverses négociations qui s'entamèrent alors , n'ayant pu réconcilier ces deux généraux , Cortez , quoiqu'au milieu d'une nation qu'il devait regarder comme ennemie , prit l'audacieuse résolution d'aller combattre ses compatriotes. Il fit que Narvaez s'est avancé dans le pays jusqu'à Zam-poala ; où il a été reçu par le cacique comme l'ami de ses alliés , qui venait à leur secours ; il laisse quatre-vingts Espagnols sous le commandement d'Alvarado , pour garder ses trésors , la ville de Mexico & l'empereur même , & avec le reste de ses braves soldats , qui ne passaient pas le nombre de deux cents soixante-

fix
gra
Za
de
fon
ve
&

ne
Po
la
ve
ma
tot
av
ret
réu
mé
M
me
au
Cu
lui
da
pa
re
fa
dr
qu
qu
de
L
pr

MORT DE MOTEZUMA , &c. 133

fix, avec quelques Indiens de charge, il vint à grandes journées surprendre son ennemi dans Zampoala , il le combat pendant l'obscurité de la nuit , & il a le bonheur de le faire prisonnier. Le chef dans les fers , tous les nouveaux soldats Espagnols mirent bas les armes, & reconnurent Cortez pour leur général.

Avec un renfort aussi considérable, que ne pouvait pas entreprendre le brave Cortez? Pour s'assurer de la flotte , il fit transporter à la Vera-Cruz les voiles , les mâts & les gouvernails des vaisseaux , & mit ses pilotes & ses matelots à la place de ceux de Narvaez : ensuite tournant les yeux du côté de Mexico, où il avait laissé Alvarado, il fit ses dispositions pour retourner ; mais plus de mille Espagnols réunis sous ses ordres, lui parurent une armée trop nombreuse , & capable d'allarmer les Mexiquains. Il en employa deux cents à soumettre la province de Panuco , & deux cents autres pour commencer à peupler celle de Cuaracoalco , & avec les six cents soldats qui lui restaient, il se mit en marche, pour rentrer dans la capitale de l'empire. Mais il n'avait pas encore fait une journée de chemin, qu'il reçut des dépêches d'Alvarado, qui l'instruisaient que les Mexiquains venaient de prendre les armes , & qu'ils avaient déjà donné quelques assauts au quartier des Espagnols , que Motézuma n'avait pas voulu quitter , & de l'amitié duquel on ne devait pas douter. L'empereur faisait prier même Cortez de presser son retour à Mexico, comme le seul

134 EMBARRAS DE CORTEZ,

moyen d'appaifer la révolte, & de faire rentrer les rebelles dans le devoir.

A cette nouvelle, le général Espagnol ne pense plus à séparer son armée, il en fait la revue, & elle se trouve forte de mille hommes d'infanterie & de cent cavaliers bien armés. Il traverse en hâte la province de Tlascala, & ces braves républicains, bien plus ennemis des Mexiquains qu'amis des Espagnols, lui confient un corps de deux mille soldats. Avec ces forces, il arrive à la vue de Mexico, il passe avec tranquillité la grande chaussée du lac, entre dans la ville, & parvient jusqu'au quartier des Espagnols, sans rencontrer le plus léger obstacle. Sa présence était bien nécessaire; les Espagnols avaient déjà soutenu plusieurs assauts, & les Mexiquains, ayant appris le retour de Cortez, n'avaient pris la résolution de s'éloigner du quartier des Européens, que pour lui laisser le tems & la liberté d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois rentré avec tous ses gens, ils réussiraient à détruire entièrement les ennemis de leur religion & de leur empire. En effet, dès la nuit même qui suivit l'arrivée de Cortez, on entendit quelques murmures dans la ville, & le lendemain Ordaz, vaillant chef Espagnol, étant allé pour la reconnaître avec quatre cents hommes, fut investi de toutes parts, par de nombreuses troupes de séditieux, tandis qu'une populace innombrable leur lançait des pierres & des traits du haut des terrasses

MORT DE MOTEZUMA, &c. 135

& des fenêtres des maisons. Le combat fut terrible, & une très-grande quantité de Mexiquains restèrent sur la place : les autres, voyant tomber leurs compagnons à côté d'eux, prirent la fuite en tumulte. Ordaz perdit dans cette action, un Espagnol & huit braves Tlascalans, & se retira en bon ordre.

A peine les Espagnols étaient-ils rentrés dans leur quartier, que les Mexiquains reparurent, dans le dessein d'y donner un assaut général. Vainement on crut les épouvanter par le bruit de l'artillerie : déterminés à vaincre ou à mourir, on les voyait s'empressez de remplir le vuide que les morts avaient laissés, & se ferrer avec le même courage, en foulant aux pieds, sans distinction, leurs blessés & leurs morts. Les uns s'avançaient avec intrépidité jusques sous le canon, & s'efforçaient de rompre les portes & les murs, avec leurs haches garnies de pierre tranchante. Les autres se servaient de leurs zagaïes, comme d'échelles, pour parvenir aux fenêtres & aux terrasses, & pour employer les propres termes d'un historien, « Tous se lançoient au fer & au feu, comme » des bêtes féroces : & ces effets d'une » mérité brutale auraient pu passer pour des » prodiges de valeur, si la férocité n'y avait » eu plus de part que le courage. »

Ce furieux assaut cessa vers le coucher du soleil ; mais pendant la nuit les Mexiquains réussirent à mettre le feu dans différens endroits du quartier, & on n'eut pas peu de

136 EMBARRAS DE CORTEZ ,
peine à l'éteindre. Au retour de la lumière,
les séditieux reparurent, mais de loin ; &
ils se contentèrent de traiter les Espagnols
de lâches, qui ne savaient se défendre qu'à
l'abri des murailles. Ces injures obligèrent
Cortez à faire une sortie qui coûta la vie à
beaucoup de Mexiquains , mais qui ne fut
pas capable de ralentir la fureur de ceux qui
restaient. Chaque jour était signalé par un
nouveau combat , & chaque combat, en fai-
sant périr plus de milliers d'Indiens , qui sem-
blaient se reproduire aussi-tôt, faisait mordre
la poussière à quelqu'Espagnol, dont la perte
ne pouvait se réparer. Enfin Motézuma, qui
souhaitait vivement la réduction de ses sujets,
apprenant que les députés qu'il leur avait
envoyé pour traiter d'un accommodement,
avaient été indignement maltraités, conseilla
lui-même à Cortez de tout entreprendre
pour les réduire. On résolut une nouvelle for-
tie , & elle fut terrible. On massacra beau-
coup d'ennemis ; on mit le feu à divers en-
droits de la ville , mais on perdit quarante
hommes , à la vérité Tlascalans , & la plus
grande partie des Espagnols , & Cortez lui-
même , se retirèrent tous couverts de blef-
sures.

Dans cette extrémité , Motézuma s'ap-
perçut que la couronne allait lui échapper,
s'il ne trouvait moyen de faire consentir les
Espagnols à se retirer des terres de son em-
pire. Il manda Cortez , & lui dit, d'un ton
absolu, qu'il devait se disposer à partir , &

MORT DE MOTEZUMA, &c. 137

que les Mexiquains ne mettraient les armes bas, que lorsque les étrangers seraient remontés dans leurs vaisseaux. Cortez s'était attendu à cet ordre, & il en sentait plus que jamais la nécessité « Je suis prêt d'obéir, » lui dit-il, mais, laissant à votre majesté » le soin de punir les coupables, & ne craignant rien d'eux dans ma marche, il est » juste que par respect pour leur maître, » ils s'éloignent, avant qu'un seul Espagnol » sorte du quartier. »

Pendant que l'empereur se livrait à la joie que lui causait l'espérance de se voir délivré de ses fâcheux hôtes, les Mexiquains tentaient un nouvel assaut, & plusieurs d'entr'eux étaient parvenus jusqu'au haut des murailles; avant qu'on se fût trouvé en état de les repousser. Dans ce moment critique, Motézuma se détermine à haranguer les séditieux. Il prend les ornemens de sa dignité, le manteau impérial, le diadème, & toutes les pierreries qu'il ne porte que dans le plus grand étalage de sa grandeur, & il se présente sur le rempart. Un officier s'avance jusqu'au parapet, & annonce aux rebelles que leur maître vient écouter leurs demandes, & répandre sur eux ses faveurs. Il se fait un grand silence; les uns tombent à genoux, d'autres frappent la terre de leur front, les autres s'approchent & écoutent. Motézuma parle, & leur prodigue les titres de parens & d'amis; il les remercie du zèle qu'ils font éclater pour sa liberté: il les assure que c'est

138 EMBARRAS DE CORTEZ ,
volontairement qu'il demeure avec les Espa-
gnols pour s'instruire de leurs usages ; il ajoute
que ces étrangers consentent à se retirer ;
mais que puisqu'ils lui donnent cette marque
d'obéissance & de respect, il doit s'attendre
que ses sujets lui prouveront leur obéissance,
en quittant leurs armes, & en retournant pai-
siblement à la ville, seul moyen d'obtenir
leur pardon.

Ce discours, loin d'appaïser les mutins, ne
fit que les irriter encore plus. Bientôt mille
voix se firent entendre, & crièrent confu-
sément : « Motézuma n'est plus empereur du
» Mexique ; c'est un lâche, un traître, &
» le vil esclave des ennemis de la nation. »
En vain le prince s'efforça-t-il de s'attirer
l'attention par des signes ; les cris & les huées
redoublèrent & les soins, que prirent
deux soldats Espagnols de le couvrir de leurs
boucliers, ne purent le garantir des traits
qu'on lança contre lui, dont plusieurs l'attei-
gnirent, & d'une pierre qui le toucha à la
tête & qui le renversa à leurs pieds sans con-
naissance. Ce malheureux prince expira bien-
tôt après, peut-être moins des suites de ses
blessures que du désespoir d'avoir été ré-
duit en cet état par ses propres sujets. Les
Espagnols furent sensibles à sa mort, & Cor-
tez en parut inconsolable. Ce coup imprévu
ruinait tous ses projets.

Après avoir choisi, entre les officiers du
feu empereur, ceux qui avaient montré le
plus d'affection pour sa personne, Cortez

les c
ville
séditi
» en
» cre
» na
» arr
» ch
» ma
» im
» av
» fol
» po
» de
» s'a
» na
» fit
» co
Le
princ
la vi
rent
porté
ture
cend
Pend
sèren
ploy
Cort
plus
viver
dése
mesu

MORT DE MOTEZUMA, &c. 139

les chargea de porter son corps dans la ville, avec un ordre de dire aux chefs des féditieux : » Que le général étranger leur » envoyait le corps de leur empereur, massé » créé par leurs mains, & que ce crime don- » nait un nouveau droit à la justice de ses » armes : qu'en expirant Motézuma l'avait » chargé de la vengeance de cet attentat ; » mais que le prenant pour une brutale » impétuosité du peuple, dont les nobles » avaient reconnu sans doute & châtié l'in- » solence, il en revenait encore aux pro- » positions de paix : qu'ils pouvaient envoyer » des députés pour entrer en conférence & » s'assurer d'obtenir des conditions raison- » nables ; mais que s'ils tardaient à pro- » fiter de ces offres, ils seraient traités » comme des rebelles & des parricides. »

Les Mexiquains reçurent le corps de leur prince avec la plus vive douleur, & bientôt la ville retentit des gémissemens qui durèrent toute la nuit ; le lendemain, il fut porté avec beaucoup de pompe à la sépulture des empereurs du Mexique, où leurs cendres étaient religieusement conservées. Pendant ces jours de deuil, les Indiens laissèrent respirer leurs ennemis, & ils les employèrent à se donner un nouveau maître. Cortez en fut aussi-tôt informé : il sentit plus que jamais la nécessité de faire sa retraite : vivement pressé par les Mexiquains, qui, désespérant de le vaincre, prenaient des mesures pour l'affamer dans son quartier ;

140 EMBARRAS DE CORTEZ, &c.
mais supérieur aux plus grands obstacles, il osa se mettre en marche au milieu de la nuit avec sa petite armée. A l'aide d'un pont volant, l'avant-garde passa heureusement le premier canal qu'il fallait traverser pour gagner la grande chaussée du lac; mais le poids de l'artillerie & des chevaux ayant engagé cette masse dans la boue & dans les pierres, le corps de bataille fut contraint de s'arrêter, & peu après il fut attaqué par les Indiens. Nous n'entrerons point dans le détail des exploits par lesquels se signalèrent les Espagnols pendant la durée de ce malheureux combat. Un grand nombre y périrent ou furent grièvement blessés, & le reste prit la route de Tlascalala, sous la conduite des troupes de cette nation.

Après avoir marché durant quelques jours, on arriva à la montagne d'Orumba, dont la côte opposée donnait sur une vallée de même nom, & qu'il fallait nécessairement traverser, pour arriver sur les terres des Tlascalans. Quelques coureurs, qu'on avait détaché pour reconnaître le revers de cette montagne, revinrent avec effroi rapporter à Cortez qu'on découvrait dans la vallée une multitude innombrable d'ennemis. Ce général voulut s'assurer par ses yeux de la vérité de cette nouvelle, & il vit avec le plus grand étonnement une armée de deux cents mille hommes qui occupait toute la plaine. Ces troupes étaient celles qui avaient livré le combat aux Espagnols, en

fortan
jointe
incroy
de l'é
fité d
Au c
sur un
ses or
impré
mains
que d
tait u
pique
qui t
de le
To
mom
& d
faits
trave
pliné
quet
mi c
dont
entre
de lu
reste
géné
solda
corp
envi
coup
Un

RÉDUCTION DE L'EMPIRE. 141

fortant de Mexico, & auxquelles s'étaient jointes d'autres troupes, venues avec la plus incroyable diligence de plusieurs provinces de l'empire. On les distinguait par la diversité de leurs enseignes & de leurs plumes. Au centre, le général de l'empire, élevé sur une magnifique litière, paraissait donner ses ordres. Il portait sur sa cuisse l'étendard impérial, qui n'était jamais confié à d'autres mains que les siennes, & qu'on n'employait que dans les plus importantes occasions. C'était un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes, qui tiraient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Tout autre que Cortez aurait dans ce moment désespéré du salut de ses compagnons & du sien; il conçoit qu'à l'aide de puissants efforts, il est possible de se faire jour à travers les flots de cette multitude indisciplinée, & se souvenant d'avoir entendu dire que tout le secret des batailles consistait, parmi ces barbares, dans l'étendard général, dont la perte ou le gain décidait de la victoire entre les deux partis, il rassemble auprès de lui les plus braves chefs & ce qu'il lui reste de cavaliers; & se fait jour jusqu'au général Mexiquain. Pendant que ses braves soldats écartent à coup d'épée un nombreux corps de nobles Indiens, dont ce chef était environné, il pénètre jusqu'à lui, & d'un coup de lance, il le fait tomber de sa litière. Un simple cavalier descendit de son cheval,

142 EMBARRAS DE CORTEZ,

ôta au général le peu de vie qui lui restait, prit l'étendard, & le présenta respectueusement à Cortez. A la vue de ce prodige de valeur & de témérité, les Mexiquains abattent leurs autres enseignes, jettent leurs armes & prennent la fuite. En peu de minutes le champ de bataille resta au pouvoir des Espagnols, qui eurent soin de poursuivre les fuyards, afin d'augmenter leur épouvante & de les forcer à se disperser. Vingt mille ennemis périrent dans cette journée, & Cortez y fut blessé à la tête, d'une pierre qui lui perça son casque, & qui lui laissa une douloureuse contusion.

Rien ne s'opposant plus à l'entrée des Espagnols sur les terres des Tlascalans, ils s'y rendirent, & furent reçus par cette nation courageuse avec les plus sincères démonstrations de la joie. « Trente mille soldats, » dirent à Cortez les députés que la république envoya pour le recevoir, allaient se mettre en marche pour voler à votre défense, si la rapidité de votre triomphe leur eût laissé le tems d'exécuter ce dessein, mais vous les trouverez prêts à tout exécuter sous vos ordres. » Dans la circonstance où se trouvait le général Espagnol, il regarda la fidélité des Tlascalans comme une faveur signalée du ciel, qui lui assurait la conquête du Mexique. Cependant il apprit avec douleur qu'il venait de faire une perte irréparable. Sur la nouvelle de ce qui se passait à Mexico, cinquante-huit soldats

ET
Espag
son c
dre, d
crés p
péaca
aucun
armée
cavali
la for
lui pr
vaisse
la Ve
envoy
fouter
avons
conqu
dans
aussi-
fut ag
Av
hazar
ne do
médit
dans
les M
ponte
faire
qu'on
aux r
être c
porte
épaul
arbre

ET RÉDUCTION DE L'EMPIRE. 143

Espagnols avaient été détachés de la garnison de la Vera-Cruz, pour venir le joindre, & ils avaient été inhumainement massacrés par les habitans de la province de Tépeaca, ce qui, sans espérance de recevoir aucun secours de l'Europe, réduisit son armée à quatre cents vingt soldats & seize cavaliers, avec neuf canons; mais bientôt la fortune, qui ne cessait de favoriser Cortez, lui procura des renforts inespérés. Plusieurs vaisseaux Espagnols parurent sur la côte de la Vera-Cruz, & les soldats qu'ils portaient, envoyés par le gouverneur de Cuba pour soutenir Narvaez, dont précédemment nous avons parlé, se déclarèrent en faveur du conquérant du Mexique, & prirent parti dans ses troupes. Ces guerriers tournèrent aussi-tôt leurs pas vers Tlascala, où Cortez fut agréablement surpris de leur arrivée.

Avec les nouveaux compagnons que le hazard présentait au général Espagnol, il ne douta plus du succès de l'entreprise qu'il méditait. Son seul embarras, pour rentrer dans Mexico, était le passage du lac, dont les Mexiquains venaient de rompre tous les ponts des chaussées. Il s'arrêta au projet de faire construire douze brigantins, & quoi qu'on comprât seize lieues des bords du lac aux montagues de Tlascala, où ils devaient être construits, il se flatta de pouvoir faire porter cette petite flotte, en pièces, sur les épaules des Indiens. On tira de quelques arbres une sorte de poix, qui servit à caréner

144 EMBARRAS DE CORTEZ ,

les brigantins ; & comme la poudre commençait à manquer , on eut recours à une mine de soufre , qui avait été reconnue en arrivant , & qui ne demandait point de préparation , pour servir à l'artillerie comme aux arquebuses à mèche.

L'armée Espagnole ; forte de six cents hommes d'infanterie , de quarante cavaliers , de neuf pièces de campagne , & d'environ soixante mille Indiens , ou Tlascalans , ou alliés de ces républicains , se mit en marche vers Tezcucó , ville presqu'au bord du lac , dont on se proposait de se saisir , pour en faire une place d'arme. On n'y arriva qu'après avoir surmonté divers obstacles que les Mexiquains multiplièrent pour ruiner leur ennemi en détail. Les troupes de l'empereur Guatimozin , jeune prince qui avait été élevé sur le trône , depuis la mort du successeur de Motézuma , se retirèrent à l'approche des Espagnols , dont les premiers exploits se bornèrent d'abord à gagner l'amitié de leurs alliés , à inspirer de la crainte aux partisans du nouveau monarque , & à ravager les terres de l'empire ; mais elles ne s'éloignèrent que dans le dessein de défendre jusqu'à la dernière extrémité les avenues de la capitale. Cependant Cortez venait de recevoir un renfort considérable de l'Europe , & il compta alors sous ses ordres neuf cents hommes d'infanterie bien armés , quatre-vingt-six cavaliers & dix-huit canons. Ses brigantins étant achevés , il mit sur
chacun

ET
chac
taine
d'arr
armé
tude
ler s'
qui c
furen
tre m
noblé
avait
pire ;
répou
Indie
ble de
s'avari
sées ,
qu'apr
le plus
bre d
quaran
& dès
sacrific
malgre
rans ,
postes
ils arr
ville ,
trée d
nées ,
tranch
confusi
qu'à d
T

ET RÉDUCTION DE L'EMPIRE. 145

chacun vingt-cinq Espagnols, avec un capitaine, douze rameurs Indiens, & une pièce d'artillerie; & ayant partagé le reste de son armée en trois corps, ainsi que la multitude des Indiens alliés, il leur ordonna d'aller s'emparer des trois principales chaussées qui conduisaient à Mexico. Les brigantins furent attaqués sur le lac par plus de quatre mille canots, chargés de l'élite de la noblesse Mexiquaine, & de tout ce qu'il y avait de plus valeureux soldats dans l'empire; mais cette flotte ennemie fut bientôt repoussée, avec beaucoup de perte du côté des Indiens, & sans aucun dommage considérable de celui des Espagnols. Les troupes qui s'avançaient lentement le long des chaussées, ne parvinrent aux quais de la ville qu'après avoir surmonté mille obstacles, dont le plus léger devait faire périr ce petit nombre d'Européens. Dans un des combats, quarante Espagnols furent faits prisonniers, & dès la même nuit les Mexiquains les sacrifièrent à leurs faux dieux: mais enfin, malgré les efforts d'un million de combattans, les trois corps réussirent à forcer les postes qui défendaient la tête des chaussées: ils arrivèrent presque en même tems dans la ville, & s'avançant facilement jusqu'à l'entrée des rues, où les maisons étaient ruinées, ils trouvèrent les moyens de s'y retrancher. Depuis ce moment tout fut en confusion dans Mexico: on ne songea plus qu'à défendre le terrain pied à pied aux

146 EMBARRAS DE CORTEZ,
alliégeans ; on ouvrit de larges tranchées dans
les rues : on creusa de profonds fossés ,
mais on ne put s'y garantir de la disette
d'eau douce, & de celle de tous les vivres
en général. Le peuple demandait la paix, &
les nobles, excités par les prêtres, conjuraient
l'empereur de continuer la guerre.

Au milieu de ce trouble, Cortez fut assez
généreux ou assez politique pour offrir la paix
aux infortunés Mexiquains. On convint
d'une trêve, pendant laquelle on devait
régler les articles du traité, & Guatimosin
fit annoncer aux Espagnols qu'il vien-
drait le lendemain sur le bord du fossé, &
qu'ayant la paix fort à cœur, il n'en parti-
rait qu'après l'avoir conclue. Cette parole,
que l'empereur faisait donner à Cortez, devait
servir à traîner la négociation en longueur,
afin de lui laisser le tems d'embarquer ses
richesses, & d'assurer sa retraite qu'il médi-
tait, & que devait favoriser la noblesse
Mexiquaine, en rompant la trêve & en li-
vrant le combat aux Espagnols. En effet,
après plusieurs incidens que Guatimosin fit
naître sous prétexte de maladie ou de pré-
liminaires de bienfaisance ou d'autres forma-
lités, pour éloigner cette entrevue, on s'ap-
perçut qu'il sortait du port quantité de canots
chargés de soldats, qui s'avançaient vers les
brigantins & semblaient venir les attaquer,
tandis que six ou sept grandes barques s'é-
loignaient à force de rames. Cortez conçut
alors qu'il avait été joué indignement ; il

ET R
pénétra
donnan
mière a
général
brigant
les gran
reuleme
tourner
qui par
Kolguin
la barque
tôt les r
rames,
lesquels
du resp
Guatimo
s'avança
pitaine
« Je su
» ton n
» résista
» pecte
» suite.
tous ses
L'entr
mérite d
Le géné
prince,
la majes
deux arr
la suite d
lié. L'em
trice. Il s

ET RÉDUCTION DE L'EMPIRE. 147

pénétra dans le projet des Mexiquains , & donnant des ordres pour ralentir la première attaque des canots par une décharge générale de toute l'artillerie , il détacha le brigantin le plus léger , qui courut après les grandes barques , & les poussant vigoureusement , il gagna assez d'avantage pour tourner la proue , & tomba sur la première , qui paraissait commander les autres. Garcie-Kolguin qui montait ce brigantin , sauta dans la barque , avec quelques Espagnols , & aussitôt les matelots Mexiquains haussèrent leurs rames , en poussant des cris confus , dans lesquels on crut démêler qu'ils demandaient du respect pour la personne de l'empereur. Guatimosin était effectivement à bord ; il s'avança le premier , & reconnaissant le capitaine à la déférence qu'on avait pour lui : « Je suis votre prisonnier , lui dit-il , d'un » ton noble , & disposé à vous suivre sans » résistance ; mais je vous conjure de res- » pecter l'impératrice & les femmes de sa » suite. » Après ce discours , il ordonna à tous ses soldats de mettre les armes bas.

L'entrevue de l'empereur & de Cortez mérite d'être rapportée avec quelque détail. Le général Espagnol fut au-devant de ce prince , & lui rendit tous les respects dûs à la majesté impériale. Lorsqu'ils furent tous deux arrivés au quartier des Espagnols , toute la suite de ce monarque s'arrêta d'un air humilié. L'empereur entra le premier avec l'impératrice. Il s'assit un instant , & se levant presqu'auf-

148 EMBARRAS DE CORTEZ,

si-tôt, il fit asseoir Cortez. Alors, appellant ses interprètes, il leur ordonna de lui dire :
 « Qu'il s'étonnait de le voir tarder si long-
 » tems à lui ôter la vie, qu'un prisonnier
 » de sa sorte ne causait que de l'embarras
 » après la victoire, & qu'il lui conseillait
 » d'employer le poignard qu'il portait au
 » côté, pour le tuer de sa propre main. »
 En prononçant ces derniers mots, sa constance
 parut l'abandonner, quelques larmes lui cou-
 lèrent des yeux, l'impératrice y joignit les
 siennes, & l'on prétend que Cortez fut lui-
 même attendri de ce spectacle : Votre ma-
 » jesté, lui dit-il, n'est pas tombée dans
 » une disgrâce déshonorante : vous n'êtes
 » pas le prisonnier d'un simple capitaine,
 » mais celui d'un prince si puissant, qu'il
 » ne reconnaît point de supérieur au monde,
 » & si bon que le grand Guatimosin peut
 » espérer de sa clémence, non-seulement
 » la liberté, mais encore la paisible posses-
 » sion de l'empire Mexiquain, augmentée
 » du glorieux titre de son amitié ; & en
 » attendant les ordres de la cour d'Espagne,
 » votre majesté ne trouvera point de dif-
 » férence entre la soumission des Espagnols
 » & celle de vos propres sujets. »

La détention de Guatimosin fut le signal
 de la plus étonnante révolution. Sur un
 ordre de ce prince prisonnier, les soldats
 qui défendaient les foibles remparts de Mexi-
 co, sortirent de la ville sans armes ni bagages,
 & ce qui dut causer beaucoup de surprise

ET
 aux E
 bre d
 malhe
 mes :
 tale,
 & per
 bats f
 quant
 dernie
 fut d'
 ple d
 ces,
 nation
 Mexic
 de g
 l'emp
 de go
 Espag

Z,
appellant
lui dire:
si long-
rifonnier
embarras
conseillait
portait au
main. »
constance
lui cou-
vignit les
fut lui-
otre ma-
bée dans
us n'êtes
pitaine ,
nt, qu'il
u monde,
osin peur
eulement
e posses-
agmentée
é; & en
Espagne,
e de dif-
Espagnols
»
le signal
Sur un
es soldats
de Mexi-
bagages,
e surprise

ET RÉDUCTION DE L'EMPIRE. 149
aux Espagnols , ils étaient encore au nom-
bre de soixante-dix mille combattans , & les
malheureux restes de cent vingt mille hom-
mes : telle fut la fin du siège de cette capi-
tale , dont le blocus avait duré trois mois ,
& pendant lequel il se livra soixante com-
bats sanglans. Cortez n'avait perdu que cin-
quante Espagnols & six chevaux dans la
dernière attaque , mais la perte de ses alliés
fut d'environ huit mille hommes. L'exem-
ple de Mexico entraîna toutes les provin-
ces , qui bientôt se réunirent sous la domi-
nation de l'Espagne , & le vainqueur du
Mexique fut honoré non-seulement des titres
de grand capitaine & de fidèle sujet de
l'empereur Charle-Quint , mais de la dignité
de gouverneur & de vice-roi de la nouvelle
Espagne.



CHAPITRE XI.

Religion des anciens Mexiquains.

L'HISTORIEN Herrera , (liv. 3 , chap. 17.) nous dit que les anciens Mexiquains confessaient un Dieu suprême , & que c'était le principal point de leur croyance , qu'ils contemplaient le ciel , & qu'ils lui donnaient les noms de créateur & d'admirable : mais Solis assure que ces idolâtres , en admettant une Divinité supérieure , qui avait créé le ciel & la terre , n'avaient aucun terme dans leur langue pour exprimer son nom , & qu'ils la croyaient oisive dans le ciel , tandis qu'elle faisait gouverner la terre par ses lieutenans. En réfléchissant sur ce que les auteurs rapportent à ce sujet , on trouve que les Mexiquains pensaient que les hommes commencèrent à connaître les dieux , à mesure qu'ils devinrent misérables , que leurs besoins se multiplièrent , & qu'ils les regardèrent comme des génies bienfaisans , dont ils ignoraient la nature.

Certainement ils reconnaissaient l'immortalité de l'ame , & ils admettaient après la mort des récompenses pour les bons , & des punitions pour les méchans. Ils distinguaient quantité de lieux où l'ame pouvait passer en sortant du corps. Les gens de bien , ceux

qui
qui
par
près
du
gué
çaié
y av
mo
faie
ceur
s'éta
mo
ava
enfa
I
pay
la
vai
de
roc
ni
nen
ils
hab
& i
con
non
cul
des
le
ap
fur

DES ANCIENS MEXIQUAINS 151

qui mouraient dans les batailles, & ceux qui, étant faits prisonniers, étaient sacrifiés par leurs ennemis, passaient dans un lieu près du soleil, qu'ils appellaient la maison du soleil même. Les méchans étaient relégués dans des endroits affreux, qu'ils plaçaient dans les entrailles de la terre. Il y avait des demeures marquées pour ceux qui mouraient de vieillesse, pour ceux qui finissaient leur vie par quelque maladie, pour ceux qui mouraient subitement, ceux qui s'étaient noyés, ceux qui étaient punis de mort pour le vol ou l'adultère, ceux qui avaient tué leur père, leur femme ou leurs enfans, leur seigneur, ou un prêtre.

Il serait fort difficile d'affurer de quel pays étaient sortis les premiers habitans de la Nouvelle-Espagne; il suffit d'être convaincu qu'ils étaient des sauvages, vivant de la chasse, demeurant dans les creux des rochers & dans les forêts, n'ayant ni loix, ni police, ni aucune forme de gouvernement. Ils adoraient, dit-on, le soleil & ils lui sacrifiaient des oiseaux. Ces féroces habitans portaient le nom de Chicamicas, & ils furent vaincus par les Navatelcas, qui comprenaient six ou sept nations venues du nord: ces peuples formèrent des colonies & cultivèrent les terres, & suivant le calcul des Mexiquains, cette révolution arriva vers le neuvième siècle. Trois cents deux ans après, une nouvelle horde de barbares tomba sur celle-ci, sous la conduite de son chef

& de son législateur *Mexi*. Cette nation reconnaissait pour divinité le dieu *Vitzliputzli*, dont l'idole portée, dans un coffre de roseaux, rendait des oracles, lorsqu'elle était consultée par ses prêtres. Ce dieu avait dicté lui-même son culte à ses adorateurs ; il leur avait prescrit les cérémonies qu'ils devaient observer pour lui plaire. Lorsque l'armée campait, il était placé au milieu du camp sur une espèce d'autel, & toutes les fois qu'on se remettait en marche, ce qu'on n'osait faire qu'après avoir reçu ses ordres, on laissait les vieillards & les infirmes pour former des colonies dans le même lieu où l'on avait campé. Enfin, n'ayant entrepris ce grand voyage que pour obéir à l'oracle que *Vitzliputzli* avait rendu, les Mexiquains ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à la terre qui leur avait été promise par leur dieu. *Vitzliputzli* apparut en songe à un de ses prêtres, & il lui ordonna de dire à son peuple qu'il devait s'établir dans un endroit d'un lac, où l'on remarquerait un aigle perché sur un figuier, qui aurait sa racine dans un rocher. On reconnut le lac, on trouva le figuier, sur lequel on vit un aigle qui tenait un oiseau dans ses griffes. Ce fut là que les voyageurs jetèrent les premiers fondemens de la ville de *Mexico*. Cette nouvelle cité fut partagée en quatre quartiers qui furent mis sous la protection d'un dieu tutélaire, suivant l'ordre qu'on en reçut de *Vitzliputzli*, dont le tabernacle occupa le centre.

D
ona
dans
que
que
ait
renf
quel
per

O
com
sent
un f
dans
qu'o
verf
se t
était
fron
bleu
tre :
plun
un c
d'or
d'aff
s'app
lui f
fléch
un p
un l

DES ANCIENS MEXIQUAINS 153

Dans ce prétendu voyage des Mexiquains, on apperçoit des traces de l'entrée des Israélites dans le pays de Chanaan, & il se pourroit que ce peuple originaire du nord de l'Amérique, ou pour mieux dire du nord de l'Asie, ait eu quelques connaissances des vérités renfermées dans l'histoire des Hébreux, par quelques descendans des anciens Juifs, dispersés par les Assyriens,

V I T Z L I P U T Z L I.

Ce dieu étoit regardé par les Mexiquains comme la divinité des guerriers. On le représentait sous la figure d'un homme, assis sur un siège de couleur d'azur, ou plutôt placé dans un trône soutenu par un globe d'azur, qu'on appelloit le ciel; ce globe étoit traversé par deux bâtons, dont les extrémités se terminoient en têtes de serpens. L'idole étoit faite d'un bois précieux, elle avoit le front azuré, & par dessus le nez une bande bleue, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre: sa tête étoit couverte d'un casque de plumes de diverses couleurs, qui représentoient un oiseau, dont le bec & la crête étoient d'or bruni. Son visage avoit quelque chose d'affreux à la première vue. Sa main droite s'appuyoit sur une couleuvre ondoyante, qui lui servoit de canne: la gauche portoit quatre flèches, que les dévots révéroient comme un présent descendu du ciel, & elle soutenoit un large bouclier, orné de cinq plumes blan-

ches mises en croix. On ne doit pas douter que tous ces ornemens avaient leur signification mystérieuse. Le globe, par exemple, exprimait l'étendue de la puissance du dieu de la guerre.

TLALOCH.

Quelques auteurs confondent cette divinité avec Tescatilputza, dont nous allons parler. On croit que ces dieux étaient frères, & aussi unis ensemble, qu'égaux en pouvoir, ils n'avaient qu'une même volonté; c'est pourquoi les Mexiquains leur adressaient les mêmes prières, les mêmes remercimens, lorsqu'ils croyaient en avoir reçu quelques faveurs, & ne leur sacrifiaient qu'une même victime.

TESCATILPUTZA.

Ce dieu était celui de la pénitence & le plus redouté de tous les dieux; c'était à lui que les Mexiquains s'adressaient pour obtenir le pardon de leurs fautes, & ils l'invoquaient dans l'adversité, afin qu'il éloignât d'eux la peste & la famine, fléaux par lesquels il punissait ordinairement les crimes du genre humain. Dans certains temples, Tescatilputza était représenté sous la figure d'un homme assis majestueusement sur un trône, placé au milieu d'un autel fort élevé. Ses yeux irrités imprimaient la terreur, &

DES ANCIENS MEXIQUAINS. 155

son attitude paraissait menaçante. Son bras gauche soutenait un bouclier, d'où sortaient quatre dards, autour de quatre pommes de pins rangées en croix, & son bras droit levé semblait prêt à lancer un javelot qu'il tenait dans la main. Cette idole, peinte en noir, portait sur la tête une espèce de couronne de plumes de caille, &, pour lui conserver la vénération d'un peuple superstitieux, les prêtres l'entouraient d'un rideau rouge, sur lequel étaient dessinés des cadavres & des ossemens de morts. Dans d'autres temples, l'idole de Tescatilputza était faite d'une pierre noire, luisante & polie comme le marbre : elle portait de superbes pendans d'oreilles, & une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une plaque de même métal, qui lui pendait sur la poitrine. Un tuyau de cristal, long d'un demi-pied, lui perçait la lèvre inférieure, & l'on y attachait tantôt une plume verte & tantôt une bleue. De ses cheveux, tressés avec un cordon d'or, pendait une oreille, un peu souillée d'une espèce de fumée, qui représentait les prières des pécheurs & des affligés, & qui faisait entendre aux uns & aux autres qu'ils devaient avoir recours à la miséricorde divine, toujours disposée à exaucer leurs vœux. Dans sa main droite elle portait quatre flèches, pour faire connaître que les vengeances du ciel sont sans cesse suspendues sur la tête des méchans : sa droite tenait un miroir d'or poli, & si reluisant que tous les objets si

retravaient avec la plus grande exactitude , ce qui signifiait que l'idole voyait d'un seul coup-d'œil tout ce qui se passait dans l'univers. Sa tête était ornée de riches aigrettes, ses bras étaient chargés d'anneaux & de chaînes d'or : une pierre verte , fort précieuse , lui tenait lieu de nombril. On célébrait de quatre ans en quatre ans la fête de cette fausse divinité , par une espèce de jubilé , qui apportait un pardon général.

QUATZALCOALT.

Cette idole était particulièrement révérée par les Cholulans , peuples assez voisins de Mexico , & toutes les années son temple était rempli d'une quantité prodigieuse de pèlerins, qui s'y rendaient dévotieusement, de toutes les provinces de l'empire. Elle avait la taille d'un homme , mais avec une tête d'oiseau , qui avait le bec rouge , & sur ce bec, une crête & des verrues, avec plusieurs rangées de dents , & la langue en dehors. Sa tête était couverte d'une sorte de mitre , qui se terminait en pointe , & sa main était armée d'une faux. Tout son corps paraissait chargé de bijoux précieux , pour exprimer les richesses dont elle était distributrice , & son nom signifiait , serpent de plume riche. Les peuples de Cholula reconnaissaient Quatzalcoalt pour le dieu de l'air , & il leur tenait aussi lieu du Mercure & du Plutus des Romains. Ils le regardaient comme le fondateur de

leu DES ANCIENS MEXIQUAINS. 157
r ville capitale, comme l'instituteur des
pénitences, & l'auteur des sacrifices : les
dévots jeûnaient, & se tiraient du sang de la
langue & des oreilles pour obtenir ses faveurs.
C'était à cette divinité qu'on attribuait les
fameuses prédictions touchant la ruine de
l'empire du Mexique ; prédictions qui furent
suivies d'étranges prodiges, sans doute ima-
ginés, ou du moins exagérés par la crédu-
lité des peuples. Les marchands adoraient par-
ticulièrement Quatzalcoalt.

T A Z I.

Le mot *Tazi* signifie proprement la grande
mère. Cette divinité était née mortelle.
Vitz!lputzli, voulant la placer dans le ciel,
ordonna aux Mexiquains de la demander
pour reine à son père, qui était souverain
de Culhucacam. Quelque tems après ce dieu
barbare leur commanda de la tuer, de l'é-
corcher, & de couvrir un jeune homme de
sa peau : c'est ainsi qu'elle fut dépouillée
de l'humanité pour être élevée au rang des
dieux, & c'est de l'époque de cette affreuse
apothéose que les peuples du Mexique da-
taient la cruelle coutume d'immoler des
victimes humaines à leurs idoles.

AUTRES DIVINITÉS.

On fait monter à plus de deux mille les
idoles que les Mexiquains honoraient dans
leurs temples. « A peine, dit l'historien de la
» conquête du Mexique, y avait-il une rue qui

» n'eût son dieu tutelaire, & il n'y a point de
 » mal dont la nature se fait payer un tribut par
 » notre infirmité, qui n'eût son autel où
 » ils couraient pour y trouver le remède.
 » Leur imagination blessée se forgeait des
 » dieux de sa propre crainte, sans confi-
 » dérer qu'ils affaiblissoient le pouvoir des
 » uns par celui qu'ils attribuaient aux autres..»

Le dieu de la chasse avait long-tems habité
 parmi les hommes, & pendant son séjour
 sur la terre, la chasse avait été sa principale
 occupation. Lorsqu'on voulait célébrer sa
 fête, on ordonnait une chasse solennelle :
 l'idole du dieu était placée sur un autel au
 sommet d'une montagne, autour de laquelle
 on allumait quantité de feux. Des chaliéurs
 poussaient alors les animaux sauvages, qui,
 pour éviter les flammes, fuyaient du côté de
 l'autel, où d'autres chasseurs les assommaient
 devant l'idole, à qui ils en présentaient les
 cœurs palpitans. La chasse était terminée par
 des cris de joie & des chants d'allégresse : on
 reconduisait l'idole dans son temple, & l'on
 achevait de signaler par un festin la dévo-
 tion de cette journée.

Matlalcuia était la déesse de l'eau, & on
 la représentait couverte d'une chemise de
 couleur bleu céleste. Ometochtli était le dieu
 du vin.

De toutes les idoles adorées par les Mexi-
 quains, la plus chère à cette nation barbare,
 mais dont le culte était moins régulier, &
 n'avait que des jours solennels, était une

sta
 ch
 me
 jeu
 qui
 pre
 qu'
 en
 nie
 res
 les
 vill
 de
 app
 d'el
 Cer
 fern
 n'ét
 proc
 les
 rife
 que
 mén
 qu'à
 men
 tion
 par
 ques
 C
 vaic
 laic
 & p
 qu'or

DES ANCIENS MEXIQUAINS. 159

statue composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des hommes, moulues & pâtries avec le sang des jeunes enfans, des veuves & des vierges qui avaient été sacrifiés, & dont on avait présenté les cœurs au dieu Vitzliputzli. Lorsqu'elle avait été séchée soigneusement, on en faisait la consécration avec des cérémonies bizarres & des réjouissances extraordinaires, auxquelles assistaient non-seulement toutes les habitans de Mexico, mais aussi ceux des villes voisines. Les plus dévots s'empressaient de toucher cette idole avec la main, & d'y appliquer divers bijoux, qui empruntaient d'elle la vertu de préserver de tous les maux. Cette cérémonie achevée, la statue était renfermée dans le sanctuaire du temple, dont il n'était permis qu'aux principaux prêtres d'approcher, & dont l'entrée était interdite à tous les séculiers. Dans cette solemnité le pontife suprême bénissait un vase rempli d'eau, que l'on conservait précieusement dans le même lieu, & cette eau sacrée ne servait qu'à deux usages, l'un pour le couronnement de l'empereur, & l'autre pour l'élection du général des armées. On les arrosait par asperision, & l'on en faisait avaler quelques gouttes au général.

Comme cette idole avec le tems ne pouvait manquer de s'altérer, on la renouvelait quelquefois avec les mêmes formalités, & pour lors la vieille était mise en pièces, qu'on distribuait aux principaux seigneurs.

160 TEMPLES ET PRÊTRES
de la cour, & sur-tout aux officiers de l'armée,
comme un sûr préservatif contre tous les
accidens. Heureux qui pouvait obtenir un
morceau de cette précieuse relique !

CHAPITRE XI.

*Temples & Prêtres Mexiquains ; leurs Fêtes
& leurs Sacrifices.*

LA ville de Mexico contenait un grand nombre de magnifiques temples, qui avaient tous leurs tours, où l'on montait par des degrés. Outre la quantité prodigieuse d'autels, qui offraient les images & les statues des dieux, on y voyait plusieurs rangs de chapelles, qui servaient de sépultures pour les seigneurs, tandis que le commun du peuple était enterré dans les cours & dans les espaces voisins de ces édifices sacrés.

On entrait dans le grand temple de Vitzliputzli par une vaste place carrée & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs coulevres de relief, entrelassées de diverses manières au-dehors des murs, imprimaient de l'horreur, sur-tout en jettant les yeux sur le frontispice de la première porte, qui en était particulièrement chargé. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontrait une espèce de chapelle, qui n'était pas moins

mo
de
où
pac
arb
per
Ils
cun
mal
le n
reun
nift
cell
L
cun
ouv
Cha
tre
leur
elles
taien
rang
qu'o
men
adof
de l
en o
cher
si va
faien
fêtes
Au
gran

RÈS

l'armée,
ous les
venir un

s Fêtes

grand
avaient
par des
e d'au-
statues
ngs de
s pour
un du
e dans
rés.

Vitzli-
ermée
s cou-
verfes
naient
yeux
e, qui
Avant
ntrait
t pas
moins

MEXIQUAINS, &c. 161
moins affreuse : elle était de pierre, élevée
de trente degrés avec une terrasse en haut,
où on avait planté sur le même rang, d'es-
pace en espace, plusieurs troncs de grands
arbres taillés également, qui soutenaient des
perches qui passaient d'un arbre à l'autre.
Ils avaient enfilés par les temples à cha-
cune de ces perches, quelques crânes des
malheureux qui avaient été immolés, dont
le nombre, qu'on ne peut rapporter sans hor-
reur, était toujours égal, parce que les mi-
nistres du temple avaient soin de remplacer
celles qui tombaient par l'injure du tems.

Les quatre côtés de la place avaient cha-
cun des portes qui se répondaient, & étaient
ouvertes sur les quatre principaux vents.
Chaque porte avait sur son portail qua-
tre statues de pierre, qui semblaient par
leurs gestes montrer le chemin, comme si
elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'é-
taient pas bien disposés : elles tenaient le
rang de dieux liminaires, ou portiers, parce
qu'on devait les saluer en entrant. Les loge-
mens des sacrificateurs & des ministres étaient
adossés à la partie intérieure de la muraille
de la place, avec quelques boutiques qui
en occupaient tout le circuit, sans retran-
cher que fort peu de chose de sa capacité,
si vaste, que huit mille personnes y dan-
saient commodément, aux jours de leurs
fêtes solennelles.

Au centre de cette place s'élevait une
grande machine de pierre, qui, par un tems

Tome V.

L

162 TEMPLES ET PRETRES

ferrein, se découvrait au-dessus des plus hautes tours de la ville. Elle allait toujours en diminuant, jusqu'à former une demi-pyramide, dont trois des côtés étaient en glacis, & le quatrième soutenait un escalier; édifice somptueux, & qui avait toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur était de cent vingt degrés, & sa construction si solide, qu'elle se terminait en une place de quarante pieds en carré, dont le plancher était couvert fort proprement de divers carreaux de jaspe de toutes sortes de couleurs. Les piliers ou appuis d'une manière de balustrade, qui régnait autour de cette place, étaient tournés en coquille de limaçons, & revêtus par les deux faces de pierres noires semblables au jais, appliquées avec soin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc; ce qui donnait beaucoup d'agrément à cet édifice.

Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissait, deux statues de marbre soutenaient, d'une manière qui exprimait fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une forme extraordinaire. Plus avant une pierre s'élevait de cinq pieds de haut, taillé en dos d'âne, où on étendait sur le dos le misérable qui devait servir de victime, afin de lui fendre l'estomac & d'en tirer le cœur. Au-dessous de cette pierre, en face de l'escalier, on trouvait une chapelle, dont la structure était solide & bien entendue, couverte d'un toit de bois rare

& p
Vitz
de
U
mièr
l'ide
chap
mur
étaie
coul
un f
O
nes e
gran
du c
Il po
mes
pend
milie
blabl
était
late,
circo
Ou
du g
héréc
tres,
électi
jeune
jeune
foncti
fer le
dire,

MEXIQUAINS, &c. 163
& précieux, sous lequel était l'idole de
Vitzliputzi, sur un autel fort élevé, entouré
de rideaux.

Une autre chapelle, à gauche de la pre-
mière & de la même grandeur, renfermait
l'idole de Tlaloch. Le trésor de ces deux
chapelles était d'un prix inestimable : les
murailles & les autels de ces deux endroits
étaient couverts de pierres de différentes
couleurs, & de bijoux d'or & d'argent sur
un fond de plumes nuancées.

On comptait plus de cinq mille person-
nes entretenues par l'état; pour le service du
grand temple de Mexico. Le pontife suprême
du clergé Mexiquain, s'appelait *Topilzin*.
Il portait sur la tête une couronne de plu-
mes de différentes couleurs, aux oreilles des
pendans d'or enrichis d'émeraudes, & au
milieu de la lèvre un petit tuyau bleu, sem-
blable à celui dont le dieu de la pénitence
était orné. Il était revêtu d'une mante écar-
late, qu'il changeait suivant les fêtes & les
circonstances.

Outre ce chef, il y avait six sacrificateurs
du grand temple, dont la succession était
héréditaire, & chaque temple avait ses prê-
tres, qui étaient appelés à cet office par
élection, ou qui s'y consacraient dans leur
jeunesse, par un vœu particulier : alors ces
jeunes enfans étaient au rang des clercs. La
fonction ordinaire des prêtres était d'encen-
ser les idoles quatre fois le jour, c'est-à-
dire, au lever du soleil, à midi, au soleil

164 TEMPLES ET PRETRES

couchant & à minuit. A ces heures, le prêtre de semaine, revêtu d'une robe blanche, se mettait en marche au son lugubre des instrumens. Il arrivait devant l'autel, son encensoir à la main, & là, entouré de ses collègues, il prenait du feu, dans un grand brasier qui brûlait continuellement devant l'idole ; & , après y avoir jetté quelques grains d'encens, il l'encensait : ensuite on lui présentait un linge , dont il essuyait l'autel & les rideaux. Lorsque cette cérémonie était achevée, tous ces prêtres se retiraient dans quelque lieu secret, où par dévotion ils devaient se meurtrir la chair, & se tirer du sang de quelque partie du corps.

Ces ministres de la plus absurde idolâtrie, pratiquaient les austérités les plus surprenantes. On en remarquait qui jeûnaient cinq, six & même quelquefois dix jours de suite, sur-tout aux approches des fêtes solennelles. Pendant ces jeûnes rigoureux, les prêtres qui étaient mariés s'abstenaient de coucher avec leurs femmes ; & souvent les célibataires, pour plaire à leurs faux dieux, & s'ôter les moyens de rompre leurs vœux de continence, se privaient des parties que la nature a destinées à la génération. Tant d'actes de pénitence inspiraient aux Mexiquains un respect étonnant pour les ministres de leurs idoles, & ils ne cessaient de se dépouiller, en leur faveur, de ce qu'ils avaient de plus riche & de plus précieux, En reconnaissance ces prêtres, à chaque solennité, faisaient au peuple

des
voirs
l'obl
divin
L
des
depu
d'hu
pouv
sacer
fum
priété
parti
allai
les so
de le
moni
disai
& à f
comp
meux
tabac
fumé
dégot
riture
s'en
craint
affron
& fac
émoti
prop
la fol
faisai

des exhortations, qui roulaient sur les devoirs de la vie civile, & particulièrement sur l'obligation de présenter des offrandes aux divinités protectrices du pays.

Lorsqu'on procédait à la consécration des prêtres, l'usage était de les oindre depuis la tête jusqu'aux pieds, & même d'humecter leurs longs cheveux, qu'ils ne pouvaient couper pendant la durée de leur sacerdoce, avec une graisse de certain parfum noir, mêlé de résine, qui avait la propriété de faire croître les poils sur toutes les parties du corps. Les jours que ces ministres allaient sacrifier sur les montagnes, & dans les sombres cavernes, où résidaient la plupart de leurs idoles, ils se servaient pour ces cérémonies mystérieuses, d'une onction qui, disaient-ils, était propre à bannir la crainte & à fortifier le courage. Cette drogue était composée des fucs des reptiles les plus venimeux, mis en cendres, & broyés avec du tabac & des scorpions en vie, du noir de fumée & de la résine. Ils appellaient cette dégoûtante composition, le mets ou la nourriture des dieux; & ils prétendaient qu'en s'en frottant le corps, ils pouvaient sans crainte converser avec les mauvais génies, affronter la fureur des tigres & des serpens, & sacrifier leurs semblables sans la moindre émotion. Il se pouvait que ce mélange fût propre à la guérison de quelques maux; mais la folle superstition des Mexiquains, le leur faisait regarder comme un remède universel.

166 TEMPLES ET PRETRES

Dans l'enceinte du grand temple de Mexico, il y avait deux maisons de retraite, l'une pour les jeunes filles, entre douze ou treize ans, & l'autre pour les jeunes garçons, à peu près du même âge, ou même plus jeunes. Les filles, que l'on pourrait regarder comme les vestales du Mexique, portaient un habit blanc, & devaient avoir la tête rasée, excepté dans certains jours. Leur emploi était de préparer les viandes sacrées que l'on présentait aux idoles, c'est-à-dire, aux prêtres, à qui il n'était pas permis de rien manger qu'il n'eût été auparavant offert aux dieux. Ces alimens étaient une espèce de beignets, les uns pâtris en forme de mains & de pieds, d'autres en manière de tourteaux, ordinairement de maïs & de miel, dans lesquels on mêlait souvent des légumes & d'autres herbes. Ces vestales se levaient la nuit pour prier & pour se tirer du sang, dont elles devaient se frotter les joues; mais elles se lavaient aussitôt, avec de l'eau consacrée par les prêtres. Pendant les heures qu'elles n'étaient point occupées au service du temple, elles travaillaient à faire de la toile. Au reste, elles étaient élevées dans une si grande retenue, que les plus légères fautes ne s'expiaient que par des pénitences rigoureuses; & celles qui se trouvaient convaincues d'avoir forfait à leur honneur, étaient punies de mort comme à Rome. S'il arrivait que dans le temple un rat ou une souris fit quelque dégât, aussitôt on regardait ce signe comme un avertissement de la colère

du ciel, & l'on préjugeait qu'il était arrivé quelques désordres parmi les religieuses : on recherchait les coupables ; & , s'il s'en rencontrait quelques-unes, rien ne pouvait les garantir d'une mort cruelle. Ces jeunes personnes, presque toutes filles des plus grands seigneurs, demeuraient une année entière dans cette clôture, & au bout de ce tems, elles sortaient ordinairement pour se marier.

Dans le séminaire des garçons, le nombre des élèves était fixé à cinquante. Ils portaient leurs cheveux coupés en couronne, & ne les laissaient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille, mais plus longs par derrière, afin de pouvoir les mettre en tresses. Pendant l'année de leur clôture, ils étaient assujettis aux plus rigoureuses loix de la chasteté, de l'obéissance & de la pauvreté. Leurs principales fonctions consistaient à nettoyer le temple, à fournir de bois les brasiers qui brûlaient sans cesse devant l'idole, & à servir les prêtres dans les cérémonies sacrées. On en détachait tous les jours quelques-uns pour aller faire la quête dans les maisons de la ville ; & si la récolte ne leur paraissait pas suffisante, ils avaient droit de prendre ce qui leur était nécessaire pour se nourrir. Leur modestie était exemplaire, & ils n'auraient pas osé lever les yeux sur une femme. Un cilice blanc composait tout leur habit ; & à certains jours solennels, ils s'assembaient avec les prêtres dans un lieu environné de sièges, armés de cailloux pointus & de lancettes, avec les-

168 TEMPLES ET PRETRES

quels ils se tiraient du sang en l'honneur des idoles : ensuite ils ficheaient ces instrumens dans des boules de paille, attachées aux aréneaux du temple, afin qu'en les voyant, le peuple fût instruit de leur ardeur pour la pénitence, & de-là ils allaient se baigner dans un lieu appelé *Ezapan*, (Eau de sang.)

C'était au mois de mai qu'on célébrait la grande fête du dieu *Vitzliputzli*. Deux jours avant cette solemnité, deux vestales pétrifiaient avec de la farine de maïs, & du miel, une statue qui représentait cette divinité. Lorsqu'elle était magnifiquement parée, on la plaçait sur un trône de couleur d'azur, Le jour de la fête, aux premiers rayons du soleil, toutes les vestales, deux à deux, montraient au temple, vêtues de robes blanches, couronnées de maïs rôti, avec des bracelets de grains de maïs enfilés, le reste des bras couvert jusqu'au poignet, de plumes rouges, & les joues peintes de vermillon. Ces jeunes vierges prenaient ce jour-là le noms de sœurs de *Virzliputzli*; elles posaient sur un brancard l'idole de leur frère, dans la cour du temple : là les jeunes hommes s'en emparaient, & l'allaient placer au pied des grands degrés, où le peuple venait en foule l'adorer, en se jettant un peu de terre sur la tête. Alors on allait processionnellement jusqu'à une montagne, qui portait le nom de *Chapultepeque*, où l'on faisait un sacrifice, & après deux autres stations, on revenait à *Mexico*, après avoir parcouru en moins

de c
cher
raien
char
avec
gran
mon
tions
odor
Ceci
prêtr
avait
la fê
beau
vesta
raien
Ces
prêtr
main
étaie
solen
sacrif
myste
avec
larm
tion,
car o
& la
pas d
nour
perm
L'e
moni

de quatre heures, plus de quatre lieues de chemin. Au retour les jeunes hommes portaient le brancard au lieu où ils s'en étaient chargé, & ils l'élevaient au haut du temple avec des cordes & des poulies, au bruit d'un grand nombre d'instrumens. C'était dans ce moment que le peuple redoublait ses adorations, & qu'il parsemait de roses & d'herbes odoriférantes, tous les environs du temple. Ceci fait, les vestales venaient présenter aux prêtres de petits morceaux de la pâte qui avait servi à former l'idole, & qui avaient la forme d'os ; ils étaient consacrés avec beaucoup de cérémonies, pendant que les vestales figuraient quelques danses, & chantaient des cantiques à la gloire de l'idole. Ces parcelles de pâte étant consacrées, les prêtres faisaient approcher les victimes humaines, qui, nous frémissons de le dire, étaient toujours en grand nombre dans cette solennité, & ils consumaient leur barbare sacrifice : ils distribuaient au peuple ce pain mystérieux ; chacun en recevait un morceau avec une apparence de piété qui allait jusqu'aux larmes, & il le mangeait avec la même dévotion, croyant de manger *la chair de son dieu* : car on appelait ces parcelles de pâte, *les os & la chair de Vitzliputzli*. On ne manquait pas d'envoyer aux malades de cette salutaire nourriture, qui était la première qu'il était permis de prendre dans cette journée.

L'espèce de rapport que cette étrange cérémonie a avec le plus auguste de nos sacremens,

170 TEMPLES ET PRETRES

nous engage à citer le père Acoſta, de qui nous avons tiré ce récit. (Herrera, chap. 17; Acoſta, liv. 5, chap. 24.) Ce religieux inſiſte avec d'autant plus de force ſur ce détail, qu'il découvre une preuve de la ſainteté même de nos inſtitutions, dans la malice de l'eſprit d'erreur à les contrefaire : « Par cela » ſeul, dit-il, on voit clairement vérifié que » ſatan s'eſſorce autant qu'il peut, d'uſurper » pour ſoi l'honneur & le ſervice qui eſt dû à » Dieu ſeul, quoiqu'il y mêle toujours ſes » cruautés & ſes ordures. »

Depuis le neuf mai juſqu'au dix-neuf du même mois, les Mexiquains employaient ce tems à la pénitence, afin de ſe préparer à recevoir dignement le pardon de leurs péchés. La veille du grand jour qu'on devait célébrer la fête de Teſcatilputza, dont nous avons déjà parlé, le prêtre de ce dieu ſe dépouillait de ſes anciens habits, pour en prendre d'autres, qui lui étaient envoyés par les plus grands ſeigneurs de Mexico, qui, ainſi que tout le peuple, venaient dans ce moment implorer la miſéricorde de la terrible divinité qu'ils ſervaient. Toutes les portes du temple s'ouvraient en faveur des pécheurs repentans. Un miniſtre de Teſcatilputza ſortait du ſancruaire & ſonnait du cor, en ſe tournant vers les quatre parties du monde, comme s'il eût voulu appeler tous les hommes à la grande ſolemnité qui ſe préparait : après quoi, prenant de la pouſſière, il en mettait un peu ſur ſa langue, en regardant & montrant le

ciel. Aussi-tôt tous les assistans imitaient le prêtre, & l'on n'entendait plus que cris & gémissemens. Chacun, dans l'attitude la plus humiliée, confessait ses péchés & en demandait la remission. Ces larmes duraient pendant huit jours, & le neuvième, qui était proprement celui de la fête, on portait en procession l'idole du dieu de la pénitence, environnée de branches de manghey, qui sont toutes garnies de piquans : le dieu était dans une machine, assez semblable à une litière & fermée avec des rideaux. Quatre prêtres, le visage barbouillé de noir, & les cheveux gras & tressés avec des cordons blancs, le portaient sur leurs épaules : deux autres prêtres lui offraient de l'encens, tandis que le peuple se frappait les épaules avec un fouet de cordes. Au retour, le temple se trouvait parsemé de fleurs, & chacun se retirait chez soi, pour se remettre de la fatigue qu'il venait d'essuyer, après avoir offert à l'idole quelque présent, suivant ses facultés & sa dévotion. Le soir du même jour, on retournait au temple, où l'on assistait au sacrifice du malheureux captif qui avait eu l'honneur d'être choisi pour représenter pendant l'année, le dieu de la pénitence. Cette fête se terminait comme toutes les autres, par des danses, des chants & des festins.

La fête du jubilé qui se célébrait tous les quatre ans, n'était autre chose que celle de la pénitence, excepté qu'elle était chargée d'un plus grand nombre de cérémonies, &

172 TEMPLES ET PRETRES

qu'on y donnait le barbare spectacle de l'assassinat d'une plus grande quantité de victimes. On plaçait quelques mets devant l'idole de Tescatilputza, & les jeunes gens, d'une distance marquée, couraient pour s'en saisir; il y avait des prix pour les quatre premiers qui arrivaient au but, & jusqu'à l'année suivante, ils jouissaient de quelques distinctions. D'autres se faisaient une espèce de défi, à qui monterait le premier, tout d'une course, au sommet du temple. Le principal objet de cette fête, après le pardon des péchés, était de demander de l'eau, & c'est pour cela que la fête du jubilé était appelée *Toxcoalt*, mot qui signifie sécheresse.

Les marchands avaient beaucoup de dévotion pour le dieu Quatzalcoalt, & chaque année ils célébraient sa fête, avec une grande magnificence. Quarante jours auparavant, ils achetaient un esclave, le mieux fait qu'ils pouvaient trouver, & jusqu'au moment où il devait tomber sous le couteau du sacrificeur, il avait l'honneur de représenter la divinité du commerce. Pour le préparer à cet auguste rôle, on le lavait dans le *lac des dieux*; car c'est ainsi qu'on appelait l'eau dans laquelle il devenait propre à cette fatale apothéose. On l'ornait de bijoux, & on lui donnait de superbes habits. Il passait dans les plaisirs & dans les festins le tems de sa triste immortalité, on l'adorait même; mais afin qu'il n'oubliât pas sa fatale destinée, deux ministres de l'idole, neuf jours avant le sacri-

fic
de
tin
S'il
boi
qui
me
flex
la c
gra
mo
on
aux
au l
des
de
tam
peu
la n
pell
I
trou
cell
pare
qu'o
chap
dan
leur
s'ar
les
téz
sieu
de

fiée, lui annonçaient combien il avait encore de tems à vivre. Il devait se résigner à sa destinée, & attendre son sort avec tranquillité. S'il devenait chagrin, les prêtres lui faisaient boire quelques coups d'une certaine liqueur, qui, en lui rendant la gayeté, ne lui permettait pas de s'abandonner à aucune réflexion. Le jour de la fête on l'adorait pour la dernière fois, on brûlait devant lui une grande quantité d'encens; à minuit on l'immolait, & après lui avoir arraché le cœur, on le présentait à la lune, & on le jetait aux pieds de l'idole: le corps était précipité au bas du temple, & la fête se terminait par des danses & par un grand festin. Les prêtres de Quatzalcoatl étaient chargés de battre le tambour dans la ville, pour annoncer au peuple qu'il était tems de se retirer, & de la même façon, à la pointe du jour, ils appellaient les ouvriers au travail.

Dans toute l'antiquité payenne, on ne trouve point d'idolâtrie aussi étendue que celle des Mexiquains, & l'on ne peut comparer leurs sacrifices barbares, qu'à ceux qu'offraient à leurs fausses divinités les Carthaginois & les Chananéens. Ces Indiens dans leurs guerres épargnaient, autant qu'il leur était possible, le sang des ennemis, & s'attachaient à faire des prisonniers, afin de les immoler paisiblement à leurs dieux. Motézuma avoua à Fernand Cortez, que plusieurs fois il aurait pu conquérir la province de Tlascala, mais qu'il s'était refusé cette

174 TEMPLES ET PRETRES

gloire dans la crainte de manquer d'ennemis, c'est-à-dire, dans la crainte de manquer de victimes pour ses affreux sacrifices.

Lorsque les Mexiquains devaient célébrer une de leurs abominables fêtes, on faisait conduire les captifs au temple par une nombreuse garde. Un prêtre sortait du sanctuaire, vêtu d'une robe blanche, bordée par le bas de gros flocons de fil, & portait dans ses bras une idole, composée de farine de maïs & de miel, dont les yeux étaient formés de pierres vertes, & les dents de grains de maïs. Le prêtre descendait avec précipitation les degrés du temple; & tenant toujours l'idole entre ses bras, il montait sur une grande pierre, & là se tournant vers les captifs, il leur montrait la statue, en disant: *C'est ici votre dieu*: ensuite descendant par un escalier opposé à celui par lequel il était monté, il se mettait à la tête des captifs, pour se rendre au lieu de l'exécution, où les ministres du sacrifice les attendaient. Ces sacrificateurs étaient au nombre de six, quatre pour tenir les pieds & les mains, le cinquième pour la gorge, & le topilzin pour ouvrir le ventre. On étendait successivement chaque victime sur une pierre aiguë; le prêtre de la gorge lui passait un collier de bois, de la forme d'un serpent replié en cercle, & les quatre autres sacrificateurs lui tenaient les pieds & les mains. Alors le topilzin armé d'un couteau de caillou, fort large & fort tranchant, appuyait le bras gauche sur son

estor
droit
rait
peur
exéc
du h
autre
avai
ces t
men
qu'à
ques
Pe
Velin
honn
plu
taien
se ré
ville
partic
présen
reçev
peau
sang.
chessé
Da
que la
le sa
attach
pierre
tous l
bourr
non-f

MEXIQUAINS, &c. 175

estomac, & lui ouvrant le sein, de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il présentait au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait. Après cette terrible exécution, le corps de la victime était jetté du haut en bas de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds; & ceux qui avaient livré le captif aux prêtres, enlevaient ces tristes restes pour les manger solennellement avec leurs amis. Les historiens attestent qu'à Mexico, un seul sacrifice coûtait quelquefois la vie à plus de vingt mille captifs.

Pendant les fêtes qu'on nommait *Racaxipe Velizli*, c'est-à-dire, écorchement des hommes, les prêtres écorchaient réellement plusieurs captifs, & de leurs peaux ils revêtaient autant de ministres subalternes, qui se répandaient dans tous les quartiers de la ville, en dansant & en chantant. Chaque particulier était obligé de leur faire quelque présent; & ceux qui ne leur offraient rien, recevaient au visage un coup du coin de la peau, qui leur laissait quelques traces de sang. Ces courses étaient une source de richesses pour les prêtres.

Dans une autre fête, non moins horrible que la précédente, il se faisait un défi entre le sacrificateur & la victime. Le captif, attaché par un pied à une espèce de roue de pierre, paraît avec une épée & une rondache, tous les coups que tâchait de lui porter son bourreau. Si le captif demeurait vainqueur, non-seulement il échappait à la mort, mais

176 **TEMPLES ET PRETRES, &c.**
inême il recevait des Mexiquains tous les honneurs que ce peuple avait coutume d'accorder aux plus illustres de ses guerriers, & le vaincu servait de victime.

Dans les grands temples de l'empire, on nourrissait pendant toute l'année un esclave qui representait la principale idole, & dont le règne se terminait par le sacrifice de sa vie.



CHAPITRE

Cou
L
choi
quar
être
cédé
l'em
» ob
» tro
» ou
» en
» qu
» ne
» vai
» tri
» mi
» cor
» gu
» apr
» teu
» imp
» d'u
» la m
» gau
» le s

CHAPITRE XIII.

*Couronnement des Rois, Naissances, Mariages,
& Cérémonies funèbres des Mexiquains.*

LES empereurs du Mexique furent d'abord choisis par le peuple , & ensuite on désigna quatre électeurs pour les élire. Ils devaient être jeunes & courageux. Avant que de procéder à la cérémonie de son couronnement, l'empereur nouvellement élu : « Se trouvait » obligé de sortir en campagne à la tête de ses » troupes, & de remporter quelques victoires, » ou de conquérir quelque province sur les » ennemis de l'empire ou sur les rebelles, avant » que d'être couronné & de monter sur le trône. Aussi-tôt que le mérite de ses exploits l'avait fait paraître digne de régner, il revenait triomphant dans la ville capitale. . . . Les ministres, les sacrificateurs & les nobles l'accompagnaient jusqu'au temple du dieu de la guerre, où il descendait de sa litière, & après les sacrifices . . . les princes & les électeurs mettaient sur lui l'habit & le manteau impérial. Ils lui armaient la main droite d'une épée, garnie de pierres à fusil, qui était la marque de la justice. Il recevait de la main gauche un arc & des flèches, qui désignaient le souverain commandement sur les armées :

178 COURONNEMENT DES ROIS,

» & alors le roi de Tézucco lui mettrait la cou-
 » ronne sur la tête ; ce qui était la fonction
 » privilégiée du premier électeur. Un des prin-
 » cipaux magistrats faisait ensuite un long dis-
 » cours , par lequel il congratulait le prince au
 » nom de l'empire..... il y mêlait quelques
 » instructions , dans lesquelles il représen-
 » tait les soins & les obligations que la cou-
 » ronne impose , l'attention qu'il devait
 » avoir au bien & à l'avantage de ses peu-
 » ples , &c. »

Le topilzin, ou le pontife suprême, revêtu
 de tous ses ornemens pontificaux , donnait
 ensuite l'onction sacrée à l'empereur. Il se
 servait pour cet usage d'une liqueur épaisse
 & noire comme de l'encre : il bénissait le
 nouveau monarque en lui jettant quatre fois
 de l'eau consacrée sur la tête , & lui passait
 un capuchon sur lequel on avait peint des os
 & des têtes de morts. Les autres ornemens
 dont il l'aidait à se revêtir , étaient un habit
 noir & un autre bleu , peints comme le capu-
 chon , sans doute pour lui faire ressouvenir
 que les rois , ainsi que leurs sujets , sont
 soumis à l'empire de la mort. Lorsque l'em-
 pereur était entièrement habillé , on le frot-
 tait de quelques drogues , qui avaient , disait-
 on , la vertu de le garantir des maladies &
 des effets dangereux des sortilèges , & il
 allait offrir de l'encens à Vizliputzli : c'était
 devant l'autel de ce dieu , qu'entre les mains
 du grand-prêtre , il jurait de maintenir la
 religion de ses ancêtres , d'observer les loix

N
 & le
 ses f
 jurai
 répar
 plie
 ne d
 point
 » de
 » qu
 » pe
 » fer
 » tan
 » son
 » les
 » tom
 » fre
 » leu
 Le
 du m
 gieuf
 le ma
 restit
 en de
 où un
 tions
 nait
 mant
 par u
 volon
 tourn
 leurs
 leur
 du fo

NAISSANCES, MARIAGES, &c. 179

& les coutumes du royaume, & de traiter ses sujets avec douceur & avec bonté. Il jurait aussi que, tant qu'il règnerait, le soleil répandrait sa lumière sur l'empire, que les pluies tomberaient à propos, que les rivières ne déborderaient point, & qu'il n'y aurait point de stérilité. « Ce pacte, dit l'auteur » de la conquête du Mexique, a véritablement » quelque chose de bizarre.... néanmoins on » peut dire que ses sujets prétendaient par ce » serment, engager leur prince à régner avec » tant de modération, qu'il n'attrirât point de » son chef la colère du ciel, n'ignorant pas que » les châtimens & les calamités publiques, » tombent souvent sur les peuples, qui souffrent pour les crimes & pour les excès de » leurs rois. »

Les prêtres Mexiquains étaient les ministres du mariage; mais avant cette cérémonie religieuse, on devait signer un acte, par lequel le marié, en cas de divorce, s'obligeait à restituer les biens que sa femme lui apportait en dot. On se rendait ensuite au temple, où un des sacrificateurs faisait diverses questions aux parties contractantes. Alors il prenait d'une main le voile de la femme & la mante du mari, & il les nouait ensemble par un coin, afin de marquer l'union des volontés. Ceci fait, les nouveaux époux retournaient à leur maison, accompagnés de leurs parens, de leurs amis & du sacrificateur, & là, après avoir fait sept fois le tour du foyer, ils se plaçaient devant le feu, afin

180 COURONNEMENT DES ROIS,
d'en recevoir également la chaleur ; ce qui
achevait de donner la perfection au mariage.
Il faut ajouter à ce détail , que le marié de-
vait produire deux vieillards pour témoins
de son côté , & la femme deux vieilles ma-
trônes ; & qu'à l'entrée de la nuit , une
certaine entremetteuse, accompagnée d'autres
femmes , portant des flambeaux , chargeait
la mariée sur son dos , & la portait au logis
du marié. Ces fêtes se terminaient toujours
par des festins.

Dans la province de Tlascala , avant la
cérémonie du mariage on rasait la tête aux
futurs époux , pour leur apprendre , dit-on,
que le tems était venu de renoncer aux amu-
semens de l'enfance. Dans le Méchoacan ,
la mariée devait toujours regarder fixement
son époux pendant la célébration , sans quoi
il aurait manqué quelque chose à la perfec-
tion de cette alliance. Dans une autre pro-
vince on feignait d'enlever le mari , & de lui
faire violence , pour l'engager à procréer des
ensans : dans celle de Panuco , les maris
achetaient leurs femmes , pour un arc , deux
flèches & un filet : ils devaient passer un an
avec leur beau-père , sans oser lui adresser
la parole ; & une fois devenus père , ils étaient
contraints de s'éloigner du lit nuptial pendant
deux années. Les habitans d'une autre con-
trée , qu'on appelait les Macatecas , passaient
les vingt premiers jours de leur mariage ,
dans les jeûnes & dans les prières , sans
doute pour attirer les bénédictions du ciel

NAISSANCES, MARIAGES, &c. 181
sur l'union qu'ils venaient de contracter.

Le divorce était fort fréquent au Mexique, & les mariages se rompaient sans autorité de juges, sans procédure, & par conséquent avec beaucoup de facilité. La femme emmenait avec elle les filles, & le mari se chargeait des garçons; mais une loi de l'état leur défendait, sous peine de la vie, de se réunir après le divorce: unique & faible moyen que les législateurs avaient trouvé contre l'inconstance des Mexiquains! Les adultères convaincus de leur crime, étaient lapidés; mais afin de diminuer le nombre des coupables, le gouvernement souffrait les femmes publiques, & autorisait les maisons de débauche.

On présentait aux prêtres tous les enfans nouvellement nés, & ces ministres des autels leur faisaient une espèce d'exhortation sur les misères attachées à la condition humaine. S'ils étaient fils de nobles Mexiquains, on leur mettait à la main droite une épée, & à la gauche un bouclier, armes conservées dans le temple pour cette seule cérémonie: s'ils étaient fils d'artisans, à la place de l'épée & du bouclier, on leur faisait soutenir quelque outil de mécanique. Après ce préliminaire, le prêtre plaçait l'enfant sur l'autel de l'idole, & lui tirait un peu de sang des oreilles & des parties naturelles, avec une pointe d'épine. Le quatrième jour de la naissance de l'enfant, on le plongeait dans une cuve d'eau, & trois petits garçons, âgés seule-

182 COURONNEMENT DES ROIS ;

ment de trois ans, prononçaient à haute voix le nom qu'il devait porter. Au bout de vingt jours on le présentait au temple, avec une offrande pour les idoles, & c'était dans ce moment qu'on décidait quelle profession on lui ferait suivre. A quinze ans, les enfans destinés au sacerdoce passaient entre les mains des prêtres, &, à pareil âge, ceux qui embrassaient le parti des armes commençaient leurs exercices.

La jeunesse Mexiquaine était fort sévèrement élevée, & l'on n'épargnait aucun soin pour lui inspirer le goût de la sobriété. Depuis la plus tendre enfance, jusqu'à l'âge où le corps a enfin acquis toutes ses forces, d'année en année, on augmentait la dose de nourriture. Jamais on ne permettait qu'un enfant fût oisif ; à quatre ans on commençait à l'attacher à quelqu'exercice proportionné à sa faiblesse. Les châtimens suivaient le développement de la raison, & l'on n'en venait à ces extrémités qu'après avoir long-tems & inutilement employé les menaces & les représentations. Les fautes à neuf ans, étaient punies par les piquûres d'épines : à dix ans, on se servait du bâton. A onze ans, on faisait entrer dans le nez du coupable de la fumée d'*Axi-fée*, ce qui lui causait des douleurs insupportables ; & si ce châtiment ne produisait aucun effet sur lui, on le liait nud, & on l'exposait aux chaleurs du soleil & aux injures de l'air, pendant toute une journée. Les jeunes gens qui s'enyvraient, étaient pu-

NAISSANCES, MARIAGES, &c. 183
nis de mort ; mais ces excès étaient permis
aux vieillards.

Il y avait dans toutes les provinces de
l'empire, des écoles publiques, où l'on en-
seignait tous les exercices qui pouvaient for-
mer les citoyens, suivant les différentes classes
où le sort les avait placés. Les jeunes gens y
apprenaient à déchiffrer les caractères & les
figures dont les écrits Mexiquains étaient
composés, & l'on exerçait leur mémoire en
leur faisant retenir des chansons historiques,
qui contenaient les grandes actions de leurs
ancêtres, & les louanges de leurs dieux. On
leur donnait des règles de modestie & de poli-
tesse, & il y avait même une manière de
marcher & d'agir, dont on développait les
premiers élémens. Ces élèves étaient ensuite
livrés aux exercices violens : ils éprouvaient
leurs forces à la lutte, & à lever des fardeaux :
ils apprenaient à se servir de l'épée & de la
massue, à lancer un dard, & à tirer de l'arc
avec force & justesse ; mais sur-tout les maîtres
n'épargnaient rien pour leur apprendre à sup-
porter la fatigue, la faim, la soif, avec une
patience vraiment héroïque. En sortant de
ces collèges, ceux qui se destinaient à la
guerre, passaient à l'armée, où ils n'étaient
reçus qu'en qualité de *tamènes*, c'est-à-dire, de
porte-faix ; parce qu'ils étaient obligés de por-
ter leur bagage sur leurs épaules, autant pour les
accoutumer à la peine, que pour mortifier leur
orgueil. Cette méthode ne ferait peut-être pas
à rejeter dans les pays les mieux policés.

184 COURONNEMENT DES ROIS,

Les jeunes Mexiquaines étaient élevées avec beaucoup plus de douceur.

Nous avons remarqué que les Mexiquains croyaient l'ame immortelle, & cette créance dirigeait toutes les cérémonies de leurs funérailles. La dernière volonté des mourans fixait le lieu de la sépulture. Les uns voulaient être enterrés dans leurs héritages, ou dans la cour de leurs maisons: d'autres, à l'imitation de leurs empereurs, faisaient déposer leurs corps dans les cavernes des montagnes, & quelques-uns ordonnaient qu'on les brûlât avec leurs habits & ce qu'ils avaient de plus précieux, & que ces cendres fussent déposées dans un temple. Aussitôt qu'un Mexiquain était expiré, on appelait des prêtres qui le plaçaient à terre, assis à la manière du pays, & le revêtaient de ses plus riches habits. Dans cette posture, ses parens & ses amis venaient le visiter & lui faire des présens. Si c'était un grand seigneur, on portait son corps au temple avec beaucoup de pompe & un grand cortège. Les prêtres venaient à sa rencontre avec leurs encensoirs, & chantaient, d'un ton lugubre, des hymnes funèbres, accompagnées de flûtes. Le prêtre domestique était sacrifié, ainsi que les principaux officiers de la maison, & on les tuaient promptement, afin qu'ils fussent servir leur maître dans l'autre monde. Lorsqu'on brûlait le corps, un prêtre, couvert d'un habit extraordinaire, recueillait soigneusement ses cendres,

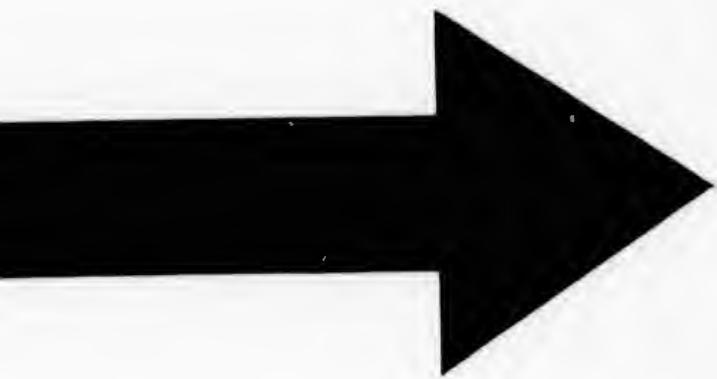
NA

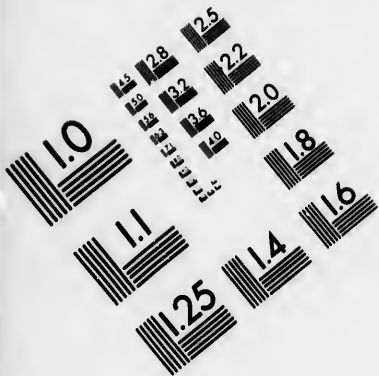
Lor
malad
les de l
Aussi-t
un deu
invitée
des pré
près av
pour le
plaçait
salle d
dant q
& de g
de ses
garde,
On lui
émerau
dix-sep
ne avai
on plaç
fentait
montra
vrait le
perles
cérém
cier qu
l'emplo
les parf
que le
se fit p
une rou
que ma
corps a

NAISSANCES, MARIAGES, &c, 185

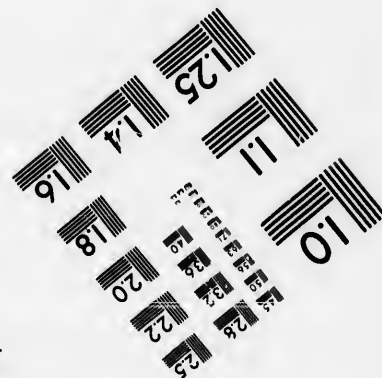
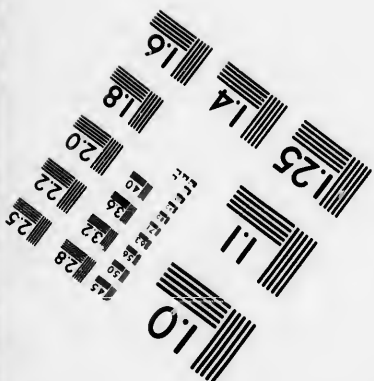
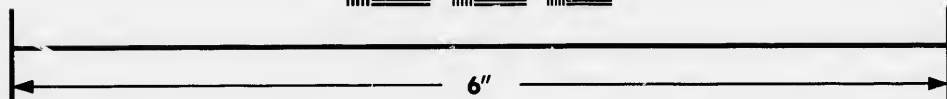
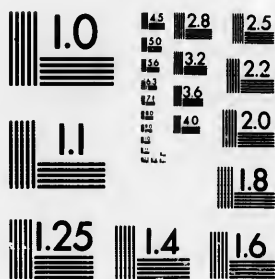
Lorsque l'empereur paraissait atteint d'une maladie mortelle, on couvrait toutes les idoles de l'empire, jusqu'à sa mort ou sa guérison, Aussi-tôt qu'il était expiré, on ordonnait un deuil général, & toute la noblesse était invitée à ses funérailles. C'était en présence des premiers seigneurs qui arrivaient, qu'après avoir lavé le corps & l'avoir parfumé, pour le garantir de toute pourriture, on le plaçait assis sur une natte, dans la principale salle de son palais, & il y était gardé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs & de gémissemens. On coupait une poignée de ses cheveux, qui se conservait sous une garde, pour l'usage qu'on en devait faire. On lui mettait dans la bouche une très-grosse émeraude, & on lui chargeait les genoux de dix-sept couvertures très-riches, dont chacune avait son allusion, & par-dessus lesquelles on plaçait la devise de l'idole qu'il représentait de son vivant, ou pour laquelle il montrait le plus de dévotion. On lui couvrait le visage d'un masque, enrichi de perles & de pierres précieuses. Après ces cérémonies préliminaires, on sacrifiait l'officier qui avait exercé pendant son règne l'emploi d'allumer les lampes & de brûler les parfums dans le palais, afin que le voyage que le monarque venait d'entreprendre ne se fît point au milieu des ténèbres, ni dans une route où son odorat fût blessé par quelque mauvaise odeur. Ensuite on portait le corps au grand temple; & tandis que le con-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



186 COURONNEMENT DES ROIS,

voï était en marche, tous ceux qui composaient le cortège ne cessaient de donner les marques de la plus vive affliction, par leurs cris & par des chants lugubres. Les grands de l'état & les chevaliers étaient armés, & les domestiques du palais portaient des masses, des enseignes & des panaches. On trouvait dans la principale cour du temple un bûcher allumé, où le pontife suprême, après certaines prières & des invocations, jettait le corps du feu empereur, avec tous les ornemens dont il était couvert, & dans le même instant, les officiers jettaient aussi dans le brasier leurs armes, leurs enseignes & leurs panaches, avec un chien, destiné à annoncer par ses aboyemens l'arrivée de l'empereur dans tous lieux où il devait passer. Alors on commençait le grand sacrifice, dont les victimes devaient être au moins au nombre de deux cents: on leur ouvrait d'abord la poitrine, & on leur arrachait le cœur, qui était jetté au milieu des flammes, & les corps étaient déposés dans des charniers particuliers, sans qu'il fût permis de manger leur chair. Une garde nombreuse veillait pendant toute la nuit autour du bûcher. Le lendemain on ramassait les cendres du corps, sur-tout les dents, & l'émeraude qu'on lui avait mise dans la bouche. Ces respectables dépouilles étaient placées dans un vase, que les prêtres allaient porter processionnellement à la montagne de Chapulteèque, & qu'ils déposaient sous une petite

ROIS,
ui compo-
donner les
, par leurs
Les grands
armés, &
des masses,
n trouvait
un bûcher
après cer-
jettait le
les orne-
le même
Si dans le
seignes &
, destiné
arrivée de
vait passer.
sacrifice,
au moins
r ouvrait
rachait le
flammes,
des char-
permis de
nombreuse
autour du
es cendres
émeraude
uche. Ces
cées dans
orter pro-
Chapul-
une petite

NAISSANCES, MARIAGES, &c. 187

voûte, ornée & peinte bizarrement, avec la poignée de cheveux dont on a déjà fait mention, & un autre toupet qui avait été coupé au même prince le jour de son couronnement. L'entrée de cette voûte était ensuite bouchée avec beaucoup de soie, & l'on plaçait devant une statue de bois, qui représentait la figure du mort. Les quatre jours suivans, les femmes, les filles & les plus zélés serviteurs du monarque, allaient poser de riches offrandes devant cette représentation. Le cinquième jour les prêtres sacrifiaient quinze esclaves, le vingtième ils en égorgèrent cinq, trois le soixantième, & neuf vingt jours après; ce qui terminait la cérémonie.

Les obsèques du cacique de Méchoacan, prince dont la puissance n'était que fort peu inférieure à celle de l'empereur du Mexique, se célébraient avec des singularités qui méritent d'être rapportées. Lorsque ce cacique se sentait proche de sa fin, sa première attention était de nommer entre ses fils, celui à qui il voulait laisser la couronne. Cet héritier désigné assemblait aussitôt tous les officiers de son père, & les principaux seigneurs de la province, qui venaient lui rendre hommage & lui apporter quelques présens, ce qui passait pour une reconnaissance de ses droits. L'appartement du vieux cacique était fermé avec soie; on plaçait sur la porte sa devise & ses armes, & il n'était plus permis à

188 COURONNEMENT DES ROIS,
personne de faire sa cour à l'ancien maître.
Dès qu'il avait rendu le dernier soupir ,
tous les seigneurs convoqués s'assembloient
pour pousser les plus affreux gémissemens.
Après cette scène lugubre , on leur ouvrait
l'appartement du mort ; ils y entraient , &
chacun le touchait de la main , & lui jettait
sur le corps quelques gouttes d'une eau par-
fumée. On lui mettait sa chaussure de peau
de chevreuil , réservée pour les seuls caciques ;
on lui attachait aux genoux des sonnettes
d'or ; des anneaux aux doigts , des bracelets
d'or aux poignets , une chaîne de pierres
précieuses au cou , & des pendans d'oreilles.
On lui couvrait les lèvres de pierreries , & les
épaules de superbes tresses de plumes : ainsi ha-
billé , on le plaçait assis sur une litière décou-
verte , avec un arc & des flèches d'un côté , &
de l'autre la représentation de l'idole pour la-
quelle il avait montré le plus de dévotion
pendant sa vie. Le successeur nommait alors
les officiers qui devaient aller servir son père
dans l'autre monde ; & pour fortifier ces
malheureuses victimes contre la crainte &
les faiblesses de la nature , on prenait soin
de leur faire avaler quelques verres d'une
certaine liqueur , dont la vertu était de ren-
dre insensible jusqu'à un certain point : sept
femmes , choisies entre les plus distinguées
de l'état , tombaient sous le couteau des
prêtres ; la première , pour être la gardienne
de tout ce que le défunt cacique emportait
de plus précieux dans l'autre monde ; la

sec
tro
aut
Ch
de
non
don
fice
plus
le
la t
vra
tir
com
ven
litiè
par
char
défu
tous
des
Le p
ce m
mes.
conv
palai
de la
les c
super
quatr
prépa
vre ,
bient

NAISSANCES, MARIAGES, &c. 189

seconde, pour lui présenter la coupe ; la troisième, pour laver son linge, & les quatre autres, pour divers emplois particuliers. Chaque ordre de la province était obligé de fournir une victime, outre le grand nombre d'esclaves qu'on rassemblait pour donner de l'éclat à cet abominable sacrifice. On lavait ces malheureux avec la plus grande exactitude, on leur teignait le visage en jaune, on leur mettait sur la tête une couronne de fleurs, & ils ouvraient la marche funèbre; on faisait retentir les instrumens d'os & de coquilles, comme dans une fête de joie. Après eux, venait la famille du cacique, & ensuite la litière, sur laquelle le mort reposait, portée par les plus grands seigneurs du pays, qui chantaient d'un ton lugubre les louanges du défunt, & cette marche était fermée par tous les domestiques du palais, portant des enseignes & des éventails de plumes. Le peuple formait un cercle autour de tout ce monde, & veillait à la garde des victimes. C'était au milieu de la nuit que le convoi commençait à sortir des cours du palais, & il passait par les plus larges rues de la ville, qui avaient été nettoyées avec les cérémonies les plus bizarres & les plus superstitieuses. Arrivé au temple, on faisait quatre fois le tour du bûcher, qui avait été préparé par les prêtres pour brûler le cadavre, qu'on plaçait au sommet, & qui était bientôt en proie aux flammes. Pendant ce

190 COURONNEM. DES ROIS, &c.
tems, on sacrifiait les victimes, & sans les ouvrir, on les enterrait derrière les murs du temple. Quand le jour commençait à paraître, les prêtres ramassaient soigneusement les cendres & les os du cacique; ils y joignaient l'or fondu & les pierreries calcinées, & de ces tristes restes, avec plusieurs sortes de pâtes, ils en composaient une statue de grandeur humaine, qu'ils ornaient de plumes, de colliers, de bracelets, de sonnettes d'or; & armée d'un arc, de flèches & d'un bouclier, ils la présentaient ainsi aux adorations du peuple. Ensuite les mêmes sacrificateurs faisaient une fosse au pied des degrés du temple, & plaçaient la statue sur un superbe lit, & autour d'elle ils suspendaient un grand nombre de petits boucliers d'or & d'argent; le reste de l'espace était rempli par des coffres qui contenaient des robes, des bijoux, & toutes les choses qu'on supposait nécessaires pour le voyage, long & difficile, que le cacique venait d'entreprendre. La fosse était aussitôt fermée, & l'on plaçait au-dessus plusieurs figures, sous la garde desquelles on mettait ce respectable monument.



A
—
O
l'ap
emp
ce p
de
naïf
mai
que
» la
» le
» q
» o
» na
de c
de f
& d
rele
des
quai
deva
reste
vice
met
don

CHAPITRE XIV.

Ancien Gouvernement de l'Empire du Mexique.

ON attribue à Motézuma II l'origine de l'appareil fastueux qui régnait à la cour des empereurs du Mexique, & l'on croit que ce prince, en montant sur le trône, éloigna de toutes les charges les personnes d'une naissance commune, & prononça que désormais, il ne voulait avoir pour serviteurs que les premiers de l'état. Il disait : « Que la confiance des princes n'est pas faite pour le vulgaire, & qu'ils ne doivent favoriser que dans l'éloignement, ceux à qui la misère ôte le sentiment, ou le pouvoir de reconnaître le bien qu'on leur fait. » La garde de ce prince était composée d'un grand nombre de soldats qui occupaient les cours du palais, & de deux cents nobles, qui chaque jour se relevaient pour faire la garde dans l'intérieur des appartemens. Toute la noblesse Mexicaine passait successivement ainsi en revue devant le monarque, qui nourrissait des restes de sa table, ceux qui étaient de service auprès de sa personne, & qui les admettait quelquefois dans sa familiarité. Il donnait peu d'audiences publiques, mais

elles duraient une grande partie du jour , & elles étaient tenues avec un ton important. Tous les grands officiers y assistaient : les conseillers d'état étaient rangés par ordre autour du trône , & donnaient leurs avis dans les cas embarrassans. Des secrétaires marquaient, avec les caractères qui leur étaient propres, les demandes & les ordonnances du maître. Chaque suppliant était conduit à son tour au pied du trône par un officier : il entraît pieds nus, faisait trois révérences , & les yeux baissés, faisait sa demande, recevait sa réponse, & se retirait sans repliquer & sans tourner le dos, en faisant trois nouvelles révérences. La moindre faute commise dans l'observation de ces cérémonies, était punie sévèrement par des exécuteurs qui se tenaient à la porte de la salle d'audience.

L'empereur mangeait toujours seul, & assez souvent en public. On lui servait ordinairement deux cents plats, fort bien assaisonnés. Avant que de se mettre à table, il faisait la revue de tous les mets qui étaient placés sur des buffets : il marquait ceux qu'il voulait qui lui fussent servis, & les autres étaient sur le champ distribués à la garde noble. La table du prince était fort grande & très-basse, son siège n'était qu'un simple tabouret. Après son repas, il prenait une certaine substance de cacao, battue en écume, ensuite il fumait du tabac, mêlé avec de l'ambre gris, afin de le provoquer au sommeil.

son
cier
dev
poé
L
con
plu
dép
imm
qui
Les
gro
mai
que
port
tiers
& c
ouv
assuj
ces
ne. p
d'un
que
l'opp
enco
ses h
du M
L
fourn
les p
la g
le ser
lui f
7

DE L'EMPIRE DU MEXIQUE. 193

sommeil. Lorsqu'il se réveillait, des musiciens entraient dans son appartement, jouaient devant lui quelques airs, & chantaient des poésies sur les grandes actions de ses ancêtres.

Les revenus de l'empire devaient être considérables, puisqu'outre l'entretien de plusieurs armées toujours sur pied, & les dépenses journalières de la cour, qui étaient immenses, il y avait un trésor en réserve, qui grossissait prodigieusement chaque année. Les mines d'or & d'argent produisaient de grosses sommes, ainsi que les salines de l'état; mais rien n'enrichissait d'avantage le prince que les tributs & les impôts qu'il avait portés à l'excès. Chaque paysan payait un tiers du revenu des terres qu'il faisait valoir, & chaque artisan en rendait autant de son ouvrage; les pauvres mendiants étaient même assujettis à des contributions fixes. Tous ces tributs étaient levés avec une dureté qui ne pouvait se comparer qu'à celle du cœur d'un monarque, qui mettait toute sa politique à tenir ses sujets dans la misère & dans l'oppression. Ce fut cette affreuse politique, encore plus que la valeur de Cortez & de ses braves Espagnols, qui renversa l'empire du Mexique.

La plupart des villes de l'empire devaient fournir *gratis* des ouvriers pour construire les palais de l'empereur. Les nobles, outre la garde à laquelle ils étaient obligés, & le service dans les armées, se ruinaient pour lui faire des présens, & épuisaient les peu-

ples pour se mettre en état d'en faire. Le premier conseil était celui des finances, dont toutes les cours subalternes dépendaient immédiatement. Il y avait un conseil suprême de justice, un conseil de guerre, un conseil de commerce & un conseil d'état, où toutes les affaires étaient portées directement, ou qui jugeaient par appel de tous les tribunaux des provinces. Plusieurs officiers de police faisaient une ronde exacte dans les villes: on les reconnaissait au bâton dont ils étaient armés, & ils jugeaient sommairement, & sans écritures, toutes les causes qui étaient de leur ressort. Les parties se présentaient avec leurs témoins, & la contestation était décidée sur le champ: on pouvait appeler de cette sentence aux autres tribunaux, & celui qui succombait une seconde fois, payait une double amende.

Dans cet empire on ne connaissait point de loix écrites: l'usage en tenait lieu, & on ne pouvait le changer sans l'ordre du souverain. Les juges se prenaient entre les plus riches & les plus vertueux citoyens, qui s'étaient distingués pendant la paix & pendant la guerre. Si leur charge les obligeait à punir rigoureusement les crimes, elle leur donnait le droit de récompenser le mérite. L'homicide, le vol, l'adultère & les irrévérences contre la religion ou contre la majesté du prince, ne trouvaient point de grace. Le moindre défaut d'intégrité dans les magistrats était puni de mort. On par-

do
qu
teu
gua
co
que
por
de
sang
où
leur
Ces
se ne
coup
de
mai
pou
fût
U
que
voie
aux
tingu
valeu
parm
des
d'ent
ordre
valie
les m
ces a
habit

DE L'EMPIRE DU MEXIQUE. 195

donnait les vices, d'autant plus assésent, qu'ils semblaient autorisés par la religion.

Le conseil n'était composé que des électeurs de l'empire, entre lesquels on distinguait particulièrement les caciques de Tezcuco & de Tacuba, mais ils n'étaient consultés que dans les affaires de la plus sérieuse importance. Les autres électeurs, au nombre de quatre, étaient toujours des princes du sang impérial; ils demeuraient dans le palais, où l'empereur fournissait à la dépense de leur table, & ils formaient son conseil secret. Ces princes portaient d'étranges titres: l'un se nommait prince des lances à jeter, l'autre coupeur d'hommes, le troisième épancheur de sang, & le quatrième seigneur de la maison noire. Aucune sentence de mort ne pouvait être exécutée, à moins qu'elle ne fût signée de ces quatre électeurs.

Un homme du peuple ne pouvait, au Mexique, s'élever au rang des nobles que par la voie des armes, & un noble ne parvenait aux éminentes places de l'état qu'en se distinguant dans les armées, par des prodiges de valeur. Ce fut pour entretenir cette idée parmi ses sujets, que Motézuma II proposa des prix d'honneur pour les plus braves d'entre ses guerriers, & qu'il institua trois ordres de chevalerie, sous les titres de chevaliers de l'aigle, du tigre & du lion, dont les marques honorables étaient la figure de ces animaux pendue au cou & peinte sur les habits.

Il y avait un ordre supérieur aux trois autres, dont l'empereur était le grand-maître, & dans lequel il ne recevait que les princes & les nobles. Ces chevaliers étaient appelés *Técuitles*. Ils portaient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur, qui, sortant d'entre les plumes dont leur tête était ornée, pendaient plus ou moins sur les épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguait par le nombre des cordons. Le jeune noble qui devait être initié dans cet ordre, trois ans avant sa réception, faisait inviter à une fête ses parens, ses amis, les anciens chevaliers & tous les seigneurs de sa province, & l'on employait ce tems à faire des recherches sur les mœurs du novice. Le jour destiné pour la cérémonie, les *Técuitles* conduisaient le jeune homme à l'autel, devant lequel il se mettait à genoux avec beaucoup de recueillement : un prêtre lui perçait le nez, d'un os pointu de tigre, ou d'un os d'aigle, & mettait de petites pièces d'ambre noir dans les trous ; ce qu'il devait souffrir sans marquer le moindre sentiment de douleur, ni la plus légère impatience, pendant le long discours que lui adressait le même sacrificateur, & qui était rempli d'injures personnelles & même suivi de coups. On le dépouillait de ses habits, & il entrait ainsi nud dans une salle, où, assis à terre, il devait passer le tems en prières, pendant que l'assemblée faisait en

DE L'EMPIRE DU MEXIQUE. 197

sa présence un grand festin , après lequel chacun se retirait sans lui dire le moindre mot. A l'entrée de la nuit , un prêtre lui jettait sur le corps un manteau d'une étoffe grossière , & lui présentait un peu de paille pour se coucher , & un billot pour lui servir de chevet. On lui donnait de la peinture pour se frotter le corps , des poinçons pour se percer les oreilles , les bras & les jambes , un encensoir & de la poix pour encenser les idoles. Pendant quatre jours le récipiendaire n'avait pour compagnie que trois vieux soldats , qui l'instruisaient de ses devoirs , & qui s'attachaient à l'empêcher de dormir. A minuit , il devait encenser les idoles , & leur offrir quelques gouttes de son sang. Un peu plus tard , il faisait le tour de l'enclos du temple , & creusant des trous dans la terre à quatre endroits , il y enterrait des cannes & des cartes teintes du sang de ses oreilles , de ses pieds , de ses mains & de sa langue. Toute sa nourriture par jour consistait en quatre épis de maïs & un verre d'eau : il s'en trouvait qui risquaient de ne rien prendre pendant ces quatre jours. Au bout de ce tems , il demandait aux prêtres du grand temple la permission d'aller continuer son noviciat dans d'autres communautés , où ces exercices , quoique moins rigoureux , duraient le reste de l'année , & pendant lesquels il ne pouvait ni retourner chez lui , ni s'approcher de sa femme. Le matin du jour qu'il choisissait pour la cérémonie de

198 ANCIEN GOUVERNEMENT, &c.
sa réception, ses amis & ses parens venaient le prendre, & le conduisaient avec pompe dans le premier temple : là, on le dépouillait de son manteau grossier, & on lui faisait prendre de riches habits ; on le couronnait de superbes plumes, & on lui liait les cheveux avec un ruban rouge. Le prêtre faisait l'éloge de son courage & de sa patience : il l'exhortait à pratiquer la vertu, en lui rappelant, qu'ayant eu le nez percé d'un os de tigre & d'une griffe d'aigle, tant qu'il en conserverait les précieuses cicatrices, il devait faire éclater dans ses actions la noblesse de l'aigle & l'intrépidité du tigre. Il lui donnait un nouveau nom, & le congédiait en lui donnant sa bénédiction.

Les Téquites passaient toutes sortes de pierreries dans les trous de leur nez, & ils jouissaient de tous les droits de préséance dans toutes les assemblées de guerre & de paix, & du privilège de faire porter un siège à leur suite. Ils avaient leur logement au palais.



CHAPITRE XV.

Sciences , Mœurs & Usages des anciens Mexiquains.

LES Mexiquains avaient quelques notions d'un déluge qui avait fait périr tous les hommes & les animaux , à l'exception d'un homme & d'une femme qui se sauvèrent dans une barque. Ce couple étant arrivé au pied de la montagne de Culhuacan , proche des vallées qui entourent le grand lac , s'y fixa , & du commerce de ces uniques créatures ; il naquit une grande quantité d'enfans , tous muets , mais qui reçurent la faculté de parler d'une colombe céleste , laquelle chaque jour venait se percher sur un très-grand arbre , d'où elle donnait des leçons à ses élèves. Comme ils parlaient tous un langage différent , ils prirent tous le parti de se séparer. Quinze chefs de famille , qui eurent le bonheur de s'entendre , demeurèrent ensemble , errèrent dans les déserts environ cent quatre années , & vinrent enfin jeter les fondemens d'une ville qui est aujourd'hui Mexico. Tels furent , dit l'histoire Mexiquaine , les peuples que le conquérant *Mexi* rangea sous sa domination. Peu à peu les successeurs de ce chef de barbares sou-

200 SCIENCES, MŒURS ET USAGES
mirent toutes les provinces voisines, & en formèrent ce fameux empire du Mexique, détruit par les Espagnols.

Les Mexiquains n'avaient point l'usage des lettres, mais à leur place ils employaient des figures hiéroglyphiques pour exprimer les choses corporelles, & se servaient de simples caractères pour exprimer les simples idées. Ils écrivaient de bas en haut. Ils avaient une sorte de roue peinte, qui contenait l'espace d'un siècle, distingué par année, avec des marques particulières pour y dessiner le tems où chaque chose arrivait. Ce siècle était composé de cinquante-deux années solaires, chacune de trois cents soixante & cinq jours. La roue était divisée en quatre parties, dont chacune contenait treize ans, & répondait à une des quatre parties du monde. Cette roue était environnée d'un serpent, & c'était le corps du serpent qui contenait les quatre divisions. La première marquait le midi, & avait pour hiéroglyphe un lapin sur un fond bleu : la seconde, qui signifiait l'orient, était marquée par une canne, sur un fond rouge : le hiéroglyphe du nord était une épée à pointe de pierre, sur un fond jaune, & celui de l'orient était une maison sur un fond verd.

Ces quatre divisions étaient le commencement des quatre indictions qui composaient un siècle. Il y avait entre l'une & l'autre, douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre points de la première division

éta
fa
le
pos
ann
qu
rece
Ils
deu
le
éta
d'au
mat
ils
rép
la
fon
côte
qui
naît
des
rene
quo
& e
se r
du
tour
rece
mon
les
ils
gna
dur

DES ANCIENS MEXIQUAINS. 201

étaient successivement distribués, chacun avec sa valeur numérale, jusqu'à treize, qui était le nombre dont une indiction était composée. Ils comptraient non-seulement les années, mais même les mois par treize, &, quoique leurs mois fussent de vingt jours, ils recommençaient lorsqu'ils arrivaient à treize. Ils divisaient le mouvement de la lune en deux tems; le premier, du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui était treize jours; & l'autre, du sommeil, d'autant de jours, jusqu'à son coucher du matin. Lorsqu'on leur demandait pourquoi ils commençaient leur année du midi, ils répondaient qu'il leur paraissait certain que la lumière du soleil avait commencé dans son midi; que d'ailleurs l'enfer étant du côté du nord, il était probable que le soleil, qui était la demeure des dieux, n'avait pu naître que du côté le plus opposé à ce séjour des méchans. Ils ajoutaient que le soleil se renouvelait à la fin de chaque siècle, sans quoi le tems finirait avec un vieux soleil; & en conséquence de cette absurde idée, ils se mettaient tous à genoux, le dernier jour du siècle, sur le toit des maisons, le visage tourné vers l'orient, pour observer si le soleil recommencerait son cours, ou si la fin du monde était arrivée. Sans être malade, tous les Mexiquains alors se préparaient à la mort: ils brisaient toutes leurs vaisselles, ils éteignaient leur feu; & tant que les ténèbres duraient, ils se livraient aux plus violens

transports du désespoir : mais, lorsque l'aurore commençait à paraître, leur espérance renaissait, & quand les premiers rayons du soleil paraissaient, ils exprimaient leur joie par des cris & les plus fortes acclamations. De toutes parts on entendait le son des instrumens, & chaque citoyen félicitait son ami de ce que la durée du monde était au moins assurée pour un autre siècle. On se rendait au temple pour remercier les dieux de ce bienfait, & recevoir du feu nouveau de la main des sacrificateurs.

Aux dix-huit mois, dont l'année Mexiquaine était composée, & qui faisaient trois cents soixante jours, ces Indiens ajoutaient à la fin de chaque année, cinq autres jours, qui avaient leurs noms propres, & entraient dans le compte des treize. Leur année biffextile avait aussi ses règles : la première année du siècle commençait le dix avril : la seconde & la troisième de même ; mais la quatrième, qui est la biffextile, commençait au neuf, la huitième au huit, la douzième au sept, la seizième au six, & de même jusqu'à la fin du siècle, qui se terminait au vingt-huit mars, jour auquel on commençait la célébration des fêtes, qui duraient les treize jours de biffextile, jusqu'au dix d'avril.

Les anciens Mexiquains étaient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres, la couleur de leur teint tirait sur celle du poil de lion : ils avaient les yeux grands ,

le fr
les c
Ils n
était
la ré
d'oif
poil
çaien
ton p
rierie
mach
offen

Le
par l
saien
long
ongu
Les
la têt
les fi
sur le
mère
long
à leu
reme
coup
preté
bain
sans
quoi
guen
tiffai
To

DES ANCIENS MEXIQUAINS. 203

le front large , les narines fort ouvertes , les cheveux gros , plats & diversement coupés . Ils n'avaient que peu de barbes . Leur usage était de se peindre le corps , & de se couvrir la tête , les bras & les jambes , de plumes d'oiseaux ou d'écaillés de poisson , ou de poil de tigres & d'autres animaux . Ils se perçaient les oreilles , le nez , & même le menton pour y porter des bijoux d'or , des pierres , des arêtes de poisson , des dents machelières de différens animaux , & des offemens .

Les femmes différaient peu des hommes par la taille & par la couleur . Elles laissaient croître leurs cheveux dans toute leur longueur , & elles employaient un certain onguent pour les rendre extrêmement noirs . Les femmes mariées les nouaient derrière la tête & s'en faisaient un nœud sur le front ; les filles les portaient flottans , sur le sein & sur les épaules . Lorsqu'elles étaient devenues mères , leurs mammelles prenaient une telle longueur , qu'elles pouvaient donner à téter à leurs enfans , qu'elles portaient ordinairement sur le dos . Elles prisent beaucoup les fronts petits . Elles aimaient la propreté , se baignaient souvent ; & , sortant d'un bain chaud , elles entraient sans crainte & sans danger , dans une eau froide , après quoi elles se frotaient avec une espèce d'onguent qui , par son amertume , les garantissait de la piquûre des mouches .

Tous les Mexiquains allaient nuds , & l'em-

pereur & les seigneurs ne se distinguaient du peuple que par une espèce de manteau composé d'une pièce de coton carrée & nouée sur l'épaule droite. Quelques plumes, attachées avec des cordons, leur tenaient lieu d'ornement de têtes, & pour chaussures, ils avaient des sandales. Les soldats se couvraient le corps de la peau de quelque animal terrible, dont ils ajustaient la tête sur la leur, & , à cet habit, ils joignaient une bandoulière, chargée de cœurs, de nés & d'oreilles d'hommes, & terminée par une tête, ce qui rendait leur figure effroyable.

Les femmes du commun étaient presque nues, & ne portaient qu'une chemise à demi-manches, qui leur tombait sur les genoux, mais ouverte sur la pointe, & si claire qu'à peine pouvait-on la distinguer de la peau. Leurs cheveux seuls formaient toute leur coëffure. Tels étaient les anciens Mexiquains, bien différens de ceux qui figurent dans les relations de nos voyageurs modernes. « Tous les Mexiquains, disent-ils, » (Gomara , l. 2, chap. 83 & 84) hommes » & femmes, sont naturellement d'une couleur brune. La plûpart sont d'assez haute taille, sur-tout dans les provinces qui regardent le nord . . . Ils se barbouillent d'une terre liquide, pour se rafraîchir la tête, & se rendre les cheveux noirs & doux. Leur habillement consiste dans un pourpoint court, & des hauts de chausses fort larges. Ils portent sur les épaules un manteau

» de
 » T
 » fu
 » so
 » au
 » le
 » ge
 » ha
 » qu
 » fin
 » aj
 » qu
 » el
 » co
 » or
 » de
 » sie
 » L
 » de
 » no
 » gr
 » or
 » un
 » fu
 » fa
 » gr
 » le
 » si
 » ils
 » ta
 » L
 » sa ca
 » gran

AGES

nquaient
 manteau,
 arrée &
 plumes,
 tenaient
 suffures,
 se cou-
 que ani-
 tête sur
 ient une
 e nés &
 par une
 royaume.
 presque
 e à demi-
 genoux,
 aire qu'à
 la peau.
 ute leur
 s Mexi-
 figurent
 moder-
 ent-ils ,
 hommes
 ne cou-
 ez haute
 ces qui
 ouillent
 aïchir la
 & doux.
 ourpoint
 t larges.
 manteau

DES ANCIENS MEXIQUAINS. 205

» de diverses couleurs , qu'ils appellent
 » *Tilma*, & qui passant sous le bras droit, se lie
 » sur l'épaule gauche par les extrémités. Ils
 » sont chaussés ; mais ils se servent de socques ,
 » au lieu de souliers. Jamais ils ne quittent
 » leurs cheveux , quand la pauvreté les obli-
 » gerait d'être nus , ou de se couvrir de
 » haillons. Les femmes portent le *guailpil* ,
 » qui est une espèce de sac , sous la *cobina* ,
 » fine étoffe de coton , à laquelle elles en
 » ajoutent une autre sur les épaules , lors-
 » qu'elles paraissent en public. A l'église ,
 » elles relevent la dernière , jusqu'à s'en
 » couvrir la tête. Leurs jupes sont étroites ,
 » ornées de figures de lions , d'oiseaux ou
 » de fleurs , & comme tapissées , en plu-
 » sieurs endroits , de belles plumes de canard.
 » Les femmes des métices , des noirs &
 » des mulâtres , qui sont en fort grand
 » nombre , ne pouvant prendre l'habit Espa-
 » gnol , & dédaignant celui des Indiennes ,
 » ont inventé le ridicule usage de porter
 » une jupe en travers , sur les épaules ou
 » sur la tête. Mais leurs maris & leurs en-
 » fans du même sexe , sont parvenus par de-
 » grés à s'attribuer le droit de suivre toutes
 » les modes d'Espagne. Leur insolence va
 » si loin , que sans posséder aucun emploi ,
 » ils s'honorent entr'eux du titre de capi-
 » taine. »

Le palais que l'empereur occupait dans
 sa capitale , se nommait *Tepac* : il était d'une
 grandeur & d'une magnificence extraordi-

naires ; on y entraît par vingt portes , qui répondaient à autant de rues de la ville. Les bâtimens qui servaient de logement au monarque, renfermaient trois grandes cours, chacune ornée d'une superbe fontaine, cent chambres de vingt-cinq ou trente pieds de long, & cent bains. Les murs étaient d'un mélange de marbre, de jaspe, de porphyre & de différentes pierres, les unes noires & rayées de rouge, d'autres blanches qui jetaient un éclat merveilleux : les toits étaient de planches ; les chambres curieusement parquetées de cèdre ou de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. On y voyait des tableaux & des sculptures, qui représentaient toutes sortes d'animaux, & des tapisseries de coton, de poil de lapin, & de différentes plumes, travaillées avec un art merveilleux. Quoiqu'il n'y eût pas un clou dans ces immenses édifices, ils n'en étaient pas moins solides.

L'empereur avait plusieurs autres maisons dans la ville ; dans l'une, qui contenait des grandes galeries, soutenues par des colonnes de jaspe, on conservait tous les oiseaux qui naissent au Mexique ; dans un étang salé, on nourrissait les oiseaux de mer, & ceux des rivières dans de grandes pièces d'eau douce. Dans une autre maison, on élevait les oiseaux de proie, & il y avait une partie de ce palais remplie de toutes les bêtes féroces, tels que des lions, des tigres, des ours, & de plusieurs espèces d'animaux inconnus en Europe. Les appartemens de

1
cette
bouff
les a
porté
l'emp
nait c
de so
que
un p
de la
pierre
les ic
mens
de pa
Un
son d
extrê
peu
toit,
lugub
que s
tion r
plaisir
Le
dans
plûpa
de le
était
leurs
avoir
ploya
& ell
qui f

DES ANCIENS MEXIQUAINS. 207

cette seconde maison étaient occupés par les bouffons, les bateleurs, les nains, les bossus, les aveugles, & tous ceux qui avaient apporté quelques monstruosités en naissant, que l'empereur entretenait, & auxquels il donnait des maîtres pour apprendre divers tours de souplesses. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans ce même bâtiment ce prince avait un petit temple, dont la voûte était revêtu de lames d'or & d'argent, & enrichie de pierres précieuses, où il venait consulter ses idoles au milieu des cris & des hurlemens des hommes & des bêtes dont on vient de parler.

Un troisième palais était nommé la maison de *Tristesse*. En effet, les portes en étaient extrêmement étroites; les fenêtres laissaient peu de passage à la lumière; les murs, le toit, & tous les meubles en étaient noirs & lugubres. C'était dans ce lieu que le monarque se retirait, lorsqu'il avait quelque affliction réelle, & qu'il avait perdu le goût des plaisirs.

Les maisons que les caciques occupaient dans la ville de Mexico, étaient pour la plupart somptueuses, & il leur était permis de les embellir suivant leur goût; mais il était défendu aux autres citoyens d'élever les leurs au-dessus du rez-de-chaussée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. On n'employait que de la terre dans leur construction, & elles n'étaient couvertes que de planches, qui formaient une sorte de plate-forme. Au

208 SCIENCES, MŒURS ET USAGES
lieu de tapisseries, on voyait par-tout des nattes. On s'y éclairait avec des torches de bois de sapin; les lits étaient de nattes, ou de simple paille; une pierre ou un billot servait d'oreillers; les couvertures étaient de coton, les sièges de bois, ou de sacs remplis de feuilles.

Les Mexiquains mangeaient peu de viande: leur principale nourriture consistait en maïs en pâte, ou assaisonné avec certaines herbes. Leur breuvage était une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutaient du miel. Ils aimaient les jeux avec une sorte de passion, & ils en avaient un plus en usage & plus agréable que les autres. Ils le nommaient *Tlatchtli*: il consistait à faire toucher une pelote au mur qui servait de but, & dont la partie contraire devait empêcher qu'elle en approchât. Cette pelote ne pouvait être poussée qu'avec les fesses & les hanches, & pour la mieux faire rebondir, les joueurs s'appliquaient sur les fesses une sorte de cuir bien tendu. Cet exercice se prenait dans une salle bâtie exprès, que l'on consacrait par quelques cérémonies religieuses, & où l'on voyait toujours une idole, regardée comme la divinité tutélaire du tripot, à laquelle on ne manquait pas de faire des offrandes pour obtenir la victoire. On jouait à ce jeu souvent beaucoup d'or, & il se trouvait des Mexiquains assez entêtés, lorsqu'ils avaient tout perdu, pour se jouer eux-mêmes. Un ancien usage, quand la pelote était entrée dans

dans
rend
des f
plaisa
quelq
suivre
La
favori
sembl
queso
une s
lize.
laque
petit,
trava
par de
bout
bâtons
extrém
laine
tre tan
en deh
un cu
ferrait
ton. C
dait u
aux In
extrém
former
l'empe
l'empie
princip
ment
Ton

DES ANCIENS MEXIQUAINS. 209

dans le trou étroit d'une certaine pierre , rendait le vainqueur maître de toutes les robes des spectateurs ; & il n'y avait rien de plus plaisant que de voir fuir ceux qui portaient quelque vêtement, & le vainqueur les poursuivre pour les leur arracher.

La danse était aussi un de leurs exercices favoris , mais leur manière de danser ressemblait peu à celle des autres nations. Quelquefois, après avoir dîné, ils commençaient une sorte de bal, qu'ils nommaient *Netotiliztle*. On étendait une grande natte, sur laquelle on mettait deux tambours ; l'un petit, composé d'une pièce de bois fort bien travaillée, creux, sans peau ni parchemin par dehors, avec une seule fente au principal bout : on touchait cet instrument avec des bâtons, comme nos tambours, quoique les extrémités ne fussent pas de bois, mais de laine ou de quelque substance mollassse. L'autre tambour était grand, rond, creux & peint en dehors : son embouchure était fermée par un cuir, bien corroyé & fort tendu, qu'on serrait ou lâchait, pour élever ou baisser le son. On le battait avec les mains ; & il rendait un son qui paraissait fort harmonieux aux Indiens, & que les Espagnols trouvèrent extrêmement lugubre. Souvent le peuple allait former des danses dans la cour du palais de l'empereur, & les principaux seigneurs de l'empire ne dédaignaient pas d'en être les principaux acteurs. Ils étaient alors richement parés, avec des bouquets de rose dans

210 SCIENCES, MŒURS ET USAGES

les mains, ou des éventails de plumes tissues d'or. Quelquefois le nombre des danseurs montait à dix mille. D'abord on marchait par rang de huit, avec beaucoup de lenteur; ensuite on s'entremêlait, pour danser en branle, en se tenant par la main, tandis que quelques-uns dansaient seuls, & d'autres deux à deux. Cet exercice durait quatre ou cinq heures, sans que personne parût se lasser.

La mitote était une autre danse, plus noble & plus grave que la précédente. Elle s'exécutait ordinairement dans les cours des temples. On formait deux grands cercles, au milieu desquels on plaçait les instrumens. Le cercle intérieur était composé des seigneurs, des anciens, & même souvent des princes du sang impérial & de l'empereur. Le second était formé de la plus grave partie du peuple, qui y paraissait chargé de ses plus précieux ornemens. On voyait plusieurs Mexiquains sur des figures d'homme, d'animal ou de colonnes, qui dansaient ou chantaient en cette posture, avec beaucoup de grace & de justesse. Il y en avait qui, passant leurs mains sous la plante des pieds, se courbaient en cercle, se remuaient avec une agilité surprenante, s'élançaient en l'air & retombaient en tournant, comme une lourde masse. D'autres montaient sur des hauts bâtons, & s'y tenaient droits, en faisant mille singeries des pieds & des mains; & enfin plusieurs autres voltigeaient, sautaient & multipliaient leurs diverses postures avec

une g
ou fu
que j
de no

Quelq
peu
M

SI la
peuple
même
loix &
n'avai

A M
fort, le
Le fils
père,
céda
les nev
ne s'y
du mo
les seig
vernem
ne laiff
vassaux
un chef
celui q
soumis

AGES
es tissues
danseurs
marchait
lenteur ;
en bran-
que quel-
es deux à
cinq heu-
er.

plus noble
lle s'exé-
des tem-
rcles , au
strumens.
des sei-
uvent des
empereur.
ave partie
gé de ses
plusieurs
ne , d'ani-
ou chan-
ucoup de
i , passant
pieds , se
ient avec
çaient en
omme une
t sur des
en faisant
mains : &
sautaient
tures avec

DES ANCIENS MEXIQUAINS. 211
une grande souplesse , ayant de très-gros poids
ou sur l'estomac , ou sur les épaules. Cha-
que jour offrait , dans ces différens genres ,
de nouveaux spectacles au peuple de Mexico.

CHAPITRE XVI.

*Quelques Usages particuliers des différens
peuples qui composaient l'Empire du
Mexique.*

SI la politique des souverains avait forcé les
peuples à se réunir sous l'étendard de la
même religion , elle leur avait laissé quelques
loix & quelques coutumes , dont l'autorité
n'avait lieu que dans certaines provinces.

A Mexico , & dans tout le pays de son res-
sort , les successions suivaient les degrés du sang.
Le fils aîné entrait dans les droits de son
père , ou à son défaut le second fils y suc-
cédait ; & s'il n'y avait point d'autre mâle ,
les neveux étaient appelés à l'héritage : s'il
ne s'y trouvait point de neveux , les frères
du mort étaient déclarés héritiers. Lorsque
les seigneurs , qui possédaient quelque gou-
vernement par les droits de leur naissance ,
ne laissaient point de proches héritiers , leurs
vassaux s'assembaient , & ils se choisissaient
un chef à la pluralité des voix. A Tlascala ,
celui qu'on substituait au véritable sang , était
soumis à de rigoureuses épreuves. Il devait

se présenter dans la place publique , & souffrir avec patience toutes les injures qu'on se plaisait à lui dire. Obligé de passer dans le temple plusieurs jours , il devait en sortir lorsque le peuple s'y rendait pour les sacrifices ; se coucher quand on se promenait , veiller pendant que les autres dormaient , & prendre ses repas aux heures qui n'étaient point celles du public. Rarement il pouvait se livrer au repos ; & lorsqu'il commençait à s'endormir , des prêtres vigilans le piquaient avec des épines , en lui disant : « Eveil- » le-toi , songe qu'il faut que tu veilles , que » tu prennes soin de tes vassaux , & que » l'office , dont tu es chargé , ne te permet » pas de dormir. » Comme tous les jours pairs étaient réputés malheureux par la nation , on en choisissait un impair pour l'installation du nouveau chef , à compter du jour de sa naissance jusqu'à celui de la cérémonie. Il faisait préparer un grand festin , dont tous les convives étaient nommés par les prêtres ; & si quelqu'un d'entr'eux refusait de s'y trouver , on ne laissait pas de placer son siège au rang qu'il aurait dû occuper , & le seigneur faisait à ce siège les mêmes remerciemens , que s'il s'était adressé à la personne même. Lorsque la table était servie , on se rendait au temple , & là l'héritier recevait l'investiture de tous ses droits ; après quoi , on retournait à la salle du banquet , où l'on passait la journée à boire , à manger , à chanter & à

dans
on lu
ches
ble p
les p
être

L'o
aux
port
ser d
fami
dre ,
était
aux
leur
men
le d
lorsq
les
ce g
choi
arme
autr

C
sou
dom
de f
ancé
Tou
nue
sous
le p
cap

DE L'EMPIRE DU MEXIQUE. 213

danfer. Si l'héritier légitime était en bas âge, on lui donnait pour tuteur un de ses plus proches parens, ou quelque personne respectable par ses mœurs & par sa probité, d'entre les plus chers amis du mort. Il ne pouvait être affranchi de cette tutelle qu'à trente ans.

L'empereur du Mexique distribuait souvent aux principaux seigneurs de sa cour, certaines portions de terre à vie, pour les récompenser de leurs services. Les cadets des premières familles nobles du pays composaient un ordre, qu'on nommait les *Grandes parentés*; il était divisé en quatre classes, qui répondaient aux quatre degrés de parenté, & qui tiraient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ces nobles avaient le droit de succéder au chef de leur race, lorsqu'ils y étaient appelés, & leur noblesse les exemptait de tout tribut. C'était parmi ce grand nombre de gentilshommes qu'on choisissait des ambassadeurs, les officiers des armées, ceux des tribunaux de justice, & les autres ministres publics.

Chaque cacique jouissait des droits de la souveraineté dans l'étendue des terres de son domaine. Il imposait des taxes sur les biens de ses vassaux, soit qu'ils les tinssent de leurs ancêtres, ou de la munificence du souverain. Tout office était assujetti à une redevance annuelle. L'ordre des laboureurs, qu'on désignait sous le nom de *Mayeques*, était sans doute le plus malheureux de l'empire, puisqu'incapable de posséder des terres en propre, il

214 QUELQUES USAGES

ne lui était permis que d'affermir & de cultiver les terres des autres. Jamais il ne pouvait abandonner celles qu'il labourait, & dont il payait la rente en nature. Les seigneurs avaient sur eux une juridiction civile & criminelle; ils servaient dans les armées, mais on avait une grande attention à n'en pas diminuer le nombre.

Les enfans qui se trouvaient encore sous la dépendance de leurs pères, les orphelins, les vieillards, les veuves & les blessés ne devaient rien à leurs seigneurs. Les impôts se levaient avec beaucoup de justice & de circonspection. Les tributs des grains étaient recueillis au tems de la récolte : les marchands & les ouvriers payaient les leurs de la matière ordinaire de leur commerce, ou de leur travail; ils les délivraient de vingt en vingt jours, c'est-à-dire, de mois en mois. S'il arrivait une année stérile, ou quelque violente maladie contagieuse, tous les impôts cessaient : les caciques ouvraient leurs magasins, & ils en faisaient tirer des alimens pour les pauvres, & des semences pour les laboureurs; ces derniers devaient s'employer à la construction des bâtimens que leurs seigneurs faisaient élever, & leur fournir chaque jour de l'eau & du bois.

La province de Matalzingas était gouvernée par trois caciques, dont le premier avait une forte d'autorité sur les deux autres. Si ce chef venait à mourir, le second prenait sa place, & le troisième prenait celle du second.

DE L'EMPIRE DU MEXIQUE. 215

A la place du troisième, on nommait le fils du premier ou son frère. Si le second mourait, le fils du premier devenait son successeur ; mais si la mort enlevait le troisième, son fils ou son frère lui succédait. Lorsque les Espagnols s'emparèrent du Mexique, ils vérifièrent que cet ordre de succession était établi dans la province d'Utlatan depuis plus de huit cents ans.

Les peuples qui habitaient la riche province du Méchoacan étaient peut-être les plus industrieux de tout l'empire. Ils adoraient un dieu qu'ils nommaient *Tucapachâ*, & qu'ils reconnaissaient comme le créateur de tout ce qui existe, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ils l'invoquaient au milieu de leurs peines, en jettant affectueusement leurs yeux vers le ciel. Sans qu'on puisse découvrir d'où ils les tenaient, on peut assurer qu'ils avaient des notions vagues de la véritable histoire du monde : « L'Être suprême, disaient-ils, a créé autrefois de terre un homme & une femme : ces deux modèles de la race humaine, s'étant allés baigner, perdirent leur forme dans l'eau, mais leur auteur la leur rendit, avec un mélange de certains métaux, & le monde est descendu d'eux. Les hommes étant ensuite tombés dans l'oubli de leurs devoirs & de leur origine, ils en furent punis par un déluge universel, à l'exception d'un prêtre Indien, nommé *Tezpi*, qui s'était mis avec sa femme & ses enfans, dans un

216 QUELQUES USAGES.

» grand coffre de bois , où il avait rassemblé
 » aussi quantisé d'oiseaux & d'excellentes semences : après la retraite de l'eau , il lâcha un
 » oiseau nommé *Aura* , qui n'était pas revenu ,
 » & successivement plusieurs autres , qui ne
 » s'étaient pas fait revoir , mais un petit avait
 » reparu avec une branche d'arbre dans le
 » bec. » Les prêtres du dieu *Tucapacha* portaient des tonsures , & dans leurs sermons , ils ne cessaient de menacer les coupables des punitions d'une autre vie.

On ne trouvait aucun temple public dans la province de *Mistèque* : chaque habitation avait son dieu & son oratoire , mais on y rencontrait beaucoup de monastères , qui prescrivaient aux différentes familles le dieu qu'elles devaient adorer. Les aînés des maisons , même les fils du cacique , ne pouvaient se mettre en possession de l'héritage de leurs pères , qu'auparavant ils n'eussent fait une année de noviciat dans un monastère. On les remettait avec beaucoup de cérémonies entre les mains des prêtres , qui les dépouillaient de leurs habits , & les revêtaient de haillons , après leur avoir frotté le corps d'une certaine gomme , & particulièrement le visage , l'estomac & les épaules , de feuilles venimeuses , qui étaient comme le sceau de leur consécration. Leur année de peines & d'abstinence étant expirée , on venait les reprendre avec la même pompe : quatre jeunes filles les lavaient dans de l'eau parfumée ; & alors rien ne pouvait les empêcher de se mettre en possession de

leur
 échu
 I
 qué
 sacr
 aux
 tenu
 le c
 rati
 lui p
 heu
 avai
 & d
 dig
 les
 cad
 d'un
 clav
 & i
 ma
 ciqu
 part
 céd
 U
 de
 nue
 Lon
 liai
 faie
 au f
 à le
 que
 de

leur dignité , & des biens qui leur étaient échus par héritage.

Lorsque le cacique de Mistèque était attaqué d'une maladie mortelle , on faisait des sacrifices , des pèlerinages , & on adressait aux idoles des vœux & des prières pour obtenir sa guérison. Aussi-tôt qu'il avait rendu le dernier soupir , on travaillait aux préparatifs de ses obsèques ; mais on continuait de lui parler , comme s'il eût été vivant ; & un malheureux esclave , couvert de tous ses ornemens , avait la désolante charge de le représenter , & de recevoir à sa place les respects dûs à la dignité du cacique. Vers le milieu de la nuit , les prêtres venaient furtivement enlever le cadavre , & ils allaient l'enterrer dans le fond d'un bois. A leur retour , ils saisissaient l'esclave , qui avait fait le personnage du mort , & ils l'étouffaient. On l'ensevelissait avec un masque sur le visage & le manteau du cacique , & il était déposé dans une sépulture particulière , à côté de ceux qui avaient précédemment joué le même rôle.

Une nation terrible occupait les provinces de Zapotecas , & les habitans étaient continuellement en guerre avec leurs voisins. Lorsqu'ils faisaient des prisonniers , ils les liaient par les parties viriles , & les conduisaient ainsi en triomphe , pour les employer au service de l'esclavage , ou pour les sacrifier à leurs fausses divinités , qui étaient les mêmes que celles des Mexiquains. Leur usage était de sacrifier des hommes aux dieux , des fem-

218 QUELQUES USAGES

mes aux déesses & des petits enfans aux divinités inférieures. Ils observaient des jeûnes rigoureux de quarante, & même de quatre-vingt jours, pendant lesquels, dans l'espace de quarante ou de quatre-vingt heures, ils ne mangeaient qu'une herbe médicinale, nommé *Pisate*. Leur cacique se prétendait descendu en droite ligne des seuls humains qui échappèrent au déluge général; & cette supposition inspirait un étonnant respect pour sa personne.

L'opinion des peuples qui habitaient la province de Tépéaca, était qu'il y avait un Dieu suprême, qui, créateur du monde, en laissait la conduite à Camatzleque, idole à figure humaine; & que les éclairs, la foudre & tous les météores étaient des esprits descendus du ciel, qui venaient observer la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes & veiller à la conservation de l'univers.

Les historiens du Mexique font une honorable mention du courage des Tlascalans. L'amour de la liberté avait donné naissance à leur république, & la justice en fut long-tems le soutien. Avant leurs guerres avec les Mexiquains, ils ignoraient l'horrible usage de sacrifier leurs ennemis, & d'en manger la chair. Sobres & industrieux, ils voulaient être instruits avec douceur, & corrigés avec bonté. Un Tlascalan surpris en mensonge était puni de mort: mais on pardonnait ce crime à l'étranger. La bonne-foi régnait dans tous les traités publics, & la franchise était l'ame du commerce qu'entretenait ce peuple. Il

I
était
vait
L'ad
pou
impa
fénar
soum
cher
être
raier
me,
mou
jusqu
qu'u
du f
O
étran
con
que
ne lu
fessic
le m
& d
frère
était
O
les
& e
attri
pos
fem
prét
la c

DE L'EMPIRE DU MEXIQUE. 219

était honteux d'emprunter, parce qu'on pouvait se trouver dans l'impuissance de rendre. L'adultère, le larcin & le manque de respect pour les vieillards, passaient pour des crimes impardonnables. On étranglait, par ordre du sénat, les jeunes nobles qui manquaient de soumission pour leurs pères, afin de retrancher de la société des membres qui pouvaient être pernicieux à l'état. Ceux qui ne méritaient pas la mort par l'énormité de leur crime, étaient bannis de la république. On faisait mourir, avec les traîtres, tous leurs parens jusqu'au septième degré, dans la fausse idée, qu'un crime si noir provenait de l'inclination du sang.

On recevait avec plaisir à Tlascala tous les étrangers qui voulaient s'y établir, à la seule condition de s'y conformer aux loix. Quelque pauvre que fût un noble Tlascalan, il ne lui était pas permis d'exercer aucune profession mécanique. Les degrés défendus pour le mariage, étaient ceux de mère, de tante, & de belle-mère; les frères héritaient des frères au préjudice des enfans. La polygamie était recommandée.

Outre une prodigieuse quantité de dieux, les Tlascalans adoraient encore des déesses, & entr'autres celle de l'amour, à laquelle ils attribuaient l'empire des vents. Ils lui supposaient une cour nombreuse, composée de femmes, de nains & de bouffons, toujours prêts à avertir les dieux, dont elle desirait la compagnie. Ils avaient aussi divinisé le

220 QUELQUES USAGES

courage, & la poltronnerie, l'avarice & la libéralité. Le tonnerre & le dieu de l'eau étaient l'objet d'un culte particulier. Convaincus de l'existence d'un Dieu supérieur, ils admettaient des récompenses & des punitions dans une autre vie ; mais ils ne donnaient aucun nom à cet Etre souverain. Ils soutenaient que l'air était la demeure d'une quantité prodigieuse d'esprits : qu'il y avait neuf cieux, où les hommes vertueux se rendaient après leur mort pour commencer une autre vie : que la terre était plate, & que le soleil & la lune dormaient tous les jours, après avoir éclairé le monde, qui, selon eux, était éternel. A ces idées, ils ajoutaient d'autres extravagances : par exemple, ils disaient, d'après d'anciennes traditions, qu'ils avaient deux fois changé de forme ; l'une par un déluge, & l'autre par la force du vent & des tempêtes. Dans ces circonstances, un grand nombre d'hommes avaient été convertis en singes.

Le pontife des Yzcatlans ne devait jamais sortir du principal temple, & il ne lui était pas permis de s'approcher d'une femme : s'il transgressait l'un de ces deux points, on le déchirait en pièces, & chaque jour on présentait ses membres sanglans à son successeur, pour lui servir d'exemple. Lorsqu'un Yzcatlan songeait à se marier, il en donnait avis au collègue des prêtres. Un d'eux, ordinairement un jour de fête, faisait monter le suppléant au sommet du temple, & là lui

D
coupa
à hau
il le t
la pre
chem
qu'il n
qui n'
mari.

Da
femm
sente
trouv
tuées
mang

Les
de le
ment
fait u
s'il ré
si sa
cutai

Les
avec
choisi
les ye
comp
Lorsq
ils éta
dema
ils ne
Pour
libert
ou tr

DE L'EMPIRE DU MEXIQUE. 221

coupant un toupet de cheveux, il criait à haute voix : *Un tel veut se marier* ; ensuite il le faisait descendre avec précipitation, & la première femme qu'il rencontrait dans son chemin, devenait son épouse. On se doute bien qu'il ne se trouvait sur la place que les filles qui n'auraient pas été fâchées de l'avoir pour mari.

Dans le canton des Guaxlotitlans, les femmes accusées d'adultère, devaient se présenter devant le cacique, & celles qui se trouvaient convaincues de ce crime, étaient tuées sur le champ, coupées en pièces & mangées par les témoins.

Les Yzipeques qui prouvaient l'infidélité de leurs femmes, leur coupaient publiquement le nez & les oreilles. Celui qui en accusait un autre de vol, devenait son bourreau, s'il réussissait à prouver son accusation ; mais si sa preuve n'était pas admise, l'accusé exécutait l'accusateur.

Les Otomies ne se refusaient aucun plaisir avec toutes les femmes, jusqu'au tems qu'ils choisissaient pour se marier. Alors ils jetaient les yeux sur celle dont ils voulaient faire leurs compagnes, & ils passaient une nuit avec elle. Lorsqu'ils lui reconnaissaient quelque défaut, ils étaient libres de la renvoyer ; mais si le lendemain ils déclaraient qu'ils en fussent contens, ils ne pouvaient plus en prendre une autre. Pour expier plusieurs années écoulées dans le libertinage, les nouveaux époux passaient vingt ou trente jours dans la retraite : pendant ce

222 GOUVERNEMENT ESPAGNOL
tems, ils s'abstenaient de tous les plaisirs des
sens, ils se purifiaient par des bains, & se
tiraient du sang des oreilles & des bras.

CHAPITRE XVII.

Gouvernement Espagnol du Mexique.

LES Espagnols ont divisé la Nouvelle-Espagne en trois gouvernemens, qu'ils appellent Audiencias ou *Governacions*, & qui contiennent vingt-deux provinces, mais toutes sous l'autorité d'un viceroy, qui se fait compter cent mille ducats sur les revenus de la couronne. Pendant la durée de sa mission, qui est ordinairement de cinq années, il arrive souvent qu'un viceroy obtient la continuation de sa dignité pendant cinq autres années; & si l'on ajoute à ces considérables appointemens, les sommes immenses qu'il tire de la distribution des emplois, les intérêts qu'il se réserve dans le commerce, on ne doit pas douter que ces dix années ne lui suffisent pour acquérir des richesses exorbitantes. Quelque despotique que soit ce gouverneur, à beaucoup d'égard, il est cependant subordonné au conseil, qui est composé de deux présidens, de six accesseurs, & d'un procureur du roi; mais ces officiers ont un intérêt continuel à ménager leur chef, & ne font

OL
sirs des
, & se
as.

I.

que.

le-Es-
appel-
ui con-
es sous
ompter
a cou-
on, qui
arrive
uation
s ; & si
emens,
distri-
se ré-
oit pas
uffisent
tantes.
erneur,
ubor-
e deux
procu-
intéret
ne font

DU MEXIQUE. 223
parade de leur autorité que pour juger les
causes civiles & criminelles.

AUDIENCE DE MEXICO.

Cette audience, qui est la première des trois, est composée de sept provinces ; Mexico, Méchoacan, Panuco, Tlascala, Guaxaca, Tabasco & Yucatan. La ville de Mexico, telle qu'elle est aujourd'hui, peut le disputer aux plus belles villes d'Italie, par la somptuosité de ses édifices, & elle l'emporte, par la beauté des femmes, qu'on dit être passionnées pour les Européens. Cette capitale de la Nouvelle-Espagne, est située proche du lac, à dix-neuf degrés quarante minutes de latitude du nord. Son circuit est de deux lieues. On y compte environ cent mille habitans, dont la plus grande partie est de noirs ou de mulâtres. Les autres villes de la province ont conservé les noms qu'elles portaient avant la conquête ; mais le nombre incroyable des Indiens, qui ont succombé sous le poids excessif des travaux, auxquels on les a condamnés, en a fait autant de solitudes, & elles n'ont pas même le nombre nécessaire d'habitans, pour cultiver les terres voisines. Le fameux port d'Acapulco, quoiqu'éloigné de quatre-vingt lieues de la capitale, sur le bord de la mer du sud, est sous la dépendance immédiate du viceroi. Il est situé au dix-septième degré de latitude, moins quelques minutes, & au deux cents soixante-quator-

224 GOUVERNEMENT ESPAGNOL

zième de longitude. Le port est excellent, mais l'air y est mal sain. Cette place rapporte annuellement au gouverneur, qui est aussi alcalde-major, vingt mille piaſtres, & preſqu'autant à ſes principaux officiers. Un curé, auquel le roi n'accorde que cent quatre-vingt piaſtres pour ſon entretien, en gagne quelquefois au-delà de quatorze mille à enterrer les étrangers, à qui il fait payer chèrement le chagrin d'aller mourir dans une contrée ſi éloignée.

Les provinces de Méchoacan & de Panuco n'offrent rien qui mérite d'être remarqué : dans celle de Tlaſcala, on y diſtingue ſur-tout la ville d'Angeles ; c'eſt le ſiège d'un évêque, dont les revenus montent à quatre-vingt mille piaſtres : chaque chanoine en reçoit cinq mille, le doyen quatorze mille, le chantré huit mille, l'écolâtre ſept mille, ainſi que l'archidiacre & le tréſorier.

Quoique la ville de la Vera-Cruz, c'eſt-à-dire, la nouvelle, car l'ancienne a été en quelque façon abandonnée, ne ſoit pas une grande ville, elle ne laiſſe pas d'être une des plus opulentes de l'univers. Les négocians y ſont ſi riches, qu'on y paſſe pour pauvres, lorſqu'on n'a pas cinq ou ſix cents mille piaſtres de bien. Au milieu de ces immenſes richesses, ils ſont ſi ſobres qu'ils ſe nourrissent communément de chocolat & de confitures. Les hommes ſont d'une fierté révoltante, & les femmes, quoique malgré elles, paſſent leur vie dans la pièce la plus retirée de leur appartement,

aſin

aſin
que
d'ent
mette
verté
pend
ouve
cond
elles
ſer,
la têt
turel
parfa
leur

La
Mexi
fertile
& en
du Su
rou.
d'arg

Ta
cupe
à laq
ſur l
elle
des
lui ſi
la V
prév
du no
de lo
prov
T

afin de se foustraire à la vue des étrangers , que néanmoins elles désireraient volontiers d'entretenir, si leurs maris daignaient le permettre. Elles ne sortent qu'en voitures, ou couvertes d'une grande mante de soie, qui leur pend de la tête aux pieds, avec une petite ouverture du côté droit, pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur de leur maison, elles portent sur leur chemise un simple corset, & pour coëffure, leurs cheveux noués sur la tête avec un ruban. Les hommes sont naturellement lâches & indolens ; ils entendent parfaitement le commerce, & l'on dit que leur dévotion n'est qu'une simple hypocrisie.

La cinquième province de l'audience de Mexico porte le nom de Guaxaca ; elle est fertile en froment, en maïs, en cochenille & en cacao ; les ports qu'elle a sur la mer du Sud, la mettent en commerce avec le Pérou. Il s'y trouve d'ailleurs des mines d'or, d'argent & de crystal.

Tabasco est la sixième province ; elle occupe une grande côte du golfe de Mexique, à laquelle on donne quarante lieues de long, sur la même largeur. La ville capitale dont elle tire son nom, fut la première conquête des Espagnols sur cette côte, & c'est ce qui lui fit donner le nom de *Nuestra signora de la Victoria* ; mais celui de Tabasco a toujours prévalu : elle est à dix-huit degrés de latitude du nord, & deux cents quatre-vingt-cinq de longitude. Les anciens habitans de cette province adoraient un grand nombre d'idoles

& ils leur sacrifiaient des victimes humaines. Après leur avoir fendu l'estomac avec un couteau de pierre, ils en arrachaient le cœur, qu'ils présentaient en offrande à l'idole, & ensuite ils le jetaient dans un grand brasier. Le corps de la victime était posé sur le cou d'un lion de pierre, & le sang qui en découlait, était reçu dans un grand réservoir, au bord duquel on voyait une statue de grandeur humaine, qui paraissait regarder avec attention couler le sang de la victime immolée.

L'Yucatan, septième province de l'audience de Mexico, est une presque île découverte en 1517, c'est-à-dire, avant la Nouvelle-Espagne, par Hernand de Cordoue, & située entre les golfes de Campêche & de Honduras. Les dévots Indiens de cette côte allaient alors sacrifier aux idoles dans une île, que pour cette raison les Espagnols appellèrent l'Île des sacrifices. On y trouva des idoles monstrueuses, posées sur des autels où l'on montrait par des degrés. A Campêche il y avait un théâtre bâti de terre & de pierre, haut d'environ quatre coudées. Sur ce théâtre on voyait la figure en marbre d'un homme, que deux animaux de figure extraordinaire semblaient vouloir dévorer. Il y avait aussi, & tout près de cette figure, la représentation d'un serpent de quarante-sept pieds de longueur & gros à proportion, qui engloutissait un lion. Ces idoles étaient renfermées dans des palissades.

Les peuples de l'Yucatan pratiquaient une

NOL

umaines.
avec un
le cœur,
idole, &
rasier. Le
d'un lion
ait, était
rd duquel
humaine,
on couler

l'audience
ouverte en
elle-Espa-
, & située
Honduras.
aient alors
que pour
èrent l'Isle
bles mon-
l'on mon-
il y avait
rre, haut
théâtre on
omme, que
naire fem-
it aussi, &
ésentation
ds de lon-
nglourissait
ermées dans
uaient une

DU MEXIQUE.

227

espèce de circoncision ; mais on ne dit point si elle différait en quelque chose de la cérémonie que les Mexiquains observaient à la naissance de leurs enfans. On trouva des croix dans cette contrée ; mais on ne nous explique pas mieux quel usage ces idolâtres en pouvaient faire, & quelle en était l'origine. Ils dirent aux premiers Espagnols : « Qu'au- » trefois un personnage plus beau que le so- » leil, passa dans cette province, & laissa » aux habitans ce monument de son pas- » sage. »

Dans l'isle de Cozumel, le temple de l'idole qu'on y adorait, était de figure quar- rée, bâti de pierre, & d'une assez passable architecture. La statue de la divinité avait la figure d'un homme, dont les regards paraissaient terribles. On'avait ménagé par derrière l'idole une fausse porte, par laquelle le prêtre rendait ses oracles sans être aperçu. Dans cette même isle, le dieu de la pluie était adoré sous la forme de la croix. En tems de sécheresse, on allait en procession l'invoquer pour obtenir de la pluie. On lui sacrifiait des cailles ; on brûlait des parfums sur son autel, on l'arrofait d'eau ; & sans doute on réitérait si long-tems & si souvent les offrandes, les prières & les aspersions, qu'enfin les nuages avaient le loisir de se former.

C'est dans la baie de Campêche que l'on coupe le précieux bois de teinture. Ces arbres ressemblent assez à notre aubépine, mais ils sont généralement beaucoup plus

228 GOUVERNEMENT ESPAGNOL

gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie, avec quelques pointes, néanmoins, qui sortent de côté & d'autre; mais le corps & les vieilles branches sont noirâtres, l'écorce en est plus raboteuse, & presque sans aucune pointe. Les feuilles en sont petites & ressemblent à celles de l'aubépine: leur couleur est d'un verd pâle. Pour la coupe, on choisit les vieux arbres, qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de sève. Cette sève est blanche, & le cœur rouge, & c'est ce cœur qu'on emploie pour la teinture.

AUDIENCE DE GUADALAJARA.

Cette audience, située au couchant d'été de Mexico, comprend aussi sept provinces; celle de Guadalajara, Los Zacatecas, Nueva-Biscaia ou Nouvelle-Biscaie, Cimaola, Caliacan, Chiametlan, Xalisco ou Nouvelle-Galice; mais elles n'offrent rien de remarquable, & sont d'ailleurs peu connues de nos voyageurs.

AUDIENCE DE GUATIMALA.

Cette audience est située à l'orient d'hiver de Mexico, & renferme huit provinces; Soconusco, Chiapa, Vera-paz, Guatimala, Honduras ou Hibueras, Nicaragua, Costarica & Verugua. Nous n'extrairons des longues descriptions de ces vastes pays, que ce qui

peut a
somme

Les

caragu

barbare

leurs sa

un céli

garder

entend

leur fai

coupab

forme d

& les a

mulaire

pontife

Indien,

tre, qui

premier

de la vic

sur un t

vrait l'e

sang, &

tiré le c

roi rece

me, &

plaçait

nom de

à ce pri

même p

on sacré

du pays

fallait le

de vend

peut avoir rapport au plan que nous nous sommes proposé de remplir.

Les anciens peuples de la province de Nicaragua avaient, ainsi que leurs voisins, la barbare coutume de sacrifier des hommes à leurs fausses divinités. Leurs prêtres gardaient un célibat rigoureux, & l'on pouvait les regarder comme des confesseurs, puisqu'ils entendaient l'aveu que les Indiens venaient leur faire des crimes dont ils se reconnoissaient coupables. Ils avaient le droit de prescrire la forme des sacrifices, ils indiquaient les fêtes & les autres solemnités, & donnaient le formulaire des prières qu'on devait réciter. Un pontife souverain était à la tête de ce clergé Indien, & présidait à tous les sacrifices. Un prêtre, qui sans doute était revêtu de la charge de premier sacrificateur, tournait trois fois autour de la victime, en marmotant quelques paroles sur un ton très-lamentable. Ensuite il lui ouvrait l'estomac, se frottait le visage de son sang, & partageait le corps, après en avoir tiré le cœur, qu'il présentait au pontife. Le roi recevait les pieds & les mains de la victime, & le reste était distribué aux assistans. On plaçait la tête sur un poteau, qui portait le nom de la province, qui avait donné naissance à ce prisonnier, pris dans le combat. Sous ce même poteau, dans certaines circonstances, on sacrifiait des enfans & même des hommes du pays; mais avant que de les immoler, il fallait les acheter, & il était permis à un père de vendre son fils pour cette barbare cérémonie.

230 GOUVERNEMENT ESPAGNOL

nie. Ceux qui avaient le bonheur d'être sacrifiés de la sorte, jouissaient des privilèges de l'apothéose, & passaient de cette vie mortelle à une immortelle. Ces idolâtres, dans leurs pratiques religieuses, ne cessaient d'adresser des prières & des vœux à leurs idoles. Ils faisaient souvent des processions, où leurs prêtres assistaient dévotieusement en longues mantes de coton. Les Indiens s'y trouvaient, portant des bannières, sur lesquelles étaient représentées à leur mode, la figure de leurs divinités : les jeunes gens y paraissaient avec l'arc & la flèche à la main. Le pontife ouvrait la marche, tenant une lance, au bout de laquelle était suspendue l'image du dieu du pays. Pendant la route, que l'on devait parcourir jusqu'à un certain endroit jonché de fleurs, où la divinité devait se reposer, les prêtres subalternes ne cessaient de faire retentir l'air de leurs chants ; ensuite le grand-prêtre faisait la cérémonie de tirer du sang de quelque partie de son corps en l'honneur de l'idole, & le peuple l'imitait. Les uns se saignaient à la langue, les autres aux oreilles, & plusieurs à d'autres parties du corps que la pudeur défend de nommer. Tout ce sang répandu par la plus absurde de toutes les idolâtries, servait à colorer le visage de l'idole. Au milieu de ces prétendus actes de dévotion, on consacrait quelquefois le maïs, & pour le sanctifier, on se servait d'un sang dont la propriété n'est certainement pas d'inspirer aux hommes des œuvres de sainteté. La consécration achevée,

on dit
grains
grande
toutes

Les
ragua
quelqu
nait les
condui
vait un
discour
ils alla
fiancée
était é
forme
fomme
eût fai
avait l
voyag
les par
honore
fait es
que l'
fille d
elle.

On
de Ni
penda
Mouss
mes d
répu
Le go
ment

on distribuait à l'assemblée ces précieux grains, & elle les mangeait avec la plus grande avidité, comme un remède contre toutes les souillures de l'ame & du corps.

Les cérémonies que les habitans de Nicaragua observaient dans leurs mariages, avaient quelque chose de particulier. Le prêtre prenait les futurs époux par le petit doigt, & les conduisait dans une chambre où il se trouvait un grand feu. Là il leur faisait un long discours sur les devoirs de l'état dans lequel ils allaient s'engager, & faisait jurer à la fiancée qu'elle était vierge. Lorsque le feu était éteint, le mariage avait reçu toute sa forme, & les époux partaient pour le consommation. Cependant s'il arrivait que la fille eût fait un faux serment, le mari trompé avait la liberté de recourir au divorce. Les voyageurs rapportent que dans ce pays-là, les parens de la femme adultère étaient déshonorés, que celui qui violait une fille était fait esclave, ou condamné à payer sa dot, & que l'esclave qui avait commerce avec la fille de son maître, était enterré vif avec elle.

On trouve à l'extrémité de la province de Nicaragua, une nation d'Indiens indépendans, que l'on appelle *Mosquitos* ou *Moussiques*; ils ont toujours résisté aux armes des Espagnols, mais ils traitent sans répugnance avec les Français & les Anglais. Le gouvernement de ce peuple est absolument républicain. Lorsqu'il doit avoir guerre

232 GOUVERNEMENT ESPAGNOL

avec quelque nation voisine , il choisit pour commandant le plus brave & le plus expérimenté de ses guerriers ; mais après le combat , son pouvoir cesse. Les Mosquitos ne comptent pas plus de quinze cents hommes dans les deux colonies qui forment cette nation , mais ils ont beaucoup d'esclaves Nègres qu'une aventure extraordinaire leur a procurés. Un capitaine Portugais , qui apportait de Guinée des Nègres au Bresil , les observa si mal qu'ils se rendirent maîtres du vaisseau. Ils jettèrent leurs conducteurs dans la mer ; & ignorant absolument la navigation , ils vinrent échouer au cap de Graciosa-Dios , où ils tombèrent entre les mains des Mosquitos , dont ils ont appris la langue , & avec lesquels ils passent doucement leur vie.

On ignore si ce peuple conserve scrupuleusement les notions de religion qu'avaient les premiers Mosquitos leurs ancêtres. On a découvert qu'ils avaient des dieux & des sacrifices. Toutes les années ils présentaient à leurs prêtres un esclave , qui devait pendant douze mois lunaires , car c'est ainsi qu'ils compraient , faire le personnage de leur principale divinité. Ce malheureux , après avoir été lavé & parfumé , était revêtu de tous les ornemens de l'idole , dont il portait le nom , & durant l'année de son règne , on lui rendait les honneurs divins ; il occupait le principal appartement du temple , il ne sortait qu'accompagné d'une garde de douze

homme
d'ador
ter le
de la
maine
tume
non-f
géné
gais,
avoir
malhe
nomm
allait
prit. c
confid
fait a
raison

Da
après
porté
penda
les la
& les
qu'ils
cent a
la lib
lorsq

La
nous
digie
gnols
Barth
mine

hommes, & environné d'un grand nombre d'adorateurs : les femmes venaient lui présenter leurs enfans pour les bénir ; mais le jour de la fête étant arrivé, on le sacrifiait inhumainement. Ils avaient aussi la barbare coutume d'enterrer avec chaque père de famille, non-seulement ses esclaves, mais son prêtre & généralement tous ses domestiques. Un Portugais, devenu l'esclave des Mosquitos, après avoir perdu un œil dans le combat, eut le malheur de survivre à son maître, & d'être nommé pour l'accompagner au tombeau. Il allait être égorgé, lorsqu'il lui vint dans l'esprit de représenter que le mort serait peu considéré dans l'autre monde, s'il y paraissait avec un borgne à sa suite ; on goûta sa raison, & l'on fit choix d'une autre victime.

Dans ce pays les femmes veuves doivent, après avoir enterré leurs maris, & leur avoir porté, sur la fosse, à boire & à manger, pendant quinze lunes, exhumer leurs os, les laver soigneusement, les lier ensemble, & les porter sur leur dos aussi long-tems qu'ils ont été enterrés. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabane, & elles n'ont la liberté de prendre un nouvel époux, que lorsqu'elles se sont acquittées de ce devoir.

La plus grande partie des provinces dont nous venons de parler, ont fourni une prodigieuse quantité d'or & d'argent aux Espagnols ; mais, s'il en faut croire le fameux Barthelemi de las Casas, la possession des mines qui produisaient ces métaux a causé

234 GOUVERNEMENT ESPAGNOL
la destruction de plus de deux millions d'Indiens.

Tout particulier qui découvre une mine d'or ou d'argent au Mexique, peut y faire travailler, en payant au roi le cinquième du produit; mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au domaine. Le roi accorde quatre cents pieds de terrain, vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. « Ensuite un autre a la liberté » d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds » de la première; &, quoique cet espace soit » comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrain du premier en creusant » sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre contre ses ouvriers. Alors il doit se retirer » dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais si la mine qu'il ouvre » au-dessous, est inondée par quelque source » d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui » donner la sixième partie de ce qu'il tire; » & si l'eau venait de la mine supérieure, le » possesseur de cette mine est obligé de la faire » tirer. »

L'or & l'argent qui sont tirés de toutes les mines de la Nouvelle-Espagne, doivent être portés à Mexico, & déclarés à l'hôtel des monnoies. Quelques auteurs prétendent qu'il entre annuellement deux millions de marcs d'argent dans cette ville, outre ce qui passe par des voies indirectes; ils ajoutent que vers la fin du siècle dernier, on frappait tous les

ans, à
pièces
seulen
royal
qu'on
réale
pour
» être
» car
» deu
To
sont
achète
somm
offici
pour
être
celui
en in
xante
de la
priété
La
ment
cour
a le
les p
demi
lève
à Me
toute
perc
celle

ans , à la monnoie , sept cents mille marcs en pièces de huit. Les propriétaires payent non-seulement les frais de la fabrique & le droit royal , qui est le quint, mais encore une réale, qu'on nomme le droit de vasselage. On paye une réale & demie de plus pour les pièces d'or que pour celles de huit. « Le titre auquel il doit » être pour recevoir la marque est vingt-deux » carats , & celui de l'argent , deux mille » deux cents dix maravedis. »

Tous les officiers de l'hôtel des monnoies sont nommés par le roi , & les subalternes achètent leurs places du trésorier , pour la somme de trois mille pièces de huit. Chaque officier a le droit de résigner la sienne ; mais pour rendre la résignation valide , elle doit être signée vingt jours avant la mort , & celui en faveur de qui elle est faite , doit en instruire le viceroi dans le terme de soixante jours , & payer au roi un tiers du prix de la charge , & les deux autres tiers au propriétaire ou à ses héritiers.

La multiplicité des impôts établis , augmente considérablement les revenus que la couronne d'Espagne retire du Mexique. Elle a le quint de tous les métaux , les perles & les pierres précieuses , sans compter un & demi par cent pour la sortie , & ce qui se lève sur toutes les monnoies que l'on fabrique à Mexico. Le prince se réserve en propriété toutes les mines de vif-argent , cinquante perches dans les mines d'or , & soixante dans celles d'argent , de fer , de cuivre , d'étain

236 GOUVERNEMENT ESPAGN. &c.
& de plomb. La moitié des trésors qui se découvrent dans les démolitions des temples, ou dans les vieilles habitations indiennes, lui appartient. Il hérite des biens de tous ceux qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatrième degré. Le droit sur les cartes à jouer, lui rapporte plus de deux millions d'écus. Les ouvrages des manufactures d'Espagne payent un droit de cinq pour cent, lorsqu'on les porte aux Indes, & ils payent deux & demi pour cent de sortie, & cinq d'entrée, autant de fois qu'ils changent de lieu dans les Indes. Nous ne parlerons pas d'un grand nombre d'autres droits, qui sont des sources presque inépuisables d'immenses richesses; il suffit de remarquer que les droits de *Néjada* & de *Media annata*, qui regardent les biens ecclésiastiques, forment un revenu si important pour la couronne, qu'elle en tire plus que de l'Espagne entière.

Fin de la Description de la Nouvelle-Espagne.



DE

C

Deser

LE
tophe
oppos
Il est
très -
temp
qui d
du cô
cont
Toro
à l'oc
par l
en to
provi
rien,
jusqu
longu

R O Y A U M E

DE TIERRA - FIRME.

CHAPITRE PREMIER.

*Description géographique du Royaume de
Tierra-Firme.*

LE royaume de Tierra-firme reçut de Christophe Colomb, le nom de Castille d'or, par opposition aux isles qu'il découvrit d'abord. Il est situé dans la zone torride, & sujet à de très-grandes chaleurs, qui sont toutefois tempérées par les vents du nord & les pluies, qui durent près de quatre mois. Il commence, du côté du nord, à la rivière de Darien, & continuant par Nombre-de-Dios, Bocas-del-Toro, Bahia-del-Amirante, il est terminé à l'occident par le fleuve de Los Dorados & par la mer du nord. Vers la mer du sud, en tournant à l'ouest, il s'étend depuis la province de Costa-rica jusqu'au golfe de Darien, d'où il s'allonge par la côte du sud, jusqu'à la baie de Saint-Bonaventure. Sa longueur, du levant au couchant, est de cent

238 DESCRIPTION GEOGRAPHIQ.

quatre-vingt lieues , & sa largeur , du nord au sud , est la même que celle de l'isthme , qui renferme la province de Panama & partie de celle de Darien. L'espace le plus étroit de l'isthme , n'a que quatorze lieues , & il a environ quarante lieues dans sa plus grande largeur , d'une mer à l'autre.

Ce royaume est composé des trois provinces de Panama , de Darien & de Veraguas. La province de Panama a pour capitale la ville du même nom , qui est aussi la métropole du royaume. Porto-bello , Sant-Jago de Nata de los Cavalleros & Los-Santos , sont les villes les plus renommées de la province. La plupart des habitations sont situées dans de petites plaines , qui se trouvent le long de la plage ; car le reste du territoire de cette province est coupé de montagnes , aussi peu habitables par l'intemperie de l'air , que par leur stérilité naturelle.

P A N A M A.

Cette ville fameuse est située dans l'isthme du même nom , près d'une plage baignée par les flots de la mer du sud. Sa position est à huit degrés cinquante-sept minutes quarante-huit secondes & demie de latitude du nord , mais les géographes ne s'accordent pas sur sa longitude.

Vasco Nunes de Bilboa , ayant découvert la mer du Sud , en 1513 , deux ans après le capitaine Tello de Gusman , eut connaissance

de Pan
tion de
d'Avil
qu'on
y fond
obtient
Elle s'
cinqua
deur d
fut pil
pirate
aussi-t
terrein
lieue &
est cein
défend
plûpar
de bois
tuiles
tièrem
incend
rebâti
Pan
dont le
de la v
de Ti
qualifi
bunau
de vill
la cha
l'inqui
nomm
La p

de Panama, qui n'était alors qu'une habitation de pêcheurs Indiens. En 1518 Pedrarias d'Avila, gouverneur de la Castille-d'or, nom qu'on donnait à cette partie de Tierra-firme, y fonda une colonie, & en 1521 cette peuplade obtint le nom de ville, avec divers privilèges. Elle s'accrut considérablement pendant cent cinquante années; & rien n'égalait la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par le fameux Morgan, pirate Anglais. Les Espagnols la rebâtirent aussitôt, mais ils choisirent pour la placer un terrain plus avantageux, situé à environ une lieue & demie de l'ancien emplacement. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort larges, & défendue par une forte garnison. Autrefois la plupart des maisons de Panama n'étaient que de bois, & d'un seul étage, avec un toit de tuiles; mais cette ville ayant été presque entièrement détruite, en 1739, par un violent incendie, toutes les maisons brûlées ont été rebâties en pierres.

Panama est le siège d'une audience royale, dont le président est en même tems gouverneur de la ville & capitaine général de la province de Tierra-firme. Elle a un évêque qui se qualifie de prince de Tierra-firme. Ses tribunaux sont l'*Ayuntamiento*, ou le conseil de ville, composé d'alcaldes & de régidors; la chambre des caisses royales, & celle de l'inquisition, dont le tribunal de Carthagène nommé les officiers.

La pêche des perles, qui est très-abondante

246 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

dans le golfe de Panama, est une des principales sources de la richesse des habitans de cette ville, & toutes les années ils y employent une très-grande quantité de Nègres. Elle ne se fait pas sans d'extrêmes dangers, par rapport au nombre prodigieux de monstres marins, qui viennent sans cesse attaquer les plongeurs, & qui en dévorent toujours quelques-uns.

L'habillement des femmes Espagnoles de Panama, lorsqu'elles vont à pied dans les rues, est composé d'une mante & d'une jupe assez semblable à celles d'Espagne; mais chez elles & dans leurs visites, elles n'ont que la chemise, depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemise a de grandes manches, ouvertes par le bas, & ces ouvertures, comme celles du cou, sont garnies de fines dentelles. « Elles portent des ceintures, au-dessus des » manches, & cinq ou six chapelets de différente espèce, régulièrement pendus au » cou, les uns de perles, d'autres de corail » mêlé de grains d'or, & par-dessus, elles » ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent » des reliquaires. Leurs poignets sont ornés » de bracelets d'or ou de tombac, au-dessus » desquels elles ont un autre bracelet de » perles, ou de corail, ou de jais. Leur jupon, » qui pend à la ceinture, ne leur descend » que jusqu'aux mollets. De-là jusqu'assez » près de la cheville du pied, règne un cercle d'assez larges dentelles, qui pendent » de la jupe de dessous. Pour chaussure, elles

» elles
 » les N
 » ni la
 » vés a
 » donn
 » quan
 » ou le

La v
 doit for
 elle tir
 des Fra
 à neuf
 te-cinq
 suivant
 soixant
 de long
 cents q
 une m
 est situ
 chant
 port. C
 maison
 quelque
 pierre.
 fortes;
 sortir t
 parties
 les Nè
 les con
 garniso

DE TIERRA - FIRME 241

» elles portent des souliers. Les Métives &
 » les Nègresses ne peuvent porter ni la mante,
 » ni la jupe : ce sont des habillemens réservés aux Espagnoles , à qui ce privilège
 » donne celui de prendre le titre de *Senora* ,
 » quand elles ne l'auraient point par leur rang
 » ou leur naissance. »

PORTO-BELO.

La ville de Saint-Philippe de Porto-belo, doit son origine à la bonté de son port, dont elle tire son nom. Suivant les observations des Français, (année 1735) elle est située à neuf degrés, trente-quatre minutes, trente-cinq secondes de latitude du nord ; & , suivant celles du père Feuillée, à deux cents soixante-dix-sept degrés, cinquante minutes de longitude du méridien de Paris, ou deux cents quatre-vingt-seize degrés, quarante-une minutes du pic de Ténériffe. La ville est située en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne, qui environne le port. On n'y compte pas plus de cent trente maisons, toutes de bois, à l'exception de quelques-unes, dont le premier étage est de pierre. Elle est fort peuplée, à l'arrivée des flottes ; mais l'intempérie du climat en fait sortir tous les habitans, aussitôt qu'elles sont parties, & il n'y reste ordinairement que les Nègres, les Mulâtres, le gouverneur, les commandans des forts, les alcaldes & la garnison, qui est de cent vingt-cinq hommes

242 DESCRIPTION GEOGRAPHIQ.

envoyés de Panama. Pendant le séjour des galions, les vivres sont rares & fort chers à Porto-belo. On est obligé de faire venir le maïs, le riz, la cassave, les porcs, la volaille & toutes les racines de Carthagène. Les bestiaux viennent de Panama. La côte fournit d'excellens poissons; & la campagne donne beaucoup de fruits.

Comme la ville touche presque aux montagnes & aux bois, les tigres y font souvent d'étranges ravages pendant la nuit, & il n'y a point alors de sûreté pour les poules, pour les chiens & même pour les enfans, malgré les pièges qu'on ne cesse de leur tendre à l'entrée des murs. Les Nègres & les Mulâtres craignent cependant peu ces animaux furieux. Lorsqu'ils vont couper du bois dans les forêts, ils s'arment d'un épieu de sept ou huit pieds de long, & d'un bois fort dur, dont la pointe est endurcie au feu, & ils tiennent à la main droite une espèce de coutelas. Le tigre commence toujours le combat, il s'élance sur le bras dont son adversaire tient l'épieu, & qui est enveloppé d'une pièce d'étoffe; il saisit l'épieu d'une de ses griffes, & de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme; alors le Nègre lui décharge sur la jambe un coup de coutelas, & lui coupe le jarret. L'animal furieux se retire un peu en arrière, sans quitter l'épieu, & veut revenir pour saisir le bras avec son autre patte, mais le Nègre lui décharge un second coup, qui lui tranche encore un jarret, & qui le met à sa discrétion.

Il l'éco
ses pi
On
de tou
veau
ceux
vais a
flotté
à Car
arrivé
voile
de mé
de loy
» les
» qu'
» gra
» cor
» Le
» pré
» gal
» ma
» ma
» ett
» Pe
» voi
» var
» de
» du
» Bo
» sa
» fou
» ou
cette

HIQ.

jour des
rt chers
re venir
orcs, la
thagène.
La côte
ampagne

x monta-
souvent
& il n'y
es, pour
, malgré
tendre à
Mulâtres
& furieux.
es forêts,
uit pieds
la pointe
à la main
igre com-
nce sur le
u, & qui
il saisit
tre patte
me; alors
un coup
L'animal
ns quitter
r le bras
e lui dé-
nche en-
sécration.

DE TIERRA-FIRME. 243

Il l'écorche, & revient triomphant avec sa peau, ses pieds & sa tête.

On peut dire que Porto-belo est l'entrepôt de toutes les richesses de l'ancien & du nouveau Monde. Cette même ville, que tous ceux qui aiment la vie fuyent à cause du mauvais air, est très-habitée pendant que les flottés y séjournent. Aussi-tôt que l'on apprend à Carthagène que les vaisseaux du Pérou sont arrivés à Panama, les galions mettent à la voile pour Porto-belo. Alors une chambre de médiocre grandeur coûte jusqu'à mille écus de loyer, pour le tems de la foire. « A peine » les vaisseaux sont-ils amarrés dans le port, » qu'on dresse, près de la Bourse, une » grande tente, pour chaque chargement, » composée des voiles de chaque vaisseau. » Les propriétaires des marchandises sont » présens lorsqu'on les apporte dans ces ma- » gasins, pour reconnaître leurs ballots aux » marques qui les distinguent. Ce sont les » matelots seuls qui les chargent sur des brou- » ettes, & qui partagent entr'eux le salaire. » Pendant ce travail des gens de mer, on » voit arriver de Panama, plusieurs cara- » vanes de cent mules chacune, chargées » de caissons qui contiennent l'or & l'argent » du Pérou. Les uns sont déchargés à la » Bourse, les autres au milieu de la place, » sans que dans la confusion d'une si grande » foule, il arrive jamais de vol, de perte » ou d'autre désordre. » Tant que dure » cette foire, la ville est remplie d'une quan-

244 DESCRIPTION GEOGRAPHIQ.

tité étonnante de marchands , & le port est couvert de navires & de barques , dont les unes apportent , par la rivière , toutes les marchandises du Pérou , & les autres de Carthagène , des vivres pour la subsistance de ceux que leurs affaires y attirent ; mais après leur départ , la ville est aussi-tôt déserte. Cette grande foire ne doit pas durer plus de quarante jours , à compter de celui de l'entrée des galions dans ce port.

Les deux provinces de Darien & de Veraguas , n'offrent rien qui soit digne de fixer l'attention du lecteur ; mais , quoique celle de Carthagène soit dépendante de l'isle Espagnole , comme elle est située sur la côte de Tierra-firme , nous nous croyons obligés de parler de sa capitale avec quelque étendue.

CARTHAGENE.

La ville de Carthagène est située à dix degrés , vingt-cinq minutes , quarante-huit secondes & demie de latitude du nord ; & à deux cents quatre-vingt-deux degrés , vingt-huit minutes , trente-six secondes de longitude ouest du méridien de Paris , & trois cents un degrés , dix-neuf minutes , trente-six secondes de celui du pic de Ténériffe. La baye & le pays de Carthagène , qui portaient autrefois le nom de *Calamari* , furent découverts en 1502 , par Rodrigue de Bastidas. Alonso d'Ojéda , Americ Vespuce , & Hernandez d'Oviedo , tentèrent inutilement de

s'y étab
tousjour
ces Inc
qui éta
en 152
Cet
qui, fo
ouest ,
partie n
chica.
mer ,
font fo
nique d
est bâti
par un
il est ce
ville de
gouvern
le milit
Grenad
compos
tous les
lieues &
beaucou
dans cet
y atten
rendue
reçoive
route d
Le c
dérable
foire un
provinc

DE TIERRA - FIRME. 245

s'y établir à différentes reprises, ils furent toujours repoussés par les naturels. Enfin ces Indiens furent domptés par Hérédia, qui établit & peupla la ville de Carthagène en 1527.

Cette ville est située sur une île de sable, qui, formant un passage étroit vers le sud-ouest, ouvre une communication avec la partie nommée Tierra-bomba, jusqu'à Boca-chica. Elle est absolument environnée de la mer, à l'exception de deux endroits, qui sont forts petits. Un pont de bois communie de la ville à son unique fauxbourg, qui est bâti sur une autre île, liée au continent par un autre pont de bois. Après Mexico, il est certain que Carthagène est la plus belle ville de l'Amérique. C'est la résidence du gouverneur, qui depuis 1739 relève, pour le militaire, du viceroi de la Nouvelle-Grenade. La ville a son tribunal particulier, composé de régidors, parmi lesquels on élit tous les ans deux alcaldes. La baye a deux lieues & demie d'étendue, nord & sud, & beaucoup d'eau sur un très-bon fond, & c'est dans cette baye que les galions arrivent, pour y attendre que l'armadille du Pérou se soit rendue à Panama. Au premier avis qu'ils reçoivent de son arrivée, ils prennent la route de Porto-belo.

Le commerce de cette ville est très-considérable, & l'on y voit dans le tems de la foire un très-grand nombre de négocians des provinces intérieures, telles que Santa-Fé,

246 DESCRIPTION GEOGRAPHIQ.

Popayan & Quito, qui y apportent leurs propres fonds, & ceux qui leur sont confiés pour des commissions. Ils s'y rendent avec de l'or, de l'argent monnoyé, en lingots & en poudre, avec beaucoup d'émeraudes; mais qui ont bien perdu de leur prix, depuis qu'on cesse de les estimer en Europe.

Carthagène est peuplée d'habitans qui sont divisés en différentes races. Les Blancs forment deux espèces, celle des Européens, qu'on appelle Capetons, & celle des Créoles ou des Blancs nés dans le pays. Le nombre des premiers est peu considérable. Les Créoles possèdent les terres, & parmi eux, il s'en trouve d'un sang très-noble, & qui descendent des Espagnols, qui, après y avoir exercé les premiers emplois, ont jugé à propos de s'y établir.

« Après les Noirs ou les Nègres & les Mulâtres, qui viennent d'un Blanc & d'une Noire, ou d'un Nègre & d'une Blanche, la troisième espèce, provenue des Blanches avec les Mulâtres, ou des Mulâtresses avec les Blancs, se nomme ici comme en Orient, les *Terçerons*. La quatrième est celle des *Quarterons*, qui vient du mélange des *Terçerons* avec les Blancs. Enfin la cinquième, qui vient du mélange des *Quarterons* avec les Blancs, est celle des *Quinterons*. A ce cinquième degré il n'est plus question de race Nègre. Les *Quinterons* ne sont pas distingués des Blancs, & l'enfant d'un Blanc & d'une *Quinterone*, porte le nom d'Espagnol

Cet e
on le
avant
des i
gner.
recon
Samb
deux
races
core
les M
rons,
comp
ayre,
qu'ils
nés d
terons
font r
te-en
de de
rapp
tous l
Indie
font r
tre,

On
ces In
ils ap
tres j
à l'Es
arts m
& le
comm

Cet enfant se croirait grièvement insulté, si on le supposait d'une autre race. Cependant avant que d'arriver à cette classe, il y a bien des inconvéniens qui peuvent les en éloigner. Entre le Mulâtre & le Nègre, on reconnaît une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mélange de ces deux races avec le sang Indien, ou des deux races ensemble. La race du père fournit encore une distinction. Entre les *Tercerons* & les *Mulâtres*, les *Quarterons* & les *Tercerons*, & de même pour les suivans, on compte ceux qui se nomment *Tente en el ayre*, c'est-à-dire, enfant de l'air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfans nés du mélange des *Quarterons* ou des *Quinterons*, avec le sang *Mulâtre* ou *Terceron*, sont nommés *Salto-atras*, c'est-à-dire, Sautte-en-arrière, parce qu'au lieu d'avancer & de devenir Blancs, ils ont reculé, en se rapprochant de la race des Nègres. De même tous les enfans sortis du mélange avec le sang Indien, depuis le Nègre jusqu'au *Quinteron*, sont nommés *Sambos* de Nègre, de *Mulâtre*, de *Terceron*, &c. »

On peut bien se persuader que la plûpart de ces Indiens ignorent exactement à quelle classe ils appartiennent. A compter depuis les *Mulâtres* jusqu'aux *Quinterons*, ils sont tous vêtus à l'Espagnole, & presque tous exercent des arts mécaniques, au lieu que les *Chapetons* & les *Créoles*, s'attachent uniquement au commerce, & préféreraient la plus affreuse

248 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

misère à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

On distingue aussi deux sortes de Nègres, les libres & les esclaves, qui se subdivisent encore en Créoles & en *Bozales*, ou nouveaux venus. Ces derniers sont employés à la culture des terres, où ils ont la liberté de travailler dans la ville, moyennant qu'ils partagent ce qu'ils gagnent avec leurs maîtres. Ils vont nus comme en Afrique, à la réserve d'un petit pagne qui leur couvre à peine les parties naturelles. Les Nègresses ne sont pas plus modestement habillées. Celles de la campagne cultivent les champs avec leurs maris, & celles de la ville vendent des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de cassave, & d'autres alimens. Elles ont les mammelles pendantes, & peuvent sans se gêner allaiter leurs enfans, qu'elles portent continuellement sur le dos, sans leur faire changer de situation.

Les Carthagénois portent pour habillement une veste de toile fine, les culottes de même & les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune distinction de rang. En 1735, ils ont commencé à se servir de perruques. Plusieurs vont nue tête, & les cheveux coupés jusqu'au chignon, d'autres portent un bonnet de toile très-fine, & tous se servent d'éventail tissus d'une espèce de palme fort déliée.

Les femmes blanches ont une sorte de jupe de taffetas uni, qu'elles appellent *Pot-*

lera,
point
qu'ell
Celle
des b
une a
laisser
desso
bonne
répon
les
chau
ne pe
Elles
de les
leur
hom
Il
Carth
ne so
vaiss
état
Les
d'esp
les E
cher
souve
vertu
Puliz
quels
se tre
d'une
que

lera, qui leur pend jusqu'aux talons. Un pourpoint leur couvre le reste du corps. Lorsqu'elles sortent, elles prennent la mantille. Celles qui ne sont pas absolument de la classe des blanches, mettent par-dessus la pollera, une autre jupe déchiquetée, dont les trous laissent voir la couleur de celle qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un petit bonnet de toile, en forme de mitre, qui répond perpendiculairement au front, & dont les bords sont garnis de dentelles. Leur chaussure est une espèce de mules, où elles ne peuvent faire entrer que la pointe du pied. Elles passent tristement leur vie dans le fond de leur appartement, à se faire bercer dans leur hamac, pendant la chaleur du jour. Les hommes ne sont pas ennemis de ce plaisir.

Il ne faudrait point chercher des savans à Carthagène; les hommes qui habitent ce pays ne sortent de leur léthargie que lorsque les vaisseaux arrivent, & ils rentrent dans leur état d'indolence aussi-tôt qu'ils sont partis. Les deux sexes ne manquent cependant ni d'esprit, ni de pénétration, & la charité envers les Européens, qui passent aux Indes pour y chercher la fortune, & qui y trouvent plus souvent la misère & la mort, est une de leurs vertus favorites. Ces étrangers, qu'on appelle Pulizos, sont de vrais aventuriers, dans lesquels personne n'osant prendre confiance, se trouvent réduits à passer la nuit à la porte d'une église, & à vivre de la cassave bouillie que les cordeliers distribuent chaque jour

250 DESCRIPTION GÉOGRAPH. &c

aux pauvres qui se présentent. Lorsqu'on les voit réduits à ce pitoyable état, qui les jettent dans une maladie, appelée *Chaperonade*, les Nègresses & les Mulâtres libres s'empres- sent de les retirer dans leurs maisons, & de les faire guérir; & pour l'ordinaire s'ils en réchappent, elles les épousent ou les font épouser à leurs filles.

Les riches, les pauvres, les nobles & les roturiers, tous ont à Carthagène la même passion pour l'eau-de-vie, le chocolat, les confitures & le miel, & sans distinction de sexe, d'âge & de rang, tous ont la même fureur de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. La plus grande marque d'estime & d'amitié qu'une femme puisse donner à un homme, c'est d'allumer du tabac & de lui en présenter dans les visites qu'il lui fait; ce serait offenser cruellement une femme, que de refuser cette galanterie de sa main: la danse est l'amusement chéri des Carthagénois.



RE

Relig

P RE
que l
ni té
térien
dit p
Dieu
mari
deux
mon
auteu
pour
ils l
parfu
appan
qui f
cins
tion
peu
à ce
Le
force
qu'il
toric
ont

 CHAPITRE II.

*Religion, Mœurs & Usages des Indiens de
Tierra-Firme.*

PRESQUE tous les voyageurs nous assurent que les Indiens de ces vastes contrées n'ont ni temple, ni autel, ni aucune marque extérieure de religion : cependant Purchas dit positivement qu'ils croient qu'il y a un Dieu au ciel, & que ce dieu est le soleil, mari de la lune. Ils adorent également ces deux astres comme les suprêmes divinités du monde. Ils reconnaissent un mauvais principe auteur de tous les maux qu'ils souffrent, & pour l'engager à les traiter favorablement, ils lui offrent des fleurs, des fruits, des parfums & du maïs. Cet être ténébreux leur apparaît souvent, à ce que disent les prêtres, qui sont en même tems législateurs, médecins & ministres de la guerre ; & l'imagination mélancolique des Indiens ne sert pas peu à accréditer les rêveries qu'ils débitent à ce sujet.

Le pouvoir que ces prêtres s'arrogent de forcer le diable à répondre aux questions qu'ils lui font, leur donne une grande autorité sur toute la nation, & la finesse qu'ils ont de ne faire ces conjurations magiques

252 RELIGION, MŒURS ET USAG.

qu'en secret, ajoute encore au respect qu'on leur porte. Ils y employent les contorsions, les cris, les grimaces & les hurlemens les plus affreux, & l'on dit qu'ils ont l'habileté d'y contrefaire les cris des bêtes féroces & le chant de tous les oiseaux. Il faut ajouter à cet horrible tapage, le bruit de certaines pierres qu'ils frappent en cadence, & le son lugubre des tambours, des flûtes de cannes, & celui que peuvent rendre quelques os de bêtes liés ensemble. Faisant succéder à un bruit affreux un morne silence, ils parviennent à en imposer à ce peuple imbécille.

Ces prêtres, considérés comme médecins, ont une assez singulière manière de traiter leurs malades. Le voyageur Wafer nous rapporte : « qu'ils font asseoir l'infirmes sur une pierre, » & qu'ensuite le prêtre médecin prend un » petit arc & de petites flèches, & les tire » le plus vite qu'il lui est possible contre » le corps de son malade, qui est tout nud. » Leur adresse à tirer de l'arc, dit le même » auteur, les fait toujours rencontrer fort juste, » & de plus il y a un arrêt à la flèche, » afin qu'elle ne pénètre qu'autant qu'il le » faut. Si la flèche ouvre une veine remplie » de vent, & qu'alors le sang en sorte avec » quelque impétuosité, le médecin & ceux » qui sont présens à l'opération sautent de » joie, & témoignent par leurs gestes que » l'opération a été heureuse. »

Les Indiens de la province de Darien, de même que ceux de l'Amérique septen-

D
trio
dan
& l
leur
nier
Les
men
gran
par
plus
leur
corp
le n
de c
Ces
ou t
sur
dan
où s
allu
sour
de
com
de p
L
tes
que
s'en
nues
blie
qu'à
ne p
vec

SAG.

& qu'on
corsions,
mens les
habileté
rocros &
ajouter
certaines
& le son
cannes,
es os de
ler à un
parvien-
le.

édécins,
ter leurs
pporte ;
Pierre,
rend un
les tire
contre
out nud.
e même
ort juste,
flèche,
qu'il le
remplie
rte avec
& ceux
tent de
tes que

Darien,
septen-

DÉS IND. DE TIERRA-FIRME. 253

trionale, prennent leurs résolutions de guerre dans une assemblée générale de la nation, & l'effet suit aussi-tôt. Les femmes suivent leurs maris, combattent avec eux, & manient la flèche & l'arc avec beaucoup d'adresse. Les prisonniers de guerre sont ordinairement brûlés ; mais avant l'exécution, on a grand soin de leur arracher une dent, & c'est par elle qu'on jure dans les circonstances les plus intéressantes. Ces sauvages n'assistent à leur conseil que la pièce de coton sur le corps, l'écharpe sur la cuisse, l'anneau sur le nez ou sur la bouche, le collier de dents, de coquilles ou de rassade autour du cou. Ces sortes de colliers pèsent jusqu'à vingt ou trente livres, & descendent fort souvent sur le nombril. Après avoir formé quelques danses, ils prennent place dans la cabane où se tient le conseil, & un jeune garçon allume un rouleau de tabac, & va tour à tour leur souffler au nez quelque bouffées de fumée ; ce qui est regardé parmi eux comme un grand honneur & une marque de profond respect.

La polygamie est une loi établie dans toutes ces contrées, & si le mari prend quelque dégoût pour sa femme, il est libre de s'en défaire. Lorsque les filles sont devenues nubiles, on les oblige à porter le tablier, & confinées dans leur cabane, jusqu'à ce qu'on les demande en mariage ; elles ne paraissent même devant leur père qu'avec un voile sur le visage. Aussi-tôt qu'une

254 RELIGION, MŒURS ET USAG.

fille a été promise à un jeune homme, elle passe pendant sept nuits sous la garde de son père, ou en l'absence de celui-ci, sous celle de son plus proche parent, ensuite il la remet entre les mains de son mari. On invite à la fête tous les Indiens de l'habitation. Les hommes s'y rendent avec des haches, & les femmes avec un demi boisseau de maïs : les garçons apportent des fruits & des racines, & les filles du gibier & des œufs; on place tous ces présens à la porte de la cabane nuptiale; & quand cette longue cérémonie est achevée, les hommes entrent dans une autre cabane, où le marié les reçoit avec honnêteté, & leur présente à chacun un verre de quelques liqueurs fortes : les femmes sont reçues de la même manière. Toute la compagnie étant rassemblée, les pères des nouveaux époux arrivent. Celui du marié prononce un fort long discours, après lequel il se met à danser jusqu'à perdre haleine, & se mettant à genoux, il présente son fils à la mariée, dont le père est aussi à genoux & la tient par une main. Le père de la fille se lève alors, & danse à son tour, mais il ne fait heureusement point de discours. Après cette danse, les époux s'embrassent, & tous les hommes courent, armés de leur hache, vers une portion de terre qui a dû être marquée pour l'habitation des jeunes mariés. Les arbres son bientôt abbatu, & le terrain défriché; les femmes & les enfans sèment le maïs &

DE
 les au
 élevé
 finit
 forte.

Ces
 tant
 les fu
 des fe
 de ce
 à être
 qu'on
 lors
 homm
 enfon
 qu'on
 ordin
 de se

Ma
 nos p
 scènes
 ligenc
 dans
 vrai,
 ménag
 aimée
 on ne
 même
 injure

Dè
 fines
 rivièr
 On en
 d'arbr

DES IND. DE TIERRA-FIRME. 255

les autres grains, & bientôt la cabane est élevée : on se met à boire, & la fête ne finit que lorsqu'il n'y a plus de liqueur forte.

Ces sauvages punissent l'adultère avec d'autant plus de rigueur, que pour en arrêter les funestes effets, ils souffrent parmi eux des femmes publiques. La femme convaincue de ce crime est inévitablement condamnée à être brûlée vive, à moins qu'elle ne prouve qu'on lui a fait violence, & l'homme pour lors porte seul la peine. Le supplice d'un homme qui débauche une fille, est de lui enfoncer dans l'urètre un bâton hérissé d'épine qu'on y tourne plusieurs fois. Il succombe ordinairement, mais on lui laisse la liberté de se guérir.

Malgré la pluralité des femmes, qui dans nos pays causeraient sans doute d'étranges scènes, les Indiens vivent en bonne intelligence avec elles, & la concorde règne dans toutes ces familles. Elles sont, il est vrai, chargées des plus viles fonctions du ménage, mais elles n'en sont pas moins aimées & estimées de leurs maris. Jamais on ne voit un Indien battre sa femme, ni même s'emporter contre elle & lui dire des injures grossières.

Dès qu'une femme est délivrée, ses voisines la conduisent elle & son enfant à la rivière, & les lavent dans l'eau courante. On enveloppe le nouveau né dans une écorce d'arbre, & on le couche dans un petit ha-

256 RELIGION, MŒURS ET USAG.

mac. Les garçons apprennent à nager, à tirer de l'arc & à jeter la lance de très-bonne heure, & c'est en quoi consiste toute leur éducation; à douze ans, ils commencent à accompagner leurs pères à la chasse, & à treize ou quatorze ils doivent se couvrir les parties naturelles avec une espèce d'entonnoir. Les filles aident leurs mères dans les travaux domestiques: elles tirent des cordons d'écorce: elles font de la soie d'herbe: elles épluchent le coton & le filent, pour en faire de la toile.

Il faut que ces sauvages ayent quelque légère idée des peines & des récompenses d'une autre vie, puisqu'ils portent à manger aux ames, & qu'ils célèbrent des fêtes anniversaires pour les morts; comment peut-on dire qu'ils n'ont aucune notion de l'immortalité de l'ame? Ce n'est pas la seule contradiction que l'on trouve dans les voyageurs.

Autrefois les peuples de la Nouvelle-Grenade ensevelissaient leurs caciques avec des colliers d'or, garnis d'émeraudes, & ils enterraient avec eux tout ce qu'ils avaient possédé de plus précieux pendant leur vie, sans oublier des vivres pour leur long voyage. Le peuple imitait ses maîtres, & quelquefois les femmes suivaient leurs maris dans le tombeau. De ces barbares coutumes, il leur en est resté une qui fait horreur. Lorsqu'une femme qui nourrit son enfant vient à mourir, on attache ce petit infortuné à sa mammelle, & on l'enterre avec elle, parce que, disent-ils,

DE
ils, il
ames
vont
les se
nir la
enterr
moire
annuel
louang
& en
tué. S
on fai
qui rep
en pié
qu'on
premi
du déf
tout c
va brû
La fête
modest
la pud
soupon
Purc
nations
sont ch
ginité
nous d
ces pe
La t
contrée
bien p
mité na
To

SAG.
ager, à
s bonne
oute leur
encent à
se, & à
uvrir les
d'enton-
dans les
des cor-
d'herbe:
nt, pour

quelque
mpenses
manger
ces anni-
peut-on
'immor-
e contra-
yageurs.
elle-Gre-
avec des
& ils en-
ient pos-
ie, sans
yage. Le
esfois les
le tom-
leur en
une fem-
mourir,
mmelle,
disent-
ils,

DES IND. DE TIERRA-FIRME. 257
ils, il resterait orphelin. Ils croient que les
ames de leurs guerriers sont immortelles, &
vont dans un lieu délicieux jouir de toutes
les sensualités de la vie animale. Pour obte-
nir la même immortalité, il suffit de se faire
enterrer avec eux. Pour perpétuer la mé-
moire de ces héros, on célèbre des fêtes
annuelles, qui consistent en chansons à la
louange du défunt, en regrets sur sa perte,
& en malédictions contre l'ennemi qui l'a
tué. Si ce guerrier est mort dans un combat,
on fait du mieux que l'on peut une statue
qui représente son adversaire, & on la met
en pièces avec d'étranges imprécations. Lors-
qu'on s'est bien enyvré pendant la nuit, aux
premiers rayons du soleil, on met l'image
du défunt dans un grand canot, rempli de
tout ce qu'il aimait pendant sa vie; on
va brûler le tout de l'autre côté de la rivière.
La fête est terminée par une danse, où l'im-
modestie des femmes pourrait choquer
la pudeur la moins ridicule, & par l'as-
soupissement général de toute l'assemblée.

Purchas nous certifie que les prêtres des
nations qui habitent les côtes de Cumana,
sont chargés de la fonction d'ôter la vir-
ginité aux filles qui se marient; mais il ne
nous dit rien des cérémonies nuptiales de
ces peuples.

La taille ordinaire des Indiens de ces
contrées est entre cinq & six pieds. Ils sont
bien proportionnés, & sans aucune diffor-
mité naturelle. La plupart ont les os fort

258 RELIGION, MŒURS ET USAG.

gros & la poitrine large ; d'ailleurs ils sont d'une grande agilité. Les femmes sont plus petites, & d'un embonpoint, qui n'ôte rien à l'élégance de leur taille ; elles ont l'œil vif & le regard agréable. Les deux sexes ont le visage rond, le nez court & écrasé, les yeux gros & brillans, quoique gris, le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les lèvres fines, la bouche petite & le menton bien formé. Ils ont tous les cheveux noirs qu'ils entretiennent avec beaucoup de soin. Leur teint est de couleur de cuivre clair, ou d'orange sèche, & leurs sourcils ont la noirceur de l'ébène.

Nous allons rapporter, sur la foi de Lionel Wafer, un phénomène fort étrange, & touchant la vérité duquel, il ne craint point d'attester tous ceux qui ont fait le voyage de l'isthme de Panama : c'est celui d'une race d'Indiens blancs. « A la vérité, dit-il, » le nombre de ces Blancs n'est pas comparable à celui des Indiens couleur de » cuivre ; d'ailleurs leur peau n'est pas d'un » aussi beau blanc que celle des Anglais, » c'est plutôt un blanc de lait ; & ce qu'il y » a de plus surprenant, c'est qu'ils ont le » corps tout couvert d'un duvet de la même » blancheur, & si fin qu'il n'empêche pas » de voir la peau. Les hommes auraient » la barbe blanche, s'il la laissaient croître ; » ils se l'arrachent, mais jamais ils n'entre- » prennent d'ôter le duvet. Ils ont les sour- » cils & les cheveux aussi blancs que la peau,

DES

» & le
 » pouc
 » moir
 Wafer
 bés en
 dont la
 que c'e
 clair pe
 quelqu
 guent f
 Les au
 qui fig
 particu
 pendan
 peut sup
 qui lui
 l'oblige
 que cet
 blancs t
 vites à
 Indiens
 bien la
 de diffé
 rendre
 pas les
 commen
 Les l
 à se pe
 d'oiseau
 les fem
 emploie
 jaune &
 d'huile.

DES IND. DE TIERRA-FIRME. 259

» & leurs cheveux, longs de sept ou huit
 » pouces, paraissent frisés. Ces Indiens sont
 » moins gros que les autres. » Le même
 Wafer ajoute que leurs sourcils sont cour-
 bés en arc, & qu'ils forment un croissant
 dont la pointe est recourbée en bas. Il croit
 que c'est par cette raison qu'ils voyent fort
 clair pendant la nuit, pour peu que la lune jette
 quelque peu de lumière, & qu'alors ils distin-
 guent facilement les objets les plus éloignés.
 Les autres Indiens les appellent d'un nom
 qui signifie *yeux de lune*. Mais si cette race
 particulière d'hommes a l'avantage de voir
 pendant la nuit, d'un autre côté, elle ne
 peut supporter la lumière du soleil, & l'eau
 qui lui découle continuellement des yeux,
 l'oblige de se tenir renfermée autant de tems
 que cet astre éclaire l'horison. Ces Indiens
 blancs sont peu robustes, mais extrêmement
 vites à la course, ils sont fort méprisés des
 Indiens couleur de cuivre, & ils leur rendent
 bien la pareille. Il faut souvent bien moins
 de différence entre les hommes pour les
 rendre ennemis. Cela n'empêche cependant
 pas les sexes de chaque nations d'avoir des
 commerces fort intimes.

Les Indiens de Tierra-firme aiment tous
 à se peindre le corps de diverses figures
 d'oiseaux, d'hommes & d'arbres; ce sont
 les femmes qui exercent cet art, elles y
 emploient fort habilement les couleurs rouge,
 jaune & bleue, détrempées dans une sorte
 d'huile. Cette peinture se soutient dans tout

260 RELIGION, MŒURS ET USAG.

son éclat pendant quelques semaines, & ensuite elle ne demande qu'à être légèrement rafraîchie. Lorsque les Indiens partent pour la guerre, ils se font peindre le visage de rouge, les épaules & l'estomac de noir, & le reste du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Quelquefois pour rendre ces traits ineffaçables, ils se piquent la peau avec des pointes d'épines; alors ils ne se couvrent d'aucun vêtement, excepté une feuille de palmier qu'ils tournent en entonnoir, dont on soupçonne facilement l'usage, & qui est soutenue par un cordon, qu'ils attachent autour de leurs reins. Les femmes couvrent leur nudité avec une pièce de coton ou de drap. Dans leurs habitations, mais seulement lorsqu'ils doivent se trouver aux assemblées publiques, ils portent de longues robes de coton, dont les manches sont larges & ouvertes, & ne vont qu'à la moitié du bras. On en voit qui se couvrent la bouche avec une plaque d'or ou d'argent, d'une forme ovale, échancrée au-dessus, & figurant une espèce de croissant, dont les deux pointes remontent vers le nez. Au lieu de plaque les femmes ont un anneau qui leur pend de même sur la bouche, & dont la grandeur est proportionnée à la qualité de leurs maris. Comme cet anneau est attaché au nez, il arrive qu'il s'abaisse insensiblement sous le poids, & que quand elles deviennent vieilles, cette partie du visage leur descend jusqu'à la bouche. On ôte ces plaques & ces

DE
annea
après
à cha
une s
dans
ont la
Les
de ch
chées
mun s
quels
leurs
& de
rivière
croyer
cesser
rels e
beau
terre
& ils
duiser
posés
& co
d'envi
de lar
fert d
terre
ordina
habita
ment
cinq,
percé
l'on p

USAG.
s, & en-
gèrement
tent pour
visage de
oir, & le
lqu'autre
ces traits
avec des
rent d'au-
e palmier
on soup-
est soute-
nt autour
rent leur
a de drap.
eulement
ffemblées
robes de
ges & ou-
du bras.
uche avec
ne forme
urant une
x pointes
de plaque
eur pend
la gran-
de leurs
attaché. au
siblement
eviennent
ar descend
ques & ces

DES IND. DE TIERRA-FIRME. 261

anneaux pour manger, & on les replace après le repas. Les chefs portent un anneau à chaque oreille, & deux plaques d'or, une sur l'estomac, & l'autre sur le dos, dans les jours de cérémonie. Ces plaques ont la figure d'un cœur.

Les principaux Indiens aiment à se parer de chaînes ou cordons de coquilles recherchées, ou de dents de tigres; ceux du commun se contentent d'en porter de coquillages quels qu'ils soient. Ils ont soin de bâtir leurs cabanes éloignées les unes des autres, & de les placer sur les bords d'une belle rivière, mais toujours dans des endroits qu'ils croient inconnus aux Espagnols, qu'ils ne cessent de regarder comme leurs plus mortels ennemis. Ces cabanes se bâtissent sans beaucoup de travail. Ils enfoncent dans la terre des pieux de sept à huit pieds de haut, & ils les entrelassent de bâtons, qu'ils enduisent avec du mortier. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés & couverts de feuilles. L'édifice est long d'environ vingt-cinq pieds, sur huit ou neuf de largeur. Un trou pratiqué au sommet sert de cheminée, & le feu se fait sur la terre, au milieu de la cabane. Ils bâtissent ordinairement un fort pour défendre leurs habitations réunies. Il est long communément de cent trente pieds, & large de vingt-cinq, avec un mur de dix pieds de haut, percé d'un grand nombre de trous, par où l'on peut découvrir l'ennemi, & lui déco-

262 RELIGION, MŒURS ET USAG.
cher des flèches, seules armes de la plûpart
de ces sauvages.

Chaque famille cultive une certaine portion de terre autour de son habitation. Le tems de semer le maïs est au mois d'avril, pour recueillir en septembre. Les épis sont arrachés avec la main, on fait sécher le grain, on le réduit en poudre en l'écrasant avec des pierres fort unies, & on en fait diverses sortes de boissons, dont la principale est le *chiqua-copa*. Avec des platanes fraîchement cueillies, rôties dans leurs gouffes, & écrasées ensuite dans une gourde, après les avoir pelées, ils composent une liqueur qu'ils nomment *mista*. Les platanes secs, séchés, broyés & convertis en gâteaux, leur tiennent lieu de pain, ainsi que les yams, les parates & la cassave. Ils assaisonnent toutes leurs viandes avec le seul piment. Les hommes construisent les cabanes, abbatent les arbres & nettoient les plantations; & les femmes plantent le maïs, préparent les boissons & tous les alimens. La chasse est l'exercice favori de ces Indiens, & ils y sont si bien exercés dès l'enfance, qu'il est rare qu'au vol ils manquent le plus petit oiseau d'un coup de flèche qu'ils lui décochent. Ils font souvent des chasses générales, & leur coutume est de manger sur le champ tout le gibier que la chaleur peut corrompre, & d'emporter ce qui peut être gardé. Ces parties de plaisirs durent quelquefois vingt jours. On attribue à leurs chiens une propriété

D
fort
lassé
sur l
enfer
chass
craint
D
à ces
déro
des a
conn
étaie
est-c
tant
il ne
moir

F

DES IND. DE TIERRA-FIRME. 263

fort singulière. Lorsque ces animaux ont lassé un porc sauvage, n'osant pas se jeter sur lui, ils l'entourent, & le tiennent ainsi enfermé au milieu d'eux, jusqu'à l'arrivée des chasseurs; alors ils se retirent tous, dans la crainte d'essuyer des coups de flèches.

Dans leurs voyages, le soleil sert de guide à ces sauvages; & si quelques nuages le déroberent à leurs yeux, ils observent l'écorce des arbres, & le côté le plus épais leur fait connaître celui du midi. On croit qu'ils étaient autrefois antropophages, du moins est-ce le prétexte qui les a fait traiter avec tant d'inhumanité par les Espagnols; mais il ne paraît pas qu'il reste parmi eux la moindre trace de cette barbare inclination.

*Fin de la Description du Royaume de
Tierra-Firme.*



EMPIRE DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.*Description géographique de l'Empire
du Pérou.*

LES géographes placent le Pérou, cette partie la plus considérable de l'Amérique méridionale, entre les deux cents quatre-vingt-onze, & les trois cents dix-sept degrés de longitude, & entre le sixième degré de latitude du nord & le trente-sept du sud. Dans cette vaste étendue, ils comprennent le Tucuman, qui a fait, depuis long-tems, partie de sa vice-royauté. Sa longueur, disent-ils, est d'environ huit cents vingt lieues, du sud-est au nord-est, & sa plus grande largeur ne passe point deux cents quatre-vingt lieues de l'est à l'ouest : ils lui donnent pour borne au nord, Tierrafirme ; à l'orient, les provinces des Amazones & de Rio de la Plata ; au midi, le Chili & la terre Magellanique ; & au couchant, la mer du Sud ou pacifique. Ensuite ils établissent la division civile du pays en trois audiences royales ; celle de Lima ou de los Reyes, celle de Quito, & celle de

D
la Pla
vince
& ils
clésiast
chevêc
Mais f
nous f
avec le
sible, l
voyage
public
de plus

La
jour d'h
jurisdic
Charca
compr
la Sier
de Bue
leurs g
quoiqu
civiles
dant la

Ce
la côte
vingt
jusqu'a
cinq
même
douze
en par
meuse
domain

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 265

la Plata, dans laquelle ils mettent la province de los Charcas & celle de Tucuman, & ils le partagent en deux provinces ecclésiastiques, qui répondent à ces deux archevêchés, celui de Lima & celui de Plata. Mais sans nous arrêter à la description qu'ils nous font du Pérou, nous allons extraire, avec le plus de brièveté qu'il nous sera possible, les nouveaux mémoires que deux savans voyageurs viennent de communiquer au public, & qui renferment tout ce qu'il y a de plus certain à ce sujet.

La vice-royauté du Pérou n'embrasse aujourd'hui que les pays qui sont sous la juridiction des audiences de Lima, de los Charcas & du Chili, sous lesquels sont encore compris les gouvernemens de Santa-cruz de la Sierra, du Paraguay, de Tucuman & de Buenos-aires, néanmoins ces derniers ont leurs gouverneurs particuliers; mais qui, quoiqu'absolus dans les affaires politiques, civiles & militaires, reconnaissent cependant la supériorité du viceroi.

Ce gouvernement s'étend au nord depuis la côte de Tumbes, par les trois degrés vingt-cinq minutes de latitude australe, jusqu'aux terres Magellaniques, environ cinquante-quatre degrés de la hauteur du même pôle, c'est-à-dire, l'espace de mille douze lieues marines. Il confine à l'orient, en partie au Brésil, & est borné par la fameuse ligne de démarcation qui divise les domaines des couronnes de Castille & de

266 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

Portugal, & en partie à la mer du Nord. La mer du Sud le borne à l'occident.

L'audiencede Lima, érigée en 1542, comprend dans sa juridiction l'archevêché de Lima, & les quatre évêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Areguipa, divisés en quinze provinces, qu'on appelle corrégimens, & qui reconnaissent Lima pour capitale. L'audiencede Charcas ne le cède que fort peu en grandeur à celle de Lima, mais elle est infiniment plus peuplée. On y compte l'archevêché de Plata, & cinq évêchés, qui sont, la Paz, Santa-cruz de la Sierra, Tucuman, Paraguay & Buenos-aires, aussi divisés en un grand nombre de corrégimens. L'audiencede du Chili renferme quatre gouvernemens particuliers; sçavoir, la Maestria-de-campo, Val-paraiso, Valdivia & Chiloé, qui se subdivisent en onze corrégimens. Nous allons donner une idée succincte des villes les plus remarquables de ces riches contrées.

L I M A.

Cette superbe capitale du Pérou est située à douze degrés, deux minutes, trente-une secondes de latitude australe : sa longitude est de deux cents quatre-vingt-dix-neuf degrés, vingt-sept minutes, sept secondes & deux tiers du méridien de Ténériffe. Elle est avantageusement placée au milieu d'une vaste plaine, qu'elle domine entièrement, & qu'on nomme *Rimac*, mot indien qui

signi
idole
avisé
des
Ce
fices,
& tra
passe
preté
dang
des t
de d
maise
fort
bâtie
le son
pièce
lives
de ca
ou d'
Tou
est es
est p
les t
paissé
vent
const
trem
elle s
des
No
l'éton
pelle

HIQ.
Nord. La

42, com-
vêché de
uxillo ,
, divisés
e corrégi-
pour capi-
cède que
ma, mais
n y com-
évêchés,
ierra, Tu-
ussi divisés
L'audien-
ernemens
e-campo,
, qui se
ous allons
es les plus
es.

a est située
rente-une
longitude
x-neuf de-
secondes &
ériffe. Elle
lieu d'une
tièrement,
indien qui

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 267

signifie *celui qui parle*, & que portait une idole du pays, qui un jour s'était, dit-on, avisée de répondre distinctement aux demandes qu'on lui faisait.

Cette ville renferme plusieurs beaux édifices, ses rues sont parfaitement bien pavées & traversées par des canaux, dont les eaux passent sous des voûtes & servent à la propreté, avec aussi peu d'incommodité que de danger. La crainte continuelle où l'on est des tremblemens de terre, n'a pas permis de donner plus d'un étage de hauteur aux maisons; mais, quoique basses, elles sont fort agréables à la vue, & on les croirait bâties beaucoup plus solidement qu'elles ne le sont. Le corps du bâtiment est construit de pièces de bois, emmortoisées avec les solives du toit. On couvre ensuite ces pièces de cannes sauvages, en dedans & en dehors, ou d'osier, pour mieux cacher la charpente. Tout est soigneusement recrépi: l'extérieur est enduit d'une couche de chaux, & le tout est peint en couleur de pierre de taille: les toits sont plats & unis, & n'ont que l'épaisseur nécessaire pour défendre l'édifice du vent du nord & des rayons du soleil. Cette construction cède aux violentes secousses des tremblemens de terre, & par cette raison, elle s'en ressent moins que si l'on y employait des matériaux plus solides.

Nous n'entreprendrons point de nombrer l'étonnante quantité de paroisses, de chapelles, & de couvens de l'un & l'autre sexe

268 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

que renferme cette capitale du Pérou ; il suffit de remarquer qu'elles sont toutes grandes , en partie bâties de pierre , & enrichies de peintures & d'ornemens précieux.

Les vicerois font leur demeure ordinaire dans un vaste & superbe palais. Leur gouvernement n'est que triennal , mais quelquefois ils sont continués trois autres années. Leur autorité est absolue. Ils sont les chefs suprêmes des tribunaux , dont les officiers ne sont faits que pour les aider dans l'expédition des affaires. Ils ne marchent jamais qu'avec un faste étonnant. Un viceroy du Pérou a deux compagnies de gardes ; l'une à cheval , de cent soixante maîtres , dont l'uniforme est bleu , avec des paremens d'écarlate , garnis de franges d'argent & la bandoulière de même : cette compagnie , qui n'est composée que d'Espagnols , monte la garde à la principale porte du palais : l'autre compagnie est de cinquante hallebardiers , aussi Espagnols , vêtus de bleu , avec les paremens & les vestes de velours cramoisi , galonnées en or : ceux-ci font la garde aux portes des appartemens. Cent autres soldats d'infanterie sont toujours prêts à exécuter ses ordres.

Outre les cours de justice , du conseil de guerre & de celui des finances , auxquelles le viceroy préside , il donne journellement trois audiences : l'une aux Indiens & aux Mulâtres ; l'autre aux Espagnols , & la troisième aux dames. Toutes les affaires sont

I
expédi
asseffeu
nemen
de la
qui po
décidée
prouve
compos
qui en
lais, l'u
autres
minelle
par qu
minel.
sée d'u
des cor
& deu
numéra
tient à
des fin
Le
compo
ptes &
royaux
du dor
duit de
de corr
ou lieu
alcalde
cipale
de Lin
ne s'é
morts

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 269

expédiées par un secrétaire d'état avec son assesseur, lorsqu'elles regardent le gouvernement. Celles qui se trouvent du ressort de la justice sont le partage du tribunal qui porte le nom d'audience : elles y sont décidées sans appel, à moins qu'on ne puisse prouver un déni de justice. Ce tribunal est composé de huit assesseurs & d'un fiscal civil, qui ont trois salles d'assemblées dans le palais, l'une pour les délibérations, & les deux autres pour les plaidoiries. Les causes criminelles se jugent dans une quatrième salle, par quatre alcaldes de *Corte* & un fiscal criminel. La chambre des comptes est composée d'un régent qui préside, de cinq maîtres des comptes, de deux maîtres des résultats & deux ordonnateurs, avec quelques sur-numéraires. On y règle tout ce qui appartient à la distribution & à l'administration des finances.

Le tribunal, nommé la caisse royale, est composé d'un facteur, d'un maître des comptes & d'un trésorier, avec titre d'officiers royaux : leur juridiction s'étend sur les biens du domaine royal, & sur le quint du produit des mines. Le corps de ville est formé de corrégidors, ou échevins, d'un alférez réal, ou lieutenant royal de police, & de deux alcaldes, tous officiers choisis entre la principale noblesse. Par un privilège particulier de Lima, la juridiction de son corrégidor ne s'étend que sur les Indiens. La caisse des morts est un tribunal qui connaît de toutes

270 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

les causes de ceux qui sont morts intestats, ou chargés de dépôts, sans avoir laissé d'héritiers légitimes. Les négocians ont aussi leur tribunal, composé d'un prévôt des marchands & de deux consuls, avec un assesseur. L'archevêque a son tribunal de l'officialité; celui de l'inquisition consiste en deux inquisiteurs & un fiscal, tous trois à la nomination du grand inquisiteur d'Espagne. Il y a un hôtel des monnoies avec les officiers nécessaires, & une université qui a produit quelques savans estimés dans l'Europe.

La ville de Lima est peuplée d'Espagnols, de Nègres, de races de Nègres, d'Indiens, de Métifs, & d'autres races qui proviennent du mélange. On fait monter le nombre des Espagnols à environ dix-huit mille, entre lesquels on compte une très-grande quantité de familles d'une noblesse distinguée, qui se soutiennent avec d'autant plus de facilité, qu'à Lima, le titre de commerçant n'est point incompatible avec celui de noble. Une loi, aussi ancienne que la conquête, porte « que sans déroger, & sans craindre l'exclusion des ordres militaires, on peut » exercer le commerce aux Indes. »

Les Nègres & les Mulâtres qui forment à Lima proprement la classe du peuple, y exercent tous les arts mécaniques. Les Indiens & les Métifs cultivent les terres, font des ouvrages de poterie, & vendent les denrées aux marchés; car tout le service

D
domesti
Mulâtr

Le l
rangs é
par auc
cence,
ses rich
l'entret
l'ajuster
sur-tout
fortune

Tout
se rédu
jupe de
jupe ou
elles p
mante,
attaché
que ju
jusqu'à
qui pe
brodées
ornées
ou d'un
fort ch
chemis
larges
diverse
est le p
grande
elles so
fine ba
rétée a

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 275

domestique se fait par les Nègres & les Mulâtres, ou libres ou esclaves.

Le luxe est à Lima le vice de tous les rangs & de tous les états, & il n'est arrêté par aucun respect. Pour étaler sa magnificence, il suffit de pouvoir la soutenir par ses richesses, ou être assez extravagant pour l'entretenir en courant à sa ruine. C'est dans l'ajustement des femmes que se remarque sur-tout l'amour de ce faste destructeur des fortunes les mieux cimentées.

Tout l'habillement des dames de Lima se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile, qui se nomme *Fustan*, une jupe ouverte & un pourpoint. Quelquefois elles portent autour du corps une espèce de mante, qui n'est pas fermée; le jupon, attaché au-dessous du ventre, ne descend que jusqu'au milieu des mollets, & de-là jusqu'à la cheville, pend une dentelle fine, qui permet de voir le bout des jarretières, brodées d'or ou d'argent, & quelquefois ornées de perles. L'autre jupe est de velours ou d'une étoffe très-riche, & ordinairement fort chargée d'ornemens. Les manches de la chemise, longues d'une aune & demie & larges de deux, sont garnies de dentelles & diversement attachées. Par-dessus la chemise est le pourpoint, dont les manches sont très-grandes, & forment une figure circulaire; elles sont de dentelles, avec des bandes de fine batiste entre-deux. La chemise est arrêtée aux épaules avec des rubans qui tien-

272 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

nent au corset : ensuite les manches rondes du pourpoint se retrouvent sur les épaules, & celles de la chemise par-dessus : elles y sont arrêtées, & ces quatre rangs de manches forment quatre espèces d'ailes qui descendent jusqu'à la ceinture. En été, il n'y a point de femmes qui n'ayent la tête couverte d'un voile de linon, garni de dentelles ou de franges. Il faut remarquer que toutes ces dentelles sont pour l'ordinaire cousues si près les unes des autres, qu'à peine peut-on distinguer la toile sur laquelle elles sont appliquées : ajoutons qu'on les choisit entre les plus belles de Brabant, & que toutes les autres paraissent trop communes ; ensorte qu'une seule chemise coûte souvent plus de mille écus. En hiver les femmes portent dans la maison un *rebos*, qui n'est qu'une simple pièce de flanelle ; si elles vont en visite, le *rebos* est orné de dentelles ; ou de franges d'or & d'argent.

Entre tous les agrémens de la nature, la petitesse du pied, est ce que prisent le plus les femmes de Lima, & elles raillent avec une sorte de vanité les Européennes de l'avoir trop grand. Pour elles, le leur n'a jamais plus de six pouces de long : leurs souliers sont plats & sans semelle ; une pièce de maroquin sert tout à la fois de semelle & d'empaigne. Elles l'attachent pour la forme avec des boucles de diamans ou d'autres pierres. Leurs bas sont de soie blanche, parce que cette couleur donne une espèce d'élegance

ganc
déco
Le
les c
qu'il
la ce
ment
derric
mans
noiser
gliger
la for
cheve
descer
ples j
templ
noir.
lans,
noire
cans d
pierre
gues d
remar
romac
chargé
qui ce
simple
la vill
la vale
Pour a
& un
menad
& elle
To

HIQ.
s rondes
épaules,
elles y
manches
descendent
point de
erte d'un
es ou de
outes ces
ousues si
ne peut-
elles sont
ist entre
outes les
; enforte
t plus de
s portent
st qu'une
ont en vi-
es; ou de
nature, la
nt le plus
llent avec
ennes de
e leur n'a
g : leurs
une pièce
e semelle
r la forme
utres pier-
che, par-
èce d'élé-
gance

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 273

gance à la jambe, qui est presqu'entièrement découverte.

Les femmes de Lima ont généralement les cheveux noirs, fort épais & si longs, qu'ils leur descendent jusqu'au dessous de la ceinture, elles les relèvent, & en forment cinq ou six tresses qu'elles attachent derrière la tête avec des épingles de diamans, quelquefois de la grosseur d'une noisette. Ce qui reste des tresses, vient négligemment tomber sur les épaules, dans la forme d'un cercle aplati. Les côtés des cheveux sont accommodés en boucles, qui descendent de la partie supérieure des temples jusqu'au milieu des oreilles, & chaque temple est couverte d'une mouche de velours noir. Les pendants d'oreilles sont des brillans, avec des glands ou houppes de soie noire : elles placent à leur cou des carcans de perles & des rosaires, enrichis de pierres fines. Nous ne parlons point des bagues de diamans & des bracelets; mais nous remarquerons particulièrement que sur l'estomac, elles portent une plaque d'or chargée de brillans, attachée par un ruban qui ceint le corps, & que la femme d'un simple particulier, ne se montre pas dans la ville, sans avoir sur elle en ornemens, la valeur de trente ou quarante mille écus. Pour aller à l'église, elles prennent une jupe & un voile de taffetas noir : pour la promenade, c'est une cape & une jupe ronde, & elles se font suivre par plusieurs esclaves.

274 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

Presque toutes ces femmes sont belles ou au moins jolies & d'une taille moyenne. Elles ne gâtent jamais la beauté de leur teint par le pernicious usage du fard, qui vieillit nos dames Européennes, avant qu'elles soient sorties de la première jeunesse. Elles ont de très-beaux yeux & la peau d'une extrême blancheur. On leur accorde de l'esprit, beaucoup de pénétration & de justesse dans la façon de penser : leur conversation est douce & amusante ; mais on leur reproche d'être hautaines, à l'égard de leurs maris, & de chercher tous les moyens possibles pour les gouverner despotiquement. Ce défaut, dont les charge l'historien dom d'Ulloa, est celui du sexe en général.

Les plus délicieux parfums sont à Lima d'un usage général. Les femmes sur-tout n'épargnent rien pour s'en procurer. Elles aiment les fleurs avec une sorte de passion, & elles en entrelassent dans leurs cheveux, & même en garnissent leurs manches, en sorte que l'approche d'une femme est annoncée par les gracieuses vapeurs qu'elle exhale. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Nègresses même imitent les femmes de qualité en tout, & que ce que nous rapportons des unes doit s'entendre des autres ; à quelques nuances de ridicule près. Toutes sont passionnées pour la musique & la danse, ce qui entretient dans la nation, un ton de gaieté & de bonne humeur qui ne se trouve ailleurs que fort rarement.

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 275

En général les habitans de Lima ont de l'esprit, de la pénétration & une grande envie de s'instruire. Ils sont naturellement fiers & délicats sur le point d'honneur, mais d'ailleurs polis & très-sociables. Les Mulâtres, moins éclairés, sont rudes, altiers, inquiets & querelleurs.

Quoique la contrée dans laquelle Lima est située, soit privée des pluies douces qui fertilisent la terre dans les autres climats, l'industrie y a suppléé par l'ouverture d'une quantité prodigieuse de canaux, dont l'eau facilite aux habitans les moyens de cultiver leurs possessions : aussi voit-on dans toute la plaine de vastes champs de froment & d'orge, des luzernes pour la nourriture des chevaux, des plantations de cannes de sucre, des oliviers, des vignes, & des jardins qui produisent abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Le pain qu'on mange à Lima est excellent & n'est pas cher : cependant les boulangers sont fort riches. Une raison de leur opulence, c'est qu'outre le grand nombre d'esclaves qui leur appartiennent, ils reçoivent volontiers ceux que leurs maîtres veulent faire châtier pour quelque faute, & se chargeant de leur nourriture, ils payent encore au maître leur travail journalier, en argent ou en pain. Il n'y a point de punition plus cruelle pour un esclave, & le seul moyen de le contenir, est de le menacer de l'envoyer travailler chez le boulanger. On dit qu'en peu de jours

2-6 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

l'esclave le plus vigoureux est tout-à-fait affaibli.

Le mouton est la viande que l'on sert le plus communément sur les tables de Lima. On y mange fort-peu de bœuf; la volaille y est excellente, & les perdrix, les tourterelles & les farcelles y sont assez bonnes, mais la plus grande consommation est celle de la chair de porc. On apporte des montagnes du veau gelé, qu'on regarde comme un mets fort délicat. Toute la préparation consiste à tuer les veaux, & à les laisser deux jours à l'air dans les bruyères, pour les faire geler. Le poisson est aussi fort abondant. On y boit différentes sortes de vins, dont les plus excellens viennent de Lucumba & Dulac. Les confitures sont d'un usage commun, ainsi que le chocolat.

Pour entretenir toutes les branches du luxe que portent à un extrême degré les habitans de cette fameuse ville, ils ont besoin du grand commerce qu'ils entretiennent avec toutes les provinces du Pérou. Toutes les marchandises qui viennent de l'intérieur des terres sont déposées à Lima, pour être embarquées sur la flottille, qui part du port de Callao, & qui se rend à Panama vers le tems de l'arrivée des galions. Les négocians de Lima vont porter ces marchandises à la foire, avec leurs propres fonds, & au retour, ils renvoient à leurs commettans les denrées d'Europe qu'ils ont rapportées, ce qui leur produit un double gain, indé-

penda
propres

Suiv
à treiz
& à l
du mé
certe
Lima
quoi
des é
elle é
empir
la plu
fonda
ancien
de C
vaste
rues,
de la
les p
liber
suivr
pouv
me l
Cusc
y co
d'éd
faien
C
gran

pendamment de celui qu'ils tirent de leurs propres effets.

C U S C O.

Suivant Herrera la position de Cusco est à treize degrés & demi de latitude australe, & à soixante-dix-huit degrés de longitude du méridien de Tolède : quelques uns placent cette ville à cent vingt lieues espagnoles de Lima, & d'autres à cent quatre-vingt ; mais, quoi qu'il en soit, elle est fort peu connue des étrangers. Sous le règne des Yncas, elle était non-seulement la capitale de leur empire, mais même la plus magnifique & la plus opulente du Pérou. On attribue sa fondation à l'empereur Mango-Capac. Les anciens historiens nous disent qu'au milieu de Cusco, les Yncas avaient ménagé une vaste place, d'où sortaient quatre grandes rues, qui représentaient les quatre parties de la monarchie du Pérou, dans lesquelles les peuples de chaque province eurent la liberté de s'établir, avec la permission d'y suivre les usages des pays de leur naissance, pourvu qu'ils adorassent le soleil, regardé comme le père des Yncas. Les autres rues de Cusco étaient longues & étroites, mais l'on y comptait un grand nombre de palais & d'édifices royaux, dont l'or & l'argent faisaient la principale décoration.

Cette fameuse ville est aujourd'hui de la grandeur de Lima : elle se trouve située

278 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

dans un terrain fort inégal & sur le penchant de plusieurs collines, dont le voisinage ne pouvait offrir d'emplacement plus commode. Les maisons sont bâties de pierres, couvertes de tuiles rouges : les appartemens sont bien distribués, & les ouvrages des menuisiers y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes.

Les tribunaux de justice sont à Cusco les mêmes que ceux qui sont établis dans toutes les villes de la domination espagnole. On compte dans cette ville environ quatre mille habitans de sang espagnol & plus de douze mille Indiens. Le voisinage des montagnes y rend l'air un peu froid, & a fait souvent souhaiter aux citoyens qu'on transférât la ville dans la vallée d'Yucay, qui étant défendue de toutes parts contre les injures de l'air, passait, du tems des Yncas, pour un des plus délicieux séjour du monde. C'est dans ce lieu qu'on transporte les malades de Cusco, & ils ne sont jamais long-tems à s'y rétablir. Dans une montagne assez proche de cette ville, en 1556, on tira d'un rocher une masse d'or, de la grosseur d'une tête d'homme, & les artistes jugèrent, dit l'historien Garcilasso, que si le hazard ne l'eût pas fait découvrir trop-tôt, il y avait beaucoup d'apparence que tout le rocher se fût converti en or.

On voit encore sur une colline, au nord de la ville, les ruines d'une forteresse que les Yncas avaient fait bâtir pour leur sûreté.

D
Elle av
bre con
Les pi
s'élève
sont si g
prendre
machin
& les
employ

La fi
nutes,
trale,
degrés
condes
Elle es
tagne
gieuse
chesses
qu'elle
riche
tité de
premi
dans le
autres
en qu
les M
& les
on ap
autres
issus

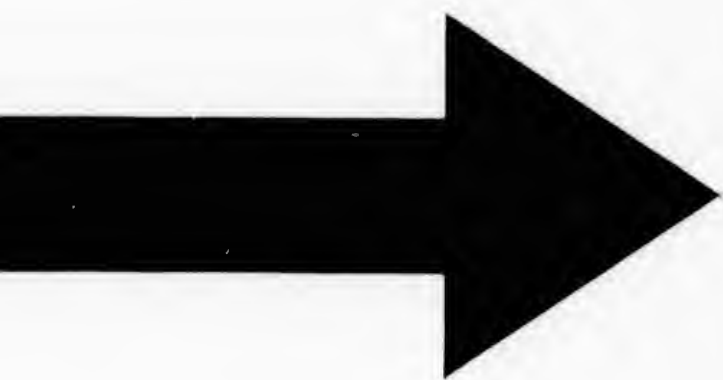
DE L'EMPIRE DU PÉROU. 279

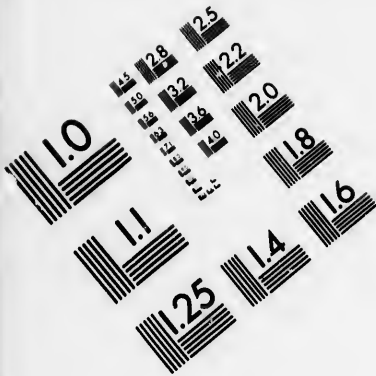
Elle avait par plusieurs souterrains, une libre communication avec le palais impérial. Les pierres, qui ont résisté au tems, & qui s'élèvent encore au-dessus de ces décombres, sont si grandes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment, sans le secours d'aucune machine, on a pu les tirer des carrières, & les transporter dans le lieu où elles sont employées.

QUITO.

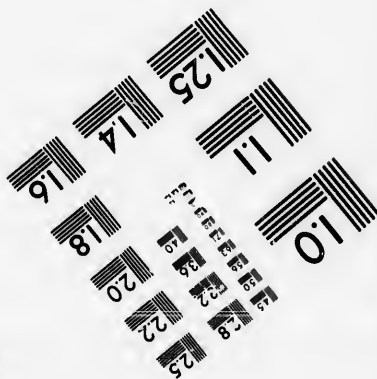
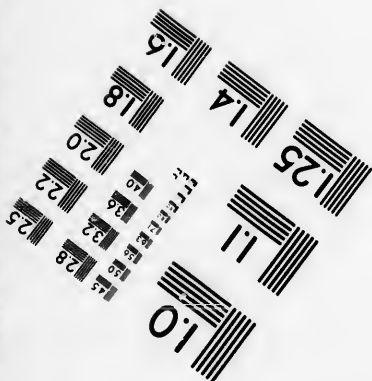
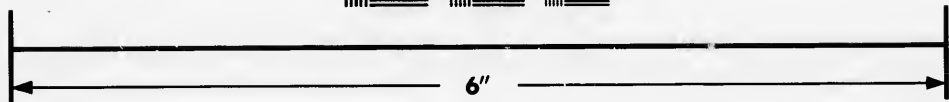
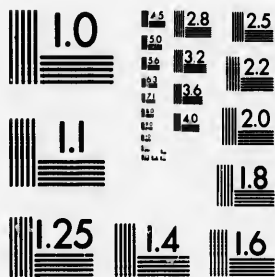
La situation de cette ville est à treize minutes, trente-trois secondes de latitude australe, & deux cents quatre-vingt-dix-huit degrés, quinze minutes, quarante cinq secondes, comptées du méridien de Ténériffe. Elle est bâtie sur le penchant de la montagne de *Pichincha*, célèbre par sa prodigieuse hauteur, & encore plus par les richesses qu'une fabuleuse tradition suppose qu'elle renferme. Elle est assez bien bâtie, riche & très-peuplée. On y distingue quantité de nobles familles qui descendent des premiers conquérans, & qui se sont conservées dans leur lustre, sans aucun commerce avec les autres habitans. Ces derniers sont partagés en quatre classes : les Espagnols ou blancs, les Métifs, les Indiens ou naturels du pays, & les Nègres & leurs descendans. A Quito, on appelle Métifs, comme dans toutes les autres villes de l'Amérique, ceux qui sont issus d'Espagnols & d'Indiennes, avec cette





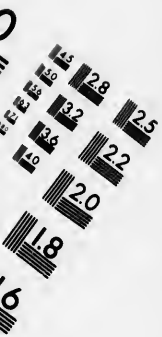


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



230 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

différence que dès la seconde ou la troisième génération, ils passent pour Blancs. Leur couleur est obscure & même un peu rougeâtre, mais moins que celle des Mulâtres; il y en a beaucoup qui tirent sur le blanc, & qui pourraient passer pour tels, s'il ne leur restait certaines marques qui les décelaient.

Entre environ soixante mille habitans qui composent le peuple de Quito, les Espagnols sont les plus considérés, mais on nous les représente comme les plus pauvres & les plus misérables de la ville, & l'on prétend que leur fierté est insupportable & leur fainéantise extrême. Les Métifs moins orgueilleux, sont tous orfèvres, peintres, sculpteurs &c. & laissent aux Indiens les occupations purement mécaniques.

L'habillement des hommes est, sous une cape, une casaque sans plis, qui leur descend jusqu'aux genoux. Les manches sont sans paremens, ouvertes des deux côtés, & sur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons. La richesse des particuliers règle le prix des étoffes & des ornemens. Les Indiens portent une sorte de caleçon, de toile blanche de coton, qui leur prend depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe. La partie inférieure, qui va le long de la jambe, est ouverte & garnie d'une dentelle grossière. Ils ne font point usage de chemises, & se couvrent le corps d'un sac de

coton
& les
cét aj
ferge,
qu'ils
parure
dormi
qui le
pourp
telles
& une
le hau
rangés
chigno
est de
Balaca
ple,
contre
Les
portio
sus de
raleme
est noi
injure
leur co
on ne
ques p
un âg
On
femme
celui
gulier
des ho

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 281

coton noir, dans lequel ils passent la tête & les bras qui demeurent nus. Par dessus cet ajustement, ils mettent un manteau de serge, percé au milieu, pour passer la tête, qu'ils couvrent d'un chapeau. Telle est leur parure, qu'ils ne quittent pas même pour dormir. Les dames portent une chemise, qui leur descend jusqu'à la ceinture, & un pourpoint, appelé *Juhon*, orné de dentelles, une jupe, qu'on nomme *Faldelin*, & une manteline, qui leur enveloppe tout le haut du corps. Leurs cheveux sont arrangés en tresses, qu'elles croisent près du chignon en forme de bourrelet. Leur tête est deux fois ceinte d'un ruban, nommé *Balaca*, qu'elles nouent près de la temple, du côté où les deux bouts se rencontrent.

Les Espagnols sont d'une taille bien proportionnée; les Méricifs, tous de celle au-dessus de la médiocre, & les Indiens généralement petits. La chevelure des Indiens est noire, rude & grossière; & la plus grande injure qu'on puisse leur faire, c'est de la leur couper. Ils n'ont jamais de barbe; car on ne peut pas donner ce nom à quelques poils courts, qui leur viennent dans un âge avancé.

On remarque qu'à Quito le nombre des femmes est beaucoup plus considérable que celui des hommes; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à trente ans le tempérament des hommes commence à s'affaiblir, au lieu

282 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

qu'à ce même âge celui des femmes prend de nouvelles forces.

Les Indiens & les Métifs de Quito sont pour la plûpart de hardis voleurs, & il se passe peu de jours que les marchands n'ayent lieu d'en faire la triste expérience ; c'est pourquoi ils sont obligés de payer une patrouille qui se promène pendant toutes les nuits dans les rues. On ne regarde pas comme un crime de dérober les choses comestibles ou des ustensiles de table. Celui qui est surpris, volant une pièce d'argenterie, en est quitte pour dire *yanga*, ce qui signifie, sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention ; il rend la pièce, & on le laisse retirer.

Ce climat, quoique situé sous l'équateur même, ne se ressent presque jamais de chaleurs incommodes, & il y a des cantons où le froid est très-sensible. Dans d'autres, on jouit d'un printems continuel. On en donne pour raison, l'élévation du terrain au-dessus de la superficie de la mer, ou même de toute la terre ; élévation qui diminue la chaleur, parce que les vents y sont plus subtils, & la congélation plus aisée. Pendant toute l'année, les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, & les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes. Ainsi la douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices, dans un pays qu'on croirait inhabitable ; suivant le cours ordinaire de la nature ; mais ces avan-

tages s
terrible
freux
menace
chaine
pas qu
fertilit
mains
tms ha
amenés
Espagn
s'ils s'a
Tou
avant l
la ruin
ne s'es
sastre.

Cette
gouver
de San
guay p
Ces qu
le milie
civil à
Tout l
la prem
qui est
des Am
gellani
mer du

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 287

tages sont cruellement balancés par des pluies terribles, par de violens orages & par d'affreux tremblemens de terre, qui semblent menacer la nature entière d'une ruine prochaine, & ces inconvéniens n'empêchent pas que le pays ne soit de la plus grande fertilité. Tout le commerce est entre les mains des Chapetons, ou Européens, les uns habitués dans le pays, & les autres amenés par l'espoir du gain; car les riches Espagnols de Quito se croiraient déshonorés s'ils s'abaissaient à négocier.

Tout ce détail convenait à la ville de Quito, avant le terrible tremblement de terre qui l'a ruinée de fond en comble, & peut-être ne s'est-elle pas encore relevée de ce désastre.

LE PARAGUAY.

Cette grande province comprend quatre gouvernemens, celui du Tucuman, celui de Santa-Cruz de la Sierra, celui du Paraguay particulier & celui de Rio de la Plata. Ces quatre gouvernemens sont soumis pour le militaire au viceroy du Pérou, & pour le civil à l'audience royale de los Charcas. Tout le monde attribue à Sébastien Cabot la première découverte du Paraguay propre, qui est borné au nord par la grande rivière des Amazonnes; au midi, par les terres Magellaniques; à l'orient, par le Brésil & la mer du Nord; à l'occident, par le Tucuman,

284 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

le grand Chaco, la province de los Charcas & celle de Santa-Cruz de la Sierra. Il a pour capitale la ville de l'Assomption, & comprend tout ce qu'arrose le fleuve Paraguay, jusqu'à sa jonction avec le Parana. Les colonies du gouvernement Espagnol du Paraguay se réduisent à la ville de l'Assomption, à celle de Villa-Rica, & à quelques autres lieux peu considérables.

Suivant un mémoire imprimé à la fin des voyages de M. Frézier, édition d'Hollande, le premier établissement des jésuites au Paraguay, a commencé par cinquante familles d'Indiens errans, que ces pères rassemblèrent sur le rivage de la rivière de Japsur, dans le fond des terres; & depuis cet établissement jusqu'en 1717, ces peuplades étaient tellement augmentées, que dans trente-une, répandues dans six cents lieues du pays, on comptait cent vingt-un mille cent soixante un Indiens. L'auteur de ce mémoire assure que ces peuples civilisés occupent les plus belles terres de tout le pays, situé à deux cents lieues des Portugais paulistes du côté du nord, & vers le sud à deux cents lieues de la province de Buenos aires, à cent lieues de celle du Paraguay. Dans le tems que l'auteur écrivait, ils étaient divisés en quarante-deux paroisses, gouvernées souverainement par autant de jésuites. Dans chaque peuplade il y a de grands magasins, où les sujets déposent leurs vivres & leurs marchandises, sans pouvoir

I
rien ga
fonctio
naître l
municip
le trav
de dist
ses. D'
voux d
claratio
peines,
Il y a a
par sem
tions n
jésuites
Tou
ces pe
crainte
jésuite
biens t
a un c
par ré
Leurs
sins, &
faut ma
substan
portant
pour d
des mi
rons c
d'Ullo
parties
dite pa
Les

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 285

rien garder par devers eux. La principale fonction des officiers de police, est de connaître le nombre des familles, de leur communiquer les ordres du père, d'examiner le travail de chacun suivant son talent, & de distribuer & promettre des récompenses. D'autres inspecteurs veillent aux travaux de la campagne, & reçoivent la déclaration des grains, qui, sous de graves peines, doivent être versés dans les magasins. Il y a aussi des distributeurs qui, deux fois par semaine, fournissent aux Indiens les portions nécessaires pour leur subsistance, & les jésuites commandent à tous ces subalternes.

Toute liqueur enivrante est inconnue dans ces peuplades. L'Indien est élevé dans la crainte de Dieu, le respect pour le père jésuite, la vie simple, & le dégoût des biens temporels. Dans chaque paroisse, il y a un certain nombre de soldats disciplinés par régimens, & qui ont leurs officiers. Leurs armes sont déposées dans des magasins, & on ne les leur confie que quand il faut marcher ou faire l'exercice. Tel est en substance tout ce qui se trouve de plus important dans le mémoire de l'anonyme; & pour donner une idée plus claire de l'état des missions du Paraguay, nous emprunterons ce qu'en dit le fameux historien dom d'Ulloa, sans absolument adopter toutes les parties de cette description, souvent contredite par des témoignages plus récents.

Les missions du Paraguay, dit dom d'Ul-

286 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

loa, ne se bornent pas à la province de ce nom. Elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman & de Buenos-aires. Depuis près d'un siècle & demi qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de nations Indiennes, répandues dans les terres de ces quatre évêchés. Les jésuites, avec leur zèle ordinaire, commencèrent ces conquêtes spirituelles par les Guaranies, Indiens dont les uns habitaient les bords des rivières d'Uruguay & de Parana, & les autres, cent lieues plus haut, les terres qui sont au nord-ouest de Guayra. Les Portugais, ne songeant qu'à l'avantage de leurs propres colonies, faisaient des courses continuelles sur ces peuples, enlevaient pour l'esclavage ceux qui tombaient entre leurs mains, & les employaient au travail des plantations : mais pour mettre les nouveaux convertis à couvert de cette disgrâce, on prit le parti de les transplanter au nombre de plus de douze mille dans les terres du Paraguay, & l'on y joignit à peu près le même nombre de ceux de Tapé, dans la seule vue de leur assurer à tous une vie plus sûre & plus tranquille. Ces peuplades, grossies avec le tems par de nouvelles conversions, augmentèrent jusqu'au point qu'en 1734. . . . on comptait trente-deux bourgs ou villages d'Indiens Guaranies, qui contenaient plus de trente mille familles; & leur nombre croissant de jour en jour, on pensait alors à fonder trois nouveaux

I
bourgs
ples est
du dio
il y av
Chiqui
de la S
leurs h
plier le

Les
nées d'
en bon
conver
tinuelle
des mi
ces bar
toujour
le goût
bles, q
dans les
le bap
bles. A
une nat
est for
l'évang
dans l'
parce q
& mém
mes, à
cherche
en req
qu'on l
à laque
que de

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 287

Bourgs. Une partie de ces trente-deux peuples est du diocèse de Buenos-aires & l'autre du diocèse du Paraguay. Cette même année il y avait sept peuplades de la nation des Chiquitos dans le diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroissement continuel de leurs habitans faisait penser aussi à multiplier le nombre des villages.

Les missions du Paraguay sont environnées d'Indiens idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, & les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des missionnaires les conduit souvent chez ces barbares, & leurs peines n'y sont pas toujours inutiles; ils inspirent quelquefois le goût du christianisme aux plus raisonnables, qui quittent alors leurs pays & passent dans les villages chrétiens, où ils reçoivent le baptême après les instructions convenables. A cent lieues des missions, il se trouve une nation idolâtre, nommée *Guenoas*, qu'il est fort difficile d'amener aux lumières de l'évangile, non-seulement parce qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licencieuse, mais parce qu'ayant parmi eux plusieurs Métifs, & même quelques Espagnols noircis de crimes, à qui la crainte du châtement a fait chercher cet asyle, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent, les éloignent des vérités qu'on leur prêche. D'ailleurs, la vie oisive, à laquelle ils sont accoutumés, ne subsistant que de leur chasse, sans cultiver même leurs

288 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

terres, leur fait craindre le travail qu'ils envisagent après leur conversion. Cependant la curiosité, ou la tendresse pour leurs parens, en amène plusieurs, dont quelques-uns se soumettent au joug de la religion. Il en est de même des Charuas, peuple qui habite entre les rivières du Parana & d'Uruguay : mais ceux qui occupent les bords du Parana, depuis le bourg du Saint-Sacrement, sont plus dociles, parce qu'ils sont plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, & qu'ils n'ont aucune communication avec les fugitifs. Vers la ville de Cordoue, d'autres Indiens idolâtres, nommés *Pampas*, sont extrêmement difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent vendre leurs denrées dans la ville ; mais ces quatre dernières nations vivent dans une paix constante avec les Chrétiens. Aux environs de Santa-Fé, ville de la province de Buenos-aires, on trouve divers peuples guerriers, dont toute la vie se passe en excursions, qu'ils poussent souvent avec beaucoup de ravages, jusqu'aux murs de Sant-Jago & de Salta, dans la province de Tucuman. Les autres nations, qui habitent depuis les confins de celle-ci jusqu'aux Chiquitos & jusqu'au lac de Xarayés, sont peu connues. Dans ces derniers tems, les jésuites ont pénétré chez ces peuples, par la rivière de Pilco-Mayo, qui coule depuis le Potosi jusqu'à l'Assomption, sans avoir pu découvrir leurs habitations ; ce qu'on attribue à la vaste étendue de leur pays, ou à leur

humeur

humeur
faire u
Vers le
un per
quelqu
mission
vrir, l
villages
instruct
du mêm
propos
celle d
gnes.

On e
Paragua
général
mais fro
Leterro
de fruit
particul
en est fi
qui n'en
dont les
étouffes.
cannes
de l'her
& qui fa
de com
pays, d
ces du
une gran
sont en
où les
To

humeur errante, qui ne leur permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'Indiens Gentils, dont quelques-uns, s'étant laissé approcher des missionnaires qui cherchaient à les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux villages chrétiens, & se sont rendus à leurs instructions. Les *Chiriguans* habitent aussi du même côté, & n'aiment point qu'on leur propose de mener une vie moins libre que celle dont ils jouissent dans leurs montagnes.

On doit comprendre que les missions du Paraguay occupent un pays considérable. En général, l'air y est fort humide & tempéré, mais froid néanmoins dans quelques parties. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, de fruits & de légumes. On y cultive, en particulier, beaucoup de coton, & l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point de village qui n'en recueille plus de deux mille aròbes, dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. On y plante beaucoup de tabac, des cannes de sucre, & une prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme *l'herbe du Paraguay*, & qui fait seule un d'autant plus grand objet de commerce, qu'elle ne croît que dans ce pays, d'où elle passe dans toutes les provinces du Pérou & du Chili, où il s'en fait une grande consommation. Ces marchandises sont envoyées à Santa-Fé & à Buenos-aires, où les jésuites ont un facteur particulier,

dont l'office est de les vendre ; car *le peu d'intelligence des Indiens*, sur-tout des Guaranies, *les rend incapables de ce soin*. Le commis emploie le produit de sa vente en marchandises de l'Europe, tant pour l'entretien des habitans de chaque peuplade, que pour l'ornement des églises & les besoins des curés ; mais avant l'emploi de cet argent, on lève le tribut que chaque village, ou plutôt chaque Indien doit au roi ; ces sommes sont envoyées aux caisses royales ; après quoi, sans autre retranchement, on fait le décompte de ce qui revient aux curés, pour leurs appointemens, & pour les pensions des caciques. Les autres denrées, que le terroir produit, & le bétail qu'on y élève, servent à la nourriture des habitans. Enfin cette distribution se fait avec tant d'ordre & de sagesse, qu'on ne peut refuser, sans injustice, des louanges à la police que les missionnaires ont établie.

À l'exemple des villes Espagnoles, chaque peuplade a son gouverneur, ses régidors & ses alcaldes. Les gouverneurs sont élus par les Indiens mêmes, & confirmés par les curés, *qui se réservent ainsi de rejeter ceux dont les qualités ne conviennent point à leurs fonctions*. Les alcaldes sont nommés tous les ans par les corrégidors, qui veillent avec eux au maintien de la paix & du bon ordre : mais comme ces magistrats dont les lumières sont fort bornées, pourraient abuser de leur autorité, *il leur est défendu d'infliger la moind-*

dre p
éclair
châtin
ordina
faute
de fo
des g
grand
puniti
meurt
est éta
les ex
res. L
cédés
pable
fratern
& d'a
la hai
fait p
Indien
pectés
sans ra
leurs
justice
Cha
où l'o
vent à
est ind
ou co
Les a
bayon
on ap
cices p

dre peine sans la participation du curé, qui éclaircit l'affaire, & qui livre l'accusé au châtement, lorsqu'il le juge coupable : c'est ordinairement la prison ou le jeûne : si la faute est grave, la peine sera quelques coups de fouet, & c'est la plus grande, parmi des gens qui ne commettent jamais d'assez grands crimes, pour mériter une plus sévère punition. L'horreur pour le vol, pour le meurtre & les autres excès de cette nature, est établie dans toutes les peuplades, par les exhortations continuelles des missionnaires. Les châtimens même sont toujours précédés d'une remontrance, qui dispose le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle ; & ces ménagemens de douceur & d'affection mettent le curé à couvert de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait punir. Aussi, loin d'être haïs de leurs Indiens, ces pères en sont si chéris & si respectés, que quand ils les feraient châtier sans raison, ces âmes simples, qui supposent leurs directeurs incapables d'erreur & d'injustice, croiraient l'avoir mérité.

Chaque peuplade a son arsenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui servent à la milice dans les cas où la guerre est indispensable, soit contre les Portugais, ou contre les nations infidèles du voisinage. Les armes sont des fusils, des épées & des bayonnettes. Tous les soirs des jours de fête, on apprend à les manier, par des exercices publics. Les hommes de chaque village

292 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

sont divisés en plusieurs compagnies qui ont leurs officiers, en uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la devise de leur canton. Les gouverneurs, les régidors & les alcaldes ont aussi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

Tous les villages ont des écoles, pour apprendre à lire & à écrire : il y en a pour la danse & pour la musique, où l'on fait d'excellens élèves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination & ses talens. Ceux à qui on remarque du génie apprennent la langue latine, & quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maison du curé, il y a divers ateliers, de peintres, de sculpteurs, de doreurs, d'orfèvres, de ferruriers, de charpentiers, de tisserans, d'horlogers, & d'autres professions nécessaires ou utiles. Les jeunes gens ont là liberté de choisir celle qui pique leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des maîtres. Chaque village a son église, grande & fort ornée. Les maisons des Indiens sont si bien disposées, si commodes & meublées si proprement, que celles des Espagnols ne les valent point, dans plusieurs bourgs du Pérou : quelques-unes sont bâties de pierres, d'autres de briques crues, & la plupart de bois simple; mais les unes & les autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est négligé dans ces villages : il s'y trouve jusqu'à des fabriques de

poud
pour
aux f
nifé
les.
tous
ne m
Chac
comp
vice
que c
sur-t
les c
dans
est e
flamb
grand
pagn
bits
seurs
E
villag
les fo
elle
pagn
de r
les f
a po
l'enc
la su
& de
leur
trava

poudre à canon, dont une partie est réservée pour les tems de guerre, & l'autre employée aux feux d'artifices par lesquels on solemnise toutes les fêtes, ecclésiastiques & civiles. A la proclamation des rois d'Espagne, tous les officiers sont vêtus de neuf, & rien ne manque à la magnificence de leurs habits. Chaque église a la chapelle de musique, composée de voix & d'instrumens. Le service divin s'y célèbre avec la même pompe que dans les églises cathédrales, & l'on vante sur-tout celle des processions publiques. Tous les officiers civils & militaires y paraissent dans leurs habits de cérémonie. La milice y est en corps; le reste du peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre. Ces processions sont accompagnées de fort belles danses: il y a des habits particuliers & fort riches pour les danseurs.

Entre les édifices publics de chaque village, on voit une maison de force, où les femmes de mauvaise vie sont renfermées; elle sert en même-tems, de ce que les Espagnols nomment un *Beaterie*, c'est-à-dire, de retraite, dans l'absence des maris, pour les femmes qui n'ont point de famille. On a pourvu singulièrement, non-seulement à l'entretien de cette maison, mais encore à la subsistance des vieillards, des orphelins, & de ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitans sont obligés de travailler deux jours de la semaine, pour

294 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

cultiver & semer en commun un espace de terre convenable; ce qui s'appelle travail de la communauté. Si le produit passe les besoins, on applique le surplus à l'ornement des églises, à l'habillement des vieillards, des orphelins & des impotens; ainsi nul des habitans ne manque du nécessaire. Les tributs royaux sont payés ponctuellement: enfin cette portion du monde est le séjour de la paix & du bonheur, & ces avantages sont dûs à l'exactitude avec laquelle les loix y sont observées. Les jésuites, curés de toutes les paroisses de cette nouvelle république, ont besoin d'exciter aux travail les Guaranies, qui sont naturellement paresseux, & c'est par cette raison qu'ils prennent aussi soin de faire vendre les marchandises des fabriques & les denrées qui proviennent de la culture des champs; au contraire, les Chiquitos sont laborieux & ménagers, ils pourvoient d'eux-mêmes à la subsistance de leurs curés, en cultivant une plantation remplie de toutes sortes de grains & de fruits, qui suffit pour l'entretien de l'église & de son ministre. De leur côté, les curés de cette nation font des provisions de ferremens, d'étoffes & d'autres marchandises, qu'ils donnent en échange à leurs paroissiens, pour de la cire & d'autres productions du pays. Ils remettent ce qui leur revient par cette espèce de commerce au supérieur de leur mission, qui n'est pas le même que celui des Guaranies, & du pro-

duit
chan
mun
font
pou
n'ay
tres
tra
pré
L
n'ef
ver
qu'
pré
deu
deu
gar
for
de
cic
des
des
tar
tra
do
fer
ci
n'a
ch
vi
tic
m
d

duit de la vente on achète de nouvelles marchandises, pour les besoins de chaque communauté. Il arrive de-là que les Indiens ne sont pas obligés de sortir de leur canton, pour se procurer leurs nécessités; & que n'ayant point de communication avec d'autres peuples, ils ne sont point exposés à contracter les vices dont on s'efforce de les préserver.

L'administration spirituelle des peuplades n'est pas moins extraordinaire que le gouvernement politique : chaque village n'a qu'un curé, mais il est assisté d'un autre prêtre du même ordre, souvent même de deux, suivant le nombre des habitans. Ces deux ou trois prêtres, servis par six jeunes garçons, qui font l'office de clercs à l'église, forment, dans chaque village, une espèce de petit collège, où toutes les heures d'exercice sont réglées comme dans les collèges des grandes villes. La plus pénible fonction des curés est de visiter en personne les plantations des Indiens, pour les encourager au travail, sur-tout les Guaranies, qui abandonneraient la culture des terres, & se laisseraient manquer de tout, s'ils n'étaient excités avec une continuelle attention. Le curé n'assiste pas moins régulièrement à la boucherie publique, pour la distribution des viandes, qui se fait par rations, à proportion du nombre de personnes dont une famille est composée. Il visite aussi les malades, pour leur donner des secours spiri-

296 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

ruels & les faire servir avec charité. Ces soins, qui l'occupent presque tout le jour, lui laissent peu de tems pour d'autres offices, dont son vicaire est chargé. C'est le vicaire, par exemple, qui, chaque jour, à l'exception du jeudi & du samedi, fait le catéchisme dans l'église aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, dont le nombre est si grand qu'il passe deux mille dans chaque village. Le dimanche, tous les habitans, sans distinction d'âge, vont recevoir les mêmes instructions. »

C'est le provincial des jésuites qui nomme à toutes les cures, parce que, dit-on, ce supérieur doit mieux connaître le mérite des sujets, que les évêques & les gouverneurs.

Quoiqu'il se soit écoulé beaucoup d'années depuis la formation de ces peuplades, elles ne sont pas aussi peuplées qu'elles devraient l'être, par rapport à la petite vérole, aux fièvres malignes & autres maladies pestilencieuses, qui sont souvent parmi elles d'étranges ravages.

Aurête, les jésuites ne souffrent pas qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol ou Métif, entre dans leurs missions du Paraguay; ils donnent pour raison de cette défense, la crainte de voir bientôt leurs tranquilles élèves infectés des vices, qui ne déshonorent que trop souvent le christianisme des autres nations, & en cela ils ne sont pas absolument crus sur leur parole.

Cette
Valdivia
plaine
les tres
latitude
de lon
large c
droites
lièrem
la ville
lieu es
de vast
un gra
édifices
élevés,
mens c
truit la
ter le
à quat
gnols d
mêlées.
femme
blanc
empêch
tout de
leur gâ
cives.
L'au
posée,
d'un fi

SANT-JAGO.

Cette capitale du Chili fut fondée par Valdivia en 1541 ; elle est située dans une plaine de vingt-cinq lieues d'étendue, par les trente-cinq degrés, quarante minutes de latitude australe. On lui donne mille toises de long, de l'est à l'ouest, & six cents de large du nord au sud. Ses rues sont larges, droites, bien pavées & s'y croisent régulièrement. La place qui forme le centre de la ville, est un carré parfait, dont le milieu est orné d'une belle fontaine. On y voit de vastes palais, de superbes maisons, & un grand nombre de boutiques. Tous ces édifices sont de briques crues & fort peu élevés, par rapport aux fréquens tremblemens de terre, qui ont plusieurs fois détruit la ville presqu'en entier. On fait monter le nombre des habitans de Sant Jago à quatre mille familles, la moitié d'Espagnols & le reste d'Indiens, ou de races mêlées. Les hommes y sont bien faits ; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc & les couleurs vives, cela ne les empêchent pas de se servir de fard, & surtout de mettre beaucoup de rouge ; ce qui leur gâte étrangement les dents & les gencives.

L'audience royale de Sant Jago est composée d'un président, de quatre auditeurs, d'un fiscal pour les Espagnols, & d'un autre

298 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

pour les Indiens. Le président, quoique subordonné à quelques égards, au viceroi du Pérou, est tout à la fois gouverneur & capitaine général du Chili. Le corps de la ville, dont le corrégidor est le chef, consiste en plusieurs régidors & deux alcaldes ordinaires. Il y a une chambre des finances, composée d'un trésorier, d'un contrôleur & de plusieurs officiers.

Le terroir de Sant-Jago est abondant en froment. On y recueille quantité d'excellent chanvre; il produit de très-bons fruits de toute espèce, & on y engraisse une prodigieuse quantité de bestiaux. L'huile du Chili est admirable. Ce sont ces denrées qui font la base du commerce du pays. Celui que les habitans entretiennent avec les Indiens de la frontière, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des mors de brides, des éperons, des couteaux, du vin & diverses sortes de merceries. Ces barbares qui habitent une contrée riche en or, préfèrent à ce métal, source de la plupart de nos crimes, un simple morceau de fer. Ils donnent aux Espagnols des vaches, des chevaux, de jeunes filles & de jeunes garçons, pour ces bagatelles, dont ils prisent l'usage. Cette sorte de traite est appelée *Rascatar*, c'est-à-dire, rançonner. Les Guafes, race mêlée du sang Espagnol, se rendent dans le pays de ces Indiens, & s'adressent directement aux pères de familles ou anciens. Le chef avide des nouveautés qu'on étale à ses

yeux,
chand
quelq
figuer
l'Espa
peut f
toutes
chaqu
en an
jour-l
lui sou
fidèles
trefois
bares
ivresse
maïem
que de
Il, r
ples c
mettr
le Ch
rien à
guerre
faut p
la suit
Leur
d'égor
trouve
ou de
sins. S
à-dire
nation
Espag

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 299

yeux, & prévenu déjà en faveur du marchand, qui l'a mis dans ses intérêts par quelques verres de vin, lui permet de trafiquer dans l'habitation, & fait publier que l'Espagnol est ami des Indiens, & qu'on peut se fier à lui. Alors le Guafe parcourt toutes les cabanes, convient du prix de chaque marchandise, & la livre sans crainte, en annonçant le tems de son départ; & ce jour-là chacun se rend à son habitation pour lui souhaiter un bon voyage, & lui remettre fidèlement le prix dont il est convenu. Autrefois on portait beaucoup de vin à ces barbares; mais comme souvent, dans leur ivresse, ils prenaient les armes & affommaient les marchands, on ne leur porte plus que des ustensiles de fer & des merceries.

Il reste encore un grand nombre de peuples que les Espagnols n'ont jamais pu soumettre à leur domination, & qui tombent sur le Chili dans le tems qu'on croit n'avoir rien à craindre d'eux. Pour commencer une guerre, il suffit qu'un seul Indien crie qu'il faut prendre les armes, & les hostilités sont la suite prochaine de cette première rumeur. Leur manière de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions, ou de ravager les villages dont ils sont voisins. Souvent, ils font courir la flèche, c'est-à-dire, qu'ils font avertir en secret d'autres nations Indiennes qu'ils vont tomber sur les Espagnols, & qu'elles peuvent venir parta-

300 DESCRIPTION GEOGRAPHIQ.

ger le butin qu'ils comptent faire. Ils choisissent un chef qu'ils nomment *Toqui*, & sous sa conduite, au milieu de la nuit, ils se jettent sur les habitations Espagnoles, & massacrent tout ce qu'ils y rencontrent, sans distinction de sexe ni d'âge : s'ils se trouvent assez forts, ils attaquent les villes & les forteresses, & continuent souvent ces ravages pendant plusieurs années. Durant la paix, ils s'occupent à ensemercer quelques terres, & à fabriquer des *ponchos* ou manteaux pour leur propre usage, & ils passent le reste du tems à boire d'une espèce de cidre composé réellement de pommes, dont leur pays abonde. Ils logent dans des cabanes assez mal construites, & n'y vivent que de racines & de farine de maïs, ou de quelqu'autre grain.

Lorsque les Espagnols veulent faire la paix avec ces nations féroces, ils font donner avis aux Indiens de la frontière, qu'à certain jour marqué, il se tiendra un *parlemento*. Les chefs Indiens se rendent dans le lieu indiqué, ils viennent saluer le président, qui doit leur verser à boire de sa propre main, & leur distribuer quelques bagatelles, fort précieuses à leurs yeux : on convient ensuite des conditions du traité, après quoi ils se retirent au quartier qu'ils ont choisi, & qui est à peu de distance des tentes des Espagnols. Le président va leur rendre visite, les régale de quelques tonneaux de vin, & l'on ouvre une foire,

I
où l'éco
beauc
que l'o
goûter
qu'à p
cri de g
donnés
vertis.

Conque

V
VASC
colonie
dans le
donner
prit av
osa fai
qu'à no
de fon
cordant
chaient
d'un ca
colonie
il s'élev
fort viv
dien, i
à s'égo
souvera
la balan

DE L'EMPIRE DU PÉROU. 301

où l'échange des marchandises se fait avec beaucoup de bonne-foi. Quelques efforts que l'on fasse pour engager ces peuples à goûter les principes du christianisme, jusqu'à présent on a peu réussi, & au moindre cri de guerre les missionnaires se voyent abandonnés de ceux qu'ils croyaient avoir convertis.

CHAPITRE II.

Conquête du Pérou par Pizarre & d'Almagro.

Vasco Nugnés Balboa, gouverneur de la colonie que les Espagnols venaient d'établir dans le Darien, vers l'année 1510, pour donner quelque éclat à son administration, prit avec lui cent cinquante hommes, & osa faire des courses dans le continent jusqu'à nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Indiens, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchaient au prix de l'or. Un jour que le fils d'un cacique, nommé *Comagre*, allié de la colonie, lui avait présenté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Indien, indigné de voir des guerriers prêts à s'égorger, pour un métal qu'il méprisait souverainement, lança un coup de pied dans la balance, & renversa ce qu'elle contenait.

302 CONQUETE DU PÉROU

Balboa voulut favoir par quelle raison il en
 usait ainsi , & le fils du cacique lui répon-
 dit : « Que puisque c'était apparemment ce
 » métal qui leur avait fait abandonner leur
 » patrie , qui leur faisait effuier tant de fati-
 » gues , courir tant de dangers , & troubler tant
 » de peuples qui avaient toujours vécu dans
 » une profonde paix , il voulait leur faire
 » connaître un pays , dans lequel ils trou-
 » veraient dequoi remplir leurs desirs ;
 » mais que pour y pénétrer , ils avaient be-
 » soin de forces plus nombreuses , parce
 » qu'ils auraient à combattre de puissans
 » rois & des nations guerrières ; que ces
 » pays étaient à six soleils du sien , c'est-
 » à-dire , à six journées de marches , en ti-
 » rant au midi ; qu'on trouverait d'abord un
 » cacique d'une extrême richesse , & plus
 » loin une grande mer , sur laquelle on
 » voyait des vaisseaux un peu moins grands
 » que ceux des Espagnols , mais équipés de
 » voiles & de rames , & qu'au-delà de cette
 » mer , on arriverait dans un royaume , où
 » l'or était si commun , que les habitans
 » mangeaient & buvaient dans de grands
 » vases de ce métal , & le faisaient servir
 » aux mêmes usages qu'il voyait faire aux
 » Castillans de ce qu'ils nommaient du fer. »
 Pour appuyer cet important avis , le jeune
 cacique offrit à Balboa de lui servir de guide ,
 & de le suivre avec une partie des sujets
 de son père.

Quoique le fils de Comagre n'eût parlé

PA
 que de
 jusqu'
 décou
 difficu
 curer
 jours.
 élévat
 pour
 desira
 mer ,
 genou
 rendat
 tageu
 même
 qu'il
 ses m
 de la
 même
 ras de
 le nor
 & en
 l'épée
 l'autr
 » je
 » mo
 » je
 » ave
 ne jo
 devant
 envie
 à la
 rias a
 fit bi

PAR PIZARRE ET D'ALMAG. 303

que de six journées pour arriver de son pays jusqu'au sommet d'une montagne, d'où l'on découvrirait une immense étendue d'eau, la difficulté des passages, & celle de se procurer des vivres y firent employer vingt-cinq jours. On arriva enfin fort près de cette élévation, & Balboa y voulut monter seul, pour jouir le premier d'un spectacle qu'il désirait depuis long-tems. A la vue de la mer, qu'il ne put méconnaître, il se mit à genoux, il étendit les bras vers le ciel, en rendant grâce à Dieu d'un événement si avantageux à sa patrie, & si glorieux pour lui-même; ensuite en présence de sa troupe, qu'il appella, il prit possession, pour les rois ses maîtres, du pays qui l'environnait & de la mer qu'il venait de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever un gros tas de pierres, il y planta des croix, grava le nom de Ferdinand sur de grands arbres, & entrant dans la mer jusqu'à la ceinture, l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre, il dit: « Vous êtes témoins que » je prends possession de cette partie du » monde pour la couronne de Castille, & » je saurai bien lui en conserver le domaine » avec cette épée. » Mais ce brave officier ne jouit pas long-tems des avantages que devait lui procurer cette découverte: ses envieux lui suscitèrent de puissans ennemis à la cour d'Espagne, & l'on envoya Pédrias au Darien, qui lui ravit son autorité & lui fit bientôt inhumainement trancher la tête.

504 CONQUETE DU PÉROU

Pendant que ceci se passait, & que le nouveau gouverneur du Darien faisait des efforts pour se soustraire à l'autorité de l'audience royale de l'isle Espagnole, il songeait en même-tems à pousser ses conquêtes du côté de la mer du sud, & permit à Pizarre, Almagro & Fernand de Luques, prêtre fort riche, de faire entr'eux une association, dont les principaux articles portaient : « Que Pizarre, connu pour un homme de main, & long-tems exercé dans les guerres contre les Indiens, serait chargé d'une expédition dans le continent; qu'Almagro fournirait toutes les provisions, & prendrait soin des préparatifs, & que Fernand de Luques ferait les autres dépenses. » Pour donner plus de poids à cette association, on vit Fernand de Luques dire la messe, séparer l'hostie en trois, en prendre une partie, & donner les deux autres à ses associés. Etrange mélange de piété, d'ambition & d'avarice !

Pizarre partit de Panama vers le milieu du mois de novembre de l'année 1524. Sa flotte consistait en un seul navire & deux canots, & d'Almagro le suivit peu de tems après, sur un vaisseau, qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Nous ne suivrons point ces conquérans dans cette première expédition, qui fut traversée par quantité d'obstacles; elle employa trois années, & son peu de succès ruina entièrement la fortune des trois associés; mais Pizarre avait
reconnu

PA
recon
cendu
des é
était
redou
au co
les ve
est ob
plus d
propo
chevat
march
la dis
rivière
ral pa
sa pet
Enfin
un lie
la mer
dance
& l'im
de nou
montr
trer da
Pizarre
pour P
la char
castilla
de la
France
une pr
de Pue
où, dan
To

reconnu le continent du Pérou, il était descendu sur la côte, & avait eu connaissance des étonnantes richesses du pays, & c'en était assez pour enflammer son courage & redoubler ses espérances. Il remet à la voile au commencement de l'année 1531; mais les vents lui deviennent contraires, & il est obligé d'aborder à la côte du Pérou à plus de cent lieues plus bas qu'il ne se l'était proposé, & de débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la côte par terre. Cette marche fut pénible, on souffrit beaucoup de la disette des vivres, on eut à traverser des rivières larges & profondes; mais le général partageant avec gayeté les travaux de sa petite armée, personne n'osa murmurer. Enfin l'on arriva, sans aucune perte, dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer, & presque sous l'équateur. L'abondance des vivres qu'on trouva dans ce bourg, & l'immense butin qu'on y fit, redonnèrent de nouvelles forces aux Castillans, & ils montrèrent une extrême ardeur pour pénétrer dans le Pérou. Ce fut de *Coaque* que Pizarre fit partir deux de ses vaisseaux, l'un pour Panama, l'autre pour Nicaragua, dont la charge montait à plus de trente mille castillans d'or; monnoie qui est à peu près de la valeur de trois livres douze sols de France. Sans quitter la côte, il s'avança dans une province, à laquelle il donna le nom de *Puerto viejo*, & pénétra jusqu'à *Tumbezou*, dans son premier voyage, il avait été fort

306 CONQUETE DU PEROU

accueilli par les Indiens : mais loin de les trouver dans des dispositions pacifiques, il fut forcé de leur faire une guerre cruelle, pour s'opposer à leurs mauvais desseins, & en même-tems, pour venger la mort de trois Espagnols qu'ils avaient sacrifiés à leurs idoles.

Comme Pizarre s'avançait hardiment du côté de la rivière de Puechos, à trente lieues de Tumbez, & que la terreur qu'il inspirait aux peuples de ces contrées, les engageait à lui envoyer des députés pour lui demander la paix, il reçut des ambassadeurs d'un prince nommé Huascar, qui lui faisait demander du secours contre Atahualipa son frère. Il faut remonter à l'origine de cette querelle des deux frères, parce que peut-être sans leur mésintelligence, les Espagnols ne se seraient jamais rendu maîtres du Pérou.

« Huayna, souverain de Cusco, avait
» soumis plusieurs provinces à son empire,
» & sa domination comprenait une étendue
» de cinq cents lieues, à compter depuis sa
» capitale. Le pays de Quito avait ses sou-
» verains particuliers : il résolut de le con-
» quérir. Cette entreprise lui réussit, & le
» pays lui plût tant, qu'ayant laissé à Cusco
» Huascar, son fils aîné, Mango-Ynca, &
» quelques autres de ses enfans, il se re-
» maria dans le pays de Quito, avec la fille
» du souverain qu'il avait détrôné, & d'elle
» il eut un fils nommé Atahualipa, qu'il
» aimait fort tendrement ; dans un voyage

P
» qu
» tut
» dan
» plu
» ran
» fils
» pro
» ser
» con
» con
» Il
» son
» vai
Au
yeux
tous
dépu
nonc
mage
testar
répor
Cusco
ne de
qui é
son e
aucun
lipa,
sembl
de la
aux r
trois
prise
dans

PAR PIZARRE ET D'ALMAG. 307

» qu'il fit à Cusco, il laissa ce fils sous des
 » tuteurs, & revint quelques années après
 » dans sa nouvelle capitale, où il ne cessa
 » plus de demeurer jusqu'à sa mort. En mou-
 » rant, il ordonna que l'Ynca Huascar son
 » fils aîné posséderait ses états, avec les
 » provinces qu'il y avait ajoutées, à la ré-
 » serve du royaume de Quito, qui étant sa
 » conquête particulière, ne devait pas être
 » compté entre les provinces de l'empire.
 » Il en disposa en faveur d'Atahualpa,
 » son fils, dont les ancêtres maternels l'a-
 » vaient possédé. »

Aussi-tôt que Huayna-Capac eut fermé les yeux, Atahualpa s'empara de l'armée & de tous les trésors de son père, & envoya des députés à son frère Huascar, pour lui annoncer cette triste nouvelle, lui faire hommage, & lui demander la confirmation du testament de leur père commun. Huascar répondit que son frère devait se rendre à Cusco, & lui remettre l'armée, mais qu'il ne devait pas s'attendre qu'il lui cédât Quito, qui était une des principales frontières de son empire; & sans permettre aux députés aucune discussion, il marcha contre Atahualpa, avec toutes les forces qu'il pût rassembler. Atahualpa lui épargna une partie de la route, & les deux armées en vinrent aux mains: la bataille fut sanglante, dura trois jours entiers, & ne cessa qu'après la prise du brave Atahualpa. Il fut renfermé dans un château, mais peu de jours après,

308 CONQUETE DU PEROU

il trouva le moyen de s'échapper ; & en rentrant dans ses états, il fit croire à ses sujets que son père , pour favoriser sa fuite , l'avait changé en serpent. Cet incident fit recommencer la guerre, qui devint funeste à Huascar : il fut enlevé par un parti de l'armée de son frère. Tel était l'état des choses , lorsque les députés Péruviens se présentèrent devant Pizarre

Il faut, d'après l'historien Garcilasso , rapporter quelques prétendues prédictions qui avaient annoncé l'arrivée des Castillans , & dont la tradition s'était conservée d'âge en âge parmi les Péruviens, sur la supposition que les Yncas descendaient du soleil en ligne directe. On disait que l'aîné des fils d'un Ynca, qui vivait dans les tems reculés , & qui portait le nom d'*Yahuarhuacár*, avait vu un phantôme , appelé *Viracocha* , qui était vêtu d'une longue robe, portant une barbe touffue , & tenant en laisse un animal inconnu au jeune prince , & l'on crut la prédiction expliquée , à la vue des Espagnols qui portaient de grandes barbes , qui avaient les jambes couvertes & des chevaux pour monture. On ne douta plus que l'Ynca *Viracocha* ne fût parmi eux , & ils passèrent tous pour les descendans du soleil. Le même auteur déjà cité ajoute que l'Ynca *Huayna-Capac* avait prédit qu'après sa mort , il viendrait dans le pays des étrangers , qui enlevaient l'empire à son fils, changeraient la forme du gouvernement , & détruiraient la

PA
religi
marqu
n'ait
son e
destin
pas un
que t
leux.

Piz
était p
lier in
trône
nant p
march
on lui
hualip
de ce
dequin
de s'en
lui, p
prince
des ét

Penc
d'appa
& de
plus or
crainte
que ce
attirer
les Pér
comme
leil, n
lité, q

PAR PIZARRE ET D'ALMAG. 309

religion des enfans du soleil. On peut remarquer qu'il n'y a point de peuple qui n'ait cherché à faire passer sa décadence ou son esclavage pour une suite des arrêts du destin, en supposant que ces fables ne sont pas une pure invention des historiens, presque toujours passionnés pour le merveilleux.

Pizarre sentit de quelle importance il était pour le succès de son entreprise de se lier intimement avec l'un des concurrens au trône : il rassembla sa petite armée, & prenant pour guide les députés, il se mit en marche pour se rendre à Caxamalca, où on lui annonça que s'était arrêté l'Ynca Atahualpa. En chemin il rencontra un envoyé de ce prince, qui lui offrit de riches brodequins & des bracelets d'or, en le priant de s'en parer, lorsqu'il se présenterait devant lui, parce que c'était à cette marque que le prince pourrait le reconnaître pour le chef des étrangers, descendans du soleil.

Pendant le reste de la route, on ne cessa d'apporter des rafraîchissemens aux Espagnols & de les combler de riches présens ; mais plus on leur faisait d'accueil & plus leur crainte redoublait, & leur faisait concevoir que ce pouvait être une amorce pour les attirer dans quelque embuscade : cependant les Péruviens, qui regardaient les Espagnols comme les exécuteurs des vengeances du soleil, ne les traitaient avec tant de cordialité, que pour appaiser la colère d'un dieu

310 CONQUETE DU PEROU

qu'ils redoutaient. Ayant vu un jour les chevaux mâcher leur frein, ils se persuadèrent que ces animaux extraordinaires se nourrissaient de métaux, & ils leur furent chercher de l'or & de l'argent en abondance.

On ne trouva point Atahualipa à Caxamalca : il était occupé à faire égorger tout ce qui tombait entre ses mains, de la famille impériale, ou des partisans de son frère ; mais sur l'avis qu'on lui donna de l'approche des Espagnols, il revint aussitôt pour les recevoir. Lorsque les députés de Pizarre se présentèrent à l'audience de l'Ynca, ce prince se leva pour les embrasser, & leur dit : « *Capac viracocha, soyez les bien* » venus dans mes états ; » & se tournant vers ses courtisans : « Vous voyez, leur dit-il, » la figure & l'habit de notre dieu Viracocha, » tel que notre prédécesseur *Yahuarhuacar* » a voulu qu'ils fussent représentés dans une » statue de pierre ; » ensuite, après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, il les congédia en leur promettant qu'il irait le lendemain voir leur chef.

Pizarre n'avait avec lui que soixante chevaux, & cent hommes d'infanterie. Il partagea les cavaliers en trois compagnies, chacune de vingt hommes, & il les fit ranger derrière un vieux mur, afin que sortant inopinément de ce lieu, elles causassent plus de surprise aux Péruviens ; pour lui il se mit à la tête des fantassins, & attendit, nou

P
fans
river
s'avan
mille
No
les h
ment
font
suffira
à la
jacob
vêque
& lui
tés d
ment
qui,
peu d
mieux
la co
On
dant
quitté
petite
enrich
cieuse
fanati
diens
ayant
ainsi
en ve
des H
à ne f
cris f

PAR PIZARRE ET D'ALMAG. 311

fans quelque incertitude, ce qui devait arriver de son entrevue avec Atahualpa, qui s'avançait avec une armée de plus de trente mille hommes.

Nous n'entreprendrons pas de concilier les historiens, qui tous diffèrent étrangement dans les circonstances du récit qu'ils font de cette mémorable journée; il nous suffira de rapporter que lorsque l'Ynca parut à la tête de ses troupes, Vincent Valverde jacobin, auquel Zarate accorde le titre d'évêque, marcha vers lui, une croix à la main, & lui adressa un long discours sur les vérités de notre religion, qui vraisemblablement fut assez mal rendu par un interprète qui, à ce qu'on assure, n'entendait que très-peu de mots Espagnols, & qui n'était pas mieux au fait de la langue qu'on parlait à la cour.

On croit, avec quelque raison, que pendant cette harangue, plusieurs Espagnols quittèrent leurs rangs, & montèrent sur une petite tour, où ils avaient découvert une idole, enrichie de plaques d'or & de pierres précieuses, qu'ils se mirent à piller. Cette profanation allait être punie par quelques Indiens, & la rumeur que cela occasionna, ayant laissé croire au frère Valverde, (c'est ainsi que le nomme Garcilasso) qu'on allait en venir aux mains, il se mit à fuir du côté des Espagnols, sans doute pour les engager à ne faire aucun mal aux Péruviens; mais ses cris furent mal expliqués, & on les prit pour

une exhortation à la vengeance. La cavalerie tomba sur ces malheureuses troupes, & en fit un carnage affreux. Pizarre, à la tête de son infanterie, vint ensuite, & se fit jour, au milieu des morts & des mourans, jusqu'à la litière d'Atahualipa, dont il arracha ce prince infortuné, & le fit prisonnier. Les Péruviens voyant leur Ynca au pouvoir de ses ennemis, prirent tous la fuite; il y en eut plus de trois mille cinq cents passés au fil de l'épée; trois autres mille furent écrasés par la chute d'un mur, & plus de quinze cents se trouvèrent étouffés par la foule des fuyards. Le massacre dura toute la nuit.

Le lendemain les Espagnols pillèrent le camp d'Atahualipa, & ils y trouvèrent une étonnante quantité de vases d'or & d'argent, de tentes, d'habits, d'étoffes & des meubles d'un prix inestimable. Zarate fait monter la seule vaisselle d'or du prince à plus de soixante mille pistoles. Cinq mille femmes vinrent se mettre entre les mains de Pizarre, que l'Ynca supplia d'en agir généreusement avec elles & avec lui, promettant, pour leur rançon commune, de remplir d'or une salle où ils étaient alors jusqu'à la hauteur où le bras peut atteindre: il offrit d'ajouter à ce trésor, tant d'argent, qu'il ne serait pas possible aux vainqueurs de l'emporter.

Tandis que les couriers d'Atahualipa traversaient toutes les provinces de l'empire, afin de rassembler l'or & l'argent nécessaires pour

PA
comple
magro
Pizarre
d'Espag
tion à
l'on do
grin, le
rerent
pas es
vainqu
effers q
gro dif
ne voir
ami, s
des ric
bien p
nait de
Gomar
deux c
& deu
pesant
roi d'
pour
cents f
soldat
cinqua
livres
texte
leur fi
de mil
cepen
pas la
malhe

completter la rançon de leur maître, Almagro, attiré par le bruit des succès de Pizarre, arrivait au camp avec un renfort d'Espagnols. Il ne put contenir son admiration à la vue de tant de monceaux d'or, & l'on doit juger quelle fut sa colère & son chagrin, lorsque les soldats de Pizarre lui déclarèrent que les nouveaux venus ne devaient pas espérer d'entrer en partage avec les vainqueurs. Nous verrois bientôt les affreux effets que produisit ce premier démêlé. Almagro dissimula sa rage, & Pizarre, feignant de ne voir dans son rival qu'un associé & qu'un ami, s'occupa sérieusement de la répartition des richesses dont la lâcheté des Péruviens, bien plus que la valeur des Castillans, venait de le mettre en possession. L'historien Gomara assure qu'on trouva treize millions deux cents soixante-cinq mille livres en or, & deux cents cinquante-deux mille livres pesant en argent; en sorte que le quint du roi d'Espagne prélevé, chaque cavalier eut pour sa part huit mille pesos d'or, & six cents soixante-dix livres d'argent; chaque soldat, quatre-vingt mille cinq cents cinquante pesos d'or, & cent quatre-vingt livres d'argent. Pizarre, pour ôter tout prétexte de mutinerie aux gens d'Almagro, leur fit distribuer des gratifications, aux uns de mille, aux autres de cinq cents ducats; cependant toutes ces sommes ne faisaient pas la cinquième partie de la rançon du malheureux Atahualpa.

Mais la mort du monarque Péruvien était résolue, & Pizarre & ses barbares compagnons ne croyaient leur conquête assurée qu'en se délivrant d'un prince qui pouvait d'un seul mot soulever contre eux un million de sujets. On lui supposa le dessein, peut-être juste, de faire massacrer ses tyrans; on eut l'audace inouïe de le faire paraître devant des juges, qui étaient ses parties, &, malgré l'opposition de quelques braves Espagnols, le cruel Pizarre lui prononça sa sentence de mort, qui fut immédiatement exécutée. Ceux qui s'efforcent de diminuer l'horreur de cette action inique, feignent de regarder le supplice d'Atahualipa, comme un effet de la vengeance du ciel. « Le barbare, » disent-ils, avait fait égorger son frère » Huascar, dans le tems que lui-même voyait » le fer des Européens suspendu sur sa » tête: il avait fait périr la plus grande » partie des princes du sang des Yncas. » Mais appartenait-il aux Espagnols de se rendre les ministres d'un Dieu justement courroucé? Gomara, plus équitable, condamne cet assassinat, d'autant plus révoltant, que pour donner une couleur de justice à cette violence, on observa quelques formalités dans le procès, & il remarque que tous ceux qui eurent part à cette scène tragique, périrent malheureusement.

Après ce régicide, Pizarre, malgré les obstacles que lui opposèrent quelques chefs Péruviens, se rendit à Cusco, où il fit un

PA
butin
confid
à Cax
conqu
Almag
verne
Mexic
Pérou
& qu'
moins
grand
de ce
deux
sent
raude
retour
Cep
pour l
frère
eut la
auprè
la fra
l'héri
(affec
du ch
était
Pizar
rivièr
à laq
quelq
l'Ync
leurs
de C

PAR PIZARRE ET D'ALMAG. 315

butin en or & en argent , beaucoup plus considérable que celui dont il s'était emparé à Caxamalca. Il se préparait à pousser ses conquêtes , conjointement avec son associé Almagro, lorsqu'il apprit qu'Alvarado, gouverneur de la province de Guatimala, au Mexique, venait d'aborder aux côtes du Pérou, suivi d'une petite armée d'aventuriers, & qu'il paraissait disposé à lui ravir, ou du moins à partager avec lui la gloire de cette grande entreprise. Il se hâta d'aller au-devant de ce dangereux concurrent, & moyennant deux cents mille pesos d'or & un riche présent de vaisselle d'or & d'argent, d'émeraudes & de turquoises, il l'engagea à s'en retourner dans son gouvernement.

Cependant les Péruviens avaient reconnu pour légitime héritier du trône, Mango-Ynca, frère des deux rois assassinés, & ce prince eut la noble fermeté de se rendre à Cusco, auprès de Pizarre, sans autre distinction que la frange jaune, qui était la marque de l'héritier présomptif, pour recevoir la couronne, (affectée aux seuls empereurs) des mains du chef Espagnol. Mais pendant qu'Almagro était occupé à la découverte du Chili, & que Pizarre fondait au bord de la mer, sur la rivière de Rimac ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, quelques officiers Espagnols, soupçonnant que l'Ynca Mango tramait quelque chose contre leurs intérêts, l'enfermèrent dans la forteresse de Cusco. Il y avait déjà deux mois qu'il

316 CONQUETE DU PEROU

y gémissait , lorsqu'imprudemment on lui accorda la liberté d'en sortir , pour se rendre à une fête que devaient célébrer quelques-uns de ses officiers. Ce fut au milieu de cette assemblée qu'il exposa à ce petit nombre de sujets fidèles, les outrages qu'il venait de recevoir , & la résolution où il était de ne plus se remettre au pouvoir de ses tyrans. On prit les armes , & en peu de tems les Indiens se soulevèrent dans l'espace de trois cents lieues de pays ; & tandis qu'une armée marcha contre Pizarre , qui se trouvait dans sa nouvelle ville de *Los Reyes* , un autre corps de troupe alla fondre sur Cusco , & en forma le siège régulier , qui dura huit mois. Au bruit de ce soulèvement général , que les Espagnols appelaient une révolte , Almagro revint promptement du Chili, autant pour se rendre maître de Cusco , dont il disputait le gouvernement à Pizarre , que pour punir l'Ynca d'une défense légitime ; mais il donna dans une embuscade , où le furieux Mango lui tua plus de la moitié de son escorte.

Le différend qui s'éleva alors entre Pizarre & Almagro , était fondé sur les lettres que ces deux conquérans venaient de recevoir de l'empereur Charles-Quint : par celles qui se trouvaient adressées à Pizarre , le pays , qu'il avait découvert , & dont l'étendue était bornée à deux cents cinquante lieues de longueur , était nommé la nouvelle Castille , & devait former son gouvernement : & les

PAI

autres c
au pay
Almagr
qualité
gro sou
delà de
pour le
ville a
nouvell
entra à
de cha
& se fi
Cette q
d'Alma
échafau
bataille
la jour
même q
se livre
aucune
à la m
après p
cette af
gouver
don Di
autorité
les mai
pour ve
& pour
gouver
gne , il
tête. C
conqué

PAR PIZARRE ET D'ALMAG. 317

autres donnaient le nom de nouvelle Tolède au pays plus avancé vers le midi, dont Almagro devait être gouverneur, avec la qualité d'adelantade du Pérou. Or Almagro soutenait que Cusco se rencontrait au-delà des deux cents cinquante lieues assignées pour le partage de Pizarre, & que cette ville appartenait au gouvernement de la nouvelle Tolède. Dans cette supposition, il entra à main armée dans Cusco; il y chargea de chaînes deux frères de son concurrent, & se fit reconnaître gouverneur de la ville. Cette querelle ne se termina que par le sang d'Almagro, que Pizarre fit verser sur un échafaud, après l'avoir vaincu dans une bataille, qui a pris dans l'histoire le nom de la journée des salines. Les Péruviens, de même que les Mexiquains, virent leurs tyrans se livrer de cruels combats, sans y prendre aucune part. Ils ne s'intéressèrent pas plus à la mort de Pizarre, assassiné quelque tems après par les amis d'Almagro, qui, après cette affreuse expédition, firent reconnaître gouverneur du Pérou & de la nouvelle Tolède, don Diegue d'Almagro, son fils. Cette grande autorité ne demeura pas long-tems entre les mains de ce jeune guerrier. Il combattit pour venger la mort de son père; mais vaincu & poursuivi par Vacca de Castro, nommé gouverneur du Pérou par la cour d'Espagne, il fut arrêté & condamné à perdre la tête. Gonzale Pizarre, frère du premier conquérant, leva ensuite l'étendard de la

318 ANCIENS SOUVERAINS
révolte, & finit ses jours par le supplice
des traîtres ; ses biens furent confisqués ,
ses maisons rasées , & on éleva une colonne
de pierre , sur laquelle on grava : « La tête
» qui est exposée au-dessus de cette colon-
» ne est celle de Gonzale Pizarre , traî-
» tre & rebelle à sa majesté , qui osa se
» soulever contre son autorité au Pérou , &
» donner bataille dans la vallée de Xaqui-
» xaguana , à l'armée royale , le lundi neu-
» vième jour d'août 1548. » Ce qui paraîtra
toujours étonnant à la postérité , c'est qu'au
milieu de tant de troubles & de révoltes ,
l'autorité Espagnole se soit affermie dans
ces contrées , sans que les Indiens aient
jamais fait aucune tentative pour se délivrer
de leurs barbares vainqueurs.

CHAPITRE III.

Anciens Souverains du Pérou.

SI l'on daigne en croire quelques histo-
riens, amis du merveilleux, les Péruviens
étaient rassemblés en corps de peuple, ils
avaient des loix, une police, & comptaient
des rois depuis le déluge ; d'autres plus
réservés n'en supposent qu'un très-petit nom-
bre avant le fameux Mango-Capac, qu'on
doit regarder comme le législateur du Pérou.

Ce prin-
nation,
décesseu
ses sujet
force de
aux pe
ces con
saiant r
Yncas :
» dit l'
» du P
» avec
» tans,
» dre à
» des f
» blir c
» du s
» sacrifi
vèrent
lac *Ti*
de Cuf
mariage
lingot c
dans to
de se fi
s'enfon
& s'ap
avaient
fonçait
yeux,
terme
demeur
causi q

Ce prince était sans doute le chef d'une petite nation, qui ayant plus de génie que ses prédécesseurs, adoucit les mœurs féroces de ses sujets, & parvint par sa douceur, ou à force de ruses, à faire goûter sa domination aux peuples voisins. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les fables Péruviennes, faisaient remonter jusqu'au soleil l'origine des Yncas : « Le soleil, père du premier Ynca, » dit l'Ynca Garcilasso, touché du triste état » du Pérou, qu'il aimait, envoya son fils » avec sa sœur, pour en civiliser les habitants, leur donner des loix, leur apprendre à cultiver la terre, & à se nourrir des fruits de leur travail ; enfin pour établir dans le pays une religion, & le culte du soleil leur père, & pour lui offrir des sacrifices. » Ces enfans du soleil se trouvèrent aussitôt transportés sur les bords du lac *Titicaca*, à environ quatre-vingt lieues de Cusco. Ils étaient unis par les liens du mariage, & le soleil leur avait donné un lingot d'or, avec ordre de le jeter à terre, dans tous les lieux où ils s'arrêteraient, & de se fixer dans l'endroit où ils le verraient s'enfoncer. Ils marchèrent assez long-tems, & s'apercevant enfin que le lingot qu'ils avaient jusque-là infructueusement jetté, s'enfonçait dans la terre & disparaissait à leurs yeux, ils jugèrent qu'ils étaient arrivés au terme de leur course ; ils établirent leur demeure au pied de la montagne d'Huana-causi qui est auprès de Cusco. Ce fut de ce

320 ANCIENS SOUVERAINS

lieu qu'ils invitèrent les peuplades voisines à venir jouir auprès d'eux d'un bonheur qui leur était inconnu. Beaucoup de sauvages, attirés par la douceur de leurs discours & par la solidité de leurs instructions, s'empressèrent à profiter des avantages qui leur étaient offerts. En peu de tems il se forma diverses habitations: les hommes furent instruits dans l'agriculture; les femmes apprirent à filer & à faire des ouvrages domestiques; tout le monde fut heureux, & c'est l'âge d'or des Péruviens. Dans ce pays, le domaine des enfans du soleil avait pour bornes à l'orient le fleuve Paucartambo, & à l'occident la rivière d'Apurimac, c'est-à-dire, qu'il s'étendait depuis Cusco, à environ huit à neuf lieues de chaque côté. Garcilasso conjecture que depuis la fondation de cette ville jusqu'à l'arrivée des Espagnols, il a pu s'écouler un espace de quatre cents ans.

Ce premier souverain portait le nom de Mango-Ynca, & sa sœur, en même-tems sa femme, celui de Mama-Ocello-Huaco. Ynca signifie seigneur, roi ou empereur, & par extension, descendant du sang royal. Dans la suite on y ajouta celui de Capac, comme qui dirait riche en vertus, en talent, en pouvoir; & les titres de *Huac Cacuyac*, ami & protecteur des pauvres, & de *Intip-churin*, fils du soleil. Le nom de la femme de Mango, était *Coya*, qui signifie épouse légitime, & ce nom était particulièrement affecté à la reine & aux princesses ses filles.

Les

Les autres femmes ou concubines, portaient le titre de *Palla*.

On attribue à Manco Capac plusieurs marques de distinction, pour lui & pour ses successeurs. Il régla que le souverain aurait seul le droit de porter les cheveux du haut de la tête coupés à la longueur du doigt, tandis que ses sujets seraient dans l'obligation de les laisser pendre dans toute leur longueur. Il voulut qu'une des prérogatives de la suprême puissance, fût d'avoir aux oreilles des pendans fort longs, qu'on passerait dans un trou percé à la partie inférieure de l'oreille, & que l'Ynca régnant se couvrir la tête d'une espèce de tresse de diverses couleurs, qui la ferrerait quatre ou cinq fois comme une guirlande, & qui descendant sur le front, s'étendrait d'une temple à l'autre. Il ordonna qu'une frange jaune ferait la marque distinctive de l'héritier présomptif, & que suivant les degrés du sang & les dignités, chaque seigneur serait reconnu par une marque honorable. Ce fut par ce moyen que Manco établit la subordination entre ses nouveaux sujets. Il s'appliqua particulièrement à leur inspirer le goût de l'agriculture, & leur apprit comment il fallait conduire les eaux dans les terres, pour les rendre fertiles. Il établit un grenier public dans chaque habitation, & nomma un chef pour la gouverner. Entre les loix qu'il fit recevoir au nom du soleil, la première portait l'obligation d'aimer ses semblables comme on s'aimait soi-même. L'a-

dultère, l'homicide, le vol étaient punis de mort. Il n'était permis de se marier qu'à l'âge de vingt ans, & dans sa famille. Ce fut ce prince qui érigea le premier temple au soleil, qu'il fit adorer comme la source apparente de tous les biens, & qui lui consacra des vierges, qui toutes devaient être du sang royal. Il mourut regretté de ses sujets, dont il avait été le législateur, le père & l'ami.

Sinchi Roca succéda à son père Manco-Capac; il fut comme lui doux & juste, & il étendit sa domination, en faisant régner la justice & la paix dans ses états. Son fils aîné Lloque Yupanqui, hérita des vertus de Sinchi Roca. Ce prince se vit contraint d'employer la force des armes, pour réduire quelques nations turbulentes, & ayant laissé le trône à son fils Mayta-Capac, ce dernier assembla une puissante armée, & soumit la province de Tiahuanaca. Ce fut lui qui trouva le secret d'abolir l'affreuse coutume qui subsistait chez les Cuhunicas, d'employer un poison lent, pour se venger de leurs ennemis; il ordonna que, non-seulement les empoisonneurs seraient brûlés vifs, à l'avenir, mais que leurs arbres, leurs grains & leurs maisons seraient enveloppés dans la même sentence: cette loi juste fit cesser entièrement cette barbarie. Ce prince poussa fort loin ses conquêtes: il vainquit les Antis, peuple cruel, qui habitait vers les montagnes, & qui adorait superstitieusement les tigres, les couleuvres & l'herbe appelée *Coca*. Ces idolâtres, massa-

tra
gue
inh
tail
sole
ce
la v
pot
des
paie
jam
hom
avec
sang
se fr
& de
dans
leur
eilia
Anti
rible
leur
la m
L
Cap
& en
la pr
pas
pierr
d'éto
recon
mire
ajou

traient les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre ; ceux de peu de considération étaient inhumainement égorgés sur le champ de bataille ; & ils sacrifiaient, avec beaucoup de solemnité, ceux qu'ils jugeaient dignes de ce funeste honneur. Après avoir dépouillé la victime, ils la liaient étroitement à un poteau, & lui déchiquetaient le corps avec des cailloux tranchans. Ensuite ils lui coupaient des lambeaux de chair des gras de jambes, des cuisses, des fesses, &c. que les hommes, les femmes & les enfans dévoraient avec avidité, après s'être teint le visage du sang qui découlait de ces plaies. Les femmes se frottaient de ce sang le bout des mammelles, & donnaient ensuite à téter à leurs nourrissons, dans l'idée de les rendre plus forts, & de leur inspirer de bonne heure une haine irréconciliable contre les ennemis de la nation. Les Antis nommaient sacrifices religieux ces horribles boucheries, & ils plaçaient au rang de leurs divinités, les prisonniers qui souffraient la mort avec une sorte de férocité courageuse.

Les Péruviens doivent à leur Ynca Mayta-Capac, l'invention des ponts d'osiers, tissus & entrélassés, pour passer les rivières, dont la profondeur & la rapidité ne permettent pas l'établissement d'un pont de bois ou de pierres ; & cette utile invention causa tant d'étonnement à plusieurs peuples, qu'ils le reconnurent pour le fils du soleil, & se soumirent volontiers à ses loix. Il subsiste encore aujourd'hui, au milieu d'un marais imprati-

cable, une chaussée de pierres, haute d'une toise & demie, & large de quatre, qui est l'ouvrage de ce prince, & fait l'admiration des voyageurs.

Capac Yupanqui, fils aîné de Mayta Capac, fut un grand guerrier, & conquit plus de vingt nations. Il prononça la peine du feu contre les sodomistes, & fut le premier des Yncas, qui fit une entrée triomphante dans Cusco. Les chefs des peuples vaincus portaient son brancard sur leurs épaules. Son fils Roca recula les bornes de l'empire de plus de cinquante lieues, & fonda une académie dans sa capitale, pour l'instruction des princes de son sang. Yahuar-huacac, appelé au trône par le droit de sa naissance, après la mort de Roca, reçut son nom, qui signifie *pleure sang*, parce qu'en effet il répandit des pleurs de sang dans son enfance. On consulta les devins pour pénétrer ce qu'annonçait un phénomène aussi étrange, & ils prédirent que tous les malheurs étaient prêts à fondre sur l'empire.

La tradition Péruvienne a fait passer d'âge en âge « que l'aîné des fils d'Yahuar-huacac lui ayant causé beaucoup de chagrin » par ses manières hautaines, ce monarque, » pour l'humilier, l'envoya garder les troupeaux du soleil, dans des pâturages peu » éloignés de la cour; & que pendant son » exil, le jeune prince vit en songe un » homme barbu, en habit étranger, qui lui » dit qu'il était aussi le fils du soleil, & frère » de Manco-Capac, & de la Coya-Mama-

» O
 » ch
 » pl
 » ca
 » co
 » &
 » dr
 » pa
 » to
 Ya
 que l
 à la c
 avoir
 révol
 mille
 reur
 trop
 à l'év
 d'aba
 prépa
 jeune
 était
 son p
 ceux
 rapp
 suivre
 de la
 tête
 avec
 les, q
 Ceux
 rent
 victoi

e d'une
qui est
iriation

Capac,
plus de
du feu
nier des
te dans
us por-
Son fils
plus de
nie dans
nces de
u trône
mort de
re sang,
de sang
ins pour
ène aussi
es mal-
pire.
er d'âge
uar-hua-
chagrin
onarque,
les trou-
ages peu
dant son
onge un
, qui lui
, & frère
-Mama-

D U P E R O U .

325

» Ocello-Huaco : qu'il se nommait Viraco-
» cha-Ynca, & qu'il venait l'avertir que la
» plus grande partie des provinces de Chin-
» casuya s'étaient révoltées. Cet homme lui
» commanda d'en donner avis à son père,
» & l'avertit en particulier de ne rien crain-
» dre, quelque disgrâce qu'il lui survînt,
» parce qu'il lui promettait de le secourir en
» toute occasion, »

Yahuar-huacac fit peu d'attention à l'avis
que lui donna son fils ; mais bientôt on apprit
à la cour qu'en effet plusieurs peuples, après
avoir massacré leurs gouverneurs, s'étaient
révoltés, & venaient au nombre de quarante
mille hommes pour détruire Cusco. L'empereur
effrayé de cette nouvelle, & sans doute
trop lâche pour remettre la justice de sa cause
à l'événement d'une bataille, prit le parti
d'abandonner la ville. Tous les habitans se
préparaient à suivre leur maître, lorsque le
jeune prince, à qui le nom de Viracocha
était resté depuis son réve, se présenta devant
son père ; & après avoir reproché vivement à
ceux qui l'entouraient leur pusillanimité, il
rappella leur courage, & les fit jurer de le
suivre & de sacrifier leur vie pour la défense
de la patrie. En peu de jours il se vit à la
tête d'une armée de trente mille hommes,
avec laquelle il livra le combat aux rebel-
les, qui furent pour la plupart taillés en pièces.
Ceux qui échappèrent au massacre éprouvè-
rent la clémence du vainqueur. Après sa
victoire, Viracocha fut rejoindre son père,

& lui proposa de couper toutes les racines capables de faire naître de nouvelles séditions, en mettant plus de douceur dans l'administration de ses états. Le monarque s'offensa que son fils eût l'audace de blâmer sa conduite, & peut-être il se serait porté à de fâcheuses extrémités, si Viracocha n'était parti pour Cusco, où les peuples qu'il venait de sauver le supplièrent de se charger de l'autorité souveraine. Il relégna son père dans un magnifique château qu'il fit bâtir, mais il ne lui donna aucune part dans le gouvernement de l'état.

Viracocha, moins régent que maître absolu de l'empire, commença son règne par élever un superbe temple à Viracocha, l'oncle des premiers Yncas, qui lui était apparu en songe. Il y fit représenter au naturel & le lieu, & toute l'histoire de son rêve; mais vainement voulut-il faire adorer l'ancien Viracocha, les peuples se persuadèrent que le vainqueur des rebelles & le sauveur de l'état, méritait seul leurs adorations, & ils l'érigèrent en divinité. Il mérita l'amour de ses sujets par beaucoup d'actions éclatantes qui illustrèrent son administration. Il accorda aux curacas ou gouverneurs des provinces, les honneurs du *Llautu*, c'est-à-dire, une sorte de diadème sans frange, & la prérogative de porter des pendants d'oreilles, avec les cheveux rasés, comme les Yncas, mais toutefois avec quelque différence. On rapporte que ce prince, qui était un habile devin, prédit que dans la suite des tems, il

arrivé
enval
du P
tion,
transp
armes

Le
sous le
le sou
Rima
peupl
chaca
vateu
viens
avaier
la cro
avait
dire c
des or
peupl
bâtir c
de la
celui

L'Y
chacu
Chili
raient
Tupac
guerre
Son fu
conçu
& les
mais s

arriverait au Pérou une nation inconnue, qui envahirait l'empire, & changerait la religion du Pérou. Il voulut cacher ce secret à sa nation, mais malgré, toutes ses précautions, il transpira, & ne servit pas peu au succès des armes Espagnoles.

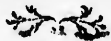
Le fils aîné de l'Ynca Viracocha, est connu sous le nom de Pachacutéc : il fit alliance avec le souverain des vallées de Pachacamac, de Rimac ou Rima, & de quelques autres. Les peuples de ces contrées adoraient le dieu Pachacamac, nom qui signifie créateur & conservateur de l'univers ; mais, quoique les Péruviens reconussent cette divinité, ils ne lui avaient point bâti de temples, parce qu'ils la croyaient invisible. La vallée de Rimac avait aussi une idole de son nom, qui veut dire celui qui parle, parce qu'elle rendait des oracles. Dans le traité qu'on fit avec les peuples de ces vallées, ils se soumirent à bâtir des temples au soleil ; mais on promit de laisser subsister ceux de Pachacamac & celui de Rimac.

L'Ynca Yupangi, fils & successeur de Pachacutec, tenta le premier la conquête du Chili, & obtint que les loix du Pérou y seraient observées. Le fils d'Yupanqui, nommé Tupac, ne fut pas toujours heureux dans les guerres qu'il entreprit pour aggrandir ses états. Son successeur régna avec plus de bonheur ; il conçut le dessein de soumettre les Saramissus & les Passans, peuples stupides & sauvages ; mais s'étant approché de leurs frontières, il re-

nonça à son projet, en disant à ses guerriers: » Re-
 » tirons-nous, des hommes de cette espèce ne
 » méritent pas de nous avoir pour maîtres. »

Ce fut sous le règne de Huayna-Capac que les Espagnols abordèrent au Pérou. Lorsqu'on vint l'avertir qu'on avait vu sur la côte un vaisseau d'une forme singulière, & conduit par des hommes d'une figure tout-à-fait extraordinaire, il se rappella l'ancienne prédiction, & peu de momens avant que de rendre le dernier soupir, il déclara que cette terrible prédiction, dont le secret s'était conservé dans la famille des Yncas, portait :
 « Qu'il arriverait une nation inconnue, qui
 » assujettirait l'empire, après douze règnes
 » d'Yncas ; que le douzième règne étant
 » accompli dans sa personne, il ne doutait
 » pas que ces étrangers, qu'on avait vus,
 » ne fussent la nation annoncée par Viracocha, & que pour obéir au soleil son père,
 » il ordonnait qu'ils fussent reçus avec autant
 » de soumission que de respect. » Ces dernières paroles de l'Ynca jettent une grande lumière sur la stupidité des Péruviens, lorsqu'ils se virent assaillis par un petit nombre d'Espagnols. Que ne devait pas produire sur des esprits doux & superstitieux, l'accomplissement d'un prétendu oracle ? Ces idolâtres croyaient rendre hommage au soleil, en tenant le cou au fer de leurs vainqueurs.

Nous avons parlé des démêlés d'Huascar & d'Atahualpa, qui fut le dernier Ynca du Pérou.



C. H.

R.

LES
 nous ne
 rigine,
 de divin
 plade,
 avait for
 & la plû
 vre & le
 plantes
 métaux
 devenai



CHAPITRE IV.

Religion des anciens Péruviens

LES premiers habitans du Pérou, dont nous ne cherchons point à approfondir l'origine, adoraient une multitude prodigieuse de divinités. Chaque canton, chaque peuplade, chaque rue, chaque maison même, avait son dieu particulier. Le tigre, le lion & la plûpart des autres animaux; la couleuvre & les différens insectes; les arbres & les plantes, les montagnes, les cavernes, les métaux; l'émeraude, tous les objets sensibles devenaient des dieux ou des génies aux yeux

de ces peuples sauvages. Pendant bien des siècles, ils offrirent à ces divinités, qu'ils s'étaient forgées, toutes les productions de la terre, & ils leur firent des sacrifices, dans lesquels ils immolaient des animaux, des prisonniers de guerre & même leurs propres enfans. On ouvrait le ventre des victimes, on leur arrachait le cœur, & le prêtre le présentait à l'idole, après l'avoir soigneusement examiné. Manco-Capac parut, & fit succéder à cette barbarie, le culte religieux du soleil. Des temples furent élevés à cet astre, & bientôt ils furent ornés de richesses incroyables.

La lune, quoique reconnue pour sœur, femme du soleil & mère des Yncas, ne fut jamais regardée comme une déesse par ces peuples; on ne voit point qu'ils lui aient bâti des temples ni élevé des autels; cependant ils avaient une grande vénération pour elle, & ils lui donnaient le nom de mère universelle de toutes choses. Selon eux, le tonnerre, les éclairs & la foudre, étaient « les exécuteurs de la justice du soleil, » & comme tels, ils avaient un appartement dans le temple de Cusco; toutefois, loin de les admettre au rang de leurs divinités, ils avaient en horreur tous les lieux frappés par la foudre, ils les croyaient maudits, & ne manquaient jamais de les faire murer, afin que personne n'y pût porter le pied.

Malgré l'attachement que les Péruviens affectaient pour le culte du soleil, il y en

avait beaucoup
moteur
chacama
celui qu
» cet a
» racion
» si la n
» çaien
» & de
» les ép
» ils lev
» d'un
» ils po
» droite
Pachaca
était po
opposai
& lorsqu
chaient

Les i
que les
qu'on
d'anima
bres, le
& les
par sa
ces cho
élevés a
pellées
étaient
line, i
qui leu
en levan

DES ANCIENS PERUVIENS. 331

avait beaucoup qui reconnaissaient un premier moteur de la matière, sous le nom de Pachacamac, ce qui, selon Garcilasso, signifie, celui qui anime l'univers. « Ce mot, dit » cet auteur, leur était en si grande vénération, qu'ils n'osaient le proférer; mais » si la nécessité les y obligeait, ils le prononçaient avec de grandes marques de respect » & de soumission; car alors, ils resserraient les épaules, ils baissaient la tête & le corps, » ils levaient les yeux vers le ciel, puis tout » d'un coup ils les baissaient vers la terre; » ils portaient les mains ouvertes sur l'épaule » droite, & donnaient des baisers à l'air. » Pachacamac, dieu invisible & immatériel, était pour eux l'auteur du bien, & ils lui opposaient Cupai, qui était l'auteur du mal; & lorsqu'ils prononçaient son nom, ils crachaient à terre, en signe de mépris.

Les idoles & les choses sacrées, telles que les représentations du soleil, les offrandes qu'on lui faisait, les figures d'hommes, d'animaux, d'oiseaux, les rochers, les arbres, les pierres, les cavernes, les temples & les tombeaux que la divinité sanctifiait par sa présence ou par ses oracles, toutes ces choses, ainsi que les génies & les héros élevés au rang des immortels, étaient appelées *Huacas* par les Péruviens. Lorsqu'ils étaient parvenus au sommet de quelque colline, ils rendaient grâces à Pachacamac, qui leur avait fait surmonter cette fatigue, en levant les yeux au ciel, puis les baissant

vers la terre, & feignant de se tirer quelques poils des sourcils, pour en faire hommage à ce dieu souverain.

On offrait au soleil le sacrifice de quelques animaux : on lui présentait de l'herbe, appelée *Coca*, des bijoux précieux, du bled, & un breuvage composé d'eau & de farine de maïs. Jamais on ne buvait, sans avoir auparavant fait offrande à l'astre du jour de quelques gouttes de la liqueur ; en entrant dans son temple, on feignait de se tirer quelques poils des sourcils, & de les souffler en l'air.

Le grand temple du soleil à Cusco, était d'une magnificence au-delà de toute expression, & nous allons suivre Garcilasso dans la description qu'il en fait. « Le grand autel de cet édifice superbe, dit-il, était du côté de l'orient, & le toit de bois fort épais, couvert de chaume par dessus, parce que les Péruviens n'avaient pas l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du temple, à les prendre du haut en bas, étaient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel on voyait la figure du soleil, faite du même métal sur une plaque d'or, plus massive au double que les autres : cette figure, qui était toute d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons & de flammes, de la manière que les peintres ont coutume de les représenter. Elle était si grande qu'elle s'étendait d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyait que cette seule idole. »

les corps
par ordre
més de re
vrir com
vie. Ils
élevés su
ils avaien
temple ;
des enfa
particulie
rectemen
parce qu'
la vie, à
des qual
avaient
enfance.
les Péru
trésor du
n'a pas e

Les po
couverte
même m
Assez pr
espèce d
principa
gros pav
de pyra
Le prem
du soleil
plaques
de mém
avait ran

DES ANCIENS PERUVIENS. 333

Aux deux côtés de l'image du soleil étaient les corps de leurs rois décédés, tous rangés par ordre, selon leur ancienneté, & embaumés de telle sorte, sans qu'on ait pu découvrir comment, qu'ils paraissaient encore en vie. Ils étaient assis sur des trônes d'or, élevés sur des plaques de même métal, & ils avaient le visage tourné vers le bas du temple; mais Huayna-Capac, le plus cher des enfans du soleil, avait cet avantage particulier au-dessus des autres, d'être directement opposé à la figure de cet astre, parce qu'il avait mérité d'être adoré pendant sa vie, à cause de ses éminentes vertus, & des qualités dignes d'un grand roi, qui avaient éclaté en lui dès sa plus tendre enfance. Mais à l'arrivée des Espagnols, les Péruviens cachèrent ces corps, avec le trésor du temple, dans des souterrains qu'on n'a pas encore pu découvrir. »

Les portes du temple étaient entièrement couvertes de lames d'or. Une guirlande de même métal, faisait le tour des murailles. Assez proche de cet édifice, on voyait une espèce de cloître à quatre faces, dont les principaux ornemens étaient d'or. Cinq gros pavillons quarrés, & couverts en forme de pyramide, occupaient cette enceinte. Le premier était le palais de la lune, épouse du soleil, & il était entièrement revêtu de plaques d'argent, avec la figure de cet astre, de même métal, aux côtés de laquelle on avait rangé les corps des reines du Pérou.

Le second palais était celui de Vénus, des Pléiades & de toutes les étoiles : il était revêtu de plaques d'argent comme celui de la lune, & son toit représentait le ciel, parsemé d'étoiles. Le troisième était consacré aux éclairs, au tonnerre & à la foudre. Le quatrième palais était celui de l'arc-en-ciel, comme procédant du soleil, & le cinquième était celui du grand sacrificateur.

Tous les dieux des nations soumises par les Yncas, avaient leurs places dans le temple du soleil ; mais avant que de les servir, il fallait adorer cet astre comme la suprême divinité.

Le jour de la principale fête du soleil, qui tombait dans le mois de juin, on faisait l'ouverture de cette grande solemnité par des sacrifices ; mais auparavant on devait obtenir du feu nouveau du père de la lumière : pour cet effet le grand sacrificateur prenait un vase concave, de la grosseur de la moitié d'une orange, extrêmement luisant & poli, & l'exposant directement au soleil, de façon qu'il pût réunir tous les rayons dispersés, il allumait un peu de charpie, faite de coton. C'était avec ce feu sacré qu'on brûlait toutes les victimes, & qu'on faisait rôtir toute la chair qui se mangeait ce jour-là. Les vierges consacrées au culte du soleil, devaient conserver ce feu céleste pendant toute l'année. Si, comme à Rome, elles le laissaient éteindre, c'était le présage des plus grands malheurs pour l'empire. Lorsque le soleil ne se montrait pas le jour de sa fête, on prenait

DE
deux pe
longs d'
Vyaca,
l'autre,
qui metta
qualité
personne
officiers
ser de s'
avec des
d'argent
en voyai
blanches
sentaient
ment les
le visage
sans dou
neries pe
en allant
portait d
quelles é
Yncas.

Les Pé
de cette
alors il
mais cru
nique bo
femme,
éteints.
prêtresses
espèce d
faisaient
des qui d

DES ANCIENS PERUVIENS. 335

deux petits bâtons, gros comme le pouce, longs d'une demi-aune, d'un bois appelé *Vyaca*, & à force de les frotter l'un contre l'autre, on en faisait sortir quelques étincelles, qui mettaient le feu à la mèche. L'*Ynca*, en qualité de fils du soleil, devait assister en personne à cette fête. Tous les princes & les officiers de l'empire, ne pouvaient se dispenser de s'y trouver. Les curacas y paraissaient avec des robes couvertes de lames d'or & d'argent, ou avec des peaux de lions. On en voyait qui avaient des aîles de plumes blanches & noires, & qui sans doute représentaient des génies célestes, & communément les princes du sang royal se couvraient le visage de masques hideux, pour avoir sans doute la liberté de faire mille bouffonneries pendant la procession qui se faisait, en allant offrir des présens au soleil. On y portait des espèces de bannières, sur lesquelles étaient peintes les belles actions des *Yncas*.

Les Péruviens se préparaient à la solennité de cette fête par un jeûne de trois jours, & alors il n'était permis de manger que du maïs cru, & quelques herbes. L'eau était l'unique boisson : on ne pouvait habiter avec sa femme, & tous les feux de la ville étaient éteints. La nuit qui précédait la fête, les prêtresses du soleil s'occupaient à pétrir une espèce de pâte appelée *Cancu*, dont elles faisaient de petits pains, & à apprêter les viandes qui devaient être servies sur les tables de

l'Ynca & de sa famille ; d'autres femmes ; aussi consacrées au culte du soleil, préparaient la nourriture destinée pour le peuple ; car ce jour-là le soleil régalaît ses enfans & ses sujets.

Au moment que les rayons du soleil commençaient à paraître, l'Ynca se rendait, pieds nus, dans la place publique, & se jettant à genoux, les bras étendus, il donnait des baisers à l'air ; puis se relevant, il prenait deux vases d'or remplis de liqueur, & invitait le soleil à boire. Après cette cérémonie, le prince versait la liqueur d'un des vases dans une cuvette d'or, qui répondait par un conduit au palais de l'astre du jour, & distribuait à sa famille celle que contenait le second vase. On allait ensuite au temple du dieu, & les Yncas, comme fils légitimes du soleil, se prosternaient devant son image, mais il n'était pas permis aux gouverneurs des provinces, ni aux officiers de l'empire, d'entrer dans ce sanctuaire. Lorsque les prêtres avaient reçus les présens de la famille royale, ils venaient à la porte du temple prendre ceux des curacas, qui consistaient en vases d'or, & en figures d'animaux artistement travaillés. Après ces oblations & ces offrandes, les prêtres faisaient amener une grande quantité d'agneaux & de brebis, qu'ils consacraient avec beaucoup de cérémonies mystérieuses. Dans ce nombre, ils choisissaient un agneau noir, dont ils consultaient les entrailles sur l'ave-

nir.

nir. S
fortai
heures
quelq
ses pi
grand
on co
brebis
dans
durait
que no
jours
sances
Le
bre, le
pellée
une lu
de pu
firmité
parait
heures
pains
qu'on y
les de
jeunes
lavaien
se fro
les cui
paré,
mités
chef d
son av
y laiffa
T

DES ANCIENS PERUVIENS. 337

nir. Si les parties du cœur & des poumons
 fortaient entières & palpitantes, c'était un
 heureux présage, mais s'il s'y rencontrait
 quelque vice, ou si la victime se levait sur
 ses pieds, on se croyait menacé des plus
 grands malheurs, & pour les détourner,
 on continuait d'immoler des agneaux & des
 brebis, dont on consommait le cœur & le sang
 dans le feu sacré. Cette grande solemnité
 durait neuf jours; mais après les cérémonies
 que nous venons de détailler, les huit autres
 jours se passaient en festins & en réjouif-
 sances.

Le premier jour de la lune de septem-
 bre, les Péruviens célébraient une fête, ap-
 pellée *Citu*, qu'on pourrait regarder comme
 une lustration générale: elle avait pour but
 de purifier l'ame & le corps de leurs in-
 firmités & de leurs souillures: on s'y pré-
 parait par un jeûne austère de vingt-quatre
 heures. Pendant la nuit on pétrissait des
 pains de *Cancu*, & quelques auteurs disent
 qu'on y mêlait du sang que l'on tirait d'entre
 les deux sourcils & des narines de quelques
 jeunes enfans. Ceux qui avaient jeûné se
 lavaient le corps au point du jour, & ensuite
 se frottaient la tête, l'estomac, les bras &
 les cuisses avec cette pâte ou ce pain pré-
 paré, qui les purifiait de toutes leurs infir-
 mités & les préservait de maladies. Chaque
 chef de famille frottait la porte de sa mai-
 son avec un morceau de cette pâte, qu'il
 y laissait attaché, pour témoigner que ceux

qui l'habitaient, étaient purifiés. Le grand pontife purifiait ainsi le palais de l'Ynca & le temple du soleil : les ministres subalternes allaient purifier les autres lieux sacrés. Au lever du soleil, on adorait cet astre. Un Ynca du sang royal se présentait dans la place, tenant dans la main une lance garnie de plumes & enrichie d'anneaux d'or; il en trouvait quatre autres, armés comme lui, à qui il déclarait que le soleil les avait choisis pour chasser de la ville les infirmités & les maladies. Aussi-tôt ces ministres du soleil allaient parcourir tous les quartiers, tandis que les habitans sortaient de leurs maisons, & secouaient leurs habits. Après cette visite, toujours accompagnée de grands cris de joie, les cavaliers prenaient les maux dont le peuple venait de se dépouiller, & les chassaient à plusieurs lieues de la ville. La nuit suivante les Yncas sortaient de leurs palais, accompagnés d'un grand nombre de domestiques qui tenaient des flambeaux de paille, & ils faisaient la cérémonie de chasser les maux auxquels on est exposé pendant la nuit. Ces flambeaux étaient jettés dans la rivière, & si le lendemain on en rencontrait quelques restes au bord de l'eau, on s'en éloignait comme d'une chose pestiférée.

Entre les opinions ridicules des Péruviens, on peut compter celle qu'ils avaient de leur origine. « Un homme extraordinaire, disaient-ils, vint au Pérou des parties

» sep
 » se
 » os
 » gn
 » un
 » ina
 » bita
 » me
 » vîn
 » riva
 » con
 » que

Ces
 confu
 beau
 ils re
 daien
 heurs
 qu'ils
 travai
 toujo
 affair
 soleil
 dans
 sa ch
 l'autr
 qu'ils
 tes le
 croya
 lune
 suppo
 si elle
 la ter

DES ANCIENS PERUVIENS. 339

» septentrionales du monde ; cet homme
» se nommait Choun : il avait un corps sans
» os & sans muscles ; il abaissait les monta-
» gnes, il comblait les vallées, & se frayait
» un chemin à travers les lieux les plus
» inaccessibles. Choun créa les premiers ha-
» bitans du Pérou, & il en fut adoré com-
» me un dieu, jusqu'à ce que Pachacamac
» vint du sud. A l'arrivée de ce puissant
» rival, Choun disparut, & Pachacamac
» convertit en bêtes sauvages les hommes
» que Choun avait créés. »

Ces idolâtres avaient une connaissance confuse d'un déluge universel ; ils avaient beaucoup de vénération pour l'arc-en-ciel ; ils redoutaient les comètes, qu'ils regardaient comme les avertissemens des malheurs qui les menaçaient ; & l'interprétation qu'ils donnaient aux songes dont ils étaient travaillés pendant la nuit, réglait presque toujours leur conduite dans les différentes affaires. Au reste, ils se persuadaient que le soleil, en quittant l'horison, se précipitait dans la mer, qu'il y perdait sa lumière & sa chaleur, & qu'il ne reprenait l'un & l'autre qu'après avoir passé sous la terre, qu'ils plaçaient sur la surface des eaux. Toutes les fois que le soleil s'éclipsait, ils croyaient cet astre en colère contre eux : Si la lune cessait en partie de se montrer, ils la supposaient malade, & ne doutaient pas que si elle venait à mourir, elle ne tombât sur la terre, qu'elle écraserait, & qu'alors la

fin du monde arriverait. C'est pourquoi , aussi-tôt qu'ils s'apercevaient du commencement de l'éclipse , ils se répandaient dans les campagnes , en poussant des cris affreux , & faisant le plus de bruit qu'ils pouvaient avec des cornettes , des trompettes & des tambours. Ils attachaient un grand nombre de chiens à différens arbres , & à coups de fouet ils les obligeaient à aboyer , afin , disaient-ils , que ces aboyemens réveillassent la lune , ou endormie , ou peut-être évanouie.

Le souverain pontife des prêtres Péruviens devait être nécessairement choisi entre les princes du sang royal , & presque toujours un oncle ou un frère du monarque régnant était revêtu de cette suprême dignité. Il portait le titre de *Villouna* , qui signifiait devin ou prophète. Son habit ne différait point de celui des grands seigneurs de l'empire. Dans les provinces où le soleil avait des temples , c'était aussi un Ynca , qui était le supérieur du collège des prêtres. Le souverain pontife avait seul le droit de consulter le soleil , & , après l'inspection exacte des entrailles des victimes , il annonçait au peuple la volonté de cet astre bienfaisant. Tous les prêtres subalternes , pendant le tems de leur service dans le temple , étaient nourris aux dépens des revenus du soleil ; car c'est ainsi qu'on appelait les produits de certaines terres , qui composaient son domaine.

Les
mes d
des Y
mélanc
qu'ell
point
étaient
homme
leur
frande
affaire
de mi
plus a
gieuse
les d
leur
ouvra
royale
Un
plice
toute
son h
étrang
seulen
dome
de la
cette
& em
Il
l'emp
était
jeune
qu'ell

DES ANCIENS PERUVIENS. 341

Les vestales, destinées à devenir les femmes du soleil, étaient choisies entre les filles des Yncas du sang royal, nées sans aucun mélange de sang étranger; & pour s'assurer qu'elles étaient vierges, on n'en recevait point au-dessus de l'âge de huit ans. Elles étaient renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvaient pénétrer sans crimes: leur ministère consistait à recevoir les offrandes qu'on présentait au soleil, & l'on assure qu'elles étaient au nombre de plus de mille, dans la seule ville de Cusco. Les plus anciennes dirigeaient ces maisons religieuses; elles instruisaient les jeunes dans les différentes pratiques de la religion, & leur apprenaient à filer & à faire plusieurs ouvrages pour le service de la famille royale.

Une loi sévère condamnait au dernier supplice, c'est-à-dire, à être enterrée vive, toute vestale convaincue d'avoir forfait à son honneur, & son complice devait être étranglé; cette loi terrible proscrivait non-seulement les parens des coupables & leurs domestiques, mais même tous les habitans de la ville où ils étaient nés. Il fallait détruire cette détestable cité, y semer de la pierre, & empêcher qu'elle fût jamais rebâtie.

Il y avait dans toutes les provinces de l'empire des maisons de vestales, mais on était moins scrupuleux sur le choix des jeunes personnes qu'on y admettait. Pourvu qu'elles fussent belles, la noblesse du sang

était comptée pour peu de chose, parce que c'était ordinairement parmi ces vierges que l'Ynca choisissait ses maîtresses.

Les Péruviens étaient persuadés que les crimes que les hommes commettent, excitent contre eux la vengeance divine, & ils croyaient devoir expier ceux dont ils se sentaient coupables, par la pénitence & les sacrifices. En conséquence de cette idée, il y avait des confesseurs établis dans toutes les provinces de l'empire, qui entendaient l'aveu des péchés du peuple, & qui proportionnaient le châtimement à la faute confessée. Cette fonction religieuse était quelquefois exercée par des femmes. L'Ynca se confessait directement au soleil, & après s'être lavé dans une eau courante, il disait à la rivière : « Re-
» çois les péchés que j'ai confessés au soleil,
» & porte-les dans la mer. » Les pénitences consistaient en un certain nombre de coups de discipline, en jeûnes, en offrandes, & en retraites dans les déserts.



Mari

LES
respecté
me légi
avec le
tous les
& rece
permett
de dix
attendr
plis, pa
que l'o
de jug
une fan

L'Yn
monie
Il les
au mili
par la
tuelle,
leurs p
lébrai
les fem
de la
cérém
pour c

CHAPITRE V.

Mariages & Funérailles des Péruviens.

LES liens du mariage étaient extrêmement respectés par les anciens Péruviens : la femme légitime ne se trouvait jamais confondue avec les concubines de son mari, & dans tous les cas elle conservait la prééminence & recevait tous les honneurs. La loi ne permettait aux filles de se marier qu'à l'âge de dix-huit ans, & les garçons devaient attendre qu'ils en eussent vingt-quatre accomplis, parce que c'est précisément dans ce tems que l'on a obtenu la portion de raison & de jugement nécessaire pour bien gouverner une famille.

L'Ynca faisait toutes les années la cérémonie de marier les personnes de son sang. Il les appelait par leur nom, & se mettant au milieu de chaque couple, il les prenait par la main, leur faisait donner la foi mutuelle, & les remettait entre les bras de leurs plus proches parens, où la noce se célébrait. On appelait ces nouvelles mariées, les femmes légitimes, ou les femmes livrées de la main de l'Ynca. Le lendemain de cette cérémonie, des officiers du palais, préposés pour cet office, mariaient au nom du mo-

344 MARIAGES ET FUNERAILLES

marque tous les jeunes gens de la ville qui avaient atteint l'âge réglé par la loi. Les gouverneurs ou curacas étaient chargés de cette fonction dans les provinces.

L'héritier présomptif de la couronne devait nécessairement se marier à sa propre sœur, parce que, disait-on, il ne fallait pas mêler le sang du soleil avec celui des hommes, & que le trône appartenait aussi bien à l'héritier du côté du père, qu'à celui du côté de la mère : cependant si le successeur n'avait point de sœur légitime, il épousait sa cousine ou sa nièce, ou la tante, qui toutes pouvaient parvenir à la couronne, au défaut de mâles. Si le prince n'avait point d'enfans de sa sœur aînée, il épousait la seconde, la troisième &c. jusqu'à ce qu'il en eût. Outre leurs femmes légitimes, les Yncas entretenaient un grand nombre de concubines, les unes étrangères, & les autres leurs parentes au quatrième degré. Les enfans des premières étaient réputés bâtards, & ils n'obtenaient qu'une médiocre considération, mais ceux des parentes étaient adorés comme les enfans des dieux.

Lorsqu'il naissait un enfant mâle à un Péruvien, il célébrait cet avantage par de grandes réjouissances, mais la naissance d'une fille n'était marquée par aucune fête. A deux ans on sévrait les enfans, & on leur coupait les cheveux ; pour cette cérémonie, il fallait assembler toute la famille. Celui qui était choisi pour parrain de l'enfant, lui enlevait de la tête une petite poignée de

D
cheveu
cun su
n'en r
imposa
présen
jours

Les
au Pé
les lav
avant
avait f
nuelles
en ret
cevaie
matin
sans ét
tas, o
de l'éc
leurs e
ils em
les co
sur les
du pa
fiveté

Ces
me les
avaie
en cr
guaiet
& attr
qu'ils
Ayant
& qu

DES PERUVIENS. 345

cheveux, avec un rasoir de pierre, & chacun suivait son exemple, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus : ensuite tous ensemble lui imposaient un nom, & lui offraient divers présens. Le grand-prêtre du soleil était toujours le parrain du prince héréditaire.

Les enfans étaient assez durement élevés au Pérou. Aussi-tôt qu'ils étaient nés, on les lavait dans l'eau froide, & chaque jour, avant que de renouveler leurs langes, on avait soin de les baigner. Couchés continuellement dans leurs hamacs, on ne les en retirait que pour les nettoyer. Ils ne recevaient le téton que trois fois le jour, le matin, à midi & le soir. A six ans ces enfans étaient remis entre les mains des *Amanias*, ou docteurs, particulièrement chargés de l'éducation de la jeunesse. Ils instruisaient leurs élèves avec beaucoup de sévérité, mais ils employaient rarement les châtimens pour les corriger. Toutes leurs leçons roulaient sur les préceptes de la religion, sur les loix du pays, sur le danger du luxe & de l'oisiveté, & sur les devoirs de la société.

Ces *amanias*, qu'on nous représente comme les précepteurs de la nation Péruvienne, avaient une philosophie particulière. Si nous en croyons l'Yncâ Garcilasso, ils distinguaient entre l'ame & le corps de l'homme, & attribuaient l'immortalité à l'ame, tandis qu'ils appellaient le corps, *terre animée*. Ayant remarqué que les animaux croissent & qu'ils ont du sentiment, ils leur accor-

346 MARIAGES ET FUNERAILLES

daient l'ame sensitive & la végétative. Ils admettaient une vie future, où les bons seraient récompensés & les méchants punis. Pour cette raison, ils divisaient l'univers en trois mondes; le premier, c'est-à-dire le ciel, où les gens de bien recevaient le prix de leurs vertus; le second, qui est celui où nous vivons, & le troisième, placé au centre de la terre, destiné à servir de demeure aux méchants. Cette seconde vie dont ils se formaient l'idée, devait être purement corporelle. Le bonheur des justes, selon eux, consistait dans le ciel, à mener une vie paisible & libre de toute inquiétude; & le supplice des méchants dans le monde inférieur, se réduisait à être continuellement accablé par les maux qui nous affligent ici-bas.

Comme les Incas croyaient cette résurrection universelle, dont nous parlons, sans cependant élever leurs pensées plus haut que la vie animale, sans espoir des récompenses & sans crainte des châtimens, ils avaient un soin extrême de rassembler ce qu'ils coupaient de leurs ongles & de leurs cheveux, & de les cacher soigneusement dans des fentes de murailles; si par hazard ces cheveux & ces ongles tombaient avec le tems, & qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquait pas de les ramasser & de les ferrer de nouveau. Cette singulière superstition, dont Garcilasso avait été souvent témoin, lui donna la curiosité d'en connaître le principe, & pour cet effet il s'adres-

D
 sa à qu
 sous la c
 encore
 cêtres.
 » tous,
 » gens,
 » devo
 » les' a
 » ce qu
 » empè
 » en pe
 » cheve
 » la pr
 » ici e
 » facile
 » nous
 » lieu.
 Péruvi
 Espagn
 rens,
 trouvai
 pas de
 » s'écr
 » pare
 » comm
 » rasse
 » recti
 Les
 les cor
 traordi
 leur m
 plaçait
 précie

DES PÉRUVIENS. 347

fa à quelques Péruviens, qui, quoiqu'alors sous la domination des Espagnols, suivaient encore en secret les coutumes de leurs ancêtres. « Sçavez-vous bien, lui dirent-ils » tous, que tout ce que nous sommes de » gens, qui avons pris naissance ici-bas, » devons revivre dans ce monde, & que » les âmes sortiront des tombeaux avec tout » ce qu'elles auront de leurs corps. Pour » empêcher donc que les morts ne soient » en peine de chercher leurs ongles & leurs » cheveux; car il y aura ce jour-là bien de » la presse & du tumulte, nous les mettons » ici ensemble, afin qu'on les trouve plus » facilement, & même, s'il était possible, » nous cracherions toujours dans le même » lieu. » C'est pour la même raison que les Péruviens se désespéraient, en voyant les Espagnols ouvrir les tombeaux de leurs parens, & jeter çà & là les ossemens qui s'y trouvaient, pour découvrir s'ils ne recélaient pas des trésors. « Ne dispersez pas ainsi, » s'écriaient-ils, les tristes restes de nos » parens, & si vous le faites méchamment, » comment voulez-vous qu'ils puissent les » rassembler au grand jour de la résur- » rection ? »

Les Péruviens avaient l'art d'embaumer les corps & de les rendre d'une dureté extraordinaire. Les Yncas étaient portés, après leur mort, dans un lieu voûté, où on les plaçait sur un siège, revêtus de leurs plus précieux ornemens. La coutume était de

348 MARIAG. ET FUNERAILLES, &c.
renfermer avec eux, une ou deux de leurs
femmes, quelques-uns de leurs domestiques,
& toute leur vaisselle d'or & d'argent. On
ne nous dit point si ces misérables victimes
étaient enterrées vives. Ce qu'on fait, c'est
que pendant la marche funèbre, on faisait
couler dans la bouche du mort quelques gout-
tes de liqueurs spiritueuses, par le moyen
d'une espèce de tuyau, afin d'entretenir
ses forces pendant le voyage fatigant qu'il
venait d'entreprendre. Les corps des Yncas,
qui avaient occupé le trône & ceux de leurs
épouses, étaient placés, comme nous l'avons
déjà remarqué, dans le grand temple du
soleil, & on leur offrait des sacrifices, com-
me à des personnes divines. Le deuil était
général & durait un mois, pendant lequel
on ne cessait de réciter les belles actions
du monarque, de faire l'énumération de ses
exploits, & de rappeler tout le bien qu'il
avait fait à ses peuples. Ce mois écoulé,
de quinze en quinze jours, on en choisissait
un, pour pleurer sa perte, jusqu'à la fin de
l'année.



Gouv

LES
leur e
daiens
appel
vince
longu
gnols
partie
la pr
son ne
tie sep
ridion
lao.

Tou
à la t
un ch
avait
de ce
cents
devaie
étaien
condu
& res
choses
chaqu

CHAPITRE VI.

*Gouvernement, Sciences, Mœurs & Usages
des anciens Péruviens.*

LES monarques du Pérou avaient divisé leur empire en quatre parties, qui répondaient à celle du monde. La partie orientale, appelée Antisuïo, tirait son nom de la province d'Anti, & la communiquait à cette longue chaîne de montagnes, que les Espagnols ont nommée depuis *Cordilière*. La partie occidentale s'appelait Condisuïo, de la province de Condi. Chincafuïo devait son nom à celle de Chinca, & était la partie septentrionale; & Collasuïo, partie méridionale, prenait le sien du pays de Colao.

Toute la nation était divisée en décuries, à la tête de chacune desquelles il y avait un chef. De cinq en cinq décuries, il y avait un autre chef supérieur, un autre de cent en cent, de cinq cents en cinq cents, & de mille en mille. Les décurions devaient pourvoir aux besoins de ceux qui étaient sous leurs ordres, veiller sur leur conduite, inscrire les naissances & les morts, & rendre un compte exact de toutes ces choses à l'officier supérieur. Les officiers de chaque ville, de chaque bourgade ou de

350 GOUVERNEMENT, SCIENC. &c.
chaque village, prenaient connoissance de tous les différends qui s'élevaient dans leurs districts, & ils les jugeaient sans appel. S'il naissait quelques contestations entre les provinces, elles ne pouvaient être décidées que par le souverain. En général toutes les anciennes loix étaient extraordinairement respectées. On ne voyait dans toute l'étendue de l'empire ni vagabonds ni fainéans. L'Ynca était respecté comme un dieu par ses sujets, & ses ministres craignait de commettre des injustices, parce qu'il avait les yeux ouverts sur leur conduite, & qu'il punissait avec plus de sévérité leurs fautes que celles du peuple. Il avait le choix des terres, & pouvait prendre pour concubines, les jeunes filles qui lui plaisaient.

Le premier soin des monarques du Pérou, lorsqu'ils avaient conquis une province, était d'en faire cultiver les terres; & comme l'eau manque souvent dans ces contrées, ils s'efforçaient d'y suppléer par ces fameux aqueducs, dont les ruines attestent encore, & l'industrie des Péruviens, & la négligence, pour ne rien dire de plus, des Espagnols, qui les ont laissé périr. La récolte de toutes ces terres se divisait en trois parties, la première pour le soleil, la seconde pour l'Ynca, & la troisième pour le cultivateur. Les terrains trop secs pour être ensemencés, étaient plantés d'arbres utiles, & le partage s'en faisait de même. Les champs du soleil devaient être travaillés les premiers, ensuite venaient

D
ceux
du cul
ou de
un off
& il
de tra
vant.
soins,
demi-l
cée.
avec l
de la
velles
le cul
dans le
du lie
moiss
verneu
tice, l
exemp
sens en
ne serv
ples &
y avai
mes, c
ture d
qui se
lieues
à l'ent
prêtres
On
toutes
brassai

DES ANCIENS PERUVIENS. 351

ceux des veuves & des orphelins, puis ceux du cultivateur, & enfin ceux de l'empereur ou des curacas. Chaque jour, vers le soir, un officier montait au haut d'une petite tour, & il annonçait au peuple à quelle partie de travail il devait s'employer le jour suivant. Chaque citoyen obtenait pour ses besoins, la portion de terre, qui exigeait un demi-boisseau de grain pour être ensemencée. Les terres hautes étaient engraisées avec le fumier des animaux; on se servait de la fiente d'oiseau marin pour nourrir celles qui baissaient vers la mer. Au reste, le cultivateur était obligé de transporter dans les greniers publics de chaque ville ou du lieu dont il dépendait, le tribut de sa moisson. Toute la famille royale, les gouverneurs des provinces, les officiers de justice, les veuves & les orphelins étaient exempts de toute espèce d'impôt. Les présents en or & en argent qu'on offrait à l'Ynca, ne servaient qu'à l'embellissement des temples & des palais. Dans chaque province il y avait d'immenses magasins remplis d'armes, d'habits & de vivres, pour la fourniture des plus grandes armées. Les tributs qui se levaient dans l'étendue de cinquante lieues autour de la capitale, étaient affectés à l'entretien de la famille impériale & des prêtres du soleil.

On ne souffrait point de courtisanes dans toutes les villes du Pérou; mais celles qui embrassaient cet infâme métier, avaient la li-

352 GOUVERNEMENT, SCIENC. &c.
berté de se bâtir des cabanes au milieu de la campagne, &, quoique leur commerce fût permis aux hommes, une femme honnête se ferait déshonorée, si elle avait osé entrer en conversation avec l'une de ces prostituées.

Les Péruviennes s'occupaient à divers ouvrages convenables à leur sexe, elles filaient du coton, dont elles faisaient des toiles & des étoffes pour les habits : les hommes préparaient les cuirs pour la chaussure, & tous ensemble s'employaient de concert à l'agriculture. Quelle que soit la paresse des Péruviens d'aujourd'hui, ce serait faire tort à la mémoire de leurs ancêtres que de prétendre qu'ils leur en ont donné l'exemple. Des chemins de cinq cents lieues de longueur, ouverts à travers les montagnes, les rochers, les vallées & les précipices, attestent l'industrie de ce peuple laborieux.

Cette nation, qui méritait peut-être une plus heureuse destinée, avait fait très peu de progrès dans l'astronomie; ses mois étaient lunaires, & elle les divisait en quatre parties, qu'elle distinguait par des noms & par une fête. Dans l'origine de la monarchie l'année commençait par le mois de janvier; mais, sans que l'on nous en rapporte la raison, l'Ynca Pachacutéc, ordonna qu'on la commencerait par celui de décembre.

Toute la médecine des Péruviens consistait dans la connaissance qu'ils avaient de la vertu de certaines simples. Ils ouvraient la
veine

DE
veine on
& donna
deux on
procurer
reste, il
jamais p
commen
faient e
soin de
Leur
rhode, &
pas plus
bours &
nes, soi
On fai
peuples
ni rien
que, &
fres, po
principa
le servai
rains noc
cilasso v
ce serait
ger quel
« Lon
leurs con
par le mo
seprend
nœuds se
ils prenai
tes coule
seule, les
Ton

DES ANCIENS PERUVIENS. 353

veine ordinairement dans la partie affectée, & donnaient une purgation composée de deux onces d'une racine assez violente pour procurer des vomissemens & des selles. Aurette, il est remarquable qu'ils ne faisaient jamais prendre de remèdes, que dans le commencement des maladies, & qu'ils laissaient ensuite à la nature & à la diète le soin de rétablir le malade.

Leur géométrie était grossière & sans méthode, & leur musique instrumentale n'était pas plus recherchée; ils avaient des tambours & différentes sortes de flûtes de cannes, soit simples, doubles ou triples.

On sait qu'à l'arrivée des Espagnols, ces peuples n'avaient aucune idée de l'écriture ni rien de semblable à notre arithmétique, & qu'au défaut des lettres & des chiffres, pour transmettre à la postérité les principaux événemens de la monarchie, ils se servaient de figures informes, & de certains nœuds qu'ils appelaient *quippos*. Garcilasso va nous en faire la description; car ce serait affaiblir son style, que d'y changer quelque chose.

« Lorsque les Indiens voulaient faire leurs comptes, dit cet Ynca, qu'il désigne par le mot *quipu*, qui signifie nouer ou nœud & se prend pour le compte même, parce que le nœuds se faisaient de toutes sortes de chose; ils prenaient ordinairement des fils de différentes couleurs, car les uns n'en avaient qu'une seule, les autres deux, les autres trois, & ainsi

354 GOUVERNEMENT, SCIENC. &c.
du reste. Chaque couleur, soit qu'elle fût simple ou mêlée, avait sa signification particulière. Ces cordons, qui étaient de trois ou quatre fils retords, gros comme de la moyenne ficelle, & de la longueur de trois quarts d'aune, étaient enfilés par ordre en long dans une autre ficelle, ce qui faisait une espèce de frange. On jugeait du contenu de chaque fil par la couleur, comme, par exemple, le jaune désignait l'or, le blanc marquait l'argent & le rouge les gens de guerre.

» S'ils voulaient désigner des choses dont les couleurs ne fussent pas remarquables, ils les mettaient chacune selon son rang, commençant depuis les plus considérables jusqu'aux moindres : ainsi, par exemple, s'il se fût agi de bled ou de légumes, ils auraient mis premièrement le froment, puis le seigle, les poids, les fèves, le millet &c. de même quand ils avaient à rendre compte des armes, ils mettaient les premières, celles qu'ils estimaient les plus nobles : s'ils voulaient faire un compte de vassaux, ils commençaient par les habitans de chaque ville, puis par ceux de chaque province. Ils mettaient au premier fil les vieillards de soixante ans & au-dessus; au second, ceux de cinquante; au troisième, ceux de quarante; & ainsi des autres, en descendant de dix en dix ans, jusqu'aux enfans à la mammelle : ils tenaient le compte des femmes, selon leurs âges, dans le même ordre.

» I
ficelle
même
except
par ex
cordon
de tel
de veu
ces co
qui ne
seulem
» O
ou dan
dirait
mille,
compte
province
haut q
s'il leu
de cen
faire de
pable
Chacun
par les
l'autre
dépend
delière
plus fa
neuf, r
nes &c.
qui éta
haut de
du reste

DES ANCIENS PERUVIENS. 355

» Il y avait dans quelques-unes de ces ficelles, d'autres petits fils fort déliés d'une même couleur, & qui semblaient être des exceptions de cette règle générale ; comme, par exemple, les petits fils, qui étaient au cordon des femmes, ou des hommes mariés de tel ou tel âge, signifiaient ce qu'il y avait de veufs & de veuves cette année-là ; car ces comptes étaient comme des annales, qui ne rendaient raison que d'une année seulement.

» On observait toujours dans ces cordons ou dans ces filets l'ordre d'unité, comme qui dirait dixaine, centaine, mille, dixaine de mille, parce que chaque ville ayant son compte particulier, & chaque capitale sa province, le nombre ne montait jamais si haut que cela. Ce n'est pas pourtant que s'il leur eût fallu compter par le nombre de centaine de mille, qu'ils ne l'eussent pu faire de même, parce que leur langue est capable de tous les nombres d'arithmétique. Chacun de ces nombres, qu'ils comptaient par les nœuds des filets, était divisé de l'autre, & les nœuds de chaque nombre dépendaient d'un, comme ceux d'une cordelière ; ce qui se pouvait faire d'autant plus facilement, qu'ils ne passaient jamais neuf, non plus que les unités & les dixaines &c. Ils mettaient le plus grand nombre, qui étaient la dixaine de mille, au plus haut des filets, & plus bas mille, & ainsi du reste. Les nœuds de chaque fil & de cha-

356 GOUVERNEMENT, SCIENC. &c.
que nombre étaient égaux les uns aux autres,
& placés de la même manière qu'un bon
arithméticien a coutume de placer les chiffres
pour faire une grande supputation.

» Parmi les Indiens, il y avait des hommes exprès qui gardaient ces *quipus*, ou ces cordons à nœuds; on les appelait *Quipucamayus*, c'est-à-dire, *celui qui a la charge des comptes*. Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou de ces maîtres de comptes, devait être proportionné aux habitans de toutes les villes des provinces: pour si petite que fût une ville, il fallait qu'il y en eût quatre, & ainsi toujours en montant, jusques à vingt & à trente. Bien qu'ils eussent tous un même registre, & que par conséquent ils n'eussent pas besoin de plus d'un maître des comptes; l'Ynca néanmoins voulait qu'il y en eût plusieurs dans chaque ville, pour couper chemin aux supercherries, disant que s'ils étaient peu, ils pourraient s'entendre ensemble, au lieu que cela n'était pas si facile à plusieurs, & qu'il fallait ainsi, ou qu'ils fussent tous fidèles, ou qu'ils trempassent tous dans une même infidélité.

» Ils comptaient par nœuds tous les tributs que l'Ynca recevait chaque année. On y voyait le rôle des gens de guerre, de ceux qu'on y avait tués, des enfans qui naissaient, & de ceux qui mouraient tous les ans &c. On y marquait même le nombre des batailles & des rencontres, des ambassades de la part de l'Ynca, & des déclarations que

D
le prin
pouvait
tenu d
torique
où ils c
les am
tems d
mayus
& les e
vela se
ou dan
passées
plus q
vaient
mettre
Les A
les réc
fables,
leurs e
village
de l'un
n'en g
ouïre c
à leurs
poètes
dans le
l'histoi
roi, &
qu'ils n
nœuds.
dans le
plus fo
Yncas d

DES ANGIENS PERUVIENS. 357

le prince avait données ; mais comme on ne pouvait pas exprimer par des nœuds le contenu de l'ambassade & les événemens historiques, ils avaient certaines marques par où ils connaissaient les actions mémorables, les ambassades, & les déclarations faites en tems de paix ou de guerre : les *Quipucamayus* en apprenaient par cœur la substance, & les enseignaient aux autres par tradition ; cela se faisait particulièrement dans les villes ou dans les provinces où ces choses s'étaient passées, & où la mémoire s'en conservait plus qu'en toute autre contrée. Ils se servaient encore d'un autre moyen, pour transmettre à la postérité les choses mémorables. Les *Amiantas* les mettaient en prose, & les réduisaient succinctement en forme de fables, afin que les pères les racontassent à leurs enfans, & les bourgeois aux gens de villages, & qu'ainsi passant d'âge en âge de l'un à l'autre, il n'y eût personne qui n'en conservât le souvenir. Ils donnaient outre cela un sens fabuleux & allégorique à leurs histoires : les *Aravicus*, ou leurs poètes, composaient exprès de petits vers, dans lesquels ils comprenaient succinctement l'histoire, l'ambassade, ou la réponse du roi, & exprimaient de cette manière ce qu'ils ne pouvaient faire comprendre par leurs nœuds. Ils chantaient ordinairement ces vers dans leurs triomphes, & dans leurs fêtes les plus solennelles, au couronnement de leurs *Yncas* & aux cérémonies qu'ils observaient.

Pour mettre le lecteur au fait de cette utile invention, il fallait nécessairement lui en présenter l'explication dans le style de Garcilasso. Acosta confirme tout ce que l'Ynca dit des quippas; il en avait vu, il se les étoit fait expliquer, & n'en parle qu'avec une extrême admiration. Sa surprise n'est pas moins grande, que les Péruviens fussent parvenus à faire tous les calculs d'arithmétique, avec de simples grains de maïs.

Ce peuple, instruit par la seule nature, puisqu'il n'étoit environné que de nations plus barbares que lui, dont il n'avoit pu recevoir aucun exemple utile, & dont il fut le législateur; ce peuple suppléa, par son industrie naturelle, aux lumières de l'étude, & enfanta des ouvrages, dont les restes excitent encore l'étonnement. On trouve souvent dans leurs grottes ou tombeaux, des meubles artistement travaillés, des vases d'or, d'argent, de terre cuite, des haches de cuivre & des miroirs, ou de pierre d'Ynca, ou d'une autre pierre nommée *Gallinace*. La pierre d'ynca n'est pas transparente, elle est molle & de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre sont ordinairement ronds, avec une surface plate, aussi lisse que le plus fin cristal, ou du moins un peu sphérique, mais moins unie. On soupçonne que ce n'est qu'une composition. La pierre de gallinace est fort dure, mais cassante. Les miroirs de cette pierre sont travaillés de deux côtés & très-bien arrondis

D
ils sont
parfait.
& de ce
chent
boire s
leur no
cruche
milieu.
passage
d'Indie

Entr
grand
renes,
tilage
rencon
pendan
gieuse
parties
minces
comme
sans le
ouvrier
épis de
dure,
encore
nature.
en figu
& d'au
instrum
licates
lontier
Les
plus g

DES ANCIENS PERUVIENS. 359

ils sont percés par le haut : leur poli est parfait. Il s'en trouve de plats, de concaves & de convexes. Les haches de cuivre approchent de la forme des nôtres. Les vases à boire sont d'une argile très-fine & de couleur noire ou rouge. Ils ont la forme d'une cruche sans pied, ronde, avec une anse au milieu. D'un côté est l'ouverture, pour le passage de la liqueur, & de l'autre une tête d'Indien, fort naturellement figurée.

Entre les meubles d'or, on trouve un grand nombre de *nasières*, espèce de parènes, que les Péruviens portaient au cartilage qui sépare les deux narines : on rencontre des colliers, des bracelets, des pendans d'oreilles, & une quantité prodigieuse de figures qui représentent toutes les parties du corps, creuses en dedans, & si minces, qu'il est difficile de comprendre comment on a pu les évider à ce point, sans les endommager. L'habileté de leurs ouvriers brillait sur-tout dans l'imitation des épis de maïs, qu'ils représentaient en pierre dure, avec un art, qui ne permet point encore de les distinguer de l'ouvrage de la nature. Ils taillaient les émeraudes, les unes en figure sphérique, les autres en cylindre, & d'autres en cône, sans le secours d'aucun instrument d'acier ni de fer, avec une délicatesse que nos Européens prendraient volontiers pour modèle.

Les édifices des Péruviens étaient de la plus grande solidité : il en reste des ruines

360 GOUVERNEMENT, SCIENC. &c.
dans toutes les provinces de l'empire, & elles attestent cette vérité. Entre les monumens de l'ancienne industrie de ce peuple, on doit compter les bâtimens qu'ils employaient pour la navigation, & dont l'usage subsiste encore aujourd'hui. Ce sont des *balses* ou jangades, qui servent sur mer comme sur les fleuves. Elles sont composées d'un bois mou, blanchâtre, & d'une extrême légèreté. C'est un amas de cinq, sept ou neuf solives, jointes par des liens & des soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux vagues les plus impétueuses. On établit dessus une espèce de tillac, couvert d'un toit à deux faces. Au lieu de vergue, la voile est attachée à deux perches de mangliers. Ces *balses* portent jusqu'à cinq cents quintaux de marchandises. Elles ont la propriété extraordinaire de pouvoir voguer & louvoyer, dans un vent contraire, aussi bien que le meilleur vaisseau à quille. Pour cette opération, les Péruviens ont des planches de trois à quatre aunes de long, sur une demi-aune de large, qu'ils arrangent verticalement à la poupe & à la proue, entre les solives de la *balse*. On enfonce les unes dans l'eau, & l'on en retire un peu les autres, par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on se maintient à la cape; suivant la manœuvre qu'on veut employer.

Les pêcheurs emploient au lieu de *balses*,

I
des ba
marins
ble ne
s'expo
ment
duire
un peu
de cot
quefois
par les
souven
Les
de pie
nombre
commu
geur, n
poutres
des de
mait d
nombre
mier, c
les qua
garde f
on attac
par-dess
pour so
cher ;
forteme
côtés d
dont le
les voy
plus rap
les passa

DES ANCIENS PERUVIENS. 361

des ballons pleins d'air, faits de peaux de loups marins, si bien cousus qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Le pêcheur s'expose sur deux de ces ballons, étroitement liés ensemble, & il n'a pour se conduire qu'un aviron à deux pelles; s'il fait un peu de vent, il déploie une petite voile de coton. Pour remplacer l'air qui quelquefois se dissipe, il a devant lui deux boyaux par lesquels il souffle dans les ballons, aussi souvent qu'il en a besoin.

Les Péruviens avaient jetté quelques ponts de pierres sur leurs rivières, mais en petit nombre: Les ponts de bois étaient les plus communs; mais sur les fleuves dont la largeur ne permettrait pas qu'on y jettât des poutres, on tordait ensemble plusieurs cordes de liane ou de béjuque & on en formait de gros palans. On les étendait au nombre de six pour chaque pont. Le premier, de chaque côté, était plus élevé que les quatre du milieu, & servait comme de garde fou. Sur ces quatre palans d'en-bas, on attachait de gros bâtons en travers, & par-dessus on jetrait des branches d'arbres, pour former le sol sur lequel on devait marcher; les deux palans d'en-haut étaient fortement amarrés à des pieux, des deux côtés du rivage; c'était sur cette machine, dont le balancement était continuel, que les voyageurs franchissaient les fleuves les plus rapides, tandis que les bêtes de charge les passaient à la nage.

362 GOUVERNEMENT, SCIENC. &c.

Dans quelques provinces, au lieu de pont, on se sert de *tarabites*. La tarabite est une simple corde de lianc, ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons joints ensemble, qui lui donnent l'épaisseur de sept à huit pouces. « Elle est tendue » d'un bord à l'autre, & fortement attachée » des deux côtés à des pilotis, dont l'un porte une roue, pour donner à la tarabite le degré de tension qu'on croit nécessaire. » De la tarabite pendent deux grands crochets qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutient un mannequin de cuir, assez large pour contenir un homme. » On le met dans ce mannequin, & les Indiens de la rive d'où il part lui donnent une violente secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la tarabite, que par le moyen de deux cordes on le tire en même-tems de l'autre bord.

Il y a des tarabites particulières pour le passage des mules. On serre, avec des sangles, le ventre, le cou & les jambes de l'animal, & en cet état on le suspend à un croc de bois qui court entre les deux tarabites. D'une seule secousse il arrive à l'autre rive. Cette manière de passer les fleuves rapides, & qui roulent des pierres énormes dans leurs eaux, a été adoptée par les Espagnols, & on ne les passe jamais autrement.



Mau

A PR
des a
précéc
voir j
En eff
fait d
verner
lequel
avoit
testem
avoir p
la plu
quise
eu de
sans c
sente
sous
cette
les té
pleine
cette
près
imbéc
l'insti
Le
sibilité

CHAPITRE VII.

Mœurs & Usages des Péruviens modernes.

APRES tout ce que nous avons rapporté des anciens Péruviens dans les chapitres précédens, le lecteur doit s'attendre à leur voir jouer un rôle intéressant dans celui-ci. En effet, une nation assez sage pour avoir fait des loix équitables, & formé un gouvernement aussi singulier, que celui sous lequel elle vivait, assez industrieuse pour avoir élevé des édifices dont les débris attestent leur antique magnificence, & pour avoir porté à un certain point de perfection la plupart des arts utiles, cette nation conquise par des Européens, ne doit pas avoir eu de peine à achever de se civiliser. C'est sans doute la première réflexion qui se présente; mais elle porterait à faux. Accablée sous le poids d'un gouvernement sévère, cette malheureuse nation est plongée dans les ténèbres de la plus épaisse ignorance, pleine de rusticité, & peu éloignée de cette barbarie, qui rend les sauvages à peu près semblables aux bêtes féroces. Leur imbécillité est excessive, & quelquefois même l'instinct de la nature leur manque.

Le Péruvien en général porte son insensibilité pour toutes les choses du monde au-

delà de ce qu'on peut dire ; rien n'est capable d'altérer sa stupide tranquillité : content de ses haillons , il n'envie jamais les superbes habillemens de l'Espagnol son maître. L'or , l'argent , les pierreries sont sans attrait pour lui ; sans ambition , comme sans vanité , il accepte l'emploi d'alcalde , ou la vile fonction de bourreau , avec la même indifférence. La nécessité de se soutenir l'oblige à prendre de la nourriture ; mais son goût ne l'excite pas à faire un choix entre plusieurs mets. Le plus grand gain ne l'engage point à rendre le plus léger service. Les menaces glissent sur son ame ; les châtimens ne le touchent point ; les témoignages d'amitié ne l'intéressent pas davantage. Il est toujours le même dans tous les instans de sa vie.

La lenteur fait la base du caractère du Péruvien , & il emploie beaucoup de tems à finir tout ce qu'il entreprend ; aussi au Pérou , on appelle un ouvrage d'Indien , celui qui exige du tems & de la patience. Toute son industrie , dans la fabrique des étoffes , consiste à prendre les fils un à un , à les compter chaque fois , & à faire ensuite passer la trame. Il lui faut souvent deux ans pour achever une pièce d'une médiocre longueur ; tels sont les effets d'une paresse que rien ne peut vaincre.

Les Péruviennes filent , font les chemises & les caleçons , unique vêtement de leurs maris. Elles préparent la nourriture ; elles

D
broyer
le ma
cha , t
manière
regard
seulen
portio
& les
appart
qu'aut
cette
plaisir
jusqu'
poséd
à autr
toutes
C'es
maison
cabane
les cor
lèbre
conter
& fait
quelq
Après
met à
bour
que de
mes n
les ch
mence
à leu
jusqu'

DES PERUVIENS MODERNES. 365

broyent l'orge pour la *machea*, font griller le maïs pour la *samcha*, & préparent la *chicha*, tandis que les hommes, accroupis à la manière des singes, les encouragent par leurs regards. Dans certains tems, ils prennent seulement la peine de labourer une petite portion de terre, mais ce sont les femmes & les enfans qui l'ensemencent. Ceux qui appartiennent à des maîtres, ne travaillent qu'autant qu'on a l'œil sur eux. Cependant cette ame assoupie, est réveillée par le plaisir de la danse & par celui de boire jusqu'à l'ivresse. Les chefs de famille qui possèdent quelques biens, célèbrent de tems à autre des fêtes, auxquelles ils invitent toutes les personnes de leur connaissance.

C'est ordinairement dans la cour de la maison, si c'est une bourgade, ou devant la cabane, si c'est dans la campagne, que tous les convives se rassemblent. Celui qui célèbre la fête, distribue à chacun une cruche contenant environ trente chopines de *chicha*, & fait servir sur la table de la *camcha*, avec quelques herbes sauvages, bouillies à l'eau. Après avoir avalé quelques coups, on se met à danser au son d'une espèce de tambour que quelqu'un bat d'une main, tandis que de l'autre il joue du flageolet. Les femmes mêlent à cette musique quelques vieilles chansons; & lorsque les danseurs commencent à tomber de lassitude, ils retournent à leurs cruches, qu'ils ne quittent plus, jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait yvres. C'est

alors qu'ils se couchent pêle-mêle , sans s'embarasser si l'un est prêt de la femme de l'autre , de sa propre fille , ou d'une parente plus éloignée. La brutalité dans ce moment ne connaît point de bornes. Ces fêtes durent souvent quatre jours , & elles continueraient encore quatre autres , si les curés ne se transportaient au champ de la débauche , pour la faire cesser , & pour renvoyer ces dégoûtans convives dans leurs habitations. A la mort de chaque Péruvien , on fait de pareils repas , & l'on croirait n'avoir pas bien pleuré le défunt , si l'on ne s'était enivré à son honneur.

Nous avons déjà remarqué que le maïs changé en camcha & la machea , sont la nourriture ordinaire des Péruviens. Pour faire la machea , il suffit de faire griller l'orge & de le réduire en farine : on en mange quelques cuillerées , par-dessus lesquelles on boit quelques coups de chicha. Le maïs rôti est ce qu'on appelle la camcha. Pour composer la chicha , on fait tremper le maïs , & lorsqu'il commence à pousser son germe , on le fait sécher au soleil , & on le fait rôtir encore au feu avant que de le moudre. On jette de cette farine dans une certaine quantité d'eau , & ensuite on la transvuide dans de grandes cruches , que l'on remplit d'eau , suivant le degré de force que l'on veut donner à la liqueur. Après quelques jours de fermentation , la liqueur est potable , & son goût tire sur celui du cidre.

Ces ali
peuple

Leur
mille
bre des
car la
de char
nairem
quatre
poules
sistent
cruches
quelles
Lorsqu
on la
n'en la
qui par
gnol ,

Nou
les cur
cipes d
écouter
dent te
Si la c
loi , ne
au serv
Un d'e
s'être a
coups
& le fr
remerc
ternelle
lui fair

DES PERUVIENS MODERNES. 367

Ces alimens doivent être bien sains ; car ces peuples sont sujets à peu de maladies.

Leurs cabanes sont proportionnées à la famille qu'elles doivent contenir, & au nombre des animaux domestiques qu'ils élèvent ; car la même chaumière sert tout à la fois de chambre & d'étable. On y compte ordinairement une douzaine d'Indiens, trois ou quatre chiens, un ou deux cochons, des poules & des oyes. Tous leurs meubles consistent en quelques vaisseaux de terre, des cruches & des peaux de moutons sur lesquelles ils passent la nuit sans se déshabiller. Lorsqu'il ne reste personne dans la cabane, on la confie à la fidélité des chiens, qui n'en laissent approcher qui que ce soit, & qui particulièrement déchireraient un Espagnol, s'il voulait tenter d'y pénétrer.

Nous ne discuterons pas jusqu'à quel point les curés Espagnols on fait goûter les principes du christianisme aux Péruviens. Ils écoutent tout, ne disputent jamais, accordent tout, & sans doute ne croient rien. Si la crainte des châtimens, imposés par la loi, ne les retenait, ils n'assisteraient point au service divin les dimanches & les fêtes. Un d'entr'eux ayant manqué la messe, pour s'être amusé à boire, fut condamné à vingt coups de fouet ; il les reçut sans sourciller ; & le front serein, il ne manqua pas d'aller remercier le curé de cette correction paternelle ; mais en même tems, il le pria de lui faire donner un pareil nombre de coups,

parce que son dessein était de s'enivrer le lendemain à la même heure.

Jusqu'à présent on n'a pu les dissuader que la personne qu'ils épousent a peu de mérite s'ils ne la trouvent vierge , & les curés n'ont pu les empêcher de vivre dans le commerce le plus intime avec leurs fiancées ; c'est pourquoi , lorsque les Indiens se présentent pour être mariés , on leur demande s'ils sont *ammanados* , c'est-à-dire , amans éprouvés , afin de les absoudre de ce péché avant que de leur donner la bénédiction nuptiale.

« La manière , dit M. d'Ulloa , dont
 » les Indiens du Pérou confessent leurs pé-
 » chés , paraît fort singulière. Lorsqu'ils
 » entrent au confessionnal , où ils ne vien-
 » draient jamais , s'ils n'y étaient appelés , il
 » faut que le curé commence par leur en-
 » seigner tout ce qu'ils ont à faire , & qu'il
 » ait la patience de réciter avec eux le *con-*
 » *fiteor* d'un bout à l'autre ; car s'il s'arrête ,
 » l'Indien s'arrête aussi : ensuite il ne suffit
 » pas que le confesseur lui demande s'il a
 » commis tel ou tel péché , mais il faut qu'il
 » affirme que le péché a été commis , sans
 » quoi l'Indien nieroit tout. Le risque de
 » se tromper n'est pas grand , lorsqu'il s'agit
 » des péchés ordinaires à la nation. L'Indien
 » voyant que le prêtre insiste , & parle de
 » certitude & de preuves , s'imagine alors
 » qu'il est informé par quelque moyen sur-
 » naturel ; non-seulement il avoue le fait ,
 mais

» mais

» quell

L'idé

à un P

qu'il fo

me il p

à mort

il conf

mange

ficipe

homme

rie d'u

cornes

sur l'ar

aucun

l'anima

la pren

Les

mal vé

gnols ,

fois de

Pour g

ils son

feu , &

ton : ils

chicha.

du feu

boire

éruptio

heures

ruvien

ladié vi

Les

To

DES PERUVIENS MODERNES. 369

» mais il découvre les circonstances sur lesquelles
» quelles il n'est point interrogé. »

L'idée de la mort n'imprime aucune crainte à un Péruvien : il se plaint de la douleur qu'il souffre, mais il ne comprend point comme il peut être proche de la fin. Condamné à mort, près de finir par le dernier supplice, il conserve son indifférence, parle, boit, mange & rit, comme un homme qui participe à une fête. Par divertissement cet homme étonnant se plaît à s'exposer à la furie d'un taureau, qui le prenant dans ses cornes, le jette en l'air. Il tombe rudement sur l'arène ; mais satisfait de ne se trouver aucune blessure, il retourne affronter encore l'animal, qui ne le ménage pas plus que la première fois.

Les Péruviens sont rarement attaqués du mal vénérien, si commun parmi les Espagnols, mais la petite vérole fait quelquefois de terribles ravages dans leur nation. Pour guérir les fièvres malignes, auxquelles ils sont sujets, ils approchent le malade du feu, & le placent sur deux peaux de mouton : ils mettent près de lui une cruche de chicha. L'ardeur de la fièvre & la chaleur du feu, lui causent une soif qui l'oblige à boire sans cesse ; ce qui lui procure une éruption si décisive, que dans vingt-quatre heures, il est mort ou convalescent. Un Péruvien qui échappe de la sorte à cette maladie vit souvent jusqu'à cent ans.

Les Espagnols obligent les Indiens de

fournir tous les ans aux métairies situées dans le district de leur village, un certain nombre d'hommes pour cultiver les terres, moyennant une sorte de rétribution; après leur année de service, ils retournent à leurs habitations, & d'autres viennent les remplacer.

Si nous en croyons M. Frézier, qui a fait un long séjour au Pérou, on ne parviendra jamais à la véritable conversion de ces peuples, tant que la doctrine qu'on leur prêchera, sera sans cesse démentie par les exemples. « Quel moyen, dit-il, de leur interdire le commerce des femmes, lorsqu'ils en voyent deux ou trois aux curés? D'ailleurs chaque curé est pour eux, non pas un pasteur; mais un tyran, qui va de pair avec les gouverneurs Espagnols, pour les fuser, qui les fait travailler à son profit, sans les récompenser de leurs peines, & qui les roue de coups au moindre mécontentement. Il est certains jours de la semaine où l'ordonnance royale oblige les Indiens de venir au catéchisme; s'il leur arrive d'y venir un peu tard, la correction paternelle du curé est une volée de coups de bâton, appliqués dans l'église même; de sorte que pour se rendre le curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel que du maïs pour ses mules, ou des fruits, des légumes, & du bois pour sa maison. S'il s'agit d'enterrer les morts, ou d'administrer les sacrements, les curés ont plusieurs moyens pour

D
augme
des p
cérém
arbitr
d'idol
porter
tombe
rappo
les ca
couvé
litaire
ce qu
prière
qui l
appat
comp
Aj
pour
du Pé
cour
ler ces
merce
der la
vées.
exclu
rope,
ter po
que le
aucun
tenco
ne cu
qu'il
famill

DES PERUVIENS MODERNES. 371

augmenter leurs droits, comme de faire des patrons de divers saints, ou certaines cérémonies, auxquelles ils fixent un prix arbitraire. Ils ont même conservé des restes d'idolâtrie, tels que l'ancienne coutume de porter des viandés & des liqueurs sur les tombeaux, parce que cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les moines vont dans les campagnes, faire la quête pour leurs couvens, c'est une expédition vraiment militaire : ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient ; & si l'Indien propriétaire ne lâche point de bonne grace ce qui lui a été extorqué, ils changent leur apparence de prières en injures, qu'ils accompagnent de coups. »

Ajoutons à ce que dit M. Frézier, pour achever le tableau touchant les Indiens du Pérou, que, malgré les défenses de la cour d'Espagne, les corrégidors font travailler ces infortunés pour eux & pour leur commerce, sans daigner seulement leur accorder la nourriture nécessaire pendant ces corvées. Comme ils ont le droit de vendre exclusivement toutes les marchandises d'Europe, ils forcent les Péruviens de les acheter pour le triple de ce qu'elles valent. Lorsque les Espagnols voyagent, ils ne se font aucune difficulté de piller les cabanes qu'ils rencontrent sur leur route. Aussi les Indiens ne cultivent-ils jamais de terre qu'autant qu'il leur en faut pour la provision de leur famille pendant une année : après la ré-

colte, ils partagent leur maïs en cinquante-deux portions, qu'ils vont cacher en cinquante-deux endroits différens, d'où ils le tirent pour leur subsistance journalière. Quelle que soit la stupidité de ce peuple, il se pourrait qu'un jour, lassé de souffrir, il se révoltât contre ses maîtres. Il a déjà fait quelque tentative du côté de Culco ; mais comme on ne lui permet point l'usage des armes, ces séditions ont été bientôt apaisées : cependant qui peut lire dans l'avenir !



Ecou
font le
parce c
faire tr
font de
mille,
lier. C
dîner,
n'allum
pronon
» saint
» Vier
» sans
» instar
le rosa
espèce
gure d
vers an
& des
Les
des mé
tite m
ou de
du pou
garanti
muniq

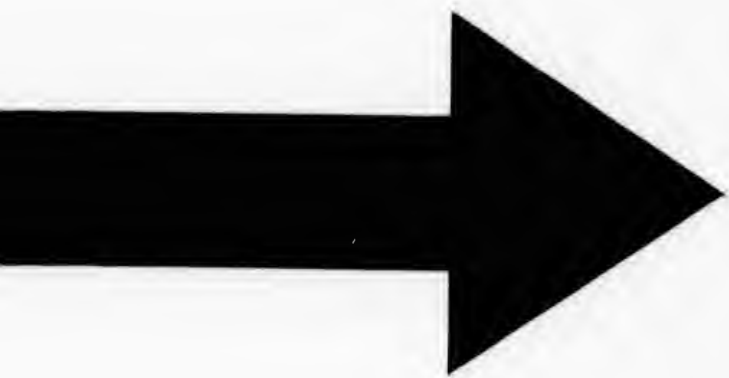
C H A P I T R E V I I I.

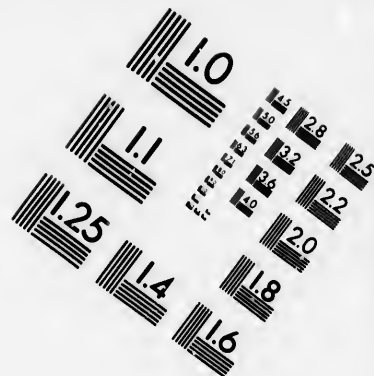
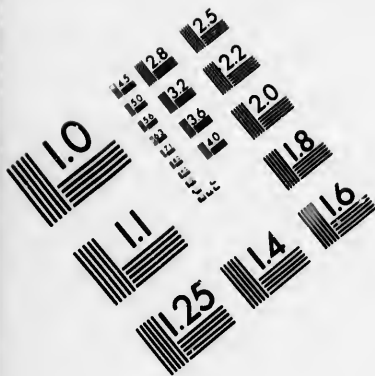
Mœurs des Créoles du Pérou.

ECOUTEZ les Créoles, ils vous diront qu'ils sont les meilleurs Chrétiens de l'univers, parce qu'ils récitent dévotieusement le rosaire trois fois chaque semaine, & qu'ils font des processions nocturnes, ou en famille, ou tous les jours au soir en particulier. Chez eux on ne commence point le dîner, on ne se lève point de table, on n'allume point le soir une chandelle, sans prononcer avec emphase : « Loué soit le très-
» saint sacrement de l'autel, & la sainte
» Vierge, notre-dame, conçue sans tache &
» sans péché originel, depuis le premier
» instant de son existence. » Ceux qui portent le rosaire au cou, y ajoutent des *habillas*, espèce de châtaignes, ou fruit qui a la figure d'une poire, des noix muscades & divers amulettes, pour se garantir des forciers & des maléfices.

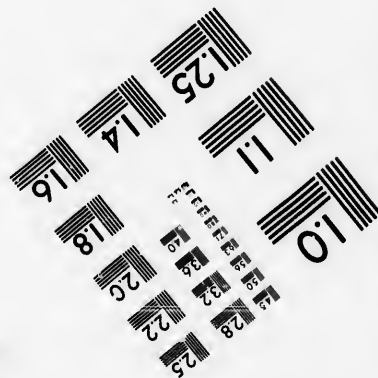
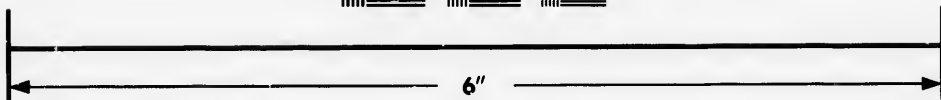
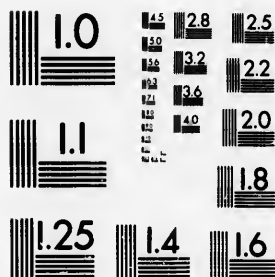
Les dames, en guise de colliers, portent des médailles sans empreinte, avec une petite main de jâier, large de trois lignes, ou de bois de figuier, fermée à la réserve du pouce, qui est élevé. Ces bagatelles les garantissent du mal que pourraient leur communiquer ceux qui admirent leur beauté.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



374 MŒURS DES CREOLES

Une autre superstition , au moins aussi en vogue que cette dernière , c'est de se munir pendant sa vie d'un habit de moine , & d'ordonner qu'on sera enterré dans cette précieuse dépouille. Il en est de même de chercher à se faire enterrer le plus proche du maître autel qu'il est possible , afin de participer plus particulièrement aux prières des ecclésiastiques. Il est vrai qu'à Lima , cet avantage coûte quelquefois au-delà de six mille piastres. On pousse dans ce pays la dévotion aux images jusqu'à l'idolâtrie.

Toutes les statues de nos saints sont richement ornées , & l'on brûle continuellement de l'encens devant elles. Des quêteurs , tant à pied qu'à cheval , se promènent dans les rues avec des images enquadrées sous verre , & ils les font baiser aux passans , moyennant une rétribution. M. Frézier nous dit que les moines de ce pays abusent de la crédulité des peuples , au-delà de tout ce qu'on peut imaginer ; qu'ils sont tous une sorte de commerce ; que tous entretiennent au moins une femme ; & que quand on leur fait quelque vif reproche à ce sujet , ils répondent : « Que leur monastère ne leur four-
» nissant que la nourriture , ils ne pourraient
» vivre sans le secours d'une amie , qui four-
» nit à leurs autres besoins. » Au reste , il est certain qu'ils seraient presque tous dans le cas de ne pas célébrer la messe , si on les obligeait à expliquer ce qu'ils prononcent.

Les jeûnes ne sont pas rigoureux parmi

les C
ils se
têtes
de bo
vots
que
éloig
penf
Lima
rich
L
daig
posi
les f
des
Cava
vien
font
qu'il
tueu
peu
resse
passé
une
quit
una
fort
auta
gen
mai
deu
à q
Lim

les Créoles ; pendant leurs jours maigres , ils se permettent l'usage des langues , des têtes , pieds , entrailles , graisses de porc & de bœuf & les extrémités des animaux. Ces dévots ne connaissent point d'autre office divin que la messe ; & s'ils demeurent un peu éloignés de l'église paroissiale , ils se dispensent de l'entendre les jours de fêtes. A Lima , ils n'y vont point du tout : les gens riches ont une chapelle chez eux.

Les Créoles ont une sorte d'esprit , & s'ils daignaient le cultiver , il ne serait pas impossible qu'ils fissent quelque progrès dans les sciences. Ils méprisent beaucoup l'esprit des Espagnols Européens , qu'ils appellent *Cavallos* , c'est-à-dire , bêtes. Cette antipathie vient sans doute de ce que les Européens sont en possession de toutes les charges , & qu'ils envahissent les parties les plus fructueuses du commerce ; mais les Créoles ne peuvent guères s'en prendre qu'à leur paresse , & à l'excessive mollesse dans laquelle ils passent leurs jours. Si un médiocre ouvrier passe une bonne partie du jour à dormir , il en est quitte pour renchérir son ouvrage. Ils ont tous un air grave & composé ; ils sont naturellement fort sobres pour le vin : on n'oserait en dire autant à l'égard des liqueurs fortes. Ils mangent avidement & sans aucune propreté : jamais ils ne se servent de fourchettes. Ils font deux repas , l'un à dix heures du matin , l'autre à quatre heures du soir , qui sert de dîner à Lima , & ils font une collation à minuit.

376 MŒURS DES CREOLES

Les hommes de ce pays se marient dans les formes le plus tard qu'ils peuvent; mais on en trouve peu qui ne soient liés par ce qu'ils nomment mariage derrière l'église : (de tras de la yglesia) cette liaison consiste à vivre avec une maîtresse , dont on reçoit la foi , comme on la lui donne. Suivant les loix du royaume , les enfans qui proviennent de ces unions , quoique bâtarde , ont à peu près les mêmes droits que les autres , lorsqu'ils sont reconnus par le père. Là , ainsi qu'en Europe , on voit des maris abandonner des femmes aimables , pour entretenir de vilaines maîtresses , & le plus souvent des Nègresses ; mais en Europe ce libertinage est du bel air , & donne un certain relief dans ce qu'on appelle fort improprement la bonne compagnie , & au Pérou cette incontinence passe toujours pour odieuse.

Les femmes au-dessus du commun sortent rarement pendant le jour , si ce n'est pour jouir des agrémens de la promenade : elles commencent leurs visites à l'entrée de la nuit , & , dit M. Frezier , on les trouve souvent dans les lieux où elles sont le moins attendues ; & les plus modestes dans le jour , sont les plus hardies dans l'obscurité. Enveloppées dans leurs mantes , elles osent tout pour former , pour rompre , pour réchauffer leurs intrigues amoureuses. Dans l'intérieur de leurs maisons , elles passent les journées entières , assises sur des carreaux , les jambes croisées. Ces carreaux

sont pla
sept po
qui règ
hommes
n'y a q
permett
pays , p
on dit ,
visites q
plaisir c
tarre qu
Leur da
corps &
usage d
plies for
sont exp
le mante
tions qu
nent poi

L'infir
usage au
du thé
On met
appelle
sant de
boit , s
parce q
noire.
ble : on
amère ,
sérantes
M.
les fem

sont placés sur une estrade , haute de six à sept pouces , & large de cinq ou six pieds , qui règne de tout un côté de la salle : les hommes sont assis dans des fauteuils , & il n'y a qu'une extrême familiarité qui leur permette l'estrade ; c'est pourquoi dans ce pays , pour désigner l'amant d'une dame , on dit , c'est son ami de l'estrade. Dans les visites qu'elles reçoivent , elles se font un plaisir de jouer de la harpe ou de la guitare qu'elles accompagnent de leur voix. Leur danse consiste dans les inflexions du corps & l'agilité des pieds , sans aucun usage des bras , qui restent pendans , ou pliés sous le manteau : leurs danses figurées sont expressives , sur-tout lorsqu'elles quittent le manteau ; mais elles sont plutôt mêlées d'actions que de gestes. Les hommes n'abandonnent point leurs longues épées pour danser.

L'infusion de l'herbe du Paraguay est d'un usage aussi commun au Pérou , que l'est celle du thé parmi les Anglais & les Hollandais. On met l'herbe dans unealebasse qu'on appelle *Maté* , on y joint du sucre , & versant de l'eau chaude par-dessus , on la boit , sans lui donner le tems de se teindre , parce qu'elle prendrait une couleur trop noire. L'odeur de cette liqueur est agréable : on y mêle souvent du jus d'orange amère , ou de citron & des fleurs odoriférantes.

M. Frézier ne disconvient pas que les femmes du Pérou n'aient infiniment

378 MŒURS DES CREOLES

d'esprit, & beaucoup d'agrément dans la figure; mais il prétend que ces fleurs de la jeunesse passent encore plutôt que dans ce pays. En nous faisant le portrait de ces dames, il semble qu'il ait voulu nous tracer celui de ces *filles du monde*, dont l'entretien, quoique spirituel, se rapproche plus du libertinage outré que de la galanterie décente. Il ne dissimule pas qu'à l'exemple de celles que nous citons, les Péruviennes modernes se font gloire d'avoir ruiné plusieurs amans; mais il ajoute une réflexion qui est d'une toute autre conséquence, c'est qu'ainsi qu'en Europe, avec la fortune, on risque au Pérou de perdre irréparablement sa santé.

Dans les articles précédens, on a vu comment les femmes étaient habillées à Lima & à Quito. Celles qui habitent les parties froides de ces contrées sont presque continuellement enveloppées d'un *rabos*, qui est un simple morceau d'étoffe d'un tiers plus long que large, dont un des coins tombe jusques sur les talons. L'habit de cérémonie est la mante de taffetas noir, à laquelle on ajoute quelquefois le *faya*, espèce de jupe fermée, couleur de musc, à petites fleurs, sous laquelle est une autre jupe fermée, d'étoffe de couleur, qu'on appelle *Polléra*. Pour l'ordinaire, elles laissent pendre leurs cheveux en tresses; elles ont le sein & les épaules plus d'à-moitié nuds. Les Créoles des vallées sont habillés à la française.

Depuis
robe,
portent
l'épée.
corps,
avec les
& des

Si l'o
édifices
répond
portent
rez-de-
de hau
cour o
pièce d
l'on pa
bres. L
un des
zier dit
pièce e
ou renv
sent ét

Il no
ception
du Pér
barqué
cents q
un offic
bassade
son arri
un autre
& il ne
l'ambass

Depuis le règne de Philippe V, les gens de robe, excepté le président & les auditeurs, portent, comme en Espagne, la golielle & l'épée. L'habit de voyage est un juste-au-corps, fendu des deux côtés sous les bras, avec les manches ouvertes dessus & dessous, & des boutonnières.

Si l'on en excepte quelques palais & les édifices publics, les maisons du Pérou ne répondent point à la richesse des habits que portent les Créoles. C'est ordinairement un rez-de-chaussée, de quatorze ou quinze pieds de hauteur, devant lequel se trouve une cour ornée de porches de charpente. La pièce d'entrée est une fort grande salle, d'où l'on passe dans deux ou trois autres chambres. Le lit en forme d'alcove est placé dans un des coins de celle de l'estrade; & M. Frézier dit que la principale commodité de cette pièce est une fausse porte, pour admettre ou renvoyer les étrangers, sans qu'ils puissent être aperçus.

Il nous reste à parler de la brillante réception que l'on fait au nouveau viceroi du Pérou. Aussi-tôt que ce seigneur est débarqué au port de *Payta*, qui est à deux cents quatorze lieues de Lima, il dépêche un officier, qui porte le titre de son ambassadeur, pour instruire l'ancien viceroi de son arrivée. Celui-ci en fait aussi-tôt partir un autre pour complimenter son successeur, & il ne manque pas de combler de présents l'ambassadeur.

380 MŒURS DES CREOLES

Le corrégidor de *Piura* fournit au nouveau viceroi les litières & les autres voitures nécessaires, jusqu'à la juridiction d'un autre corrégidor; ce qui s'observe de corrégimens en corrégimens jusqu'à Lima, où il passe *incognito*, pour se rendre au callao, dans le palais du fort, superbement meublé pour sa réception. Là, il est reconnu par un alcalde de la capitale. Il reçoit le lendemain les complimens de tous les tribunaux séculiers & ecclésiastiques de Lima; c'est-à-dire, de l'audience royale, de la chambre des comptes, du clergé, du corps de la ville, du consulat, de l'inquisition, du tribunal de la croisade, enfin des supérieurs d'ordres, des collèges & des personnes de marque. Le dîner est de la plus grande somptuosité, & le soir il y a comédie, où les femmes ont la liberté d'assister.

Le second jour, le nouveau viceroi se rend à la moitié du chemin qui conduit du callao à Lima, il y trouve le viceroi qu'il vient relever. Tous deux sortent de leurs voitures, & le dernier remet à l'autre le bâton de commandement, ensuite ils se séparent, & chacun s'en retourne par le même chemin.

Le jour que se doit faire l'entrée publique du nouveau viceroi dans Lima, toute la ville est richement ornée de tapisseries, avec plusieurs arcs-de-triomphe. Le viceroi se rend, sans suite, au monastère de Monseñat, séparé de la rue, où doit commencer la marche, par une arc-de-triomphe & par

une p
roi m

Les
che ;

verfité

cérem

robes

brocar

bonne

richen

ce cor

lequel

que d

la bri

compu

caldes

quoiqu

s'en ob

déplair

On

où l'ar

tête d

hymne

viceroi

qu'il d

Les jo

il y a d

verfité

mieux

collège

pronon

supérie

mens ,

D U P E R O U .

381

une porte fermée. Au moment que le viceroy monte à cheval, cette porte s'ouvre.

Les compagnies de milice ouvrent la marche ; viennent ensuite les colléges & l'université, dont les docteurs sont en habits de cérémonie, & les officiers de la ville en robes de velours cramoisi, doublées de brocard de la même couleur, avec de grands bonnets sur la tête, sur de beaux chevaux richement harnachés. Quelques membres de ce corps sont à pied, & portent un dais sous lequel on voit s'avancer le viceroy, tandis que deux alcaldes tiennent de chaque côté la bride de son cheval. La chambre des comptes, l'audience royale, & tous les alcaldes assistent aussi à cette cérémonie, qui, quoique défendue par les ordonnances, ne s'en observe pas moins, tant on craint de déplaire au nouveau viceroy.

On se rend ainsi en ordre à la cathédrale, où l'archevêque reçoit ce chef suprême à la tête de son clergé : on y chante quelques hymnes ; la musique se fait entendre, & le viceroy est conduit avec pompe dans le palais qu'il doit occuper pendant son administration. Les jours suivans, les fêtes se multiplient ; il y a de brillans combats de taureaux : l'université distribue des prix aux poètes qui ont mieux chanté les louanges du viceroy, les colléges lui dédient des thèses, les religieux prononcent en chaire des panégyriques, les supérieurs des religieuses font des complimens, donnent des concerts & des colla-

382 MŒURS DES CREOLES, &c.
tlons, & le viceroi assiste modestement & peut-être avec beaucoup de dégoût à toutes ces fêtes.

Quelques auteurs prétendent qu'un viceroi du Pérou est en état de mettre sur pied cent mille hommes d'infanterie & vingt mille chevaux ; mais M. Frézier conteste ce fait, & dit formellement qu'il ne pourrait pas en armer la cinquième partie. Le long séjour qu'il a fait dans ce pays l'avait mis en état de prendre des informations beaucoup plus sûres que des voyageurs qui n'ont fait que toucher. C'est d'après lui que nous allons donner un détail des sommes que le roi d'Espagne fait payer à ses officiers généraux. Le viceroi, dit-il, a quarante mille piastras d'appointement : le général en a sept mille ; le lieutenant général de la cavalerie, quinze cents ; le commissaire général, quinze cents ; le lieutenant de la mestre-de camp, douze cents, & le lieutenant du général douze cents. Le viceroi a la nomination de quelques autres officiers, qui sont aussi payés par la cour : un capitaine de la salle d'armes, douze cents piastras ; un lieutenant d'artillerie, douze cents ; deux aides d'artillerie, chacun trois cents ; quatre maîtres canoniers, chacun cinq cents quarante-quatre. Un armurier principal, quinze cents ; quatre armuriers ordinaires, chacun six cents ; un maître charpentier, mille piastras.

Fin de la Description du Pérou.

L

CHA

Des

LA ré
de Bres
Amérique
fermée
capricorn
dent en c
le trois c
quarante
nord au s
cinq de
trente-ci
vaste pay
cent Yan
Christop
ge. Il m
Consolat
de Saint
la côte a
La même
se trouva
le port
croix de

LE BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique du Brésil.

LA région à laquelle on donne le nom de Brésil, est la plus occidentale de l'Amérique méridionale; elle est presque renfermée entre l'équateur & le tropique du capricorne: sa plus grande largeur, d'occident en orient, est de dix-sept degrés, entre le trois cents vingt-huitième & le trois cents quarante-cinquième degré de longitude. Du nord au sud son étendue peut bien avoir trente-cinq degrés, depuis le premier jusqu'au trente-cinquième de latitude méridionale. Ce vaste pays fut découvert, en 1500, par Vincent Yanez Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb, dans son premier voyage. Il mouilla à un cap, qu'il nomma la Consolation, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Augustin, & prit possession de toute la côte au nom de la couronne de Castille. La même année, Alvarès Cabral, Portugais, se trouvant à la vue de ce pays, entra dans le port appelé Séguro; il y planta une croix de pierre, ce qui fit donner à la con-

384 DESCRIPTION GEOGRAPHIQ.

trée le nom de Santa-Cruz, mais celui de Bresil qu'elle portait auparavant a prévalu. Vers l'année 1539, les Français commencèrent à trafiquer au Bresil, & les naturels du pays leur montrèrent tant de confiance, qu'en 1555, l'amiral de Coligni chargea le chevalier de Villegagnon d'établir une colonie de calviniste à Rio-Janéiro: mais bientôt ces nouveaux colons, abandonnés à eux-mêmes, furent chassés par les Portugais. Les Français ont eu aussi pendant quelque tems une colonie dans l'isle de Maragnan. Les Hollandais chassèrent ensuite du Bresil les Espagnols, qui étaient alors en possession de ce pays, & les Portugais en dépouillèrent les Hollandais en 1655. Les fils aînés des monarques Portugais, portent le titre de princes du Bresil.

Les Portugais ont partagé ce vaste pays en gouvernemens, qu'ils nomment capitainies. Oliveira, un de leurs auteurs, en compte quatorze, à commencer, depuis Para, presque sous l'équateur, jusqu'au trente-cinquième degré de latitude australe; & parcourant la côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à environ mille quarante lieues. Ces capitainies sont Para, Maranhon-Ciæra, Rio-grande, Paraiiba, Tamaraça, Fernambuc, Serégipé, Bahia, Ilheos, Spiritu-sancto, Porto-séguro, Rio de Janéiro & Saint-Vincent: six de ces gouvernemens appartiennent à des seigneurs particuliers, qui les ont conquis, & les huit autres au roi.

On

On tr
cent, q
des sau
sont les
sont bie
merce,
ropéens.
quel les
ils fera
des col
nu la d
jamais p
farouche
Saint-Vi
les plus
Près de
où l'on
trois on

Diaz
Janéiro
de latitu
Spiritu-
de latitu
a été lon
capitain
d'Ilheos
sinq mi
tes mari
souffrir
qui erre
les forêt
dans le
terre, &

Tom

On trouve dans la province de Saint-Vincent, qui est la plus méridionale de toutes, des sauvages qu'on appelle *Cariges*, & qui sont les plus policés de tout le Brésil; ils sont bien faits, de bonne foi dans le commerce, & le disputent en blancheur aux Européens. S'ils ne craignaient l'esclavage auquel les réduisent souvent les Portugais, ils seraient très-disposés à se fixer auprès des colonies. Les Tupinikinés ont reconnu la domination Portugaise, mais on n'a jamais pu assujettir les Topinambous, nation farouche qui habite du côté du nord. Santos, Saint-Vincent & Saint-Paul, sont les villes les plus considérables de ce département. Près de Saint-Paul, il y a des mines d'or, où l'on trouve des grains qui pèsent jusqu'à trois onces

Diaz de Solis met la capitainie de Rio-Janéiro à vingt-deux degrés, vingt minutes de latitude australe. La troisième nommée Spiritu-sancto, est située par les vingt degrés de latitude australe. La nation qui l'habite a été long-tems ennemie des Portugais. Cette capitainie appartient au duc d'Aveyra. Celle d'Ilheos est à quinze degrés, cinquante-cinq minutes de latitude, suivant les cartes marines. Ses frontières ont beaucoup à souffrir d'une nation cruelle & belliqueuse qui erre sans cesse dans les champs & dans les forêts, qui ne demeure jamais deux jours dans le même lieu, qui n'a pour lit que la terre, & dont les arcs sont massifs & les

386 DESCRIPTION GEOGRAPHIQ.

flèches d'une longueur extraordinaire.

La fixième capitainie porte le nom de *Bahia de todos santos*, Baye de tous les saints. Sa ville capitale est San-Salvador, ou Saint-Sauveur. Le Bresil n'a point de plus riche province & de plus peuplée que Bahia. Fernambuc est le septième gouvernement, Olinde en est la principale ville : Tamaraca est le huitième ; & Paraïba le neuvième. Cette capitainie doit son origine aux Français. Ce pays est d'une extrême fertilité ; on y trouve du bois de teinture & quelques mines d'argent. Depuis la capitainie de Paraïba, qui est le dernier endroit où la côte du Bresil regarde l'orient, toute l'étendue de terre qui conduit à Rio grande est peu connue, & Ciara qui suit n'a que peu d'habitans Portugais : le pays est habité par des barbares, dont le chef commande à plusieurs petits princes. Tout le reste de la côte n'a rien de remarquable.

On trouve dans l'intérieur des terres, à environ douze lieues de Santos, une ville nommée Saint-Paul, enfermée de tous côtés par des montagnes inaccessibles, & par une immense forêt, dont Corréal nous fait la description suivante. « C'est une espèce de ré-
 » publique, dit-il, composée dans son origine
 » d'un mélange d'habitans sans foi & sans
 » loi, que la nécessité de se conserver a
 » forcés de prendre un gouvernement. Il
 » s'y trouve des fugitifs de tous les ordres
 » & de toutes les nations, des prêtres, des
 » religieux, des soldats, des artisans, des

» Port
 » des
 » Indi
 » & d
 consist
 milles
 personn
 En peu
 plus de
 républie
 ple libre
 de dépe
 leur pay
 leur pro
 des gouv
 brés à c
 entrer su
 établir,
 longues
 ni traître
 doit être
 travail de
 culture. C
 ner l'intég
 miséricor
 ces républ
 pouvoir le
 mes à feu
 de dextéri
 Indiens, &
 cents lieue
 les rivières
 Quelquefoi

D U B R E S I L .

387

» Portugais, des Espagnols, des Créoles,
 » des Métifs, des Cariboets, qui sont des
 » Indiens, nés d'un Brésilien & d'une Nègresse
 » & des Mulâtres. » Cette république ne
 consistait d'abord qu'en une centaine de fa-
 milles qui pouvaient composer quatre cents
 personnes, en y comprenant les esclaves.
 En peu d'années elle s'accrut au nombre de
 plus de six mille. On appelle *Paulistes* ces
 républicains qui prennent la qualité de peu-
 ple libre, & qui ne donnent d'autre marque
 de dépendance aux Portugais que celle de
 leur payer le quint de l'or qu'ils tirent de
 leur propre fonds. Chaque jour la tyrannie
 des gouverneurs fournit beaucoup de mem-
 bres à cette société. Aucun étranger ne peut
 entrer sur ses terres, s'il n'a dessein de s'y
 établir, & dans ce cas, il est assujetti à de
 longues épreuves, pour s'assurer qu'il n'est
 ni traître ni espion. Sa première expédition
 doit être d'enlever deux Indiens pour le
 travail des mines, ou pour celui de l'agri-
 culture. Quiconque donne lieu de soupçon-
 ner l'intégrité de ses intentions, est tué sans
 miséricorde; mais celui qui est adopté par
 ces républicains, ne doit plus espérer de
 pouvoir les quitter. Ils ne manquent pas d'ar-
 mes à feu, dont ils se servent avec beaucoup
 de dextérité: ils manient l'arc comme les
 Indiens, & font des courses de quatre ou cinq
 cents lieues dans l'intérieur des terres, entre
 les rivières de la Plata & des Amazones.
 Quelquefois ils ont l'audace de traverser tout

388 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

le Brésil. Jamais ils n'ont voulu permettre aux jésuites de s'introduire dans leur ville. Tel est le précis du récit de Corréal : nous allons chercher à l'éclaircir.

Le père Locano, dans ses observations, nous dit que les Portugais, après avoir bâti la ville de Saint-Vincent sur les bords de la mer, envoyèrent une colonie fonder celle de Saint-Paul dans un canton, nommé *Piratinga*, & qu'on y forma une nombreuse église de Brésiliens, sous la conduite du père Emmanuel de Nobrega, envoyé au Brésil par saint Ignace. Le zèle des nouveaux convertis dura peu. Les Portugais se mêlèrent avec les Brésiliennes, & du mélange de ces deux sângs, sortit une génération perverse, qui fit donner à ces Métifs le nom de *Mamelus*, sans doute par rapport à leur ressemblance avec ces anciens brigands d'Egypte. La dissolution devint générale, malgré les efforts des gouverneurs & des missionnaires : les Mamelus ne gardèrent plus de mesures avec leurs maîtres, & appellèrent parmi eux tous les bandits Portugais, Espagnols, Italiens, Hollandais, qui fuyaient la justice des hommes & bravaient celle du ciel.

Les Mamelus, renfermés dans leur ville, située sur la cime d'une montagne, bravèrent toutes les tentatives qu'on fit pour les réduire. Ce sont ces brigands qui ont opposé les plus grands obstacles au progrès du christianisme dans le Paraguay, & c'est en conséquence des courses continuelles qu'ils faisaient à

traver
que l
la per

Rélig

OM
ayent
conn
l'hon
rien,
qui e
ce qu
ne d
pend
le fol
mira
gran
genr
men
» fai
» pé
» ce
» po
nion
desc
fait

travers les missions nouvellement établies, que les jésuites obtinrent du roi d'Espagne la permission d'armer leurs Indiens.

C H A P I T R E II.

Religion des Brasiliens, & quelques-uns de leurs Usages.

ON ne peut pas dire que les Brasiliens aient aucune espèce de religion ; on ne leur connaît ni temple, ni aucun monument à l'honneur d'aucune divinité. Ils n'adorent rien, & leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Ils ignorent ce que c'est que la création du monde, & ne divisent les tems que par les lunes : cependant ils lèvent quelquefois les mains vers le soleil & la lune, sans doute en signe d'admiration. Ils ont quelque idée confuse d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre humain, & racontent fort sérieusement : « Qu'un étranger puissant, qui haïssait mortellement leurs ancêtres, les fit tous » périr par une prodigieuse inondation, excepté un frère & une sœur, qu'il réserva pour repeupler le monde. » C'est de l'union de ces deux personnes qu'ils se croient descendus, & leurs anciennes chansons ont fait passer ce fait d'âge en âge. Ils ne peu-

vent se persuader que cette vie soit suivie d'une autre, & l'on ne parvient guères à leur faire comprendre ce que nous entendons par le ciel & l'enfer. Cependant un mauvais génie, qu'ils nomment *Aguian*, leur cause beaucoup de frayeur, & on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en démons, & s'amuse à danser dans des campagnes agréables, & plantées de toutes sortes d'arbres; mais on ne rapporte pas qu'ils adressent des hommages à cet *Aguian*. Ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, qu'ils appellent *Tupan*, & dont ils prétendent avoir appris à cultiver les terres: mais quand on leur remontre qu'il faut adorer Dieu qui est l'auteur du tonnerre, « c'est » une chose étrange, répondent-ils, que » Dieu que vous nous peignez si bon, épou- » vante les hommes par le tonnerre? » Ces sauvages ont une sorte de vénération pour un certain fruit aussi gros qu'un œuf d'autruche, & assez semblable à unealebasse, qu'ils appellent *Tamaraca*.

Ils ont des devins, auxquels ils s'adressent pour obtenir la santé dans leurs maladies. Dans certains tems ces imposteurs font la visite des habitations; & comme on ne doute point qu'ils ne soient en commerce intime avec l'*Aguian*, ils portent toujours avec eux une petite idole, qu'ils appellent *Maraque*, & persuadent à ces imbécilles que c'est par l'organe de cette *maraque* qu'ils reçoivent les oracles de l'esprit

malin.
racher
en ter
plume
lage d
ger, p
répon
sauva
prix c
l'acqu
fêtes

Que
une lo
cérém
chanse
faisan
raque
une t
tes d
cesser
horri
& bi
puis
la ma
tenan
la dr
en tr
de pl
dans
remp
sient
« Ré
» rag

DES BRASILIENS. 391

malin. En entrant dans une cabane, ils attachent l'idole à un bâton qu'ils fichent en terre ; ils font orner la *maraque* de belles plumes , & ordonnent aux habitans du village de lui venir apporter à boire & à manger , parce que rien ne la disposera mieux à répondre aux demandes qu'on lui fera. Un sauvage se trouve très-heureux , lorsqu'au prix de tout ce qu'il possède ; il peut faire l'acquisition d'une pareille idole. Ils ont des fêtes qui reviennent en différens tems.

Quelquefois les Brasiliens s'assemblent dans une longue hute , affectée pour ces sortes de cérémonies. Un Boïez ou devin entonne une chanson , & chacun danse autour de lui , en faisant diverses postures & en tenant sa *maraque* à la main. Les femmes s'agitent avec une telle violence qu'on les croirait atteintes de quelque mal , & les jeunes gens ne cessent de se frapper la poitrine. Après cet horrible tapage , il se fait un grand silence , & bientôt on chante d'un ton plus doux ; puis on se met à danser en se prenant par la main , pliant un peu la jambe droite , tenant la main gauche pendante & portant la droite sur les fesses. Alors on se divise en trois cercles , & trois boïez , couverts de plumes , présentent leurs *maraques* aux danseurs ; puis s'armant de longs roseaux remplis de tabac allumé , ils leur en soufflent la fumée , en prononçant avec gravité : « Recevez tous l'esprit de force & de courage par lequel vous pourrez vaincre vos »

» ennemis. » Ces boiez interprètent aussi les songes. Pour lors le devin se retire dans une hute, séparée de toute habitation, où il trouve un hamac, & une bonne provision de nourriture préparée par une vierge de dix à douze ans. Il faut que depuis neuf jours il n'ait eu aucun commerce charnel avec la femme. Il soupe de bon appétit, il interroge sa *maraque*, s'endort profondément, & le lendemain il est en état de donner l'explication qu'on lui a demandée. On peut remarquer que l'évocation de l'esprit doit toujours se faire sans témoin. Souvent les boiez risquent des prédictions qui n'ayant point d'effet porte le trouble dans la nation, & alors ils risquent d'être massacrés, pour prix de leur imposture.

Quelle que soit l'imbécillité de ces sauvages, les plus simples devoirs de la nature ne sont pas absolument effacés en eux. Ils évitent dans leurs mariages de prendre pour femme leur mère, leur sœur ou leur fille : mais ils se permettent de prendre des épouses dans tous les autres degrés. Dès qu'un garçon est en âge d'approcher des femmes, il lui est permis de s'en procurer une, mais il doit la choisir nubile. Il s'adresse aux parents, ou à leur défaut aux amis, & même aux voisins de celle sur qui il a jetté les yeux ; & il la leur demande pour femme : s'il n'y a point d'obstacle, on la lui remet entre les mains, & le mariage est aussitôt consommé. La pluralité des femmes est per-

mise ch
de la g
c'est un
coup d
guerie
certifie
dans un
loufie,
songean
mais il
pour d

Lors
font le
couche
don à
lavent,
& le p
après q
& reto
est un
un arc
donne
sensible
& un p
est très
achevé
pour re
sur l'ac

Les
Avant
honte a
se font
mais lo

mise chez les Brasiliens, & il y a même de la gloire à en avoir plusieurs, parce que c'est une preuve que l'on veut élever beaucoup d'enfans, qui deviendront de grands guerriers comme leur père. Corréal nous certifie que toutes ces femmes, rassemblées dans une même cabane, y vivent sans jalousie, & par conséquent sans querelle, ne songeant qu'à plaire à leur mari commun; mais il ajoute qu'elles sont souvent répudiées pour des causes assez légères.

Lorsque les Brasiliennes accouchent, ce sont leurs maris qui font les fonctions d'accoucheurs : ils coupent avec les dents le cordon à l'enfant, lui applatissent le nez, le lavent, le peignent de rouge & de noir, & le posent dans son hamac. La mère, après quelques heures de repos, va se laver & retourne à son travail. Si le nouveau-né est un garçon, on place auprès du hamac un arc, des flèches & un couteau. On lui donne un nom, pris des choses connues & sensibles. Sa nourriture est le lait de sa mère, & un peu de farine mâchée ou délayée. Il est très-plaisant que toutes ces cérémonies achevées, le mari se couche tranquillement pour recevoir les félicitations de ses voisins sur l'accroissement de sa famille.

Les Brasiliens ont l'adultère en horreur. Avant le mariage les filles se livrent sans honte aux hommes libres, & leurs parens se font un devoir de les offrir aux étrangers; mais lorsqu'elles sont liées par leurs propres

promesses, elles sont extraordinairement réservées, & celles qui manquent à leur engagement, sans l'aveu de leur mari, sont assommées sans pitié.

Lorsqu'un Brésilien est à l'article de la mort, ses parens se jettent sur lui pour l'embrasser & lui dire adieu, & souvent ces caresses vont jusqu'à l'étouffer. S'il meurt à la fin de la journée, toute la nuit se passe en lamentation. Le lendemain matin on lave le corps & on le peint, après quoi on l'enveloppe dans une toile de coton, & si c'est un chef, dans son hamac, orné de plumes. On le met dans une manière de cercueil, de telle façon qu'aucune terre ne touche le corps, & on lui porte tous les jours à manger, ou au moins pendant un mois que dure le deuil & les gémissemens.

On divise tous les habitans naturels du Brésil en cinq nations, les Margajas, les Ouëtacas, les Maguhés, les Tapuies, & les Topinambous : tous, suivant le voyageur Lery, mangent les prisonniers qu'ils font à la guerre. Ils vont nus hommes & femmes, & se frottent le corps avec une liqueur noire. Les hommes portent leurs cheveux en couronne & se percent la lèvre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espèce de jaspe verd, ce qui fait croire à quelques pas, qu'ils ont deux bouches. Les femmes laissent croître leurs cheveux, & au lieu de se percer la lèvre, elles se font des ouvertures aux oreilles, de la largeur

d'un
soutie
pierr

Le
barba
pas li
cir le
avec
qu'on
tion c
de ce
la ma
lieu r
que l
dépos
par si
empo
merce
redou
vorés
prison

Les
avanta
aux m
de pa
ni d'e
leurs
en tro
serven
de cer
exposé
ils n'or
Espagn

DES BRASILIENS. 395

d'un doigt, où elles passent un anneau qui soutient un mélange d'osselets blancs & de pierres.

Les Ouëtacas sont, sans contredit, les plus barbares de tous les Brasiliens, & il n'y a pas lieu d'espérer que jamais ont puisse adoucir leur caractère féroce. Toujours en guerre avec leurs voisins, ils ne permettent pas qu'on pénètre dans leur pays. S'il est question de commerce, on ne traite avec eux que de cent pas, & toujours les armes à feu à la main; c'est-à-dire, qu'on place dans un lieu marqué une portion de marchandises, que l'on offre en échange d'un autre tas, déposé plus loin par le sauvages, & que, si par signe, on se trouve d'accord, chacun emporte son échange. Cette façon de commercer, prouve combien ces négocians se redoutent: les Portugais craignent d'être dévorés, & les Ouëtacas tremblent d'être faits prisonniers.

Les Brasiliens sont en général d'une taille avantageuse; ils sont robustes & peu sujets aux maladies. On ne voit point parmi eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'estropiés d'aucun membre. Rarement leurs cheveux changent de couleur, & l'on en trouve un fort grand nombre qui conservent leur gayeté naturelle jusqu'à l'âge de cent vingt ans. Quoique continuellement exposés aux plus grandes ardeurs du soleil, ils n'ont pas le teint plus brun que celui des Espagnols. Ce n'est que depuis l'établissement

des Européens sur leurs côtes qu'ils se couvrent les parties que l'on doit cacher. Les deux sexes ont un soin particulier de ne souffrir aucun poil sur toutes les parties de leurs corps. Dès l'enfance on leur perce la lèvre inférieure & l'on y place un petit os, blanc comme l'ivoire; & lorsqu'ils sont devenus hommes, ils substituent à cet os, une pierre de la longueur du doigt, qui tient d'elle-même sans que rien l'assujettisse. Ils portent au cou des colliers de ces sortes d'os, ou de petites boules d'un bois noir, fort luisant. Souvent ils s'oignent le corps d'une certaine gomme extrêmement visqueuse, & ils arrangent dessus de petites plumes de poulets, teintes en rouge. Leurs jambes & leurs cuisses conservent toujours la couleur noire que de tems à autre ils ont soin d'y appliquer; & dans leurs guerres, pour se donner un air terrible, ils s'attachent, avec de la cire, sur le front & sur les joues, des plumes noires d'un oiseau qu'ils appellent *Tucan*. Dans les horribles festins de chair humaine, qu'ils font après leurs combats, ils portent des espèces de manches, tissues avec art, de plumes de diverses couleurs, « &, dit le voyageur Lery, ils mettent sur » leurs épaules des plumes d'autruches, dont » ils accommodent tous les tuyaux ferrés » d'un côté, & le reste qui s'éparpille en » rond, en forme d'un petit pavillon, ou » d'une rose, ce qui forme un grand pa- » nache, qu'ils appellent *Araroya*, lequel

D
 » étant li
 » coton,
 » dehors
 » à tenir
 bien paré
 taient au
 nommé
 taigne, c
 & dans l
 & rempli
 Qu'il
 bleau, le
 des femm
 le rendra
 geur.

« Il fa
 mes & l
Quoniam
 fréquente
Macia, t
 mièreme
 vont ord
 que les
 commun
 qui croît
 aux sour
 les chev
 lieu qu'e
 gnent su
 non-seul
 aussi cor
 peignent
 séparent

» étant lié sur les reins avec une corde de
 » coton, l'étroit vers la chair & le large en
 » dehors, vous diriez qu'ils portent une mue
 » à tenir des poulets. » Ils ne seraient pas
 bien parés dans leurs danses, s'ils ne por-
 taient aux jambes des cercles d'un fruit
 nommé *Ahouai*, de la grosseur de la châ-
 taigne, creuté & rempli de petits cailloux,
 & dans les mains des calebasses aussi creuses
 & remplies de pierres.

Qu'il nous soit permis d'ajouter à ce ta-
 bleau, le détail que Lery fait de la parure
 des femmes & des filles de ce pays, nous
 le rendrons dans les termes même du voya-
 geur.

« Il faut bien voir, dit-il, si leurs fem-
 mes & leurs filles, lesquelles ils nomment
Quoniam, &, depuis que les Portugais ont
 fréquenté par de-là, en quelques endroits
Macia, sont mieux parées & attifées. Pre-
 mièrement, outre ce qu'on a dit, qu'elles
 vont ordinairement toutes nues, aussi bien
 que les hommes, encore ont-elles cela de
 commun avec eux, de s'arracher tout le poil
 qui croît sur elles, jusqu'aux paupières &
 aux sourcils des yeux. Il est vrai que pour
 les cheveux elles ne les imitent pas; car au
 lieu qu'eux les tondent sur le devant & ro-
 gnent sur le derrière, elles, au contraire,
 non-seulement les laissent devenir longs, mais
 aussi comme les femmes de par deçà, les
 peignent & lavent fort soigneusement, les
 séparent également en deux, les troussent

quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge & les laissent pendre sur les épaules. . . . Toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au surplus, elles ne se font point fendre les lèvres, ou les joues, & par conséquent ne portent point de pierreries au visage: mais quant aux oreilles, elles les ont outrageusement percées, & les pendans qu'elles y mettent, faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une moyenne chandelle de suif, cela leur battant sur les épaules, même jusques sur la poitrine, il semble, à les voir un peu de loin, que ce soient des oreilles de limiers, qui leur pendent de ce côté & d'autre. Touchant le visage, voici la façon dont elles se l'accoutrent: la voisine ou compagne, avec un petit pinceau à la main, ayant commencé un petit rond, droit au milieu de la joue de celle qui se fait peindre, tournoyant tout autour en rouleau, en forme de limaçon, non-seulement continuera jusqu'à ce qu'avec des couleurs bleue, rouge & jaune, elle lui ait bigarré toute la face, mais aussi à la place des paupières & fourcils arrachés, elle baille le coup de pinceau. Au reste, elles font de grands bracelets, de plusieurs pièces d'os blancs, coupés & taillés en manière de grosses écailles de poisson, lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre, avec de la cire & gomme mêlée parmi, qu'il n'est pas possible de

mieux. . . . n
étranges & v
observées e
qu'elles ne
corps, les
que les hom
vrent ni de
cependant q
ler plusieurs
ses, il n'a
les faire vè
terminer ce
Brasiliennes
cèdent rien a
mes, que les
cheveux tort
rugales, rob
bagatelles d
deçà se cor

La nourri
fiste en raci
fait sécher
réduit en f
assez à celle
rine est cuit
du pain blan
de, c'est un
ces racines
elles donner
au soleil s'y
& fait un fo
soit cuit au
la composi

mieux... mais entre les choses doublement étranges & vraiment émerveillables que j'ai observées en ces femmes, c'est qu'encore qu'elles ne se peignent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses & les jambes, que les hommes, même qu'elles ne se couvrent ni de plumasseries, ni d'autres choses; cependant quoique nous leur voulussions bail-
 ler plusieurs fois des robes & des chemises, il n'a jamais été en notre puissance de les faire vêtir. » L'auteur ajoute pour terminer ce tableau : « Que la beauté des Brasiliennes, quoiqu'en beauté, dit-il, elles ne cèdent rien aux autres, excite moins les hommes, que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, ver-rugales, robes sur robes, & autres infinies bagatelles dont les filles & femmes de par-deçà se contrefont & n'ont jamais assez. »

La nourriture ordinaire des Brasiliens consiste en racines d'aïpy & de manioc : on les fait sécher au feu sur des claies, & on les réduit en farine, dont l'odeur ressemble assez à celle de l'amidon. Lorsque cette farine est cuite, son goût diffère peu de celui du pain blanc; apprêtée avec du jus de viande, c'est un mets fort nourrissant; & quand ces racines sont pilées dans leur fraîcheur, elles donnent une espèce de lait, qui exposé au soleil s'y coagule comme le fromage, & fait un fort bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Ces racines servent aussi à la composition d'un breuvage.

Ces sauvages sont courageux , mais l'intérêt & l'ambition ne sont jamais les motifs des guerres qu'ils entreprennent : la vengeance est toujours ce qui leur met les armes à la main. Lorsqu'il s'agit de venger la mort d'un parent ou d'un ami , mangé par quelques sauvages , les anciens de l'habitation qu'ils nomment *Aldeja* , convoquent une assemblée de tous les jeunes guerriers , & par un discours emporté qui ne respire que la haine & le carnage , il les excitent à prendre les armes. La troupe part aussi-tôt. Chaque sauvage est armé de sa *tacape* , qui est une sorte de massue de bois de Brésil , ou d'une espèce de bois d'ébène noire , fort pesante , ronde à l'extrémité & tranchante par les bords. Sa longueur est de six pieds , sur un de large , & son épaisseur d'un pouce. Ils se servent aussi d'arcs , & de boucliers. Quelquefois ils marchent au nombre de cinq ou six mille , & leurs femmes les suivent , chargées de leurs provisions. Arrivés dans le pays qu'ils veulent ravager , les femmes & les moins vigoureux s'arrêtent , tandis que les guerriers se glissent à travers les bois , & communément ils commencent leur expédition par mettre le feu aux cabanes ennemies , afin de pouvoir faire des prisonniers , au milieu de la confusion qu'occasionne l'incendie. S'ils sont obligés de combattre en raze campagne , ils le font avec une férocité , au-delà de toute expression.

On assure qu'ils engraisent leurs prisonniers

niers a
 dant ce
 homme
 & d'all
 fixé pou
 de l'hab
 mence
 vité , &
 moins d
 heures
 vages d
 du prisé
 au milie
 mènent
 déjà vo
 abbatue
 n'en ser
 avec au
 souvent
 a rôtis d
 prisonni
 il doit t
 gnent ,
 la dista
 à mesur
 nent lié
 pas. On
 pierres ,
 rir , on
 entre ex
 contre c
 les bouc
 pas d'er
 Tom

niers avant que de les manger, & que pendant ce tems ils donnent des femmes aux hommes, & leur permettent de se divertir & d'aller à la chasse & à la pêche. Le jour fixé pour l'affreux festin, tous les Indiens de l'habitation se rassemblent. La fête commence par un repas où le prisonnier est invité, & il n'est pas celui qui y apporte le moins de gayeté. Après avoir passé quelques heures à danser & à se réjouir, deux sauvages d'entre les plus robustes se saisissent du prisonnier, le lient d'une grosse corde au milieu du corps, & dans cet état le promènent comme en triomphe, dans les *aldejas* voisins. La victime, loin de paraître abbatue aux approches du sort qui l'attend, n'en semble que plus fière. Elle raconte avec audace de quelle manière elle a lié souvent ses ennemis, & comment elle les a rôtis & mangés. Après cette course, le prisonnier est ramené dans l'habitation où il doit trouver la mort : ses gardes s'éloignent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la distance de dix pieds, observant de tirer à mesure égale, la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne puisse faire un pas. On place auprès de lui un gros tas de pierres, & on lui déclare qu'avant de mourir, on lui permet de venger sa mort : il entre en fureur, il lance toutes ces pierres contre ceux qui l'environnent, & malgré les boucliers dont ils se couvrent, il ne laisse pas d'en blesser un grand nombre. Après

ce combat, celui qui doit lui donner le coup mortel se montre, & lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses compagnons, à quoi le captif répond fièrement que rien n'est plus certain, & qu'il en fait gloire : « Rends-moi la liberté, » lui dit-il, & je te mangerai toi & les tiens. » Eh bien, répliqua le bourreau, nous te préviendrons : je vais t'affommer, & tu seras mangé ce jour même. » Le coup suit la menace. La femme qui a vécu avec le prisonnier, vient faire la grimace de pleurer sur son corps, mais elle ne se rassasie pas moins de sa chair. D'autres femmes lavent le corps, le coupent par morceaux, qu'elles font rôtir, & chacun dévore ce détestable mets avec une avidité surprenante. A cette horrible barbarie, les Brasiiliens en ajoutent une autre qui ne fait pas moins frémir. Si le captif a eu un enfant de la femme qui a pris soin de l'engraisser, ce triste fruit est dévoré en naissant, ou lorsqu'il a pris un peu de force.

Toute la férocité des sauvages contre leurs ennemis n'empêche pas qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Cependant s'il s'élève quelque querelle de particulier à particulier, on leur laisse la liberté de se battre ; & si l'un des combattans est blessé, ses parens font la même blessure à l'autre : on le tue, s'il a tué son adversaire. La loi du talion est observée avec une extrême rigueur. Ils sont presque tous fort humains envers les

étrang
de fam
vient l
s'affeo
l'air ,
dire u
mes se
& acc
yeux ,
plimen
» tu es
» que
» nous
apport
jambes
y a de
son da
peut m
qu'en l
reaux ,
certes
tout d

DES BRASILIENS. 403

étrangers. A l'arrivée d'un voyageur, le père de famille devant la porte duquel il s'arrête, vient le recevoir, & le presse d'entrer & de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque tems sans lui dire un seul mot. Bientôt toutes les femmes se trouvent assemblées autour du lit, & accroupies à terre; & les mains sur les yeux, elles adressent à leur hôte mille complimentens flatteurs, tels que ceux-ci: « Que tu es bon! que tu as pris de peine à venir! » que tu es beau! que tu es vaillant! que nous t'avons d'obligation! » ensuite elles apportent de l'eau, & lavent les pieds & les jambes à l'étranger, après quoi tout ce qu'il y a de meilleur en nourriture & en boisson dans la cabane lui est présenté. On ne peut mieux leur témoigner sa reconnaissance qu'en leur faisant présent de quelques couteaux, des cizeaux, des peignes, des pinctettes pour la barbe, des verroteries, & surtout de petits miroirs.

Fin de la Description du Bresil.



 LE CANADA.

CHAPITRE PREMIER.

Religion des Sauvages du Canada.

CE vaste pays est borné à l'est par l'Océan, à l'ouest par le Mississipi, au sud par les colonies Anglaises, & au nord par des pays déserts & inconnus. Il est rempli d'immenses forêts, l'air y est extrêmement froid, & les nations qui l'habitent sont toutes sauvages & idolâtres. Pour donner une idée générale de ces différens peuples, il faut emprunter les lumières du baron de la Hontan (a), qui avait vécu dix années parmi eux; mais il ne faut suivre ce voyageur qu'avec beaucoup de circonspection.

Les Canadiens ne conservent aucun poil sur toutes les parties de leurs corps; ils naissent blancs comme nous, mais leur continuelle nudité, les huiles dont ils se grais-

(a) On attribue les voyages du baron de la Hontan, au sieur Guedeville, & l'on s'apperçoit que pour les rendre plus agréables, cet auteur a souvent altéré la vérité.

sent,
l'ardeur
font gr
ont le
liers,
ve qui
nature
coup-d
avanta
leur p
moins
bons,
pitalier
de la
fins pa
leur ta
la pati
de gra
se met
un cou
trépide
qui va
lité d'a
attaqu
qualité
& leur
fainéan
& d'aut
cacher
ils sont
par ign
Ces
trouver

GES

A.

I E R.

ada.

r l'Océan,
d par les
r des pays
pli d'im-
ent froid,
toutes sau-
une idée
es, il faut
de la Hon-
ées parmi
eur qu'avec

aucun poil
s; ils nais-
eur conti-
s se graif-

n de la Hon-
pperçoit que
eur a souvent

D U C A N A D A. 405

sent, les couleurs dont ils se fardent, & l'ardeur du soleil leur hâlent le teint. Ils sont grands, d'une taille supérieure à la nôtre, ont les traits du visage parfaitement réguliers, le nez aquilin, & rarement on en trouve qui soient affligés de quelques difformités naturelles. A voir ces sauvages au premier coup-d'œil, il n'est pas possible d'en juger avantageusement. Leur regard est farouche, leur port rustique, & ils ne paraissent rien moins que caressans; cependant ils sont bons, affables, charitables, & vraiment hospitaliers. Leur imagination est vive; ils ont de la justesse dans l'esprit; ils vont à leurs fins par des voies sûres: rien ne peut altérer leur sang froid, & ce flegme a souvent lassé la patience des Européens. Par une espèce de grandeur d'ame, on ne les voit jamais se mettre en colère. Ils ont le cœur haut, un courage à toute épreuve, une valeur intrépide, une constance dans les tourmens, qui va au-delà de l'héroïsme, & une égalité d'ame, que la prospérité ou l'adversité attaquent en vain. En admirant ces belles qualités, il ne faut pas dissimuler leurs vices & leurs défauts. Ils sont légers, volages, fainéans, ingrats, soupçonneux, vindicatifs, & d'autant plus dangereux qu'ils savent mieux cacher leurs perfidies. Implacables ennemis, ils sont brutaux dans leurs plaisirs, & vicieux par ignorance ou par malice.

Ces sauvages reconnaissent un Dieu; ils trouvent la preuve de son existence dans

406 RELIGION DES SAUVAGES

l'admirable composition de l'univers, & de-là ils concluent que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il est l'ouvrage d'un principe supérieur en sagesse & en connaissance, qu'ils nomment le grand Esprit. « Ce » grand Esprit contient tout, il paraît en » tout, il agit en tout, & il donne le mou- » vement à toutes choses. Tout ce qu'on » voit & tout ce qu'on conçoit, est ce Dieu, » qui subsistant sans bornes, sans limites » & sans corps, ne doit point être représenté » sous la figure d'un vieillard, ni de quel- » qu'autre chose que ce puisse être, quel- » que belle, vaste & étendue qu'elle soit. » C'est d'après cette idée qu'ils adorent le grand Esprit en tout ce qui paraît dans le monde.

Ils croient l'ame immortelle, parce que si elle ne l'était pas, tous les hommes seraient heureux en cette vie; car Dieu parfait & sage, n'a pu créer les hommes pour rendre les uns malheureux & les autres heureux. Ils disent que le grand principe a voulu que quelques créatures souffrissent dans ce monde, pour les en dédommager dans l'autre, & que par conséquent nous disons bien mal à propos qu'un tel a été bien malheureux d'avoir été pris, tué, rôti & mangé, puisque ça été la volonté d'un être infiniment parfait.

Ils sont persuadés que le grand Esprit a donné aux hommes la raison, pour les mettre en état de discerner le bien d'avec le

mal,
de la
plait
des p
que l
réveil
choses
de l'
jusqu'
cherch
bles:
un ce
vons p
& cel
ignore
mal,
Esprit

Dé
& fan
tions
détail
consul
ces pe
en éta
qui m

Le
velles
triona
peuple
» ont
» quel
» leil
» en a

GES

vers, &
a pas été
age d'un
connaîs-
rit. « Ce
paraît en
le mou-
ce qu'on
ce Dieu,
s limites
représenté
de quel-
e, quel-
le soit. »
lorent le
dans le

parce que
s seraient
parfait &
r rendre
heureux.
oulu que
e monde,
l'autre,
bien mal
heureux
gé, puis-
finiment

Esprit a
les met-
l'avec le

D U C A N A D A.

407

mal, & de suivre les règles de la justice & de la sagesse; que la tranquillité de l'ame lui plaît infiniment, & qu'il déteste le tumulte des passions, qui rend les hommes méchans: que la vie est un sommeil, & la mort un réveil, qui nous donnent l'intelligence des choses visibles & invisibles: que la raison de l'homme ne pouvant pas même s'élever jusqu'aux choses visibles, il est absurde de chercher à connaître celles qui sont invisibles: & qu'après la mort les ames vont dans un certain lieu, dans lequel nous ne pouvons pas dire si celles des bons sont bien, & celles des méchans mal, puisque nous ignorons si ce que nous appellons bien & mal, est regardé comme tel par le grand Esprit.

Développons maintenant toutes ces idées, & sans nous rendre garans des contradictions qui se trouvent fréquemment dans le détail que les voyageurs que nous allons consulter, nous donnent de la religion de ces peuples, tâchons de mettre le lecteur en état de juger par lui-même quel est celui qui mérite le plus de confiance.

Le père Hennepin, dans son livre des nouvelles découvertes dans l'Amérique septentrionale, nous dit formellement que ces peuples n'ont aucun culte religieux: « Ils » ont, dit-il, quelques idées confuses, & » quelque espèce de vénération pour le so- » leil qu'ils reconnaissent, mais seulement » en apparence, pour celui qui a tout fait

408 RELIGION DES SAUVAGES

» & qui conservè tout. » Ils lui envoient en offrande la fumée de leurs calumets, lorsqu'ils fument, & lui présentent les prémices de leur chasse. Dans l'ouvrage du même auteur, intitulé : *Relation de la Louisiane, ou Voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, & qui n'est pas ménagé par le père Charlevoix, il donne plus d'étendue à son récit. « La plus grande partie de ces sauvages, dit-il, croit la création du monde, & que le ciel, la terre & les hommes ont été formés par une femme qui gouverne le monde avec son fils. Le fils est le principe du bien, & la femme le principe du mal ; mais cependant l'un & l'autre jouissent d'une parfaite félicité. La femme tomba du ciel enceinte, & fut reçue sur le dos d'une tortue, qui la sauva du naufrage. » Il ne serait pas impossible de rapprocher cette idée du récit que Moïse nous fait de la chute du premier homme.

Les Iroquois appellent le Créateur du monde *Otkon*, les Virginiens *Okée*, & ceux qui demeurent au bas du fleuve Saint-Laurent *Atahauta* : ils prétendent qu'un nommé *Messou* fut le réparateur du monde après le déluge. *Messou*, étant à la chasse, perdit ses chiens dans un grand lac qui se déborda, & couvrit la terre de ses eaux, & quelque tems après, par le moyen de quelques animaux, il repeupla la terre. Les sauvages des bords du Mississipi disent qu'une femme descendit du ciel, & voltigea quelque tems

en l'a
la ton
cepta
s'étan
forma
jour v
femm
que d
qui so
de gr
haine
l'autr
cette
visite
fille,
l'Am
core
de C

Re
Poth
sept
vages
» Ces
doive
le pr
pous
le gr
luge,
mystè
menç
qui p
deme
riture

en l'air, ne sachant où poser son pied, que la tortue lui offrit son dos, & qu'elle l'accepta; que bientôt les immondices de la mer s'étant rassemblées autour de la tortue, il se forma une grande étendue de terre; qu'un jour un esprit descendit du ciel, trouva la femme endormie, se plaça près d'elle, & que de cette visite, elle conçut deux enfans qui sortirent de son côté; ces enfans furent de grands chasseurs, & vécurent dans une haine irréconciliable. L'un resta sur la terre; l'autre s'envola dans le ciel. Ce fut après cette séparation que l'esprit fit une seconde visite à son épouse, & qu'il lui donna une fille, qui est la mere de tous les peuples de l'Amérique septentrionale. N'est-ce point encore à quelques égards, l'histoire défigurée de Caïn & d'Abel?

Recherchons ce que rapporte M. la Potherie dans son histoire de l'Amérique septentrionale, touchant l'idée que les sauvages se sont formée de la création du monde. » Ces peuples, dit-il, se tiennent assurés qu'ils doivent leur origine à des animaux, & que le premier principe, qu'ils appellent *Michapous*, a créé le ciel. *Michapous* signifie, le grand lièvre. Ils ont quelque idée du déluge, mais ils n'en peuvent développer le mystère. Après le déluge, le monde commença d'être: *Michapous* créa les animaux, qui plaça sur un pont de bois flottant, où il demeura avec eux sans prendre aucune nourriture; mais prévoyant que son ouvrage serait

410 RELIGION DES SAUVAGES.

imparfait, s'il n'obvialt à la faim dont les créatures allaient être travaillées, il s'adressa à Michipifi, dieu des eaux, à qui il voulut emprunter un peu de terre pour former des pays capables de contenir ses nouveaux sujets; mais celui-ci, jaloux de son autorité, refusa de se prêter au dessein de Michapous, dans la crainte qu'un jour les animaux ne fissent la guerre aux poissons. Cependant le créateur des animaux envoya successivement le rat musqué, la loutre & le castor au fonds de la mer, pour recueillir quelque peu de terre, & le premier apporta seulement quelques grains de sable, qui, par le pouvoir de Michapous, se transformèrent aussi-tôt en une très-grande montagne: mais ne la trouvant pas encore assez vaste, il commanda au renard de marcher tout autour, en l'assurant que plus il marcherait, plus elle s'agrandirait. Il obéit, & s'aperçut que le globe augmentait considérablement; mais en même-tems il fit réflexion que plus la terre aurait d'étendue & plus il lui serait difficile d'atteindre sa proie, & il cessa de marcher. Michapous n'en crût pas le renard sur sa parole; il partit pour visiter son domaine, & il marche encore pour l'augmenter. Les tremblémens de terre, le tonnerre, les feux extraordinaires & les autres phénomènes de la nature, sont les suites du passage de Michapous en différens lieux.

Pendant l'absence de ce prétendu créateur, les animaux multiplièrent considéra-

blem
& il
Mich
nés,
sèren
égare
chap
indic
elle.
leur
reçu
se fi
hom
rent
bre
chés
à la
voul
& c
T
vage
ticul
cont
Mich
gard
Mich
que
le l
lout
ces
succ
des
dieu

blement , mais la discorde se mit parmi eux & ils se firent la guerre. De leurs cadavres Michapous forma des hommes ; qui à peine nés , inventèrent l'arc & les flèches & chassèrent les animaux. Un de ces hommes s'étant égaré un jour , arriva à la caverne de Michapous , qui lui donna une femme , & lui indiqua le pays qu'il devait habiter avec elle. Les autres , ne voyant point revenir leur camarade , prirent la même route , & reçurent le même présent , avec ordre d'aller se fixer dans des contrées différentes. Ces hommes eurent beaucoup d'enfans , & vécut paisiblement pendant un grand nombre de siècles : mais enfin s'étant rapprochés les uns des autres , ils se rencontrèrent à la chasse ; ils s'entre-tuèrent : les parens voulurent venger la mort de leurs parens , & cette guerre dure encore aujourd'hui. »

Telles sont les ridicules opinions des sauvages de l'Amérique septentrionale , & particulièrement de ceux qui habitent les vastes contrées du Canada & la baye d'Hudson. Michapous est leur souverain Dieu ; ils regardent le soleil , la lune , le tonnerre & Michipifi comme de grandes divinités , ainsi que Météomek , le dieu des glaces. L'ours , le léopard , le bœuf , la couleuvre & la loutre , lorsqu'ils se présentent en songe à ces idolâtres , leur annoncent un heureux succès dans leurs entreprises ; ils leur font des offrandes de fumée de tabac ; mais les dieux qu'ils invoquent avec le plus de fer-

412 RELIGION DES SAUVAGES &c.
veur sont les esprits malins, qu'ils craignent
beaucoup, & qu'ils croient tout puissans pour
leur faire du mal. Ils font des festins en
l'honneur de Michapous. Ils immolent des
chiens au soleil, & presque toutes leurs fêtes
religieuses ne consistent que dans des repas.



M

L
sur u
lui e
nuic
Il v
n'est
soin
bois
il lu
une
pété

&c.
gnent
s pour
ns en
nt des
s fêtes
repas.



CHAPITRE II.

Mariages des Sauvages du Canada.

LORSQU'UN jeune sauvage a jetté les yeux sur une fille pour en faire sa femme, il ne lui est permis de l'entretenir que pendant la nuit, & même en présence de quelques amis. Il va à la cabane de la jeune personne, qui n'est fermée qu'avec une simple peau : il a soin d'allumer au foyer un petit éclair de bois, & s'approchant du lit de sa maîtresse, il lui tire le nez par trois fois, ce qui est une formalité essentielle & qui doit être répétée, au moins pendant deux mois, & l'on

atteste que durant le cours de ces entretiens muets , tout se passe dans la plus grande décence. Si l'amant croit être vu de bon œil par sa maîtresse, il en instruit son père ou son plus proche parent, qui va trouver la nuit celui de la fille ; il l'éveille, allume sa pipe qu'il lui présente, & en fait la demande pour son fils. Le père répond qu'il en parlera à sa famille. Quand les sentimens sont d'accord, le père du jeune homme fait assembler tous les parens de son côté, & leur déclare qu'il va marier son fils; ces parens apportent dans sa cabane le plus de marchandises qu'ils peuvent pour former la dot du jeune sauvage. La mère du garçon en porte une partie à la cabane de la fille, & c'est en ce moment que sa mère lui dit qu'elle la marie à un tel. La belle ne peut s'en dédire, & il est même de son honneur d'y consentir sans réplique : & par un abus étrange, dit la Polherie, les mères & les frères peuvent prostituer cette fille, parce que son corps n'est pas à elle, mais à ses parens ; & toutefois le même auteur dit dans un autre endroit, que les filles pleurent leur virginité pendant quelques jours.

La mère qui a reçu tous ces présens, les distribue à sa famille, en lui apprenant qu'elle marie sa fille. Les sœurs du jeune homme, huit jours après cette première cérémonie, apportent de nouveaux présens ; mais ceux-ci appartiennent à la future. On l'habille superbement, c'est-à-dire, qu'on lui met sur le

DI
corps
les c
ajusté
la dé
donn
chauc
ses so
nent
remes
appor
habit
la jou
mille
on vi

Il
dien
quatr
s'en r
pouffé
entier
parce
gnage
donne
la ma
ne ch
la cha
tout
L'épo
sa cab
il va
mond
belle
veille

DES SAUVAGES DU CANADA. 415

corps une peau de castor, & qu'on lui frotte les cheveux avec de la graisse d'ours. Ainsi ajustée elle se rend chez sa belle-mère, qui la dépouille de tous ses ornemens, lui en donne d'autres en échange, & y ajoute une chaudière. Elle retourne chez son père, où ses sœurs la déshabillent encore, & lui donnent leurs propres habits; enfin la mère lui remet une charge de bled-d'inde, qu'elle apporte à son mari, qui lui ôte encore ses habits. Toutes ces extravagances remplissent la journée, à la fin de laquelle les deux familles partagent également les présens dont on vient de parler.

Il est expressément défendu à un Canadien de consommer son mariage avant le quatrième jour de ses noces: cependant il s'en trouve, & l'exemple n'est pas rare, qui poussent la continence jusqu'à passer six mois entiers sans connaître leur nouvelle épouse, parce qu'ils se persuadent que c'est le témoignage le plus authentique qu'ils puissent lui donner de leur estime. Au bout de l'année la mariée, sans en prévenir son mari, retourne chez sa mère, qui devient maîtresse de la chasse, de la pêche, du commerce & de tout ce que son gendre peut avoir amassé. L'époux ne retrouvant point sa moitié dans sa cabane, devine aisément où elle est allée: il va la trouver lorsqu'il croit que tout le monde est endormi; mais le beau-père & la belle-mère qui s'attendent à cette visite, veillent pendant que leur fille feint de dor-

mir auprès du feu. Le sauvage qui connaît que ce feu est préparé pour lui, se place auprès de sa femme. Le beau-père se lève avec indifférence, remplit sa pipe, l'allume & la lui donne à fumer. La belle-mère apporte un plat de viande, & le pose à ses pieds; il mange sans proférer une parole; & pour abrégér le récit, il passe dans cette contrainte deux années auprès des parens de sa femme.

Ces époux ne doivent jamais se parler pendant le jour, si ce n'est pour se dire quelques duretés, au moins la pudeur canadienne l'exige. Les deux ans écoulés, le mari se retire dans sa cabane, sur-tout lorsqu'il ne pense pas, par de nouvelles complaisances, à obtenir pour seconde épouse une des sœurs de sa femme; car il serait indécent qu'il en choisît dans d'autres familles que celle de son beau-père. On donne pour raison de cette coutume, qu'à la mort du gendre, tout ce qu'il laisse revient à la belle-mère, & qu'ainsi il est de son intérêt de lui donner des femmes, qui n'affaiblissent point ce droit singulier. On trouve dans l'histoire de Jacob, que ce patriarche épousa Rachel & Lia: mais si les Canadiens ont adopté cet usage pour entretenir la paix dans les familles, ils ont on ne peut pas plus mal réussi; car ces sortes d'alliances sont la source des plus grandes divisions entre les sœurs épouses.

Les femmes du Canada doivent se priver de toute société dans le tems de leurs infirmités

Di
 fit mi
 bané
 exact
 au ve
 malac
 bane
 les au
 l'on r
 ruiffes
 Lon
 encein
 son m
 Aussi-
 fanten
 elle d
 jours
 fant. I
 de mo
 bitatio
 si elle
 bane d
 droit.
 Le
 diens,
 ration
 de la
 connaît
 celui d
 Ils esti
 garçons
 lent se
 s'averti
 dans la
 To

DES SAUVAGES DU CANADA. 417

firmités lunaires. Tous les feux de la cabane doivent être éteints ; il faut nettoyer exactement le foyer, en jeter les cendres au vent, & allumer un feu nouveau. La malade est transportée dans une chétive cabane, faite à la hâte, & séparée de toutes les autres : elle y demeure huit jours, & l'on n'oserait puiser de l'eau dans le même ruisseau qui sert à ses besoins.

Lorsqu'une femme reconnaît qu'elle est enceinte, elle n'a plus de commerce avec son mari jusqu'à ce que l'enfant ait deux ans. Aussi-tôt qu'elle sent les douleurs de l'enfantement, on lui prépare une cabane où elle demeure trente, & même quarante jours, si elle accouche de son premier enfant. Dans les cas de maladie & de danger de mort, on la transporte à sa première habitation ; mais après son rétablissement, ou si elle vient à mourir, il faut abattre la cabane & la transporter dans un autre endroit.

Le divorce est autorisé parmi les Canadiens, & la principale cause de cette séparation vient presque toujours de la stérilité de la femme, parce que ces sauvages ne connaissent point de plus grand bonheur que celui d'être pères d'une nombreuse postérité. Ils estiment beaucoup plus les filles que les garçons. Lorsque les époux du Canada veulent se séparer, ils sont dans l'obligation de s'avertir huit jours auparavant. On apporte dans la cabane où le mariage s'est célébré,

les petits morceaux d'une baguette qui a servi à la première cérémonie , on les brûle , & le divorce est consommé ; les enfans sont également partagés entre les anciens époux , & chacun a la liberté de se remarier de son côté : mais une espèce de bienfiance ne permet pas à la femme de passer à de nouvelles noces du vivant de son premier mari. Une femme qui n'est plus dans le cas de faire des enfans , ne trouve point de maris , & elle est réduite à adopter un prisonnier de guerre , qu'elle arrache à la mort , en déclarant qu'elle le prend pour époux.

Les enfans de ces sauvages sont élevés de bonne heure à des exercices laborieux. Avant l'âge de quinze ans , ils manient l'arc & la flèche avec une habileté surprenante. Ils tuent au vol le plus petit oiseau , & suivent déjà leurs pères à la terrible chasse de l'ours.



Jon

L
coup
qu'il
ples
cins
jouif
leurs
bien

C
latan
sent
de je
confi
» cab
» l'e
» un
» dor
» l'e
» voi
» hu
» fes
» me
» ma
» int
» fon

CHAPITRE III.

Jongleurs ou Médecins des Canadiens, & Cérémonies funèbres de ces Peuples.

LES Canadiens ne sont pas sujets à beaucoup de maladies; & avec la connaissance qu'ils ont de la vertu de quantité de simples, ils n'auraient guères besoin de médecins pour entretenir la santé robuste dont ils jouissent : mais ils ont tant de confiance dans leurs jongleurs, qu'ils croiraient n'être pas bien guéris sans leur secours.

Ces jongleurs sont les plus insignes charlatans & les plus grands fourbes qui se puissent rencontrer. Pour parvenir à la dignité de jongleur, il faut faire un noviciat, qui consiste : « A s'enfermer neuf jours dans une » cabane, sans manger (dit-on) & avec de » l'eau seulement. Le novice ayant à la main » une espèce de gourde remplie de cailloux, » dont il fait un bruit continuel, invoque » l'esprit, le prie de lui parler, de le recevoir médecin, & cela avec des cris, des » hurlemens, des contorsions, & des secousses de corps épouvantables, jusqu'à se » mettre hors d'haleine, & écumer d'une » manière affreuse. Ce manège, qui n'est » interrompu que par quelques instans de » sommeil auquel il succombe, étant fini au

420 JONGLEURS OU MEDECINS

» bout de neuf jours, il sort de sa cabane,
 » en se vantant d'avoir été en conversation
 » avec l'esprit, & d'avoir reçu de lui le don
 » de guérir les maladies, de chasser les ora-
 » ges & de changer les tems. » Quand un
 sauvage est blessé, il prépare un festin, &
 envoie chercher le jongleur. Il arrive, exa-
 mine le malade, & promet de renvoyer de
 son corps l'esprit qui cause la maladie. Après
 avoir étalé ses médicamens, il entonne d'une
 voix effrayante des chansons sur l'efficacité
 de ses remèdes, & engage les assistans à
 chanter avec lui : ensuite il invoque le Dieu
 du ciel & de la terre, les esprits de l'air
 & des enfers, & quelques peaux qu'il tire
 d'un sac, & dans lesquelles le moribond doit
 avoir la plus grande confiance; puis se met-
 tant à danser de toutes ses forces, il ne
 quitte ce violent exercice que pour appli-
 quer son remède sur la partie affligée. Il
 déclare quelques minutes après que le ma-
 lade guérira ou qu'il ne guérira pas; & quel-
 que chose qui arrive, il trouve dans son
 esprit assez de ressources pour sauver l'hon-
 neur de la jonglerie, & le sien en particu-
 lier.

Dans certaines maladies, comme la pa-
 ralytie ou la phthisie, ces sauvages se per-
 suadent bonnement qu'ils sont ensorcelés, &
 c'est alors que le jongleur triomphe & fait
 parade de son art. Il fait étendre le malade
 sur une peau d'ours, & après lui avoir exac-
 tement tâté toutes les parties du corps, avec

D
 quantité
 annonce
 a été jet
 jette sur
 chevreui
 médecin
 suce la p
 dos, &
 presse ho
 charme :
 tire de sa
 quelque
 qu'il sup
 Les fray
 sueurs pe
 quelque
 toujours
 Il semble
 mes se so
 norer l'an
 pour pré
 La pro
 tive. Ces
 tuer un l
 lieues de
 ils paître
 d'un hon
 flèche vis
 ribles co
 tendent
 corps de
 les encha
 Horace ;

DES CANADIENS. 421

quantité de grimaces & de contorsions, il annonce qu'il a découvert l'endroit où le sort a été jetté. Un des disciples du jongleur jette sur le corps du malade une peau de chevreuil pliée d'une certaine façon; ensuite le médecin se précipite sur le prétendu possédé, suce la peau, s'agite, écume, se frappe le dos, & n'épargne pas celui du malade qu'il presse horriblement, pour en faire sortir le charme: il sort en effet, c'est-à-dire, qu'il tire de sa bouche, ou des plis de la peau quelque chose qu'il montre à l'assemblée & qu'il suppose être le charme en question. Les frayeurs du patient & l'abondance des sueurs peuvent bien par hazard lui procurer quelque soulagement; mais s'il meurt, c'est toujours sa faute & jamais celle du médecin. Il semble que dans tout l'univers les hommes se soient donné le mot, non pour honorer l'art respectable de la médecine, mais pour préconiser les mauvais médecins.

La profession de jongleur est fort lucrative. Ces imposteurs se vantent de pouvoir tuer un homme qui se trouve à deux cents lieues de leurs habitations; pour cet effet, ils pâtrissent avec une certaine pâte la figure d'un homme, & tirent dans la figure une flèche vis-à-vis du cœur. D'autres font d'horribles conjurations sur un caillou, & prétendent qu'il s'en forme un pareil dans le corps de leurs ennemis. Ceci nous rappelle les enchantemens de la Caninie dont parle Horace; & en parcourant nos histoires du

422 JONGLEURS OU MEDECINS

dernier siècle, nous pourrions retrouver quelques exemples de ces absurdités d'age-reuses. Ces fourbes vendent aussi des charmes qui rendent invulnérables à la guerre, & d'autres qui font faire d'heureuses chasses; & la Potherie assure que dans leurs opérations magiques, ils ordonnent quelquefois des danses où les femmes & les filles doivent se prostituer. Dans d'autres occasions, ils font plonger le malade, quoiqu'au milieu de l'hiver, dans un ruisseau ou dans la neige.

Rien n'est plus touchant que de voir un sauvage à l'extrémité : toute sa famille se rassemble auprès de lui, & l'on invite les amis & les voisins du moribond à venir lui dire le dernier adieu. On chante en chœur des chansons lugubres; on n'épargne point les gémissemens, & les pleurs coulent avec abondance. Aussi-tôt qu'il est mort, on le place sur son séant, on lui frotte le corps & les cheveux d'huile d'ours, on lui peint le visage avec du vermillon, & on l'orne de ses plus beaux habits; ensuite chacun apporte ses présens, qui sont ordinairement des ustensiles nécessaires à quiconque entreprend un fort long voyage. Si le mort était un guerrier, on place près de lui ses armes en faisceau. Souvent les missionnaires saisissent ces occasions pour annoncer aux sauvages une vie future bien différente de celle qu'ils attendent; mais ordinairement ils reçoivent pour réponse : « Vous avez votre paradis &

» nou
 » d'el
 » pen
 » tête
 » mor
 » ture
 » soit
 » il y
 » ton
 » pou
 » aprè
 » ame
 » Ap
 venon
 une ha
 il fait
 actions
 la par
 » nou
 » ne r
 » cepe
 » par
 » pipe
 » deu
 » parl
 » ton
 » pays
 » Ton
 » six
 » ans.
 » parc
 » de l
 » loys

DES CANADIENS 423

» nous avons le nôtre. Père, tu n'as point
 » d'esprit de nous demander ce que nous
 » pensons d'un lieu si élevé au-dessus de nos
 » têtes, où il est impossible que les hommes
 » montent. Peux-tu nous montrer par l'écri-
 » ture, dont tu nous parles, un homme qui
 » soit revenu de là-haut, & la manière dont
 » il y est monté.... Si les ames de ceux de
 » ton pays vont au ciel, voilà qui est bien
 » pour eux; mais nous n'allons point au ciel
 » après notre mort, nous allons au pays des
 » ames, &c.

Après que le mort est habillé, ainsi que nous
 venons de le dire, un de ses parens prononce
 une harangue devant l'assemblée, dans laquelle
 il fait le récit de ses exploits & des belles
 actions de ses ancêtres; ensuite lui adressant
 la parole, il lui dit: « Te voilà assis avec
 » nous, tu as la même figure que nous, il
 » ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes;
 » cependant tu cesse d'être, & tu commence
 » par t'évaporer comme la fumée de cette
 » pipe. Qui est-ce qui nous parlait, il y a
 » deux jours? ce n'est pas toi; car tu nous
 » parlerais encore. Il faut donc que ce soit
 » ton ame, qui est à présent dans le grand
 » pays des ames avec celle de notre nation.
 » Ton corps que nous voyons ici, sera dans
 » six mois ce qu'il était il y a deux cents
 » ans. Tu ne sens rien, & tu ne vois rien,
 » parce que tu n'es rien: cependant à cause
 » de l'amitié que nous portions à ton corps
 » lorsque l'esprit t'animait, nous te donnons

424 JONGLEURS OU MEDEGINS &c.
» des marques de vénération. » Cette cérémonie est toujours accompagnée de danses & de festins. Le cadavre est déposé dans un cercueil d'écorces d'arbres , & il est placé dans la campagne sur quatre piliers. Les dépouilles du mort appartiennent à tous ceux qui ont assisté à ses obléques , & qui pour marque de deuil passent quelques jours sans se graïser le corps & les cheveux.

Ces sauvages célèbrent en certains tems une fête solemnelle des morts , dont alors ils rassemblent tous les ossemens , & ils y invitent leurs alliés même les plus éloignés.



GUE

C H

CES sauvages. Lorsqu'ils meurent , ils invoquent leurs expés , c'est déclarer a ce dieu entre plusieurs *chaudiere* , barbare est sonniers de la victoire. nonce par nation.

Comme une injure mine à dé Le caprice vrai ou sup la flamme ces courses exercer la trouve le n l'intérêt gé nationale ne délibération

CHAPITRE IV.

Guerres des Canadiens.

CES sauvages sont passionnés pour la guerre. Lorsqu'ils veulent la déclarer, ils commencent par préparer un grand festin, & invoquent le grand esprit pour le succès de leurs expéditions militaires. *Lever la hache*, c'est déclarer la guerre, & chaque particulier a ce droit; mais s'il s'agit d'une guerre entre plusieurs nations, on dit *suspendre la chaudière*, sans doute parce que leur usage barbare est de faire bouillir la chair des prisonniers de guerre, dont ils se régalaient après la victoire. Faire une guerre sanglante s'annonce par l'expression, *d'aller manger une nation*.

Comme les sauvages n'oublient jamais une injure, le plus léger motif les détermine à déclarer la guerre à leurs voisins. Le caprice d'un simple particulier, un songe vrai ou supposé, portent souvent le fer & la flamme au milieu de ces nations; mais ces courses ne se permettent que pour exercer la valeur des jeunes gens, & l'on trouve le moyen de les suspendre, lorsque l'intérêt général y engage, mais une guerre nationale ne s'entreprend qu'après de mûres délibérations. Aussi-tôt qu'elle est résolue, on

fait de grandes provisions d'armes & de vivres, & avec beaucoup de cérémonies superstitieuses, on élit un chef, qui, après un jeûne de plusieurs jours, pendant lesquels il se peint le corps en noir, & travaille à rassembler ses guerriers. Il les harangue, un collier de porcelaine à la main, & leur dit à peu près : « Mes frères, le grand esprit » autorise mes sentimens & m'inspire. Le sang » d'un *tel* n'est point essuyé, son corps n'est » pas couvert, & je veux m'acquitter de » ce devoir. . . . Je suis résolu d'aller dans » *tel* pays, lever des chevelures & faire des » prisonniers; si je péris dans cette occasion » glorieuse, ou si quelqu'un de ceux qui » veulent m'accompagner y perdent la vie, » ce collier servira pour nous recevoir, » & nous ne demeurerons pas couchés dans » la poussière & dans la boue » ; c'est-à-dire, que le collier sera pour celui qui prendra soin d'ensevelir les morts. Ce collier mis à terre, est dans l'instant relevé par un sauvage, qui ainsi se déclare lieutenant général du chef, auquel on ôte son masque noir, dont on graisse les cheveux, & qu'on pare de sa plus belle robe : ainsi orné, il chante sa chanson de mort. Tous les guerriers remettent au chef un morceau de bois avec leur marque, pour gage de leur parole, & celui qui le retirerait, passerait pour un lâche & serait à jamais déshonoré. Un festin, dont l'unique mets est ordinairement un chien, termine ce conseil militaire.

Un sec
 avant le
 alors que
 la bourga
 » que je
 » cepend
 » quelque
 » avons e
 » encore
 » il faut l
 » comme
 » meurer
 » nattes ?
 » m'inspi
 » courage
 » gnez-v
 » quois. L
 » guerrier
 » nons-le
 l'intervall
 les ancien
 quois, ne
 d'injures
 doivent so
 apparte
 rience da
 dat salva
 Les jon
 rôle dans
 tribuent a
 rains com
 pour en p
 faire l'épre

DES CANADIENS. 427

Un second repas se fait quelques jours avant le départ de la petite armée, & c'est alors que le chef adresse ce discours à toute la bourgade assemblée : « Mes frères, je fais » que je ne suis pas encore un homme : » cependant vous n'ignorez pas que j'ai vu » quelquefois l'ennemi d'assez près. Nous » avons été tués, les os de *tels & tels* sont » encore découverts, & crient contre nous : » il faut les satisfaire. C'étaient des hommes, » comment avons-nous pu les oublier, & de- » meurer si long-tems tranquilles sur nos » nattes ? L'esprit qui s'intéresse à ma gloire » m'inspire de les venger. Jeunesse, prenez » courage, rafraîchissez vos cheveux, pei- » gnez-vous le visage, remplissez vos car- » quois. Faisons retentir nos bois de chants » guerriers : défennuyons nos morts ; appre- » nons-leur qu'ils seront vengés. » Pendant l'intervalle de tems qui reste jusqu'au départ, les anciens guerriers, sur-tout chez les Iroquois, ne cessent d'accabler les jeunes gens d'injures & de leur donner des coups, qu'ils doivent souffrir avec beaucoup d'insensibilité apparente ; car la moindre marque d'impatience dans ces momens dégraderait un soldat sauvage.

Les jongleurs ne jouent pas le moindre rôle dans ces préparatifs de guerre : ils distribuent aux guerriers des remèdes souverains contre toutes sortes de blessures, & pour en prouver l'efficacité, ils seignent d'en faire l'épreuve sur eux-mêmes. Pour cet effet,

ils se piquent la lèvre, & le sang qui en sort est aussi-tôt arrêté par la vertu de la drogue qu'ils appliquent dessus. D'autrefois ils présentent à l'assemblée un animal réellement mort, mais qu'ils ont l'adresse de faire remuer, & tout le monde croit ou feint d'être persuadé qu'ils l'ont fait revivre. Les Miamis, peuples de la Louisiane, ont aussi des jongleurs qui, dans ces occasions, placent sur une sorte d'autel, des peaux d'ours, dont la tête est peinte en verd, & devant lesquelles tous les sauvages feignent de tomber morts, & les charlatans les ressuscitent, en leur mettant un peu de poudre sur les lèvres. Cette farce est terminée par un massacre de chiens, dont on fait un festin.

Suivons ces guerriers dans leurs marches. Si elle se doit faire par eau, on a depuis long-tems rassemblé tous les canots nécessaires: si c'est en hiver, les raquettes & les traîneaux sont tout préparés. Les raquettes, sans lesquelles on ne pourrait marcher sur la neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur; leur forme est ovale, & le derrière se termine en pointe, de petits bâtons les traversent, & servent à les affermir. Elles sont attachées aux pieds avec des courroies. Le tissu de la raquette est de lanières de cuir, & le contour d'un bois léger & durci au feu.

Autrefois ces sauvages n'avaient pour armes que l'arc, les flèches, les javelots &

les ma
actuell
de per
pés en
marqu
au bou
en che
sans le
& le r
de for
être a
l'ennem
dort p
tion a
feu en
le lui
ner à
d'une
Si l'on
à la p
déchar
hache
queurs
des mo
sonnier
sés, q
sont br
en son
sont ré
laisse s
monun
de nat
illustré

DES CANADIENS. 429

les macanas , ou casse-tête : ils se servent actuellement de fusils. Leurs enseignes sont de petits morceaux d'écorcés d'arbres , coupés en rond , sur lesquels ils tracent la marque de leur nation , & qu'ils attachent au bout d'une perche. Ils ne se mettent point en chemin sans leur manitou , c'est-à-dire , sans le symbole de leur génie protecteur , & le matin & le soir on les invoque , avant de sortir du campement , & peu après y être arrivé. En arrivant sur les terres de l'ennemi , on fait un festin , & chacun s'endort profondément. Celui dont l'imagination a été frappée par quelque songe , va de feu en feu le réciter , & si personne ne peut le lui expliquer , il lui est permis de retourner à son habitation ; liberté qui paraît être d'une grande ressource pour les poltrons. Si l'on a découvert l'ennemi , on l'attaque à la pointe du jour , & après la première décharge , on fond sur lui le casse-tête ou la hache à la main. Le combat fini , les vainqueurs enlèvent les chevelures des morts & des mourans , & cherchent à faire des prisonniers parmi les fuyards. Les captifs blessés , qu'il n'est pas possible de transporter , sont brûlés sur le champ de bataille & ils en sont moins malheureux ; car les autres sont réservés pour d'affreux supplices. On laisse sur la place où s'est passée l'affaire des monumens de la victoire , c'est-à-dire , autant de nattes que le chef de l'armée croit s'être illustré par des exploits éclatans , autant de

petites figures d'hommes qu'il emmène de prisonniers, & autant d'autres figures sans têtes qu'on a tué d'ennemis.

Avant que d'arriver à la bourgade, le chef détache un député pour y donner avis de son retour; celui-ci s'arrête à la portée de la voix, & marque par autant de cris de morts, les guerriers que l'on a perdu pendant la campagne; il a d'autres cris pour instruire de tous les autres événemens. Alors toute la jeunesse va en corps au-devant des guerriers, & les femmes la suivent avec des rafraichissemens. Le chef se renferme dans sa cabane, ses soldats se rendent dans la leur, & l'on commence par pleurer les morts; puis un cri particulier fait subitement cesser les larmes, & annonce la victoire qu'il faut célébrer par des réjouissances.

Le lendemain est le jour du triomphe des guerriers: ils marchent deux à deux, le chef à leur tête. Les prisonniers, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints, le corps presque nu, les bras liés au-dessus du coude, sont entre les rangs & chantent leur chanson de mort, dont le sens est toujours: « Je suis brave, je suis » intrépide, je ne crains, ni la mort, ni » les tortures. Ceux qui les redoutent sont » des lâches, & moins que des femmes. » La vie n'est rien pour un homme de cou- » rage. Que le désespoir étouffe mes enne- » mis! Que ne puis-je les dévorer, & boire » leur sang jusqu'à la dernière goutte! »

Nous n
mens q
qui sen
reaux à
de dire
sont dif
perdu l
guerres
même a
damnés
esclavag
réparer
mille. A
accordé
cabane;
chefs de
sein qu'
à quoi le
» tems
» ton pa
» de nor
» il nous
» rage à
» sur la
» nier.
Comm
peuples c
ils font l
que dans
tent que
se serven
de calum
pour un

DES CANADIENS. 437

Nous ne nous étendrons point sur les tourmens qu'on fait souffrir à ces malheureux, qui semblent encore provoquer leurs bourreaux à en inventer de nouveaux; il suffit de dire qu'après mille outrages cruels, ils sont distribués, soit aux femmes qui ont perdu leurs maris ou leurs enfans dans les guerres précédentes, ou aux guerriers, ou même aux alliés. Ceux qui ne sont pas condamnés à mort, tombent dans le plus dur esclavage. Il y en a qui sont adoptés pour réparer la perte d'un guerrier dans une famille. Alors celui à qui le prisonnier a été accordé le fait attacher à la porte de sa cabane; & après avoir fait assembler les chefs de l'habitation, il leur déclare le dessein qu'il a formé d'adopter le prisonnier, à quoi les chefs répondent: « Il y a long-tems que nous sommes privés d'un zel, » ton parent ou ton ami, qui était le soutien de notre bourgade: il faut qu'il reparaisse, » il nous était trop cher pour différer davantage à le faire revivre; nous le remettrons » sur la natte dans la personne de ce prisonnier. »

Comme il n'est pas question parmi ces peuples d'étendre les bornes de leur empire, ils font la guerre en barbares; on prétend que dans leurs traités de paix, ils ne mettent que de la noblesse & de l'habileté. Ils se servent pour entamer leurs négociations, de calumets de paix, qui parmi eux passent pour un présent du soleil. Un calumet est

432 GUERRES DES CANADIENS.

proprement une pipe dont le tuyau est fort long, & dont la tête a la figure de nos anciens marteaux d'armes. Le tuyau est d'un bois léger, peint de diverses couleurs, orné de plumes d'oiseaux; la tête est d'un marbre rougeâtre. L'usage est de fumer dans le calumet qu'on accepte, & cette acceptation devient un engagement solennel. Si l'ennemi présente le calumet dans le fort du combat, il est permis de le refuser, mais si on l'accepte, il faut sur le champ mettre bas les armes. On se sert de différentes sortes de traités: il y en a pour établir un commerce; ceux qui servent pour les déclarations de guerre doivent être ornés de plumes rouges.



CHAPITRE

GO

Gouver

Tous les
tinent ont
tocratique
variée. Qu
indépenda
que de r
prennent
cadie les c
de tous le
daient aut
tations av
changées.
coup de r
pales fam
anciennes
familles a
on en tra
qu'entr'ell
Chacune a
se réuniss
sur les aff
marque p
sous le n
tribu est c
voyageurs

Tome

CHAPITRE V.

*Gouvernement, Mœurs & Usages des
Canadiens.*

Tous les peuples de cette partie du continent ont une sorte de gouvernement aristocratique, dont la forme est extrêmement variée. Quoique chaque bourgade ait un chef indépendant, cela n'empêche pas qu'avant que de rien conclure d'important, on ne prennent l'avis des anciens. Du côté de l'Acadie les chefs des cantons, tiraient un tribut de tous les habitans auxquels ils commandaient autrefois; mais depuis leurs fréquentations avec les Européens, les choses ont changées. Il y a des bourgades qui ont beaucoup de respect pour trois de leurs principales familles, parce qu'on les croit aussi anciennes que la nation même: une de ces familles a la prééminence sur les deux autres; on en traite les membres de frères, tandis qu'entr'elles on ne se traite que de cousins. Chacune a son chef séparé, & toutes trois se réunissent, lorsqu'il s'agit de délibérer sur les affaires générales. Chaque nation a sa marque particulière. On connaît les Hurons sous le nom de Porc-Epi, & sa première tribu est celle de l'ours, ou, selon quelques voyageurs, du chevreuil; la seconde, celle

434 GOUVERNEMENT , MŒURS

du loup ; & la troisième , celle de la tortue. Il n'y a pas de chef qui n'ait trois noms : le premier est le nom de sa tribu ; le second qui est un titre de dignité , comme *le plus noble , le plus ancien* , & le troisième qui est relatif à ses qualités personnelles. Pour obtenir les noms d'honneur , il faut faire un festin & des présens aux principaux de la tribu. Si l'on adopte celui d'un ancien guerrier , on doit prononcer son panégyrique. Chez les Hurons , où la dignité de chef est héréditaire , c'est le fils de la sœur qui succède à son oncle , ou à son défaut le plus proche parent , en ligne femelle. Si toute une branche vient à s'éteindre , c'est la femme la plus âgée de la tribu qui choisit le nouveau chef ; & si celui-ci est trop jeune pour commander , on lui donne un régent , qui gouverne en son nom.

Chaque famille choisit un conseiller & un assistant du chef , qui veillent à ses intérêts , & sans l'avis desquels il n'ose rien entreprendre. Chez les Hurons les femmes seules nomment ces conseillers , & souvent elles choisissent des personnes de leur sexe. Ainsi l'autorité souveraine réside dans trois corps : celui des conseillers , qui a l'inspection du trésor public ; celui des anciens , & celui des guerriers , c'est à-dire , de tous ceux qui se trouvent en état de porter les armes.

Chez tous les peuples de la langue huronne , les femmes ont la principale autorité ,

ET U

excepté
est alter
les hom
servant
pour s'e
res de
premier
tout ce
conseil
Chaque
de parle
les asser
sions où
parle en
tous ces
une éloc
raient se

Ces s
nelles , &
de crime
que l'ho
n'est en
doit leur
pour leur
l'enfance
raison p
âge plus
actions.
gnes , p
savent c
les fem
danger p
un autre

ET USAGES DES CANADIENS. 235

excepté chez les Iroquois d'Onneyout, où elle est alternative entre les deux sexes; mais les hommes n'épargnent rien, en leur réservant tout l'honneur du commandement, pour s'en réserver les droits. Dans les affaires de police; les femmes délibèrent les premières; les guerriers traitent ensuite tout ce qui est relatif à la guerre, & le conseil des anciens jugé en dernière instance. Chaque tribu a son orateur, qui a seul droit de parler dans les conseils publics & dans les assemblées générales. Il y a des occasions où les femmes ont aussi un orateur qui parle en leur nom; & il faut remarquer que tous ces orateurs parlent bien, & qu'ils ont une éloquence mâle, dont les nôtres pourraient se faire honneur.

Ces sauvages n'ont point de loix criminelles, & heureusement qu'il se commet peu de crimes atroces parmi eux. Ils pensent que l'homme est né libre, & que personne n'est en droit d'attenter à sa liberté. On doit leur reprocher trop de condescendance pour leurs enfans: ils prétendent que dans l'enfance, ils n'ont point encore assez de raison pour être corrigés, & que dans un âge plus avancé ils sont maîtres de leurs actions. Ils se laissent battre par des yvrognes, parce que, disent-ils, ces gens ne savent ce qu'ils font; ils se sauvent devant les femmes & les enfans, s'il y a quelque danger pour leur vie. Si un sauvage en tue un autre, on suppose qu'il était yvre, ou qu'il

236 GOUVERNEMENT, MŒURS

a été forcé de se défendre, pour lors on se contente de plaindre le mort. Les sauvages de sa cabane ont le droit de condamner à mort le meurtrier, mais rarement ils en viennent à cette extrémité. Il n'en est pas de même d'un assassinat qui intéresserait plusieurs familles, il n'en faut pas plus pour occasionner une guerre sanglante. Un assassin ayant été arrêté, comme il venait de commettre son crime, on plaça le corps mort sur des perches, en haut d'une cabane, & on attacha immédiatement dessous le meurtrier, afin qu'il reçût sur lui & sur ses alimens, tout ce qui découlait du cadavre: il resta jusqu'à ce que la famille eût obtenu sa délivrance par des présens. L'usage commun est de dédommager les parens du mort par le don d'un prisonnier de guerre, qui entre dans tous les droits du défunt.

Ceux qui sont convaincus d'avoir employé des maléfices, n'obtiennent point de grace, on leur donne la question, pour les obliger à révéler leurs complices, & on les condamne au supplice des prisonniers de guerre: les moins criminels sont assommés, avant que d'être jetés au feu. Les Hurons permettent le vol; mais si le larron est découvert, on peut lui reprendre ce qu'il a volé, & le dépouiller nu, lui, sa femme & ses enfans, sans qu'il ose faire la moindre résistance.

Les nations qui habitent le Canada ne portent en été sur le corps qu'un simple

ET U
brahier
moins. L
peau, p
peaux ou
des cami
les jusq
de peau
& de ca
cendent
se couv
forme d
qui tien
sont jato
ces sauv
corps de
d'autres
de coule
& de qu
ajoutent
ou d'aut
cheveux
consiste
de toute
de diffé
quille de
des patt
de proie
Les fem
elles éta
lure. E
servent
corce, o
elles en

ET USAGES DES CANADIENS. 437

brahier : en hiver ils se couvrent plus ou moins. Ils ont aux pieds des chaufsons de peau , passés à la fumée, & des bas ou de peaux ou de morceaux d'étoffe. Les uns ont des camisoles qui les tiennent depuis les épaules jusqu'à la ceinture : les autres une robe de peau d'ours , ou de peaux de loutre & de castor. Les camisoles des femmes descendent jusqu'au dessous des genoux. Elles se couvrent la tête de petits bonnets en forme de calotte , ou d'une sorte de capuca qui tient à la camisole. Les plus riches sont jaloux de se procurer des chemises. Tous ces sauvages aiment à se faire tracer sur le corps des figures d'oiseaux , de serpens & d'autres animaux. Ils se peignent le visage de couleurs qu'ils tirent de certaines terres & de quelques écorces d'arbres. Les hommes ajoutent à cette parure , du duvet de cygne ou d'autres oiseaux , qu'ils sèment sur leurs cheveux graissés. Le reste des ornemens consiste en pendants d'oreilles , en plumes de toutes couleurs , en bouquets de poils de différens animaux , en une grande coquille de porcelaine au cou ou sur l'estomac , des pattes , des griffes , des têtes d'oiseaux de proie , & en petites cornes de chevreuil. Les femmes se croiraient déshonorées , si elles étaient forcées de couper leur chevelure. Elles la graissent souvent ; elles se servent pour la poudrer , d'une poudre d'écorce , ou d'une sorte de vermillon ; ensuite elles en forment une cadenette , qu'elles

438 GOUVERNEMENT, MŒURS

laissent pendre enfermées dans une peau de serpent.

Outre les soins domestiques, les femmes sont presque entièrement chargées de la culture des terres, qu'elles commencent à préparer peu après la fonte des neiges & l'écoulement des eaux: Elles les remuent avec une espèce de bêche, dont le manche est fort long. Après avoir travaillé aux semences, elles font aussi seules la récolte. Les hommes font les trous où les grains & les autres fruits doivent être conservés pendant l'hiver.

Les villages des Sauvages n'ont point de formes régulières: c'est un amas de cabanes, sans alignement & sans ordre, bâties d'écorce, soutenues de quelques pieux, quelquefois revêtues en dehors d'un enduit de terre. Elles ont quinze ou vingt pieds de large; sur une longueur de cent pieds, le tout partagé en plusieurs feux. L'entrée présente une sorte de vestibule, où les jeunes gens couchent pendant l'été, & qui sert de bûcher pendant l'hiver. Ces édifices ne reçoivent de jour que par les trous qui servent à laisser passer la fumée. Quelques bourgades sont entourées de palissades, avec des redoutes; elles ont des crénaux. Dans cette enceinte, on trouve une grande place. Leurs chasses durent souvent six mois, dans des pays affreux, & par des chemins où l'on ne conçoit pas même que les bêtes fauves puissent passer.

Ils aiment tous particulièrement la danse;

ET U

celle du
Ce sont
cipaux
cette da
routes f
de leurs
plumes
chickico
mes & d
& vêtus
danseur
un coup
teau, &
pour dé
militaire
place,

La d
action,
ble. C'
qui s'ob
Un hom
il s'ava
& y dem
ques m
des gue
la déco
il repre
seint d
tête à
en jou
retirer;
différen
esprit s

ET USAGES DES CANADIENS. 439

celle du calumet est une danse guerrière. Ce sont les jeunes gens qui en sont les principaux acteurs. Lorsqu'ils veulent figurer cette danse, ils se peignent le visage de routes fortes de couleurs, ils se chargent de leurs armes, s'arment le corps de belles plumes; & au son de leurs tambours ou chickikoués, ils dansent au milieu des hommes & des femmes, assis en rond à terre, & vêtus de leurs plus belles robes. Chaque danseur en terminant son pas, vient frapper un coup de sa hache-d'armes dans un poteau, & ce coup est le signal qu'il demande pour détailler à haute voix tous ses exploits militaires: ensuite il va se remettre à sa place, & un autre guerrier lui succède.

La danse de la découverte est toute en action, & doit faire un spectacle assez agréable. C'est une image naturelle de tout ce qui s'observe dans une expédition de guerre. Un homme y danse toujours seul: d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, & y demeure comme immobile pendant quelques minutes; ensuite il figure le départ des guerriers, la marche, les campemens, la découverte, les approches: il s'arrête, il reprend haleine, il entre en fureur, il feint de faire des prisonniers, de casser la tête à un ennemi, d'en coucher un autre en joue, d'avancer; de courir & de se retirer; & enfin, après avoir exprimé par différens cris, les diverses situations où son esprit s'est trouvé pendant la dernière cam-

440 GOUVERNEMENT, MŒURS

pagne, il finit la danse par faire une longue énumération de ses exploits.

La danse du calumet a toujours pour objet un traité de paix ou d'alliance, contre un ennemi commun. On grave grossièrement un serpent sur le tuyau du calumet, & l'on met à côté une planche, sur laquelle sont représentés deux hommes des deux nations qui s'allient, & sous leurs pieds la figure de l'ennemi que l'on se propose de terrasser.

Lorsque les guerriers racontent leurs exploits, ce qui est toujours le but de ces danses, s'ils altèrent la vérité, il est permis à ceux qui les écoutent de les en punir par quelqu'insulte. Pour l'ordinaire, on noircit le visage du menteur, en lui disant : « C'est pour cacher ta honte. La première fois que tu verras l'ennemi, ta pâleur » fera disparaître cette peinture. »

Dans la danse du bœuf, les danseurs forment plusieurs cercles : on observe de ne pas séparer les sauvages d'une même famille ; on ne s'y tient jamais par la main, & chacun y porte ses armes & son bouclier. Tous les cercles tournent de divers côtés, avec l'attention de se fixer à la même mesure. Par intervalle le chef de famille présente son bouclier, sur lequel tous les danseurs viennent frapper ; &, après avoir raconté quelques-uns de ses exploits, il va arracher un rouleau de tabac au poteau, où l'on en a attaché une certaine quantité ;

ÉT US

mais s'il
celui qui
de lui en

Les sau
jeux de
qu'ils ne
ce qu'ils
leur liber
joue qu'à
sept à hu
dont les

l'une en r
sur le jaun
un plat ro
présentent
gagne cinq
& les poin
que l'adve
osselets d'
qu'un poin
on fait rass
joue contre
joueur suc
souvent ci
que ces fo
d'un mala
cin, ou
toujours en
de la fam
naires ont
spectateurs
les sauvage
étaient plu

ÉT USAGES DES CANADIENS. 441

mais s'il y a de l'imposture dans son récit, celui qui peut l'en convaincre, a le droit de lui enlever son tabac.

Les sauvages aiment avec fureur tous les jeux de hazard, sur-tout celui du plat, qu'ils ne quittent qu'après avoir perdu tout ce qu'ils possèdent, & même quelquefois leur liberté pour un tems. Ce jeu ne se joue qu'à deux personnes. Chacun prend sept à huit osselets, à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir & l'autre en blanc, qui tire sur le jaune. On les fait sauter en l'air avec un plat rond & creux : si en tombant ils présentent tous la même couleur, le joueur gagne cinq points. La partie est en quarante, & les points gagnés se rabattent, à mesure que l'adversaire en gagne de son côté. Cinq osselets d'une même couleur, ne donnent qu'un point la première fois; mais la seconde, on fait raffe de tout. Quelquefois un village joue contre un autre village; & comme un joueur succède à un autre, la partie dure souvent cinq jours & cinq nuits. Il arrive que ces sortes de parties se font à la prière d'un malade, par l'ordonnance d'un médecin, ou en considération d'un rêve, & toujours en invoquant les génies protecteurs de la famille ou du canton. Des missionnaires ont été bien des fois contraints d'être spectateurs de ces jeux, dans l'idée où sont les sauvages que les génies de ces bons pères étaient plus puissans que les leurs; & lors-

442 GOUVERNEMENT, MŒURS

qu'ils prenaient occasion de quelques coups malheureux pour faire connaître à ces idolâtres la vanité de leur culte, ils en recevaient pour réponse : « Vous avez vos dieux, » & nous avons les nôtres : il est fâcheux » pour nous que les nôtres soient les plus » faibles. »

Le jeu des pailles consiste à rassembler deux cents un petits joncs, de la longueur de deux pouces, & de la grosseur des tuyaux du froment. Après les avoir remués, en invoquant les génies, on prend un os pointu, & on les sépare en monceaux de dix ; chacun fait choix du sien à l'aventure, & celui qui a le monceau d'onze gagne quelques points.

Ils s'amusent souvent au divertissement qu'ils appellent le jeu galant. On plante des poteaux au milieu d'une cabane, & chaque poteau est orné d'un petit paquet de duvet de différentes couleurs. Ce jour-là les filles ne manquent pas de porter sur elles des flocons de duvet, de la couleur qu'elles aiment. On danse, & le garçon va détacher d'un poteau un peu de duvet de cette couleur, il le met sur sa tête, & danse autour de sa maîtresse, en lui donnant par signe un rendez-vous. La fête dure toute la journée, & se termine par un festin ; mais pendant ce jour il est rare que, malgré la vigilance des mères, les jeunes sauvagesses ne puissent se rendre à l'endroit assigné.

Le jeu de la crosse est un de leurs amuse-

ET
mens
des b
raque
quelq
lieue
bande
git d
fon a
ni qu
partie
Le
celui
perpe
la ret
le bu
bras l
femm
La
des
contre
phibie
souven
habita
abond
vont
castor
gros,
& pou
ils les
l'eau.
portio
être fa
troncs

ET USAGES DES CANADIENS. 443

mens favoris. Il se joue avec des balles & des bâtons recourbés, qui se terminent en raquette. On élève deux poteaux, qui sont quelquefois placés à la distance d'une demilieu l'un de l'autre. On se partage en deux bandes, dont chacune a son poteau. Il s'agit de faire toucher la balle au poteau de son adversaire, sans qu'elle tombe à terre, ni qu'elle soit touchée avec la main. Ces parties durent plusieurs jours.

Le jeu de la balle est assez semblable à celui de la crosse : il est question de jeter perpendiculairement en l'air une balle, de la retenir & de la jeter avec la main vers le but, tandis que les adversaires ont le bras levé pour l'empêcher d'y parvenir. Les femmes s'exercent aussi à ce jeu.

La principale & une des plus utiles chasses des Américains septentrionaux, est sans contredit celle du castor. Ces animaux amphibies vivent en société : on en trouve souvent jusqu'à quatre cents dans la même habitation. Lorsqu'ils ont choisi un lieu abondant en vivres, & sur-tout en eau, ils vont couper des arbres. Trois ou quatre castors trouvent le moyen d'en abattre d'assez gros, avec le seul secours de leurs dents, & pour s'épargner les travaux du transport, ils les font tomber adroitement du côté de l'eau. Les pièces sont coupées avec les proportions nécessaires à l'emploi qui doit en être fait. Quelquefois ce sont de très-gros troncs d'arbres, d'autres fois ce ne sont

444 GOUVERNEMENT, MŒURS

que des pieux de la grosseur de la cuisse, mais qui, bien enfoncés, sont retenus ensemble, avec des branches entrelassées, dont les vuides sont remplis de terre grasse. Les castors se servent de leurs pattes pour paîtrir le mortier, & leur queue leur tient lieu de truelle pour maçonner, & d'auge pour voiturer ce mortier. Les digues qu'ils construisent pour se garantir du débordement des eaux, ont ordinairement douze pieds d'épaisseur, & vont en diminuant jusqu'à deux ou trois : le côté qui regarde l'eau est en talus, l'autre est à-plomb. Leurs cabanes, construites sur pilotis, & placées au milieu des petits lacs, formés par les digues, sont rondes ou ovales, & voûtées : les murs ont deux pieds d'épaisseur. Les deux tiers du bâtiment sont hors de l'eau, & c'est dans cette partie que chaque castor a son logement distingué, qu'il garnit de feuillage. Toutes ces places ont une communication facile, & il y a une porte d'entrée commune, & différentes issues par lesquelles les castors peuvent sortir & vuidier leurs ordures. C'est le tems de l'été que ces animaux choisissent pour cette étonnante construction, pendant lequel ils vivent de fruits, d'écorce, de feuilles d'arbres, de poissons & d'écrevisses qu'ils pêchent. Leurs provisions d'hiver consistent en bois tendre, de peuplier ou de tremble, qu'ils mettent en piles, arrangées de façon qu'ils puissent toujours prendre le bois qui trempe dans l'eau.

ED
La
castor
ment
tôt qu
& c'e
petits.
Ouv
diffici
sent b
espèce
ou d'u
vage.
balein
& du
Si r
Charle
sauvag
de la g
cruels
sable,
ils éra
rien at
sophes
comme
cences

F

ET USAGES DES CANADIENS. 445

Dans les grandes fontes de neige, les castors abandonnent leur admirable logement ; mais les femelles y reviennent aussitôt que les eaux commencent à être écoulées, & c'est alors qu'elles mettent bas leurs petits.

Outre la chasse des castors, qui n'est ni difficile ni périlleuse, les sauvages se plaisent beaucoup à celle de l'ours, de l'orignal, espèce d'élan, de la grosseur d'un cheval, ou d'un beau mulet, & à celle du bœuf sauvage. Leurs grandes pêches sont celles de la baleine, de la vache marine, du loup marin & du marsouin.

Si nous adoptions les réflexions du père Charlevoix, au sujet du caractère de ces sauvages, nous avouerons qu'à l'exception de la guerre, où ils se sont toujours montrés cruels, ils n'avaient autrefois rien de méprisable, puisque dans leur grossièreté naturelle ils étaient sages & heureux. Ils n'estiment rien au-dessus de la liberté ; & plus philosophes que les autres peuples de la terre, nos commodités, nos richesses & nos magnificences, ne les ont jamais touchés.

Fin de la Description du Canada.



LA VIRGINIE ET LE MARYLAND.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de ces Provinces:

LA Virginie découverte par les Anglais en 1585, doit son nom à la haute protection que la reine Elisabeth accorda à une compagnie qui s'était formée pour faire des établissemens dans l'Amérique septentrionale. Elle consentit que le premier pays découvert fût nommé Virginie : « Soit parce qu'elle » était vierge, observe un historien anonyme de la Virginie, soit parce que le pays » même & ses habitans semblaient retenir » encore la pureté, l'abondance & la simplicité de la première création. »

On appelle Virginie cette étendue de pays qui est situé le long de la baie de Chesapeak, un peu vers le sud, & qui renferme la Virginie & le Maryland. Sa longueur, sous cette acception, est de deux cents milles vers le nord, depuis la pointe de Confort, à l'entrée de la baie, & la

DE
même à p
s'arrêtant d
elle est b
ridionale ;
tow meck
ouest, par
L'embo
est par les
nord, ent
Charles a
milles de
est de neu
ques endr
rivage mé
mée Lyn-
pénètre en
terres ; sa l
excepté ve
coup. Elle
quantité d
unes porte
chands. C
par la natur
on trouve
& que ch
de recevoir
porte. Un
pendant, c
salées, il se
cent les cha
mêmes, pa
& la chaux
s'en garant

DE LA VIRGINIE, &c. 447

même à peu près vers le sud : mais en ne s'arrêtant qu'à la Virginie proprement dite, elle est bornée au sud par la Caroline méridionale ; au nord, par la rivière de Patowmeck ; à l'est, par la mer ; & au nord-ouest, par une grande chaîne de montagnes.

L'embouchure de la baie de Chesapeak est par les trente-sept degrés de latitude du nord, entre le cap Hearn au sud, & le cap Charles au nord, & a environ dix-huit milles de largeur. La profondeur du canal est de neuf brasses, qui diminuent en quelques endroits jusqu'à sept. On trouve sur le rivage méridional une excellente rade, nommée *Lyn-Haven*, & de cette rade la baie pénètre environ deux cents milles dans les terres ; sa largeur y est de dix à quinze milles, excepté vers le fond, où elle se rétrécit beaucoup. Elle contient plusieurs isles, & reçoit quantité de belles rivières, dont quelques-unes portent les plus gros vaisseaux marchands. Ces rivières sont si bien distribuées par la nature, que de six milles en six milles, on trouve presque toujours une bonne rade, & que chaque habitation a la commodité de recevoir les navires & les barques à sa porte. Un inconvénient fort à craindre cependant, c'est qu'au milieu de ces eaux salées, il se forme des légions de vers, qui percent les chaloupes, les barques & les vaisseaux mêmes, par tout où la poix, le goudron & la chaux laissent le bois à découvert. Pour s'en garantir, pendant les seuls mois de juin

448 DESCRIPTION GÉOGRAPHIQ.

& de juillet, où ils paraissent, on a coutume de passer le feu autour du vaisseau, & d'aller mouiller dans l'eau douce, pendant cinq ou six semaines.

La Virginie est partagée en vingt-cinq cantons, qui contiennent trente-neuf paroisses. Le premier porte le nom de comté de Norfolk, & est situé sur la belle rivière James, qui pendant l'espace de cent milles reçoit les plus grands vaisseaux. Ce comté contient douze mille dix-neuf acres de terres. Le comté de la princesse Anne, en contient quatre-vingt-dix-huit mille trois cents cinq : celui de Nausamon cent trente-un mille cent soixante-douze : le comté de Wight, cent quarante-deux mille sept cents quatre-vingt-seize : celui de Surrey, cent onze mille cinquante : les comtés du prince Georges & du prince Henry, cent soixante-un mille deux cents trente-neuf : & le comté de James, cent huit mille trois cents soixante-deux, où l'on trouve James-Town, ou la ville de Jacques, qui, après un incendie, a beaucoup perdu de son lustre, par la translation des cours de justice à Williamsbourg, & à la résolution prise d'y tenir à l'avenir les assemblées de la nation. On remarque dans Williamsbourg, qui est moins une ville qu'une grosse bourgade, un collège fondé en 1692, par le roi Guillaume & la reine Marie, qui donnèrent pour cet établissement une somme de dix-neuf cents quatre-vingt-cinq livres sterling, vingt mille acres de terre

DE

terre, le
tabac qu
Maryland
colonie,
à l'assem

Le con
sept cents
de Warw
quarante-
vingt-neu
le plus g
ginie, ce
quatorze
vingt-qua
celui de
mille sep
cent quar
quante :
quarante-
cent quar
celui d'A
trois acre
encore m

En gén
est assez pl
ne peuv
monticule
plûpart sa
dures & t
coupent le
dans les li
veines de
les mines,

Tom

DE LA VIRGINIE , &c. 449
terre, le droit d'un sou pour livre sur le
tabac qui se transporte de la Virginie & du
Maryland; & l'office de grand-voyer de la
colonie, avec le droit de nommer un député
à l'assemblée générale.

Le comté d'Yorck contient soixante mille
sept cents soixante-sept acres de terre : celui
de Warwick trente-huit mille quatre cents
quarante-quatre : celui d'Elisabeth seulement
vingt-neuf mille : le comté du nouveau Kent,
le plus grand & le plus peuplé de la Vir-
ginie, cent soixante-onze mille trois cents
quatorze : celui du roi Guillaume, quatre-
vingt-quatre mille trois cents vingt-quatre :
celui de *King and queen's*, cent trente-un
mille sept cents seize : celui de Gloucester,
cent quarante-deux mille quatre cents cin-
quante : celui de Middlesex, pas plus de
quarante-neuf mille cinq cents : celui d'Essex,
cent quarante-neuf mille cent vingt : &
celui d'Amocak, deux cents mille vingt-
trois acres. Les autres comtés n'ont pas été
encore mesurés.

En général tout le pays de la Virginie
est assez plat, & les élévations qui s'y trouvent
ne peuvent passer que pour de fort médiocres
monticules. Les bords des rivières sont la
plûpart sablonneux : on y trouve des pierres
dures & transparentes, dont quelques-unes
coupent le diamant & jettent le même éclat ;
dans les lieux un peu élevés, on rencontre des
veines de fer ; mais le travail que demandent
les mines, effraye les Virginiens, qui, contents

450 DESCRIPTION GÉOGRAPH. &c.
du produit de leurs riches plantations de
tabac, négligent tout autre avantage.

Le Maryland est séparé de la Virginie
par la rivière de Patowmeck, & a son
gouverneur particulier. Il est situé sur la
baye de Chesapeak, comme la Virginie;
mais avec cette singularité, pour l'un & pour
l'autre, qu'on ne peut pas dire précisément
de quel côté, parce qu'elle y touche di-
versément, & qu'elle coupe les deux gou-
vernemens par le centre. Le Maryland s'é-
tend le long de la baye vers le nord, jus-
qu'à l'ouest de l'embouchure d'une baye,
nommée Delaware, qui est située par les
quarante degrés de latitude du nord; il a de
hautes montagnes vers l'ouest, & cette même
baye à l'est. Sa partie orientale est bornée
à l'est par la baye de Chesapeak, à l'est
par l'océan, au nord par la baye de Delaware,
& au sud par la rivière de Pokamoki. Tout
le pays est divisé en onze comtés.



C

DEUX
tions dans
donnent d
mière, c'e
me un fac
pes de leu
ils ne cess
interrogen
le voyage
qu'on lui
peuple de



CHAPITRE II.

Religion des Virginiens.

DEUX raisons multiplient les contradictions dans les détails que les voyageurs nous donnent de la religion des Indiens ; la première, c'est que ces idolâtres regardent comme un sacrilège de nous révéler les principes de leur créance, & que par conséquent ils ne cessent de tromper tous ceux qui les interrogent sur cette matière : la seconde, que le voyageur saisissant avidement tout ce qu'on lui dit, attribue souvent à un même peuple des idées directement opposées &

toujours confuses, qu'il ne prend pas la peine d'examiner, ni de comparer; de-là l'impossibilité de choisir un fil sûr pour se conduire dans ce labyrinthe.

On nous assure que les Virginiens reconnaissent un Dieu suprême & bon, qui fait constamment sa demeure dans le ciel, & dont les bénignes influences se répandent sur la terre. Ce Dieu est éternel, souverainement heureux, souverainement parfait, souverainement tranquille, mais en même-tems il est souverainement indifférent. Insensible à l'égard de toutes les actions des hommes, il leur accorde sans choix ses faveurs & les abandonne à eux-mêmes, sans qu'aucune prière soit capable de le tirer de son indolence: cependant les Virginiens implorent cette Divinité, qu'ils sont certains de ne pouvoir faire sortir de son engourdissement. Est-ce-là le véritable système de leur religion? ou plutôt n'est-ce pas une erreur que leur prêtent gratuitement nos voyageurs? Quoi qu'il en soit, il paraît certain que toute l'attention de ces idolâtres se porte du côté d'un mauvais génie, dont l'activité se manifeste par les maux qui tombent sans cesse sur la nation. On ne sait s'il est sujet du grand Dieu, si les Virginiens le croient son égal ou son lieutenant, & si c'est lui qu'ils appellent *Okée* ou *Kiwasa*. Ils lui rendent un culte, parce que lui seul se mêle des affaires du monde, qu'il trouble autant qu'il lui est possible, qu'il détruit les mois-

D
fons, qu
naître les
nerre, &
des fréq

Entre
portend d
re huma
» ayant r
» bord, u
» établie
» après a
» créer. L
» lui-mêm
» puis il
» de sa d
» mencer
» créer le
» tures r
» me fut
» comme
» & mit

Ce die
mauvais
a des te
bre dans
trouve re
les caban
cette ido
lui comm
crettes, &

DES VIRGINIENS. 453

sons, qu'il produit les tempêtes, qu'il fait naître les orages, qu'il commande au tonnerre, & qu'on ne peut l'appaiser que par des fréquens sacrifices.

Entre les Virginiens, il y en a qui rapportent de la façon suivante l'origine du genre humain. « Le Dieu éternel, disent-ils, » ayant résolu de créer le monde, créa d'a- » bord, une classe de dieux subalternes, qu'il » établit ensuite pour gouverner l'univers, » après avoir emprunté leur secours pour le » créer. Ensuite il se donna la peine de créer » lui-même le soleil, la lune & les étoiles, » puis il reprit sa tranquillité qui est l'essence » de sa divinité. Les dieux subalternes com- » mencèrent l'exercice de leur pouvoir par » créer les eaux, & ils en tirèrent les créa- » tures tant visibles qu'invisibles. La fem- » me fut formée avant l'homme, elle eut » commerce avec un des dieux créateurs, » & mit les hommes au monde. »

K I W A S A.

Ce dieu, qui est vraisemblablement le mauvais esprit dont nous venons de parler, a des temples & des chapelles sans nombre dans les habitations indiennes. On le trouve représenté sous diverses formes dans les cabanes de ces idolâtres. Ils consultent cette idole dans toutes les occasions, ils lui communiquent leurs affaires les plus secrètes, & lui font continuellement des of-

frandes. C'est leur dieu tutélaire, & celui qui fait découler toutes sortes de bénédictions sur leur famille. On voit souvent Kiwasa avec une pipe à la bouche, & il paraît fumer réellement; car sa pipe est allumée; mais il faut croire qu'un *prêtre*, caché derrière la statue, fait alors cette opération; qui en impose à la populace crédule, & il faut remarquer que l'idole est toujours placée dans un lieu sombre, espèce de sanctuaire dont les profanes n'osent approcher, & qui aide merveilleusement à perpétuer l'imposture.

Kiwasa se manifeste souvent par des oracles, ou par des visions, lorsqu'il est solennellement consulté. Quatre ministres de l'idole se rendent dans son temple, & après quelques bizarres cérémonies, ils la conjurent, par le moyen de certaines paroles, que l'assemblée ne comprend pas. Il arrive qu'aussitôt le dieu prend la forme d'un beau jeune homme, le côté gauche de la tête orné d'une touffe de cheveux, qui lui descend jusqu'aux talons, & paraissant ainsi en l'air, il se rend dans son temple. Il se promène pendant quelques minutes; puis se plaçant au milieu de son clergé barbare, il lui déclare sa volonté & reprend le chemin du ciel.

QUIOCCOSAN

Les Virginiens appellent ainsi les temples de leurs dieux, & pour en donner une idée

D
au lecteur
servir de
nyne, q
de son his
il raconte
N'ayant r
Virginien
qu'il avai
imprévua
« Un jou
accompag
fit tombe
Indiens,
était asse
bornes de
leur avai
être plus
à toute so
parfaite c
ils cache
Anglais.
douze ou
était bou
gnons.
perçurent
foyer au
n'avaient
un temp
de celle
huit pied
un trou a
& la port
quelque

au lecteur, nous devons nécessairement nous servir des propres termes de l'auteur anonyme, qui a enrichi la république des lettres de son histoire de la Virginie. Né Virginien, il raconte ce qu'il a vérifié par ses yeux. N'ayant rien pu découvrir de la religion des Virginiens, par les conversations familières qu'il avait souvent avec eux, une aventure imprévue lui en fit découvrir quelque chose. « Un jour qu'il se promenait dans les bois, accompagné de quelques amis, le hazard le fit tomber sur un quioccosan, ou temple des Indiens, dans le tems où toute la bourgade était assemblée, pour tenir conseil sur les bornes de quelques terres que les Anglais leur avaient cédées. L'occasion ne pouvait être plus favorable, il résolut de la saisir, à toute sorte de risques, & de prendre une parfaite connaissance de ce quioccosan, dont ils cachent soigneusement la situation aux Anglais. Après avoir dégagé la porte, de douze ou quinze troncs d'arbres, dont elle était bouchée, il y entra lui & ses compagnons. Au premier coup d'œil, ils n'aperçurent que des murailles nues, avec un foyer au milieu, ce qui les fit douter s'ils n'avaient pas pris une cabane ordinaire pour un temple. Sa forme n'était pas différente de celle des autres. Elle avait environ dix-huit pieds de large, sur trente de long, un trou au toit, pour le passage de la fumée, & la porte à l'un des bouts. En dehors, à quelque distance du bâtiment, il y avait

une enceinte de pieux, dont les sommets étaient peints, & représentaient des visages d'hommes, en relief; mais les curieux Anglais ne découvrant dans tout le temple aucune fenêtre, ni d'autre endroit que la porte, & le trou de la cheminée, par où la lumière pût entrer, commençait à perdre l'espérance, lorsqu'ils remarquèrent, à l'extrémité opposée à la porte, une séparation de nattes fort serrées, qui renfermait une espace, où l'on ne voyait pas la moindre clarté. Ils eurent d'abord quelque répugnance à s'engager dans ces affreuses ténèbres; mais ils y entrèrent, en tâtonnant de côté & d'autres. Vers le milieu de cet enclos, qui avait environ dix pieds de longueur, ils trouvèrent de grandes planches, soutenues par des pieux, & sur ces planches, trois nattes roulées & cousues, qu'ils se hâtèrent de porter au jour, pour voir ce qu'elles contenaient. Sans perdre de tems à les délayer, ils coupèrent les fils avec leurs couteaux, & leur unique soin fut de ne pas endommager les nattes. Dans l'une, ils trouvèrent quelques ossemens, qu'ils prirent pour des os d'hommes, & l'os d'une cuisse qu'ils mesurèrent, avait deux pieds neuf pouces de long; dans l'autre, il y avait quelques tomahoukes à l'indienne (casses-têtes) bien peintes & bien gravées, qui ressembloient aux coutelets dont les gladiateurs se servent en Angleterre, avec cette différence qu'elles étaient d'un bois dur & pesant, & n'avaient point de

D
garde po
attaché l
plus long
par un c
troisième
rapport,
idoles de
che de tr
de laquel
enchasser
le milieu
qui serva
ventre de
une autre
que la p
avec des
de part &
seize pou
à former l
il y avait
leaux qui
bras & de
coton, bl
ces habits
corps; ils
dans cet
juste de la
qu'ils puss
avoir emp
leur curio
fit remettre
& les nati
trouvées.

DES VIRGINIENS. 457

garde pour couvrir la main. A l'une on avait attaché la barbe d'un coq-d'inde, & les deux plus longues de ses ailes pendaient au bout, par un cordon de cinq ou six pouces. La troisième natte contenait diverses pièces de rapport, que les Anglais prirent pour les idoles des Indiens : c'était d'abord une planche de trois pieds & demi de long, au haut de laquelle on voyait une entaillure pour y enchasser la tête, & des demi-cercles vers le milieu, cloués à quatre pouces du bord, qui servaient à représenter la poitrine ou le ventre de la statue. Au-dessous, il y avait une autre planche, plus courte de la moitié que la précédente, & qu'on y pouvait joindre avec des morceaux de bois, qui, enchassés de part & d'autre, s'étendaient à quinze ou seize pouces du corps, & paraissaient destinés à former la courbure des genoux. D'ailleurs il y avait, dans la même natte, des rouleaux qui semblaient devoir tenir lieu de bras & de jambes, & des pièces de toile de coton, blanc & rouge. Les Anglais mirent ces habits sur les cercles, pour en faire le corps ; ils fixèrent les jambes & les bras, & dans cet état, ils se firent une idée assez juste de la statue ; mais ils ne trouvèrent rien qu'ils pussent prendre pour la tête. Après avoir employé plus d'une heure à satisfaire leur curiosité, la crainte d'être surpris leur fit remettre tous ces matériaux dans les nattes, & les nattes dans le lieu où ils les avaient trouvées. »

L'auteur se persuade que l'idole revêtue de tous ces ornemens & placée dans un lieu obscur, doit paraître fort vénérable, & il ne doute pas que les prêtres ne soient en état de la faire remuer, sans que le peuple puisse s'en appercevoir.

Superstitions des Virginiens.

Ces sauvages révèrent beaucoup le soleil. Dès la pointe du jour les plus réguliers d'entre eux vont à jeun se laver dans une eau courante. L'ablution dure jusqu'à ce que le soleil paraisse, & tous, même les enfans de dix ans, sont obligés à cet acte religieux. Quand cet astre est au tiers de son cours, on lui offre du tabac, & l'on ne doit pas manquer de lui en présenter toutes les fois que l'on veut entreprendre quelque voyage. Si l'on passe une rivière, il faut y jeter du tabac, pour obtenir la faveur du génie qui préside dans le canton. En revenant de la guerre, de la chasse, ou de consommer quelque entreprise importante, on doit offrir aux divinités une partie des dépouilles de l'ennemi, la graisse & les meilleures pièces du gibier que l'on a tué, des fourrures ou quelques morceaux du plus excellent tabac qui soit en sa possession. La divinité qui préside aux vents & aux saisons est dans une singulière estime parmi ces peuples; ils la représentent avec différens signes symboliques, tels qu'un cercle, une roue, une sonnette,

D
un événement
pèlerinage
posent qu
preinte d
pyramide
res divers
sorte de c
fices aux t
» disent-i
» de l'éter
les fois qu
reux, ils b
où la cho
casion de
qu'ils ava
tal, qui l
on sacrifi
On le nor
par allusio
bois, dont
toujours se
de la nuit.
croire que
princes. C
une de ces
ques respe
plusieurs j
fasse l'histo
plique con
L'anglais
nier chez l
du soleil, c
dans une l

un éventail, &c. Ils font une espèce de pèlerinage à un certain rocher, où ils supposent qu'un de leurs dieux a laissé l'empreinte de ses pieds. On voit chez eux des pyramides & des colonnes de pierres, peintes diversément, auxquelles ils rendent une sorte de culte religieux, & ils font des sacrifices aux fleuves & aux rivières; « parce que, » disent-ils, leur cours perpétuel est l'image » de l'éternité du premier principe. » Toutes les fois qu'il leur arrive quelque chose d'heureux, ils bâtissent un autel sur le lieu même, où la chose leur est arrivée. C'était à l'occasion de quelque événement remarquable qu'ils avaient élevé un grand tube de cristal, qui leur servait d'autel, & sur lequel on sacrifiait aux jours de grande solennité. On le nommait *Pacorance* ou *Paworance*, par allusion au nom d'un petit oiseau des bois, dont le chant exprime ce mot, qui va toujours seul & qui ne paraît qu'à l'entrée de la nuit. Une ancienne tradition leur laisse croire que cet oiseau est l'ame d'un de leurs princes. Celui qui rencontre en son chemin une de ces *paworances*, doit lui rendre quelques respects, & s'il est en compagnie de plusieurs jeunes sauvages, il faut qu'il leur fasse l'histoire de cet autel, & qu'il leur explique comme & à quel sujet il a été bâti.

L'anglais Smith rapporte qu'étant prisonnier chez les Virginiens, un jour dès le lever du soleil, on fit sortir ceux qui le gardaient dans une longue cabane. On y alluma un

grand feu, un sauvage parut ensuite, il avait le corps peint en noir : il portait sur la tête un paquet de peaux de serpens & de belettes, farcies de mousse, dont les queues, attachées ensemble, formaient au-dessus une espèce de houppe, & dont les corps, flottans sur les épaules, lui cachaient presque entièrement le visage. Une couronne de plumes soutenait tout cet ornement bizarre, & il avait une sonnette à la main. Après avoir fait mille postures plus ridicules les unes que les autres, ce magicien commença son invocation d'une voix tonnante, & traça autour du feu un cercle avec de la farine. Alors trois autres devins se montrèrent : ceux-ci étaient peints de noir, de rouge & de blanc, & ils se mirent à danser autour de Smith ; trois nouveaux magiciens se joignirent aux quatre premiers, & tous ensemble s'assirent vis-à-vis de l'Anglais, & entonnèrent une chanson qu'ils accompagnèrent d'un furieux bruit de sonnettes. Après cette infernale musique, le chef des magiciens plaça à terre cinq grains de bled, il ouvrit les bras, les étendit avec violence & toutes ses veines parurent s'enfler ; ensuite il en mit trois autres, en poussant quelques soupirs, & continua la même opération jusqu'à ce que les grains eussent formé trois cercles autour du feu. Les devins subalternes prirent de petites baguettes, & ils en placèrent une dans chaque intervalle des grains de bled. Cette cérémonie fut renouvelée pendant trois jours

D
de suite :
Smith éta
nation. Le
ies grains
les bague
que ces sau
& plate,
centre.

Les ge
glements
semble po
veraient b
dans le ré
freuse sécl
Virginie,
homme si
diens, alla
proposa à l'
nant deux
d'employe
Les boutei
ses conjura
on vit para
damment s
tombât la m
voisins. N
sortes d'hit
tir qu'elles
même cré

Prêtre

L'habill
en une esp

DES VIRGINIENS. 461

de suite : elle avait pour objet de savoir si Smith était bien ou mal intentionné pour la nation. Le cercle de la farine signifiait le pays, les grains de bled les bornes de la mer, & les baguettes la patrie de l'Anglais, parce que ces sauvages croyent que la terre est ronde & plate, & que la Virginie en occupe le centre.

Les gens qui ont fait vœu de croire aveuglement & sans aucun examen tout ce qui semble porter le caractère de prodige, trouveraient bien de quoi nourrir leur crédulité dans le récit suivant. On éprouvait une affreuse sécheresse dans quelques patties de la Virginie, & les plantations du colonel Byrd, homme singulièrement considéré des Indiens, allaient périr faute d'eau. Un Indien proposa à l'inspecteur de l'habitation, moyennant deux bouteilles de liqueurs fortes, d'employer son art pour faire tomber de l'eau. Les bouteilles promises, l'Indien commença ses conjurations, & quelques minutes après, on vit paraître un gros nuage & il plut abondamment sur le tabac du colonel, sans qu'il tombât la moindre goutte d'eau sur les champs voisins. Nos relations sont pleines de ces sortes d'histoires, & il doit être inutile d'avertir qu'elles attestent ou la fourberie, ou l'extrême crédulité de ceux qui les rapportent.

Prêtres ou Magiciens de Virginie.

L'habillement de ces imposteurs consiste en une espèce de jupon de femme plissé,

qu'ils mettent autour du cou, & qu'ils attachent sur l'épaule droite, en sorte qu'ils aient toujours un bras libre. Le manteau ne descend que jusqu'au milieu de la cuisse, il est fait de peau préparée, dont le poil est en dehors. Ces prêtres ont tous la tête rasée, à l'exception d'une crête déliée, qui prend depuis le haut du front jusqu'à la nuque du cou. Ils portent sur l'oreille une peau d'oiseau. Ce que la pudeur défend de laisser voir, ils le cachent dans une peau de loutre dont ils font passer la queue entre leurs jambes. L'auteur de l'histoire de la Virginie distingue le prêtre du devin, mais il ajoute qu'ils sont tous deux associés pour la fraude, & que souvent ils officient l'un pour l'autre. Tous travaillent à séduire le peuple, & à faire regarder comme des oracles les moindres paroles qu'ils prononcent. Ils vivent séparés de toute société; leur demeure est au fond des bois: on n'obtient que difficilement l'avantage de les interroger. Leurs avis décident de la guerre ou de la paix; c'est à eux qu'on s'adresse pour faire tomber les pluies nécessaires: ils font retrouver les choses perdues, & la connaissance qu'on assure qu'ils ont de la vertu des simples, les fait regarder comme les arbitres de la vie & de la mort. Sans peines, sans soins, sans travail, ils voyent apporter auprès de leurs cabanes toutes les choses dont ils ont besoin pour vivre dans l'abondance.

Quelques auteurs mal informés, ont ac-

D
 cusé les
 enfans à l
 a donné
 auteur a p
 qu'un no
 à leurs je
 de sacrifi
 » peignit
 » des mi
 » de dou
 » une ma
 » autour
 » L'après
 » bre, &
 » de guer
 » en faisc
 » robuste
 » times,
 » & la g
 » coups d
 » eux. Pe
 » pleuraie
 » raient d
 » & du bo
 » de leurs
 » batit l'a
 » le tronc
 » landes
 » leurs ch
 » On jetta
 » sur les
 » s'ils euss
 » un festi

DES VIRGINIENS. 463

cusé les Virginiens de sacrifier de jeunes
 enfans à leurs divinités ; & Smith lui-même
 a donné dans cette erreur : mais ce que cet
 auteur a pris pour un sacrifice, n'est autre chose
 qu'un noviciat que ces sauvages font faire
 à leurs jeunes gens. En parlant de ces sortes
 de sacrifices, Smith l'exprime ainsi : « On
 » peignit de blanc, dit-il, quinze garçons
 » des mieux faits, qui n'avaient pas plus
 » de douze à quinze ans. Le peuple passa
 » une matinée entière à danser & à chanter
 » autour d'eux, avec des sonnettes à la main.
 » L'après-midi, ils furent placés sous un ar-
 » bre, & l'on fit entr'eux une double haie
 » de guerriers, armés de petites cannes liées
 » en faisceau. Cinq jeunes hommes, vifs &
 » robustes, prirent tour à tour une des vic-
 » times, la conduisirent au travers de la haie
 » & la garantirent, à leurs dépens, des
 » coups de canne, qu'on faisait pleuvoir sur
 » eux. Pendant ce cruel exercice, les mères
 » pleuraient à chaudes larmes, & prépa-
 » raient des nattes, des peaux, de la mousse
 » & du bois sec, pour servir aux funérailles
 » de leurs enfans. Après cette scène on ab-
 » batit l'arbre avec furie, on mit en pièces
 » le tronc & les branches, on en fit des guir-
 » landes pour couronner les victimes, &
 » leurs cheveux furent parés de ses feuilles.
 » On jeta ces quinze malheureux, les uns
 » sur les autres, dans une vallée, comme
 » s'ils eussent été morts, & l'assemblée fit
 » un festin. » Tel est le récit de Smith,

mais il n'ose nous dire ce que devinrent ces jeunes sauvages. L'auteur anonime de la relation de la Virginie va jeter quelques lumières, sur ce fait. Il prétend que ce que Smith regarde comme un sacrifice n'est autre chose qu'un noviciat par lequel on fait passer ceux qui aspirent à parvenir à la prêtrise ou à tenir un jour une place distinguée entre les grands hommes de la nation : c'est ce qu'il appelle l'*hufcanaouiment*.

Cette fête se célèbre ordinairement chaque quinziesme année. Après une partie des cérémonies rapportées par Smith, ceux qui ont été choisis par les chefs pour être *hufcanawers*, sont obligés de faire une retraite de plusieurs mois, pendant laquelle ils ne doivent se nourrir que de la décoction de quelques racines dont l'usage trouble absolument le cerveau. Devenus presque fous, on les garde à vue dans un vaste enclos, fait en forme de pain de sucre par en haut, & ouvert en manière de treillis, pour donner passage à l'air. C'est dans cette prison qu'ils oublient biens, parens, amis, & même leur langue. Peu à peu on diminue la dose de la décoction, & à mesure les jeunes gens reviennent à eux. Alors les prêtres médecins les conduisent de bourgades en bourgades, pour les faire reconnaître au peuple. Après cette épreuve, il est à croire que les jeunes sauvages feignent de ne pas se ressouvenir de la moindre chose, dans la crainte d'éprouver

D
ver un
mieux se
ce que le
montrer
niens à q
dent, qu
que pour
mauvaise
préjugés
son puisse
pleine lib
ils ne ris
coutume
plus en é
avoir éga
fang. Rap
touchant
près les m
vages.

Les pré
monies re
mystérieu
les accom

Mariage.

On ne
giniens ne
lien sacré,
ces sauvag
rémonies
est permis
le divorce

Tom

DES VIRGINIENS. 465

ver un second *huscanaouiment*. Ils aiment mieux se soumettre à apprendre de nouveau ce que leurs sevéres directeurs daignent leur montrer. Lorsqu'on demande aux Virginiens à quoi bon ce rude noviciat ; ils répondent, qu'on n'emploie ces violens moyens, que pour délivrer la jeunesse de toutes les mauvaises impressions de l'enfance, & des préjugés qu'elle contracte avant que la raison puisse agir. Ils ajoutent que, remis en pleine liberté de suivre les loix de la nature, ils ne risquent plus d'être les dupes de la coutume ou de l'éducation, & qu'ils sont plus en état d'administrer la justice, sans avoir égard à l'amitié ni aux alliances du sang. Rappelions-nous l'opinion des anciens touchant leurs initiations ; ils avaient à peu près les mêmes idées que nos modernes sauvages.

Les prêtres président à toutes les cérémonies religieuses : ils entonnent les chants mystérieux, & ouvrent toutes les danses qui les accompagnent.

Mariages & Funérailles des Virginiens.

On ne peut guères douter que les Virginiens ne regardent le mariage comme un lien sacré, mais on ne nous apprend pas si ces sauvages le célèbrent avec quelques cérémonies particulières. Il y a des cas où il est permis aux époux de se séparer, quoique le divorce soit une tache ineffaçable pour

ceux qui y ont recours. Alors ils partagent également les enfans, & chacun est libre de se remarier de son côté. Au tems de leurs infirmités, les femmes doivent se retirer dans une cabane éloignée. Les filles nubiles sont absolument maîtresses de leurs actions; mais l'historien que nous avons plusieurs fois cité, assure que les Virginiennes sont beaucoup plus réservées que toutes les autres femmes de l'Amérique, & que s'il leur arrive de faire un enfant, elles ne trouvent que très-difficilement un mari. On verra tout-à-l'heure, en parlant de la réception des ambassadeurs, le fond que l'on doit faire sur cette apologie.

Ces sauvages conservent très-religieusement les corps de leurs chefs. Ils fendent la peau le long du dos, & la lèvent avec tant d'adresse, qu'ils n'en déchirent aucune partie; ensuite ils décharnent les os sans offenser les nerfs, afin que les jointures demeurent entières. Après avoir fait sécher les os au soleil, il les remettent dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide, avec une huile qui la préserve de corruption. Les os remis dans leur situation naturelle, ils remplissent les intervalles avec du sable très-fin, & ils la recousent en sorte que le corps paraît aussi entier, que s'ils n'en avaient pas ôté la chair. Ils portent le cadavre ainsi préparé dans un lieu destiné à cet usage, où il est étendu sur une grande planche nattée, un peu au-dessus de la terre, & couvert d'une natte. La chair qu'on a tirée du corps est

exposée au
elle est tou
un panier,
cadavre. On
coup d'anci
qui pour ga
un prêtre q
beau.

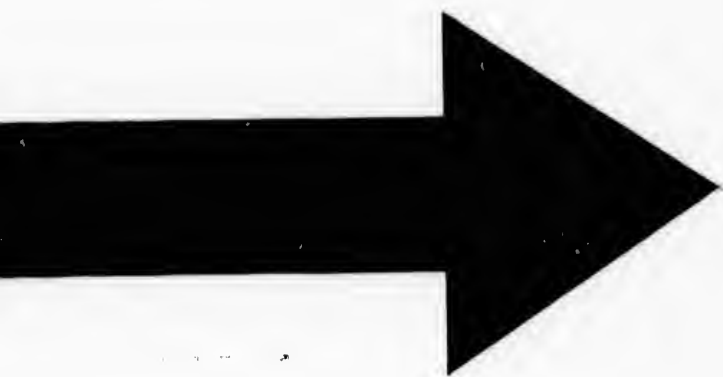
L'usage c
les particul
profondes, e
On pose les
auprès d'eux
chas nous di
mortalité de
elle est, sui
malheureuse
touchant l'en
grande fosse
côté du cou
tinuellement
des méchants
& la terre. I
pour instruir
ce qui se pa
ces. Les che
ont un parad
quées, & ce
chant, derriè
lieu de déli
plumes, & l
tes couleurs,
plaisir de fun

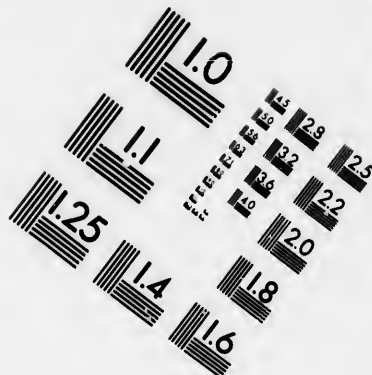
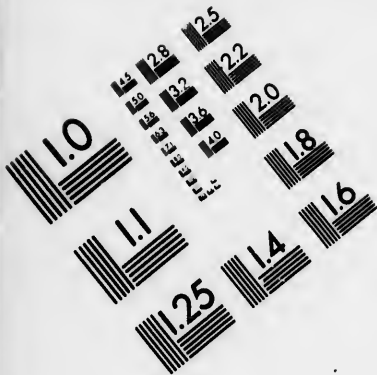
DES VIRGINIENS. 467

exposée au soleil sur une claie, & quand elle est tout-à-fait sèche, on l'enferme dans un panier, que l'on dépose aux pieds du cadavre. On trouve dans la Virginie beaucoup d'anciennes sépultures de ces chefs, qui pour gardes ont une idole de Kiwasa, & un prêtre qui a soin de l'autel & du tombeau.

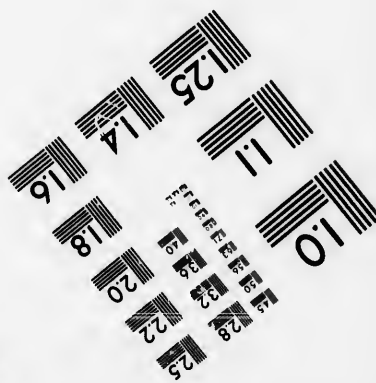
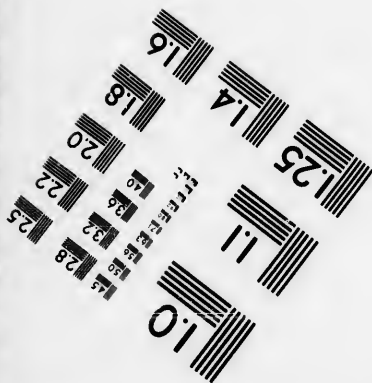
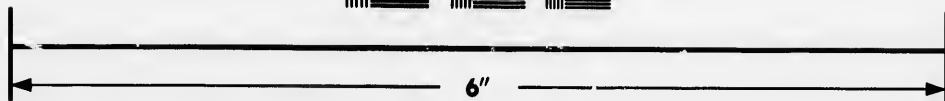
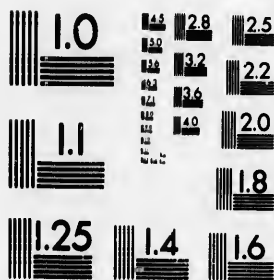
L'usage ci-dessus ne regarde que les chefs : les particuliers sont ensevelis dans des fosses profondes, enveloppés de peaux & de nattes. On pose les corps sur des bâtons, & l'on met auprès d'eux leurs plus précieux effets. Purchas nous dit que les Virginiens croient l'immortalité de l'ame, & qu'après cette vie, elle est, suivant ses mérites, heureuse ou malheureuse. Tous n'ont pas la même idée touchant l'enfer : les uns le placent dans une grande fosse à l'extrémité de la terre du côté du couchant, où les ames brûlent continuellement. D'autres disent que les ames des méchans restent suspendues entre le ciel & la terre. Des morts sont souvent revenus pour instruire leurs parens & leurs amis de ce qui se passait dans ces lieux de souffrances. Les chefs & les prêtres des Virginiens ont un paradis, où ils ont des places marquées, & ce paradis est situé au soleil couchant, derrière les montagnes. C'est dans ce lieu de délices, que la tête couronnée de plumes, & le visage barbouillé de différentes couleurs, ils jouiront de l'inexprimable plaisir de fumer d'excellent tabac : mais le







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
16
18
20
22
25
28
32
36
40

28
32
36
40
10

468 RELIGION DES VIRGINIENS.

vil peuple ne sera point reçu dans ce paradis : il n'y a point pour lui de résurrection : trop abject dans ce monde pour être considéré, les grands & les prêtres de Virginie ne veulent dans l'autre avoir aucune communication avec lui ; c'est mal reconnaître les peines qu'il s'est donné pour fournir à leur subsistance. Au moins sommes-nous plus humains dans l'Europe ; & si nous lui arrachons le nécessaire dans cette vie, nous le laissons jouir de l'espérance d'une éternité heureuse, souvent seule & précieuse ressource qui le soutient & lui fait supporter sa misère avec résignation.



RE
RE
RE
RE
RE
Rema

LES
se fire
de ma
nistrat
nie,
la non
cour d
nomm
fois o
député
gouve
de la
le pou
verneu
Le roi
nomm
conseil
député
gouver
en 16
de sus
bres d
la col
d'être
nérale
deux c

CHAPITRE III.

Remarques sur l'Etat actuel de la Virginie.

LES premiers établissemens de la Virginie se firent sous la direction d'une compagnie de marchands, qui les mirent sous l'administration d'un président choisi par la colonie, & d'un conseil, dont ils se réservèrent la nomination des membres. En 1610, la cour de Londres permit à la compagnie de nommer un gouverneur, & pour la première fois on convoqua une assemblée de tous les députés des plantations, pour régler avec le gouverneur & le conseil, tous les intérêts de la colonie. Cette assemblée générale eut le pouvoir de faire des loix, dont le gouverneur & le conseil devinrent les exécuteurs. Le roi d'Angleterre se réserva le droit de nommer le gouverneur & les membres du conseil, & laissa au peuple celui d'élire ses députés à l'assemblée générale. Bientôt les gouverneurs usurpèrent toute l'autorité, & en 1676, ils obtinrent de la cour le droit de suspendre ou même de chasser les membres du conseil, quoique d'un autre côté la colonie fût confirmée dans le privilège d'être toujours gouvernée par l'assemblée générale. En 1689, on sépara le conseil en deux chambres, à l'imitation du parlement

470 REMARQUES SUR L'ÉTAT
d'Angleterre, & cette séparation a continué
jusqu'à présent.

Le gouverneur est nommé par le roi. Sa commission est pour un tems limité. Il doit obéir aux ordres de sa majesté, dont il représente la personne. Il approuve ou rejette les loix de l'assemblée générale : il proroge ou congédie les chambres : il assemble le conseil d'état, & il y préside ; il nomme les officiers de justice, & les officiers militaires, au-dessous du degré de lieutenant général, dont il est lui-même revêtu : il dispose des troupes pour la défense commune, publie les proclamations, aliène suivant les circonstances, les terres dépendantes de la couronne, garde le sceau de la colonie, donne son certificat pour les payemens faits des deniers publics, & est revêtu de la charge de vice-amiral. Les premiers gouverneurs n'ont touché pendant long-tems que mille livres sterling d'appointemens & environ cinq cents de casuel ; mais aujourd'hui cette colonie est un Pérou pour eux.

Le conseil est composé de douze membres, qui ont voix délibérative comme le gouverneur, & peuvent comme lui convoquer l'assemblée générale, disposer du trésor public, examiner les comptes, nommer ou chasser les officiers établis par commission, faire des ordonnances, publier des proclamations, donner des terres, & faire enregistrer des octrois. Ce conseil compose la chambre haute dans l'assemblée générale, & s'attribue le

AC
droit de
bre basse
modique
rables q
Chaque
députés
James &
ce qui fo
La conv
sous le s
de la co
shériff d
jours ava
les parti
ont droit
fait à la
de la ch
Williams
reconnu
confirma
c'est-à-d
de lui po
la liberté
de leurs
reté de l
leurs dor
fares, o
chambre
actes pas
envoyés
mais jus
gouverne
loi.

ACTUEL DE LA VIRGINIE. 471

droit de rejeter tous les actes de la chambre basse. Les gages des conseillers sont fort modiques, & leurs charges sont plus honorables que lucratives.

Chaque province ou comté envoie deux députés à l'assemblée générale; la ville de James & le collège y députent chacun le sien, ce qui forme le nombre de cinquante-deux. La convocation se fait par un ordre expédié sous le seing du gouverneur & sous le sceau de la colonie, & il doit être adressé au shériff de la province, au moins quarante jours avant la formation de l'assemblée. Tous les particuliers qui jouissent d'un franc-fief ont droit de suffrage pour l'élection, qui se fait à la pluralité des voix. Le premier soin de la chambre, lorsqu'elle est rassemblée à Williamsbourg, c'est d'élire un orateur, qui reconnu par le gouverneur, lui demande la confirmation des privilèges de la chambre, c'est-à-dire, l'accès toujours libre auprès de lui pour la communication des affaires, la liberté de délibérer, sans rendre compte de leurs discours & de leurs débats, la sûreté de leurs personnes, & la protection de leurs domestiques. Dans la discussion des affaires, on suit à peu près les usages de la chambre des communes de Londres. Les actes passés dans les deux chambres sont envoyés au roi pour avoir son approbation; mais jusqu'à ce moment, pourvu que le gouverneur les approuve, ils ont force de loi.

472 REMARQUES SUR L'ÉTAT

L'auditeur des comptes & le secrétaire d'état reçoivent immédiatement leurs commissions du roi. L'office du premier est d'examiner l'emploi des revenus publics & d'en vérifier les comptes. Il perçoit sept & demi pour cent sur tous ces deniers. Le secrétaire est le gardien des archives du pays. Il expédie tous les ordres par écrit, soit du gouverneur ou des cours. Il enregistre toutes les patentes qui regardent la distribution des terres. Ses appointemens montent à foixantedix mille livres de tabac, manière de compter en usage à la Virginie, où tout se rapporte au commerce.

Le commissaire ecclésiastique tient sa nomination de l'évêque de Londres. Il est évêque né de toutes les plantations; il visite les églises, a droit d'inspection sur les ecclésiastiques, & reçoit du gouverneur cent livres sterling d'appointemens, qui se prennent sur les rentes foncières. Le trésorier général tire six pour cent de tous les deniers qui lui passent par les mains.

Il y a en Virginie cinq sortes de revenus publics. 1°. Une rente que le roi se réserve sur toutes les terres, données par lettres patentes. 2°. Un revenu accordé au roi, par acte de l'assemblée générale, pour l'entretien du gouvernement. 3°. Un fond établi par l'assemblée, & dont elle dispose, pour des occasions extraordinaires. 4°. Les rentes fondées pour l'entretien des collèges. 5°. Les levées qui se font, par acte du

AC
 » parler
 » de la
 en six sc
 de terre
 gouvern
 schelling
 tonneau
 paye au
 par tête
 ves, doiv
 des ame
 par dix
 & des bé
 enfin du
 sur les bi
 point de
 réserve
 liqueurs
 les esclav
 dans le
 réelle, c
 a que le
 exceptée
 taine qu
 trois fois
 mier sert
 d'un esclav
 le maître
 les désert
 est sur pie
 nature. L
 chaque c
 édifices p

ACTUEL DE LA VIRGINIE. 473

» parlement d'Angleterre, sur le commerce
» de la colonie. » La rente foncière consiste
en six schellings sur chaque centaine d'arpens
de terre. Le revenu pour l'entretien du
gouvernement, est pris de la taxe de deux
schellings sur le tabac; des quinze sols par
tonneau, que chaque navire, plein ou vuide,
payé au retour de chaque voyage; des six sols
par tête que tous les passagers, libres ou esclaves,
doivent payer en arrivant dans la colonie;
des amendes & des confiscations établies
par divers actes de l'assemblée; des épaves
& des bêtes égarées que personne ne réclame:
enfin du droit d'aubaine, sur les terres &
sur les biens mobiliers de ceux qui ne laissent
point de légitime héritier. Les fonds en
réserve viennent d'une taxe sur l'entrée des
liqueurs, & d'un droit qui se lève sur tous
les esclaves, valets & servantes qui arrivent
dans le pays. On lève une sorte de taille
réelle, ou plutôt de capitation, dont il n'y
a que les femmes blanches qui en soient
exceptées, & qui consiste à payer une cer-
taine quantité de tabac. Ce tribut se lève
trois fois, & pour différens usages: le pre-
mier sert aux frais nécessaires pour le supplice
d'un esclave criminel, dont il faut dédommager
le maître; pour arrêter ou faire poursuivre
les déserteurs; pour payer la milice lorsqu'elle
est sur pied, & pour d'autres dépenses de cette
nature. La seconde levée est particulière à
chaque comté, & sert à bâtir ou réparer les
édifices publics de la province. La troisième

474 REMARQUES SUR L'ÉTAT

est paroissiale , & est employée à payer les ministres , & à l'ornement des églises.

Dans la naissance de la colonie , les cours de justice étaient des modèles d'équité & de droiture : un seul tribunal prenait connaissance des causes civiles & ecclésiastiques , & l'affaire la plus compliquée était terminée en peu de jours , avec droit d'appel à l'assemblée générale ; qui n'employait pas moins de diligence à la décider. Aujourd'hui on a multiplié les tribunaux , & on y a laissé introduire les ruses de la plus subtile chicane.

Presque tous les habitans de la Virginie sont de la communion anglicane ; & , quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tout Chrétien , qui consent de se soumettre aux charges de la paroisse , on n'y connaît que cinq conventicules , trois de Quakers , & deux de Presbytériens. Des réfugiés Français fondèrent en 1699 , vers la rivière de James , une ville qu'on nomme Monacan , & qui jusqu'à présent s'est soutenue avec une sorte de distinction.

Le revenu du ministre d'une paroisse , de quelque étendue qu'elle soit , est fixé à seize mille livres de tabac. Pour une oraison funèbre , il retire quarante schellings ou quatre cents livres de tabac. Pour un mariage , il a cinq schellings , ou cinquante livres de tabac.

Les troupes de la colonie se réduisent à un certain nombre d'habitans , enrôlés par

A
classes
cheval
depuis
L'infan
soixant
treize

Les
domesti
Nègres
que les
ans , ne
& que
sera qu
indistin
travaux
domesti
moins
quantité
vent pa

Les p
Virginie
n'osant
ils en fir
apportèr
de dot
Il se fit
assez sin
capitain
gaisons
sterling

L'histe
pays est
terre pro

ACTUEL DE LA VIRGINIE. 475

classes, sous le nom de milice à pied & à cheval. Tout Virginien libre, est enrôlé depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante. L'infanterie forme un corps de sept mille cent soixante-neuf hommes : la cavalerie n'a que treize cents soixante maîtres.

Les gens de service sont distingués en domestiques perpétuels & en passagers : les Nègres sont du premier ordre. Une loi règle que les domestiques au-dessous de dix-neuf ans, ne serviront que jusqu'à vingt-quatre, & que s'ils sont plus âgés, leur service ne sera que de cinq ans. Les valets & les esclaves indistinctement, sont employés aux mêmes travaux. Si les loix faites en faveur des domestiques sont exécutées, leur sort est moins triste que ne nous le représentent quantité de voyageurs ; mais où ne se trouvent pas l'oubli & l'abus des loix !

Les premiers colons qui s'établirent à la Virginie y étaient venus sans femmes, & n'osant risquer de s'allier avec les Indiennes, ils en firent venir d'Angleterre. Celles qui y apportèrent de la vertu, n'eurent pas besoin de dot pour trouver des partis avantageux. Il se fit pendant quelque tems un commerce assez singulier dans ce genre, & il y eut des capitaines de navire, qui vendirent des cargaisons de femmes, à raison de cent livres sterling par tête.

L'historien de la Virginie observe que ce pays est presque à la même latitude que la terre promise, & que ces deux contrées ont

476 REMARQUES SUR L'ÉTAT

plusieurs conformités : elles abondent toutes deux en rivières ; elles sont toutes deux situées sur une grande baie , qui les rend fort propres au commerce ; & dans l'une comme dans l'autre , le terroir est d'une singulière fertilité. Au reste , rien n'est plus doux que le climat de la Virginie , qui est également éloigné des excès du chaud & du froid.

Les naturels de la Virginie sont d'une haute taille , droits & bien proportionnés : la couleur des deux sexes est un brun châtain ; ils ont les yeux noirs , le regard un peu louche , & les cheveux d'un noir de charbon. Presque toutes les femmes sont exactement belles , elles ont la taille fine , les traits délicats , la jambe admirable , & avec le teint de nos Européennes , elles les passeraient en beauté. Les hommes se coupent les cheveux de différentes formes , & se font la barbe avec une coquille de moule ; les plus distingués d'entr'eux conservent une longue tresse derrière la tête. Les femmes portent leurs cheveux fort longs , flottans sur les épaules , ou noués en une seule tresse , qui tombe sur le dos. Il faut observer qu'elles ont toutes le sein petit , rond & si ferme , que dans la vieillesse même , on ne leur voit jamais les mammelles pendantes.

Les hommes & les femmes se couvrent la tête d'une espèce de couronne , large de cinq ou six pouces , ouverte au-dessus , & composée de coquilles & de baies , qui

forme
singul
ils ch
ceau
vont
quelq
Les ch
teau c
le cor
ou un
tre , q
Le pe
tosse q
attache

Les
quefoi
& c'est
le pou
pas au
trouver
seul ,
par d
font g
par de
but , &
guerre

Ces
saisons.
& des
chasse
fruits ,
compre

ACTUEL DE LA VIRGINIE. 477

forment diverses figures par le mélange singulier des couleurs. Dans certain tems ils changent ces couronnes en un morceau de fourrure peinte. Les moins riches vont la tête nue, & seulement ornée de quelques plumes, bizarrement arrangées. Les chefs ont pour habit une sorte de manteau dont ils s'enveloppent négligemment le corps, & dessous une pièce de toile, ou une peau, attachée au-dessous du ventre, qui s'étend jusqu'au milieu des cuisses. Le peuple n'a qu'un simple morceau d'étoffe qui passe entre les cuisses, & qui est attaché à une ceinture des deux côtés.

Les bourgades des Virginiens sont quelquefois composées de cinq cents familles, & c'est ce qu'on appelle un royaume; car le pouvoir du roi ou du chef, ne s'étend pas au-delà; & si plusieurs bourgades se trouvent réunies sous la puissance d'un seul, c'est ou par droit de succession, ou par droit de conquête. Pour lors ils font gouverner ces bourgades conquises, par des lieutenans qui leur payent un tribut, & qui sont obligés de les suivre à la guerre avec leurs sujets.

Ces sauvages règlent leurs fêtes par les saisons. Une se célèbre à l'arrivée des oies & des canards; une autre au tems de la chasse; une troisième à la maturité des fruits, & la quatrième à la moisson. Ils comptent par unités, par dixaines & par

478 REMARQUES SUR L'ÉTAT &c.
centaines. Ils calculent les années par le
nombre des hivers, & ils les distinguent
en cinq parties. 1^o Celle où les arbres
bourgeonnent & fleurissent : 2^o celle où les
épis sont formés & bons à rôtir : 3^o l'été
ou la moisson : 4^o la chute des feuilles :
5^o l'hiver. Leurs mois répondent au cours
de la lune, & leur jour est divisé en
trois portions, le lever, le montant, &
le coucher du soleil.

Fin de la Description de la Virginie.



A N

CH

Remarq

UN cap
Gosnold,
en 1602
forma, for
une comp
de Plymo
un droit s
huit & les
terres de
d'Anglais
faisaient so
trouvaient
une nouve
à un partie
prise dans
de leur au
reconnaissa
de la cour
pour leur
Carver, q

NOUVELLE
ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Remarques sur la Nouvelle-Angleterre.

UN capitaine Anglais, nommé Barthelemi Gosnold, s'arrêta le premier sur cette côte, en 1602 ; & quatre années après, il se forma, sous l'autorité de la cour de Londres, une compagnie qui fut nommée le conseil de Plymouth, dont les patentes portaient un droit spécial de s'établir, entre les trente-huit & les quarante-cinq degrés, dans les terres de cette latitude. En 1621, quantité d'Anglais, à qui les guerres de religion faisaient souhaiter une tranquillité qu'ils ne trouvaient plus dans leur patrie, formèrent une nouvelle compagnie, vinrent aborder à un partie de la côte, qui n'étant pas comprise dans la patente, les engagea à former de leur autorité un corps politique, en se reconnaissant, par un acte solennel, sujets de la couronne d'Angleterre. Ils choisirent pour leur chef ou gouverneur, un nommé Carver, qui fonda aussi-tôt une ville, à

480 REMARQUES SUR LA
laquelle il donna le nom de Nouvelle-Plymouth. Tels furent les faibles commencemens des différentes colonies qui habitent cette vaste étendue de pays, comprise sous le nom de Nouvelle-Angleterre.

La situation de la Nouvelle-Angleterre, est entre les quarante-un & les quarante-cinq degrés de latitude du nord, & ses bornes sont la Nouvelle-France au nord, la Nouvelle-York à l'ouest, & l'Océan à l'est & au sud. Monsieur Neal, dans l'histoire de ce pays, lui donne trois cents trente milles de long, & cent quatre-vingt-dix de large, depuis le cap *Cod*, au nord-est, jusqu'à la Nouvelle-York; mais plusieurs géographes ne lui accordent que trois cents milles sur la côte maritime, sans y comprendre les angles, & nulle part plus de cinquante milles de largeur. Les étés de cette contrée, quoique sous la zone tempérée, sont plus courts & plus chauds que les nôtres, les hivers y sont plus longs & plus froids.

Boston, que les Anglais prononcent Baston, est la capitale de ce grand pays: elle est agréablement située, dans une péninsule de quatre milles de long, au fond de la baie des Massachusetts. Cette ville est défendue par une forteresse redoutable, & peut armer en fort peu de tems dix mille soldats. La baie de Boston est assez vaste pour contenir toute la marine militaire des Anglais. On compte dans la ville plus
de

de qu
malgr
coloni
avec
dence
de ju
& le
On
l'isle
torze
ou cin
était h
particu
postéri
Indien
façon
se gou
loix, a
doivent
gleterr
rare fe
chevau
autres
attiré u
partie
contine
mées la
sent de
nouvell
vivent h
sans min
» en bo
» La lib
To

NOUVELLE-ANGLETERRE. 481

de quatre mille maisons, toutes bien bâties: malgré la variété des sectes, dont cette colonie est composée, les habitans vivent avec beaucoup de concorde. C'est la résidence du gouverneur, le siège des cours de justice, celui de l'assemblée générale, & le centre de toutes les affaires du pays.

On trouve à environ six milles de Boston, l'isle de Rhode, qui peut bien avoir quatorze ou quinze milles de long, sur quatre ou cinq de large. Dès l'année 1639, elle était habitée par des Anglais, d'une secte particulière, dont faute de ministres la postérité est devenue aussi barbare que les Indiens. Cette colonie ne dépend en aucune façon de la couronne, ni des officiers; elle se gouverne par elle-même: elle fait ses loix, avec la seule restriction qu'elles ne doivent avoir rien de contraire à celles d'Angleterre. Le terroir de cette isle est d'une rare fertilité, & son commerce consiste en chevaux, moutons, beurre, fromage & autres provisions. Ces avantages y avaient attiré un si grand nombre d'habitans, qu'une partie d'entr'eux fut forcée de retourner au continent, où ils bâtirent deux villes, nommées la Providence & Warwick, qui jouissent de tous les privilèges de l'isle. Ces deux nouvelles colonies sont grandes, riches, & vivent heureuses, quoique sans magistrats & sans ministres. « Ils s'entretiennent, dit-on, en bonne intelligence avec leurs voisins. » La liberté qu'ils ont de satisfaire tous leurs

» desirs, n'empêche point que les crimes
 » ne soient rares parmi eux; ce qu'on attribue
 » à leur profonde vénération pour l'écriture
 » sainte, qu'ils lisent & qu'ils expliquent
 » tous à leur gré. Ils ont une mortelle aver-
 » sion pour toutes sortes de taxes. Leur charité
 » ne se dément jamais pour les étrangers. Un
 » voyageur qui passe par l'une ou l'autre
 » de ces villes, peut s'arrêter dans la pre-
 » mière maison, avec autant de liberté que
 » dans une hôtellerie, & s'assurer d'y être
 » bien traité. La principale occupation des
 » habitans est de nourrir des bestiaux, & de
 » faire du beurre & du fromage, deux
 » marchandises qui les ont enrichis.

Le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, son lieutenant, les officiers militaires & ceux de justice, sont nommés par la couronne, mais ceux de l'Amérique sont à la nomination du gouverneur. Le consul est choisi annuellement par une assemblée générale, composée des députés des différentes provinces. Son pouvoir est fort étendu: toute la partie exécutive du gouvernement dépend de son approbation, ainsi que la législation. On exige de tous les membres qui le composent le serment de fidélité à l'ordre actuel de la succession royale. Lorsque l'élection des députés est confirmée, on nomme les conseillers, puis l'on procède à la création des cours de justice, à la levée des taxes, & à la publication des nouvelles loix, qui paraissent importantes pour la prospérité des

colonies
 par le
 point d
 leur pl
 Tout

quatre s
 un fond
 réputé c
 l'élection
 faire con
 cipes du
 colonie,
 de son c

« Adu
 & dans l
 de fourn
 si le fait
 Prix co
 boisseau.
 sensé tel
 nion. En
 battu ou
 témoignag
 d'autrui.
 triple: an
 servi de
 livres ster
 provision
 juge, por
 nié le qu
 me des en
 le banniss
 le banniss

NOUVELLE-ANGLETERRE. 483

colonies. Ces loix doivent être confirmées par le roi ; mais si la confirmation n'arrive point dans l'espace de trois ans, elles ont leur plein effet.

Tout particulier qui jouit d'un revenu de quatre schellings en terres, ou qui possède un fond de cinquante livres sterling, est réputé citoyen libre, & donne sa voix pour l'élection des membres de l'assemblée. Pour faire connaître plus particulièrement les principes du gouvernement de cette singulière colonie, il ne faut qu'extraire quelques loix de son code.

« *Adultère*, puni de mort dans l'homme & dans la femme. *Bâtardise*, le père obligé de fournir à l'entretien de l'enfant ; déchargé, si le fait est douteux. *Blasphème*, la mort. *Prix constant du bled*, trois schellings le boisseau. *Membre d'une église*, on n'est point censé tel, si l'on n'y a pas reçu la communion. *Enfans*, la mort pour ceux qui ont battu ou maudit leur père & mère. *Faux témoignage*, la mort s'il met en danger la vie d'autrui. *Jeu pour de l'argent*, amende du triple : amende de cinq schellings, pour s'être servi de cartes ou de dés : amende de cinq livres sterling, pour en avoir vendu ou gardé provision : amende, ou le fouet, au gré du juge, pour avoir dansé. *Hérésie*, pour avoir nié le quatrième commandement, le baptême des enfans, l'autorité des magistrats, &c. le bannissement. *Jésuites & prêtres romains*, le bannissement ; & s'ils reviennent, la mort.

484 REMARQUES SUR LA

Quakers, pour en avoir amené un qui n'est point habitant, banni : pour l'avoir ramené, la mort. Le *Quaker* étranger, fouetté, marqué de la lettre Q sur l'épaule gauche, & banni : s'il revient, la mort. *Indiens*, pour leur avoir vendu des liqueurs fortes, amende de deux livres sterling la pinte ; pour leur avoir vendu une livre de plomb, deux livres : une livre de poudre, cinq livres. Un Indien qui ne cultive pas sa terre, en perd la propriété. *Yvrognes*, fouettés en plein marché. *Menteurs* au préjudice d'autrui, fouettés. *Mariage*, point de mariage reconnu, s'il n'est fait par le magistrat. Un mari qui bat sa femme, ou une femme qui bat son mari, dix livres d'amende. *Dimanche*, violation du dimanche, trois livres d'amende. *Samedi*, pour avoir dansé le samedi, après le coucher du soleil, cinq schellings d'amende, ou le fouet. *Juremens*, jurer ou maudire, un schelling. *Filer*, tout particulier qui est sans emploi, ou sans travail, est obligé de filer. *Sorciers*, la mort. *Loups*, pour avoir tué un loup dans les plantations, ou dans la circonférence à dix milles, deux livres sterling de récompense. *Culte*, pour le culte des images & l'idolâtrie, la mort, &c.



Remarq

LAP

plus pr
l'Amérpays so
ginie,

habité

nouveau

Pour c

& singu

Quaker

de cert

Les C

nom de

Fox po

& pour

d'entr'e

les Chr

Christ d

gnage i

a été fu

dre l'inn

& allun

par lui

succédé

le chris

CHAPITRE V.

Remarques sur la Pensylvanie, & sur les Quakers.

LA Pensylvanie est sans contredit un des plus précieux établissemens des Anglais dans l'Amérique. Quoique la découverte de ce pays soit aussi ancienne que celle de la Virginie, il ne commença à être réellement habité que vers l'année 1680, lorsque les nouveaux sectaires songèrent à s'y établir. Pour connaître particulièrement ces sages & singuliers fanatiques que nous nommons Quakers, il faut remonter jusqu'à l'origine de cette célèbre secte.

Les Quakers, auxquels on donne aussi le nom de *Trembleurs*, reconnaissent Georges Fox pour leur chef, pour leur patriarche & pour leur apôtre. Les plus enthousiastes d'entr'eux se croient les plus parfaits de tous les Chrétiens, & les plus conformes à Jésus-Christ. & à ses apôtres : en vertu du témoignage intérieur de l'esprit, Fox, disent-ils, a été suscité de l'esprit de Dieu, pour rendre l'innocence & la pureté au christianisme, & allumer le flambeau de la religion. C'est par lui que la véritable parole de Dieu a succédé à la corruption qui avait obscurci le christianisme pendant une longue nuit.

486. REMARQUES SUR LA
d'apostasie. Ce sont les propres termes que
Croesius (L. 1. Histor. Quaquér.) dit se
trouver dans les écrits des Quakers.

Fox, né dans le comté de Leicester en
1624, fut dans sa jeunesse d'une humeur
sombre & mélancolique; & méditant con-
tinuellement sur la parole de Dieu, il se
trouva avant l'âge de vingt-cinq ans, pour
nous servir de l'expression des lettres sur les
Anglais, *un homme saintement fou*. Il n'a-
vait aucune teinture des sciences, savait à
peine lire & écrire, s'énonçait fort pesam-
ment & parlait mal sa langue. Après avoir
passé quelques années dans une boutique,
en qualité de garçon cordonnier, soit à ap-
prendre la bible par cœur, soit à prêcher
infructueusement ses camarades, un jour
qu'il était au milieu de la campagne, il crut
entendre une voix divine, qui l'exhortait
à vivre dans la retraite, & à se séparer pour
jamais de la corruption générale. Il obéit à
cet ordre. Dès ce moment il ne donna au
travail que le tems nécessaire pour lui pro-
curer de quoi subsister, & il consacra les
autres jours à la méditation & à prêcher
dans les villages, ne craignant point, guidé
par cette prétendue voix divine, *qui parle
intérieurement au cœur & entraîne l'homme*,
de disputer contre le plus habile théologien.
Bientôt il eut des visions, des inspirations,
des insomnies toutes divines, de saints pres-
sentimens, & débita quelques prétendues
prophéties, ce qui lui attira en peu de tems

PEN
plusieur
sobre,
la tête,
il osa a
saint po
pour fo
débris d
en 1649
gham,
ques fau
sirent be
il n'en e
extrava
mis au
disgrace
de ses d
ces vils
quelle r
toutes le
de les
ratives
seule co
prévaloi
Cette
en Irlan
le comt
veaux fr
mens da
les com
mépris;
eurent à
pirèrent
second a

PENSYLV. ET LES QUAKERS. 487
plusieurs milliers de sectateurs. Modeste,
sobre, vêtu de cuir depuis les pieds, jusqu'à
la tête, soutenu par une bande de fanatiques,
il osa annoncer qu'il était choisi par l'esprit
saint pour établir une nouvelle religion; &
pour fonder une nouvelle église, sur les
débris de l'ancienne, qui s'écroulait. Il fut,
en 1649, jetté dans une prison à Nottin-
gham, mais cette faible correction & quel-
ques faux miracles qu'on lui attribua; grossi-
rèrent beaucoup son parti. Remis en liberté,
il n'en devint que plus hardi à débiter ses
extravagances; il fut fouetté, emprisonné,
mis au pilori; mais il se consolait de ces
disgraces, en voyant augmenter le nombre
de ses disciples. Cromwell méprisa d'abord
ces vils fanatiques; mais envisageant avec
quelle rapidité le *Quakerisme* s'étendait dans
toutes les provinces du royaume, il s'efforça
de les gagner par des présens; ses ten-
tatives furent inutiles, & cette secte fut la
seule contre laquelle l'or du tyran ne put
prévaloir.

Cette secte, déjà répandue en Ecosse &
en Irlande, tint sa première assemblée dans
le comté de Bedford en 1658, & les nou-
veaux frères ne gardèrent plus de ménage-
mens dans leurs discours, & traitèrent toutes
les communions protestantes avec le dernier
mépris; de-là les violentes persécutions qu'ils
eurent à souffrir. Cependant les Quakers res-
pirèrent un peu à l'avènement de Charles
second au trône, & leurs emportemens eurent

488 REMARQUES SUR LA

moins de fureur : mais bientôt on les pei-
gnit à ce prince comme des hommes dan-
gereux, ennemis de l'état & perturbateurs
du repos public. On leur défendit de tenir
des assemblées, le parlement leur ordonna,
sous peine de bannissement, de prêter ser-
ment de fidélité au roi, mais vainement : en
dépit des défenses, ils tinrent leurs conven-
ticules, & toute la sévérité des magistrats
ne put leur arracher le serment de fidélité.

L'enthousiasme avait établi le *Quakerisme*,
l'avitilissement allait le détruire, lorsque Guil-
laume Penn & Robert Barclay employèrent
tous leurs talens pour réduire en système
toutes les extravagances des disciples de
Georges Fox, & faire prendre à cette secte
une forme nouvelle.

Penn, fils d'un vice-amiral d'Angleterre,
devenu Quaker en Irlande, hérita à la mort
de son père, d'une province d'Amérique,
cédée par le roi au vice-amiral, & qui avait
été appelée de son nom Pensylvanie : ce fut
dans ce vaste héritage qu'il ouvrit un asyle
aux malheureux Quakers que le gouverne-
ment ne cessait de bannir. Penn fonda alors
la ville de Philadelphie, il fit une ligue avec
les sauvages des environs, & donna des loix
à sa république naissante. « Ce nouveau lé-
gislateur déclara que tous ceux qui recon-
naîtraient un seul Dieu, tout-puissant,
créateur & conservateur de l'univers, qui
lui témoigneraient leur fidélité en suivant
exactement les règles de la vertu, qui

PEN

est f
son
à lui
liber
acte
ni co
désap
qu'un
que f
religi
puni
pertu
toutes f
les nou
dant qu
leur acc
gistratur
Ce se
quer ex
trine de
font si p
obscur &
est, sinc
grande
Ils ava
ralement
devoirs
gardé con
tien, pa
& un bo
différenc
tains fait
les Chré

PENSYLV. ET LES QUAKERS. 489

» est seul capable d'approcher l'homme de
» son créateur, & de le rendre semblable
» à lui; que ceux-là jouiraient d'une entière
» liberté, & qu'ils ne seraient forcés à aucun
» acte religieux contraire à leur conscience,
» ni contraint d'assister à aucun culte qu'ils
» désapprouveraient; & s'il arrivait à quel-
» qu'un de maltraiter son concitoyen de quel-
» que façon que ce pût être, au sujet de la
» religion, il ordonna qu'un tel homme fût
» puni comme un séditieux & comme un
» perturbateur du repos public. » En tolérant
toutes sortes de religions & de sectes parmi
les nouveaux colons, & en ne leur deman-
dant qu'une simple croyance en Dieu, Penn
leur accorda le droit de prétendre à la ma-
gistrature & aux autres dignités.

Ce serait sans doute ici la place d'expli-
quer exactement quelle est la véritable doc-
trine des Quakers; mais leurs sentimens
sont si peu uniformes, & leur langage si
obscur & si mystérieux, que cette entreprise
est, sinon impossible, au moins de la plus
grande difficulté.

Ils avancent » que tout homme qui vit mo-
ralement bien, & pratique sincèrement les
devoirs de la religion naturelle, doit être re-
gardé comme ayant l'essence d'un bon Chré-
tien, parce que entre un vertueux Payen
& un bon Chrétien, il n'y a pas d'autre
différence que la foi historique pour cer-
tains faits extraordinaires, telle que l'ont
les Chrétiens. Cette foi qui manque aux

490 REMARQUES SUR LA

Payens, n'est nullement essentielle au salut.

Jésus-Christ est la véritable lumière intérieure qui éclaire les hommes par une inspiration immédiate, & non la doctrine extérieure de l'évangile, qui n'est pas la voie ordinaire dont Dieu se sert pour éclairer les hommes.

L'écriture n'est pas la véritable règle de la doctrine & de la morale Chrétienne, c'est la lumière intérieure. Les écrits dont la bible est composée, ont été adressés à des églises ou à des particuliers, & ne nous regardent pas.

La publication de l'évangile n'a pas aboli les inspirations immédiates, & ce n'est point par l'écriture que l'on doit juger de la certitude des révélations. Chaque fidèle a une inspiration immédiate, & les préceptes de l'évangile ne nous obligent qu'autant qu'ils sont confirmés par cette inspiration.

L'inspiration nous enseigne tout ce qui est nécessaire à notre salut. C'est de tous les fidèles, & non pas seulement des apôtres, qu'il est dit que *l'onction leur enseignera toutes choses*. Un fidèle Quaker doit penser qu'il vaut mieux s'entretenir avec Dieu immédiatement que médiatement.

C'est à l'esprit seul qu'il faut avoir recours pour entendre ce qui se trouve d'obscur dans l'écriture. Quelles que soient les preuves de la vérité du christianisme, il faut encore qu'elles soient fortifiées par le témoignage intérieur de l'esprit. Tous les ministres de

PEU

Jésus-Christ
enseigne
apôtres
ne sera
à un m
c'est l'
nistrere
médiat
miracle
besoin
noncen

Il pe
l'église
Payens
& appr
mes pe
car en Je
mâle &

Les
que ceu
honorer
dimes e
tion de
subtilité
rendre r
qui étai
& qui n
Comme
céleste,
Il ne s'e
nature l
tems. C
sang de

PENSYLV. ET LES QUAKERS 491

Jésus-Christ sont aussi infaillibles en ce qu'ils enseignent que l'étaient les prophètes & les apôtres : sans cela l'esprit de Jésus-Christ ne serait pas infaillible : l'inspiration suffit à un ministre sans le secours des écritures : c'est l'inspiration seule qui appelle au ministère ; & pour preuve d'une vocation immédiate, il ne faut d'autres miracles que des miracles intérieurs, & les Quakers n'ont pas besoin d'en faire d'extérieurs, puisqu'ils n'annoncent point un nouvel évangile.

Il peut y avoir de véritables membres de l'église parmi les Juifs, les Turcs & les Payens : il faut prêcher le Christ intérieur, & apprendre au peuple à le sentir. Les femmes peuvent prêcher comme les hommes ; car *en Jésus-Christ il n'y a aucune distinction de mâle & de femelle.*

Les pensions accordées aux ministres, & que ceux-là exigent comme une dette, déshonorent le ministère. Le paiement des dîmes est un reste de judaïsme. La distinction des personnes dans la divinité est une subtilité spéculative qui ne tend pas à nous rendre meilleurs. Le véritable Christ est celui qui était, avant que d'être manifesté en chair, & qui n'a jamais été vu des yeux de la chair. Comme Dieu, Jésus-Christ a une humanité céleste, dont la terrestre n'était que la figure. Il ne s'est point uni personnellement à notre nature humaine ; il ne l'a prise que pour un tems. Ce n'est pas par l'effusion extérieure du sang de Jésus-Christ, que nous avons été

492 REMARQUES SUR LA

lavés de nos péchés, c'est par un sang intérieur & spirituel que le fils de Dieu purifie nos cœurs & nos consciences.

L'écriture ne dit point que Jésus-Christ ait satisfait à la justice de Dieu pour nos péchés, & l'on ne peut concilier cette justice avec la punition de son fils qui est innocent. C'est une erreur de penser que Jésus-Christ est monté au ciel avec le même corps dont il a été revêtu sur la terre. Quand nos péchés nous ont été pardonnés, il n'est plus nécessaire de s'en repentir : pour parvenir au salut, il faut vivre sans aucun péché. Le serment & même l'injustice est un péché : Dieu l'a défendu : il n'est pas permis de faire la guerre ni même de repousser la force par la force. Tout homicide, même en guerre, est contraire au précepte d'aimer ses ennemis. On ne doit donner aux hommes aucun titre d'honneur : il ne faut ni s'incliner, ni se découvrir devant eux, ni suivre les modes du siècle, ni donner, ni recevoir le titre de *vous*.

On doit attendre le mouvement de l'esprit pour prier, & il ne peut y avoir de tems déterminé pour la prière que celui de l'impulsion de l'esprit. Tout signe extérieur dans le culte public est contraire au précepte d'honorer Dieu en esprit & en vérité. Le baptême extérieur n'a pas été ordonné par Jésus-Christ, ou du moins il ne l'a pas été comme une loi perpétuelle. Le seul baptême intérieur est le baptême de Jésus-Christ ; car le baptême d'eau & le baptême spirituel sont

PE

deux l
voir l'
perpét
la faib
cemen

Le b
point à
peu de
pourvu
un corp
dedans

Tels

Quaker
truisent
de voul
fissent
ticable.

Mais

lettres p
cordées
lui cède
l'espace
de laticu
isles qui
sorte que
avait po
de Dela
à l'ouest
le Mary

quante
Penna
sieurs co
latif réfi

PENSYLV. ET LES QUAKERS. 493

deux baptêmes différens. Prendre ou recevoir l'eucharistie n'est pas d'une obligation perpétuelle, cette instruction avait en vue la faiblesse des Chrétiens dans le commencement du christianisme.

Le bonheur éternel de l'ame ne consistera point à être réunie à son corps. Il importe peu de croire la résurrection du même corps, pourvu que l'on croye que l'on ressuscite avec un corps. Le ciel est la présence de Dieu au dedans des hommes. »

Tels sont sommairement les dogmes des Quakers, & l'on ne peut nier qu'ils ne détruisent absolument le christianisme, à force de vouloir le rendre spirituel, & qu'ils n'en fassent une religion chimérique ou impraticable.

Mais revenons à la Pensylvanie. Par les lettres patentes du quatre mars 1680, accordées à Penn, la couronne d'Angleterre lui cède, sous le nom de Pensylvanie, tout l'espace situé entre les quarante-trois degrés de latitude du nord, inclusivement, avec les isles qui appartiennent à cette étendue : de sorte que le pays dont il devint propriétaire, avait pour bornes à l'est la baye & la rivière de Delaware, au nord la Nouvelle-Yorck, à l'ouest des nations Indiennes, & au sud le Maryland ; ce qui fait plus de cent cinquante lieues en ligne droite.

Penn divisa son nouveau pays en plusieurs comtés : il régla que le pouvoir législatif résiderait dans le gouverneur & dans

l'assemblée du peuple, qu'on ne ferait point de loix, & qu'on ne leverait point d'argent sans le consentement de ce dernier : que tous les privilèges & tous les droits des Anglais d'Europe auraient leur pleine valeur en Pensylvanie : & qu'en conservant beaucoup de respect pour la cour d'Angleterre, on n'attendrait point ses ordres pour pourvoir au bien-être & à la sûreté de la colonie. Après ces arrangemens, Penn retourna en Angleterre, il se rendit suspect au gouvernement, par quelques discours peu mesurés, & la cour saisit cette occasion pour lui ôter le gouvernement de la Pensylvanie, & pour y introduire la forme d'administration établie dans les autres colonies Anglaises de l'Amérique.

Les principes modérés que les Quakers ont adoptés, leur douceur naturelle, & l'éloignement qu'ils ont pour la guerre, & pour toutes sortes de divisions, fait régner dans cette heureuse colonie une paix si constante, qu'on n'y connaît pas un seul événement qui puisse servir de matière à l'histoire. A n'envisager cette secte que du côté de la politique, elle est la seule tranquille sur la terre, mais elle ne peut l'être long-tems. Chaque jour en diminue les forces, & lui arrache quelques membres. Le fils d'un riche Quaker prétend jouir de l'immense fortune qui vient de lui tomber en partage ; il veut parvenir aux dignités, obtenir des titres, & avoir des boutons sur son habit : ces avan-

tages
quell
parai
père :

LA
miers
glaise
Indien
de la M
se fixe
bouch
1663,
du roi
lesque
condit
tribut
domain
puis le
nord,
est ren
tous le
les mi
possessi
est d'a
a pris

SUR LA CAROLINE. 495
sages le séduisent, & la communion sur laquelle la cour répand ses faveurs, ne lui paraît bientôt plus si criminelle, que son père s'était efforcé de le lui démontrer.

CHAPITRE III.

Remarques sur la Caroline.

LA colonie de la Caroline doit ses premiers établissemens à quelques familles Anglaises qui, pour se dérober à la fureur des Indiens dans les massacres de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, vinrent en 1622, se fixer sur la côte de cette province, à l'embouchure de la rivière de May : mais, en 1663, quelques seigneurs Anglais obtinrent du roi Charles II, des lettres patentes par lesquelles ce prince leur céda, sans autre condition que de payer à la couronne un tribut annuel de vingt marcs d'or, tout le domaine qu'il s'attribuait en Amérique, depuis le trente-sixième degré de latitude du nord, jusqu'à la rivière de San-Matteo, qui est renfermée dans le trente-unième, avec tous les droits royaux sur les pêcheries & les mines, sur la vie, les membres & les possessions de leurs vassaux. Cette conclusion est d'autant plus singulière que la Caroline a pris son nom d'un fort bâti par les Fran-

çais en 1562. Ce pays n'a pas moins de trois cents milles d'étendue : il est partagé en deux petits gouvernemens, celui du nord & celui du sud.

Pour peupler promptement la Caroline, les nouveaux propriétaires y reçurent toutes les sectes, avec une tolérance sans bornes, autorisée par l'acte de concession. Dans le règlement qu'ils firent à ce sujet, on doit remarquer particulièrement ces articles : « Que les propriétaires, ayant reconnu les avantages de la tolérance pour enrichir & peupler une province, étaient résolus d'accorder la plus grande liberté de religion qu'on pût désirer, ou dont on eût jamais eu l'exemple dans aucune société humaine : Que les naturels du pays n'ayant pas encore la moindre connaissance du christianisme, leur idolâtrie & leur ignorance ne donnaient assurément aucun droit de les maltraiter : Que les Chrétiens qui apporteraient dans la colonie des principes différens de ceux de l'église anglicane, s'attendraient sans doute à n'être pas contraint dans leurs opinions, & que par conséquent ce serait manquer à la bonne foi, que de leur faire la moindre violence : Qu'à l'égard des Juifs, des Payens, & des autres ennemis du christianisme, on ne voyait pas plus de raison de les rejeter, puisque leur malheur ne pouvant venir que d'un défaut de lumière, on devait se flatter au contraire que la connaissance de l'évangile & l'exemple des vertus chrétiennes pourraient servir
quelques

quel
qu'ai
rolin
pend
qu'on
toléra
perfo
tendr
fussen
que c
fussen
Toute
vingt
charg
législa
L'ac
à un g
& on l
que le
les aut
conseil
fut cha
réserva
On div
chaque
sous le
sous cel
bres du
bre ha
tion de
réservée
de Lanc
ronnies,
To

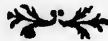
SUR LA CAROLINE. 497

quelques jours à leur défilier les yeux : qu'ainsi tout le monde était invité à la Caroline, & sûr d'y jouir d'une parfaite indépendance pour les sentimens & pour le culte : qu'on ne mettait qu'une condition à cette tolérance universelle : c'était que toutes les personnes au-dessus de dix-sept ans, qui prétendraient à la protection des loix civiles, fussent attachées à quelque église, ou quelque corps de religion, & que leurs noms fussent inscrits dans les registres de leur secte. Toutes ces idées furent rédigées en cent vingt articles, par le fameux Loke qui se chargea de dresser cette étrange pièce de législation.

L'administration de la colonie fut confiée à un gouverneur, sous le titre de Palatin, & on lui donna trois assesseurs, choisis ainsi que le gouverneur entre les propriétaires ; les autres ayant droit de suffrage dans le conseil, qu'on nomma cour Palatine, & qui fut chargé du pouvoir législatif, tandis qu'on réserva au palatin la puissance exécutive. On divisa ensuite le pays en comtés, & dans chaque comté on créa trois nobles, l'un sous le nom de Landgrave, & les deux autres sous celui de Cacique. Ceux-ci avec les membres du conseil devaient composer la chambre haute d'un parlement, & la nomination des députés de la chambre basse était réservée au peuple. Pour parvenir à la dignité de Landgrave, il fallait posséder quatre baronnies, chaque baronnie composée de six mille

acres de terre. Pour être cacique, il suffisait de deux baronnies chacune de trois mille acres. On ne pouvait aliéner ces fonds, ni par vente, ni par donation, mais on était libre d'en louer un tiers pour trois vies seulement. Les membres de la chambre basse devaient être élus entre les tenanciers libres de chaque comté, qui ne devaient payer qu'un sou par acre aux propriétaires. Le parlement devait s'assembler une fois au moins en deux ans. Tous les habitans sans distinction devaient prendre les armes, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, au premier ordre de la cour palatine.

Les voyageurs ne nous apprennent rien de bien intéressant touchant les anciens habitans de la Caroline; en effet, il reste si peu de naturels, qu'il était assez inutile d'en parler; ce que nous pouvons recueillir de leur religion, c'est qu'ils adorent un seul Dieu créateur de toutes choses, à qui leur grand-prêtre offre des sacrifices, mais ils ne se persuadent point qu'il daigne se mêler de leurs affaires. Il a des ministres inférieurs qui gouvernent ce bas monde, & l'on entrevoit que ces Indiens distinguent dans ces divinités subalternes des bons & des mauvais génies, qu'ils prient suivant ce qu'ils espèrent ou craignent d'eux, & à qui ils font de continuelles offrandes, par le ministère de leurs prêtres.



ON
grand
qui est
& le q
& ent
le de
longit
Florid
une pa
au cou
de mo
Mexiq
Mexiq
En m
mais il
la déco
Franç
Ce fer
forcera
différen
il suffi
abuser
ne se p
que les
rant sur
ils se

C H A P I T R E I V.

Remarques sur la Floride.

ON comprend sous le nom de Floride cette grande contrée de l'Amérique septentrionale, qui est renfermée entre le vingt-cinquième & le quarantième degré de latitude du nord, & entre le deux cents soixante-dixième & le deux cents quatre-vingt-dix-septième de longitude. Elle comprend la Louisiane, la Floride Espagnole, la nouvelle Géorgie & une partie de la Caroline. Elle est bornée au couchant & au nord par une longue chaîne de montagnes qui la sépare du nouveau Mexique, la baigne au midi & la mer du Mexique au levant.

En 1497, Sebastien Cabot vit la Floride, mais il n'y débarqua pas. Ponce de Léon la découvrit en 1512. En 1562 Jean Ribaut, François, s'y établit & y bâtit un petit fort. Ce serait bien infructueusement qu'on s'efforcerait de peindre particulièrement les différens peuples qui habitent ce vaste pays; il suffit de dire en général, pour ne pas abuser de la crédulité du lecteur, & pour ne se pas laisser abuser par les voyageurs, que les Floridiens ont la couleur olivâtre, tirant sur le rouge, à cause d'une huile dont ils se frottent : qu'ils vont presque nus,

qu'ils sont braves & bienfaits. A l'égard de leur religion, au risque de nous tromper avec Garcilasso de la Vega, & quelques autres auteurs, nous allons tâcher d'en débrouiller le cahos.

Les Floridiens sont Idolâtres : ils adorent le soleil & la lune, & ils leur offrent des prières & des sacrifices. Il y a apparence que ces peuples, & particulièrement ceux qui demeurent vers les montagnes des Apalaches, ont conservé quelques notions du déluge universel; car ils rapportent que le soleil ayant retardé sa course ordinaire de vingt-quatre heures, les eaux du grand lac Théomi se débordèrent avec une telle abondance, que les sommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la réserve de celle d'Olaïmy, que le soleil garantit de l'inondation, à cause d'un temple qu'il s'y était bâti de ses propres mains. Depuis ce tems les Apalachites vont rendre hommage au soleil sur cette montagne. Tous ceux qui purent en gagner le sommet furent préservés du déluge. Le jour suivant le soleil reprit son cours, & fit rentrer les eaux dans leurs bornes naturelles. Telle est l'origine fabuleuse du culte que ce peuple rend à l'astre qui nous éclaire.

Aussi-tôt que le soleil paraît sur l'horifon, les Floridiens le saluent & chantent des hymnes à sa louange : le soir ils observent la même cérémonie. Quatre fois l'année, ils se rendent sur la montagne d'Olaïmy, & par

les m
parfur
comm
lent p
chacun
gne et
render
fonctio
l'entré
les off
que le
ces mi
plusieu
fums
de l'ou
du mi
usage,
de pier
tité de
pâtur
pinion
lement
pratiqu
danfes
est aux
dore d
les Jo
donner
ensuite
montag
des ran
temple
dans un

SUR LA FLORIDE. 501

les mains de leurs prêtres, ils brûlent des parfums en son honneur; car le regardant comme l'auteur de la vie, ils ne lui immolent point d'animaux. La nuit qui précède chacune de ces solemnités, toute la montagne est éclairée, & les *Jonas* ou prêtres s'y rendent, pour se préparer dignement aux fonctions de leur ministère, & attacher à l'entrée de la caverne consacrée au soleil, les offrandes des dévots de la nation. Dès que le soleil commence à darder ses rayons, ces ministres entonnent des hymnes, & après plusieurs génuflexions, ils jettent des parfums dans le feu sacré, qui brûle au-devant de l'ouverture de la grotte. Le pontife verse du miel dans une pierre creusée pour cet usage, & qui est au-dessous d'une grande table de pierre. Il jette à terre une certaine quantité de grains de maïs, qui doivent être la pâture de quelques oiseaux, qui, selon l'opinion des Floridiens, chantent continuellement les louanges du soleil. On coupe ces pratiques religieuses par un festin & des danses, & lorsque le dieu de la lumière est aux deux tiers de son cours, & qu'il dore de ses rayons les bords de la table, les *Jonas* brûlent de nouveaux parfums, & donnent la liberté à six oiseaux mystérieux; ensuite ils descendent en procession de la montagne, suivis de tout le peuple qui tient des rameaux à la main, & l'on se rend au temple, où les pèlerins se lavent le visage dans une eau sacrée.

On prétend que la caverne du soleil est naturellement taillée dans le roc, qu'elle est ovale, longue de deux cents pieds, & haute de cent vingt.

Quelques peuples de la Floride sacrifient leur premiers-nés au soleil, ou plutôt à leurs rois, qu'ils nomment Paraoustis : ce qui doit faire pancher vers cette dernière opinion, c'est que cette cruelle cérémonie se fait en présence du prince, & qu'il semble que la victime lui soit offerte particulièrement. La mère du jeune enfant se prosterne aux pieds du paraousti, devant lequel il y a un bloc, préparé pour le sacrifice. Des femmes rangées en cercle, dansent & chantent en même tems les louanges du paraousti : au milieu d'elles, paraît une autre femme qui tient la victime dans ses bras ; elle quitte le cercle en dansant, pose l'enfant sur le bloc, & aussi-tôt il est impitoyablement massacré par le chef des jonas. Cette victime doit toujours être un garçon.

Les Floridiens demandent toutes les années au soleil qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre & de lui conserver sa fécondité : pour obtenir cette précieuse faveur, ils lui offrent la représentation d'un cerf, c'est-à-dire, la peau d'un de ces animaux, remplie d'herbes odoriférantes, & ornée de fleurs & de fruits, qu'ils élèvent à la cime d'un grand arbre.

Comme ils adorent particulièrement le mauvais principe, sous le nom de *Toia*,

pour
nant q
La pr
nomm
femm
cette
ton s
jonas
coule
nomb
épouv
ges d
les pr
fureu
texte
dant
cessen
miffen
les br
fures
jonas
tre ;
leur r
pris
ce fa
toute
ce m
truits
pays.
Mexi
sembl
Le
minif

SUR LA FLORIDE. 503

pour se le rendre favorable, il n'est pas étonnant qu'ils célèbrent des fêtes en son honneur. La principale de ces solemnités pourrait être nommée la fête de la Contrition. Toutes les femmes préparent une grande place pour cette cérémonie : tous les habitans du canton s'y rendent à la pointe du jour ; leurs jonas arrivent , le corps peint de diverses couleurs : ils sont accompagnés d'un grand nombre de tambours , qui font un vacarme épouvantable. On danse, on chante les louanges du *Toia*, & au milieu de ces exercices, les prêtres seignent d'entrer dans une sainte fureur, & se sauvent dans les bois, sous prétexte de consulter le mauvais principe. Pendant leur absence, les femmes & les filles ne cessent de pleurer & de pousser d'affreux gémissemens, elles se taillent le visage & les bras, & le sang qui coule de leurs blessures, elles l'offrent à *Toia*. Quelquefois les jonas sont deux jours entiers sans reparaitre ; ils se montrent enfin, & débitent à leur retour tout ce qu'ils supposent avoir appris de la propre bouche du malin esprit ; ce fatras d'extravagances règle pour l'année toutes les actions des Floridiens : c'est par ce moyen qu'ils se vantaient d'avoir été instruits de l'arrivée des Espagnols dans leur pays. Nous avons déjà remarqué que les Mexiquains conservaient par tradition de semblables prophéties.

Les jonas ne se contentent pas d'être les ministres des divinités des Floridiens, ils

exercer aussi la médecine, & sont les conseillers & les exécuteurs des ordres des parauostis. Ce triple caractère leur donne une autorité sans bornes sur les peuples, qui les révèrent & tremblent devant eux; d'ailleurs ces hypocrites joignent à la gravité de leur maintien, un ton de modestie qui en impose. On prétend qu'ils pratiquent des jeûnes extraordinaires. Pour entrer dans l'ordre des jonas, il faut passer par de rudes & longues épreuves, qui sont cependant adoucies par de favorables visions, & une communication intime avec la divinité. Ces derniers mots qui se trouvent dans les relations des voyageurs, découvrent assez les fourberies que les prêtres employent pour fasciner les yeux & séduire l'esprit de leurs jeunes élèves.

Comme médecins, les jonas connaissent assez les vertus & les propriétés des simples. Ils font usage des vomitifs: ils provoquent les sueurs, pratiquent les scarifications, & sucent avec un chalumeau le sang qui découle des playes. Lorsque tous ces remèdes n'opèrent rien pour la guérison du malade, ils prescrivent le bain; s'il paraît impuissant, & que le mal redouble, on expose le moribond aux brûlantes ardeurs du soleil: c'est la dernière ressource du malade & du médecin.

Comme prêtres, les jonas sont couverts d'une espèce de manteau de peaux coupées en bandes inégales; ils ont les pieds & les bras nus, & sur la tête un bonnet de peau

qui se
leurs
longu
quelle
l'habi
Les
seule
obligé
paraou
dédon
un gr
enfants
droit à
du pè

Les
dans
de soc
sans le
ou des
ceux d
vice. J
l'autor
le père
mari c
depuis
couché

Ils
suppos
portés
La de
les pré
les our
Les pa

SUR LA FLORIDE. 509

qui se termine en pointe, ou simplement leurs cheveux ornés de plumes. Une robe longue, attachée avec une ceinture, de laquelle pend un sac plein de remèdes, est l'habillement du médecin.

Les Floridiens en général n'épousent qu'une seule femme, qui, sous peine de mort, est obligée de garder la fidélité à son mari. Les paraoustis & les principaux de la nation se dédommagent de cette contrainte en prenant un grand nombre de concubines; mais les enfans de la femme légitime ont seuls le droit à la plus grande partie de la succession du père.

Les Apalachites ne se marient guères que dans leur famille, les degrés de frère & de soeur exceptés. Ils donnent à leurs enfans les noms des ennemis qu'ils ont tués, ou des villages qu'ils ont brûlés, ou même ceux des esclaves qui sont morts à leur service. Jusqu'à douze ans les garçons sont sous l'autorité de leur mère; mais passé ce tems, le père prend soin de leur éducation. Un mari cesse d'avoir commerce avec sa femme, depuis qu'elle est enceinte jusqu'après ses couches.

Ils croient l'immortalité de l'ame, & supposent que les gens vertueux sont transportés au ciel & placés entre les étoiles. La demeure des méchans est assignée dans les précipices des montagnes du nord parmi les ours, au milieu des neiges & des glaces. Les paraoustis sont ensevelis avec toute la

magnificence que ces peuples sont capables d'imaginer. Les princes alliés viennent pleurer sur le corps du défunt ; le peuple se coupe la barbe ; des pleureuses en titre d'office versent sur lui d'abondantes larmes trois fois le jour, le matin , à midi & le soir. On brûle exactement tout ce qu'il a possédé pendant sa vie , & le même usage s'observe à la mort des jonas , avec cette différence qu'après avoir entévelis ceux-ci , on met le feu aux maisons qu'ils ont habitées. On croit que quelques nations de ce grand pays brûlent , & réduisent en poudre les os de leurs prêtres , & qu'un an après , ils la font avaler aux proches parens du mort.

Les Apalachites sont dans l'usage d'embaumer les corps , & lorsqu'ils sont entièrement desséchés par la force des drogues aromatiques qu'ils employent , ils les couvrent de superbes peaux , & les déposent dans des cercueils de cèdres , qui après douze lunes écoulées , sont enterrés dans la forêt voisine , au pied d'un grand arbre. Les corps des paraoustis sont gardés pendant trois années , & ensuite on les porte avec beaucoup de cérémonie dans le tombeau de leurs ancêtres.

Ce tombeau , que visitèrent les Espagnols & dont Garcilasso nous a laissé la description , mérite quelqu'attention. Il avait plus de cent pas de long , sur quarante de large , & la hauteur de ses murailles était proportionnée : sa couverture était de roseaux artistement

rissus
Des
de di
à ce
on ap
cées
blaien
mière
les se
trois
mes ,
d'arcs
gues
funéra
quille
couler
masqu
& de
pied
bancs
raoust
& au-
la fig
sentée
vaient
des bo
de diff
il y av
séparé
la plû
telle
cents
trois c

tissus, & capables de résister à la pluye. Des festons de coquilles, liés avec des perles de différentes grosseurs, servaient d'ornement à ce superbe toit. A l'entrée de ce tombeau, on appercevait douze statues colossales, placées sur deux rangs, de façon qu'elles semblaient en défendre les approches : les premières, armées de massues garnies de cuivre; les secondes, de marteaux d'armes; les troisièmes, d'espèces de rames; les quatrièmes, de haches de cuivre; les cinquièmes, d'arcs & de flèches, & les sixièmes, de longues piques. Le dedans de cette demeure funéraire, était aussi orné de festons, de coquilles, de perles, & de plumes de diverses couleurs. Le tour des murailles se trouvait masqué par deux rangs de statues d'hommes & de femmes de grandeur ordinaire. Au pied de ces murs, on avait pratiqué des bancs pour recevoir les cercueils des paroultis, & ceux des princes de leur famille, & au-dessus de chaque cercueil, on voyait la figure de celui qu'il renfermait, représentée au naturel. Les espaces qui se trouvaient entre les statues, étaient couverts par des boucliers, ornés de perles & de houppes de différentes couleurs. Au milieu de l'édifice, il y avait trois rangs de caisses, sur des bancs séparés, qui toutes étaient remplies de perles, la plûpart d'une prodigieuse grosseur, & telle en devait être la quantité, que neuf cents Espagnols, entre lesquels il y avait trois cents cavaliers, ne purent les emporter

toutes. Les richesses contenues dans les appartemens contigus à ce séjour de la mort, étaient, au rapport des conquérans de la Floride, si considérables, que, d'après eux-mêmes, nous n'osons pas en faire l'énumération.

Les Floridiens sont vindicatifs, &, lorsqu'ils ont reçu quelqu'insulte, pour s'exciter à en tirer raison, ils indiquent une assemblée générale. Un de leurs guerriers se tient dans un endroit écarté. Tandis que l'orateur expose l'affront que la nation vient de recevoir de quelque voisin, un guerrier se lève avec fureur, & va lancer son javelot contre celui qui est à l'écart, & qui ne tombant pas du premier coup, est successivement frappé par d'autres furieux, jusqu'à ce qu'il nage dans son sang. On le relève en pleurant, & les femmes lui présentent à boire du *casiné*, qui est le breuvage des guerriers. On le transporte dans une cabane, on panse ses plaies, & toute l'assemblée s'enivre, en s'excitant mutuellement à la vengeance.

Dès ce moment la guerre est résolue, mais pour se mettre en marche, il faut l'avis des jonas. Ils consultent le mauvais principe, & sa réponse est toujours « qu'il faut exterminer » ses ennemis ». Le paraousti, certain du consentement de ses prêtres, fait la revue de sa petite armée, & se tournant vers le soleil, il le conjure d'éclairer son expédition: ensuite prenant de l'eau dans une coupe de bois, & proférant à haute voix mille imprécations

contr
cette
tomb
» sie
» vo
eau f
» Pui
» tan
Lo
doit a
il se p
tains
figure
possibl
agité
table :
de lui
milieu
il se c
il va r
versati
lui vien
ennem
s'y pre
dules
tougou
possibl
clure?
ils pas
nir? &
assez f
tournu
lorsqu'

SUR LA FLORIDE. 509

contre l'ennemi qu'il va combattre , il jette cette eau en l'air, de façon qu'elle puisse retomber sur ses guerriers, & leur dit : « Puissiez-vous répandre de la sorte le sang de vos ennemis » ! Puis versant de nouvelle eau sur le feu allumé devant lui, il ajoute : « Puissiez-vous détruire nos ennemis avec autant de promptitude que j'éteins ce feu » !

Lorsque le jonas est consulté sur ce qu'il doit arriver pendant l'expédition projetée, il se place sur un bouclier, au milieu de certains cercles qu'il a tracés sur le sable & de figures symboliques dont il ne nous est pas possible de rendre compte. C'est-là qu'il paraît agité de l'esprit dont il est le ministre détestable : il feint de l'entendre, de l'interroger, de lui répondre, & cette scène se passe au milieu des plus horribles contorsions. Ensuite il se calme, & paraissant reprendre ses sens, il va rendre compte au paraousti de la conversation qu'il vient d'avoir avec son dieu ; il lui vient apprendre où & de quelle manière les ennemis sont campés, & de quelle façon il doit s'y prendre pour obtenir la victoire. Nos crédules voyageurs nous assurent que presque toujours les jonas rencontrent juste. Il est possible que cela leur arrive, mais qu'en conclure ? Combien de fois nos astrologues n'ont-ils pas révélé par hazard les secrets de l'avenir ? & d'ailleurs ces fourbes ne sont-ils pas assez fins pour donner à leurs oracles une tournure qui les mette à l'abri des difficultés, lorsqu'il est question de se justifier ?

Après la bataille, les Floridiens enlèvent le crâne & la chevelure à leurs ennemis vaincus, & pendent à des perches les bras & les jambes de ceux qui ont été tués pendant la guerre.

C H A P I T R E V.

Remarques sur la Baye d'Hudson.

CETTE baye s'étend du nord au sud, depuis les soixante-quatre degrés d'élévation du pôle jusqu'au cinquante-unième : sa largeur de l'orient à l'occident est fort inégale : elle a près de deux cents lieues dans sa partie septentrionale, mais le fond de la baye a à peine trente-cinq lieues de large. Frédéric Anschild, en cherchant un passage pour aller de la mer du nord à celle du sud, découvrit cette baye ; mais Henri Hudson, fameux pilote Anglais, la reconnut plus particulièrement en 1640.

Les sauvages habitans de cette baye, sont appelés *Nodwais* par les Anglais, & *Eskimaux* par les Français. Ils sont petits, mais robustes, assez gras & fort baianés. Ils ont la tête large, la face ronde & plate, les yeux noirs, petits & étincelans, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux noirs & longs, les épaules larges & les pieds extrêmement petits. Ils sont naturellement vifs & gais,

mais
à le
fiers
cher
qu'on
obte

Le
peau
de
qu'il
comp
autou
lieu
ferm
com
porte
pour
qu'il

Co
large
elles
que
cessiv
prem
des r
mince
avec

On
rense
barba
recon
lui do
langu

SUR LA BAYE D'HUDSON. 511

mais subtils, rusés & fourbes. Pour arriver à leurs fins, ils savent manier la flatterie : fiers, s'ils peuvent se persuader qu'on les recherche ; ils sont craintifs & rampans, lorsqu'on paraît les mépriser & qu'ils veulent obtenir quelques faveurs.

Les habits des Eskimaux sont faits de peaux de vache marine, de bêtes fauves, ou de peaux d'oiseaux terrestres ou marins, qu'ils ont l'art de coudre ensemble. Ils sont composés d'une espèce de capuchon, ferré autour du corps, qui descend jusqu'au milieu de la cuisse, & d'une culotte qui se ferme devant & derrière avec une corde, comme on ferme une bourse. Les deux sexes portent plusieurs bottes les unes sur les autres, pour garantir leurs jambes du froid excessif qu'il fait dans cette partie du monde.

Comme le capuchon des femmes est plus large sur les épaules que celui des hommes, elles y placent souvent leurs enfans, aussi bien que dans leurs bottes qui sont d'une excessive grandeur. Tous ces habits sont proprement cousus avec une aiguille d'ivoire & des nerfs de bêtes, fendus en lacets fort minces ; & pour ornemens, ils les bordent avec des bandes de différentes peaux.

On n'a jusqu'à présent que bien peu de renseignemens touchant la religion de ces barbares : cependant on nous assure qu'ils reconnaissent un Etre d'une bonté infinie : ils lui donnent le nom d'*Ukcouma*, qui en leur langue, signifie grand chef. C'est ce Dieu

qui leur accorde tous les biens dont ils jouissent, & en reconnaissance, ils chantent ses louanges & lui adressent quelques prières. Un autre Dieu, nommé *Ouikka*, est l'auteur de tous leurs maux, il fait naître les tempêtes, il renverse les barques; il rend inutiles les travaux, & sa méchanceté le rend redoutable. Les voyageurs ne nous disent point si les Eskimaux cherchent à l'appaiser par des présens, ce qui est à présumer. Dieu est bon, & par son essence incapable de nous faire du mal, il est donc inutile de lui faire des offrandes : l'esprit malin est tout puissant pour faire le mal, il peut nous en accabler, il est donc nécessaire de lui offrir ce que nous avons de mieux, pour en obtenir davantage, ou du moins pour qu'il nous laisse le reste : c'est le raisonnement de tous les sauvages, qui reconnaissent un bon & un mauvais principe.

Les Eskimaux ont un véritable fond d'humanité, & compatissent de bonne-foi aux peines qu'éprouvent leurs semblables. Ils ont la plus grande tendresse pour leurs enfans, mais ce sentiment ne s'étend pas jusqu'à leurs femmes; ils semblent les mépriser, & se regarder comme étant d'une espèce infiniment plus noble. Toutefois avec cette humanité qu'on accorde peut-être assez gratuitement à ces sauvages, il sera assez difficile de concilier le récit que fait M. Ellis, au sujet de leur étrange coutume d'étrangler les vieillards. « Quand les pères &

» les

» le
 » un
 » ils
 » gl
 » d'o
 » fu
 » fol
 » de
 » av
 » qu
 » un
 » un
 » la
 » un
 » cou
 » un
 » pas
 » leu
 » & t
 » sés.
 » qu'
 » à s'
 Ces
 pourta
 & gou
 d'adre
 ou de c
 à-fait
 à l'ex
 est gar
 pour e
 qui n'a
 tenir u

To

SUR LA BAYE D'HUDSON. 513

» les mères, dit ce voyageur, sont dans
» un âge qui ne leur permet plus le travail,
» ils ordonnent à leurs enfans de les étranger : c'est de la part des enfans, un devoir
» d'obéissance, auquel ils ne peuvent se refuser. La vieille personne entre dans une
» fosse, qu'ils ont creusée pour lui servir
» de tombeau ; elle y converse quelque tems
» avec eux, en fumant du tabac, & buvant
» quelques verres de liqueur. Enfin, sur
» un signe qu'elle leur fait, ils lui mettent
» une corde autour du cou ; & , chacun
» la tirant de son côté, ils l'étranglent en
» un instant. Ils sont obligés ensuite de la
» couvrir de sable, sur lequel ils élèvent
» un amas de pierre. Les vieillards qui n'ont
» pas d'enfans, exigent le même office de
» leurs amis, mais ce n'est plus un devoir,
» & souvent ils ont le chagrin d'être refusés. On ne voit point que dans le dégoût
» qu'ils ont de la vie, ils pensent jamais
» à s'en délivrer par leurs propres mains ».

Ces hommes, presque brutes, ne manquent
pourtant pas d'industrie : ils savent construire
& gouverner leurs canots avec beaucoup
d'adresse. Ces petits bâtimens sont ou de bois
ou de côtes de baleine, fort minces, & tout-
à-fait couverts de peaux de vache marine,
à l'exception d'un trou, vers le milieu, qui
est garni d'un rebord de bois ou de côtes,
pour empêcher l'eau du pont d'y entrer, &
qui n'a que la grandeur nécessaire pour contenir un seul homme. Il s'y tient assis en

étendant les jambes, & en se renfermant le corps dans une autre pièce de peau, attachée au rebord, de façon que l'eau ne peut passer jusqu'à lui. Ces dans ces frêles canots que les Eskimaux s'exposent sur la mer : ils sont ordinairement de vingt pieds de long sur dix-huit pouces de large, & se terminent en pointe par les deux bouts. Une rame est l'unique instrument qu'ils employent pour gouverner ce petit bâtiment, d'où ils harponnent les plus gros poissons. Ils ont d'autres canots qui contiennent jusqu'à vingt personnes.

Ils font des filets pour prendre les bêtes fauves, & se servent adroitement de leurs arcs, pour tuer les oiseaux au vol ; mais depuis qu'ils sont en commerce avec les Européens, ils quittent volontiers l'arc & la fronde pour se servir du fusil.

Ces sauvages sont sujets à fort peu de maladies. Ils guérissent radicalement les maux de poitrine par l'infusion d'une simple, ou par l'usage des sueurs. Pour se faire suer, on prend une grande pierre ronde, sur laquelle on entretient un grand feu jusqu'à ce qu'elle soit rouge : ensuite, on élève autour une petite cabane, qu'on ferme soigneusement. Le malade y entre nu, avec un vase plein d'eau, dont il arrose la pierre, & l'eau se changeant en vapeurs chaudes & humides, qui remplissent aussitôt la cabane, lui procure une transpiration très considérable & fort prompte. Après être resté quelque tems, il

fort
ou se
son.
lent
La p
plus.
tion
neige
est pl
garan
certai
langu
ceaux
précis
fort é
pas d
plique
noue
préserv
objets
en res
Qui
vorisé
mes ca
frippon
comme
vienn
cre, du
des gra
du taba
sifiés, i
compar
ils font

SUR LA BAYE D'HUDSON. 515

fort & va se plonger dans l'eau froide, ou se rouler dans la neige, suivant la saison. Pour se guérir de la colique, ils avalent une grande quantité de fumée de tabac. La perte de la vue est ce qu'ils craignent le plus. Cette privation leur est causée par l'action de la lumière fortement réfléchie de la neige, sur-tout au printems, quand le soleil est plus élevé au-dessus de l'horison. Pour se garantir de ce malheur, ils ont inventé une certaine machine qu'ils appellent en leur langue *des yeux à neige*; ce sont deux morceaux de bois ou d'yvoire, qui ont une fente précisément de la longueur des yeux, mais fort étroite, & qui cependant n'empêche pas de voir distinctement au travers: on applique cette machine sur les yeux, & on la noue derrière la tête avec un ruban. Avec ce préservatif, on est sûr de regarder tous les objets & aussi long-tems que l'on veut, sans en ressentir aucune incommodité.

Qui croirait que dans ce pays, si peu favorisé de la nature, il se trouvât des hommes capables de le disputer aux plus adroits frippons qui déshonorent si souvent notre commerce européen? Nombre d'Eskimaux viennent dans nos comptoirs acheter du sucre, du gingembre, des épiceries, de l'orge, des graines pour le jardinage, de la réglisse, du tabac en poudre; & après les avoir falsifiés, ils revendent ces marchandises à leurs compatriotes avec un gain fort considérable: ils font plus, ils se transforment en char-

latans; & formant de petites portions de la plupart de ces drogues, ils les vantent comme de puissans spécifiques contre toutes sortes de maladies, & les troquent avec leurs amis, pour de précieuses fourrures, qu'ils viennent revendre aux étrangers. Quelquefois ils se défont avantageusement de leurs petits paquets, sous prétexte qu'ils procurent une bonne chasse, une heureuse pêche, ou qu'ils préservent de blessures dans les combats.

Ces hommes si fins dans le commerce, & qui doivent peut-être aux Européens cette coupable manière de négocier, n'ont pas encore su se précautionner contre la misère qui les accable presque toutes les années. Rarement ils conservent de quoi se nourrir pendant l'hiver. Ceux qui viennent trafiquer dans les comptoirs de la baie, ne trouvant point dans les habitations de leurs compatriotes, les provisions qu'ils avaient droit d'espérer, sont souvent forcés de faire griller un millier de leurs fourrures & de les manger. Ces terribles inconvéniens en font souvent périr un grand nombre, & les extrémités où ils sont réduits, deviennent quelquefois si terribles, qu'on en a vu se porter à l'horrible excès de dévorer leurs enfans & leurs femmes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les usages de ce peuple, dont il est très possible que les voyageurs n'ayent pas encore pris des notions bien justes.

SUR LA BAYE D'HUDSON. 317

Au reste, il n'y a peut-être rien de plus affreux que les environs de la baye d'Hudson, & il ne faut pas moins que l'insatiable soif de l'or, pour chercher à y faire des établissemens. De quelque côté que l'on jette les yeux, on n'apperçoit que des terres incultes & inoapables de culture, des rochers escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues, des vallées stériles, où le soleil ne pénètre jamais, & que les neiges & les glaçons rendent inhabitables. La mer n'y est libre que depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre.

Pour juger de l'excessif froid qu'il fait à la baye d'Hudson, il faut mettre sous les yeux du lecteur le récit que le capitaine Middleton fit de ses souffrances à la société royale de Londres.

« Quoique les maisons de notre habitation soient faites de pierre, dit-il, que les murs ayent deux pieds d'épaisseur, que les fenêtres soient fort étroites, & garnies de volets fort épais, que l'on tient fermés pendant dix-huit heures tous les jours; quoique l'on fasse dans ces chambres de très grand feu quatre fois par jour, dans de grands poëles faits exprès, que l'on ferme bien les cheminées, lorsque le bois est consommé, & qu'il n'y reste plus que de la braise ardente, afin de mieux conserver la chaleur, cependant tout l'intérieur des chambres & les lits se couvrent de glace de l'épaisseur de trois

» pouces, que l'on est obligé d'ôter tous
 » les jours. L'on ne s'éclaire dans ces lon-
 » gues nuits, qu'avec des boulets de fer de
 » vingt-quatre rougis au feu, & suspendus
 » devant les fenêtres. Toutes les liqueurs
 » gèlent dans ces appartemens, & même
 » l'eau-de-vie dans les plus petites cham-
 » bres, quoique l'on y fasse continuelle-
 » ment un grand feu.

» Ceux qui se hazardent à l'air exté-
 » rieur, malgré leur double & triple ha-
 » billement de fourrures, non-seulement
 » autour du corps, mais encore autour de
 » la tête, du cou, des pieds & des mains,
 » se trouvent d'abord engourdis par le froid,
 » & ne peuvent rentrer dans les lieux chauds
 » que la peau de leur visage ne s'enlève, &
 » qu'ils n'ayent quelquefois les doigts des
 » pieds gelés.

Les eaux des lacs qui n'ont que dix à
 douze pieds de profondeur, se gèlent jus-
 qu'au fond, & la mer même gèle à pareille
 hauteur. Lorsque la glace se fend, le bruit
 qu'elle fait alors est comparable à celui d'un
 coup de canon.



Rem

C
 orient
 l'entr
 entre
 sième
 de tr
 connu
 père
 par H
 toixar
 banc
 banc
 sous l
 Franc
 cartes
 au su
 tude
 est pa
 minu
 en oc
 lieues
 entre
 grés d

CHAPITRE VI.

Remarques sur quelques Isles de l'Amérique septentrionale.

TERRE-NEUVE.

CETTE grande île de l'Océan sur la côte orientale de l'Amérique septentrionale, à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, est située entre le trente-sixième & le cinquante-troisième degré de latitude : on lui donne près de trois cents lieues de tour. Elle fut reconnue en 1497 par Jean & Sébastien Cabot, père & fils, envoyés pour des découvertes par Henri VII, roi d'Angleterre. C'est à soixante lieues de Terre-Neuve qu'est le grand banc pour la pêche de la morue. Ce grand banc est proprement une montagne cachée sous les eaux, à près de six cents lieues de France, du côté de l'occident. Suivant les cartes marines les plus exactes, il commence au sud par les quarante-un degrés de latitude nord, & son extrémité septentrionale est par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes. Sa plus grande largeur, d'orient en occident, est d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de longitude. On pourrait dire sans beau-

coup d'exagération, que sur ce fameux banc les morues y égalent presque les grains de sable. Elles se nourrissent d'une prodigieuse quantité de coquillages, & de plusieurs espèces de poissons de toute grandeur. Un bon pêcheur en prend quelquefois plus de quatre cents dans sa journée. Cette pêche doit être bien ancienne, puisqu'un Anglais rapporte qu'en 1521, il trouva sur le banc cinquante vaisseaux de différentes nations.

Les voyageurs ne s'accordent point du tout dans la description qu'ils nous font de l'isle de Terre-Neuve: les plus anciens nous assurent que l'air y est presque toujours serrein; que l'on y voit de belles forêts; que les campagnes y sont fleuries & couvertes de fraises; que les buissons sont pour la plupart des framboisiers, dont les fruits ont un goût merveilleux; que les eaux y sont bonnes, les vallons fertiles; que la terre produit naturellement une espèce de seigle fort nourrissant, & que diverses sortes de gibiers, les cariboux, les orignaux, les cerfs, les ours, les renards, les chevreuils & les castors y sont par milliers. Comment accorder ce tableau avec celui que font de cette même isle plusieurs navigateurs modernes? Ils ne craignent point d'avancer que c'est une terre affreuse, ou plutôt un immense rocher, qui n'est presque par-tout couvert que de mousse. Tous les arbustes dont on parle, disent-ils, ne produisent aucun fruit. Les bois n'y sont bons à rien: la chasse est impraticable dans

les
ven
jou
leu
un
lieu
qu'
qui
Les
rée
cel
cas
ne p
qu'
d'y
C
hab
qu'
féd
qui
pou
L
obje
à d
à c
tren
que
plon
che
jusq
emp
ne p
rend

SUR QUELQUES ISLES &c. 521

les montagnes, & les brouillards qui s'élèvent du grand banc, empêchent qu'on y jouisse de la clarté du soleil. En été la chaleur y est insupportable, & en hiver il y fait un froid excessif. S'il est possible de concilier ces deux sentimens, ce ne peut-être qu'en distinguant les deux quartiers de l'isle qui ont été fréquentés par les Européens. Les côtes du sud & de l'est ne doivent pas réellement jouir d'un ciel bien pur, mais celles du nord & de l'ouest, sont dans le cas d'un été & d'un hiver fort sereins. On ne peut rien dire de l'intérieur du pays, puisqu'aucun voyageur n'a encore osé se vanter d'y avoir pénétré.

On ignore jusqu'à présent si cette isle est habitée, & l'opinion la plus commune est qu'elle ne l'a jamais été par aucune nation sédentaire. On y voit souvent des Eskimaux, qui y passent de la grande terre de Labrador, pour la chasse ou pour la traite.

La pêche de la morue est un important objet de commerce. On se sert de vaisseaux à deux ponts ordinairement, du port de cent à cent cinquante tonneaux pour charger trente à trente-cinq milliers de morue verte, que l'on pêche avec des lignes, des calus de plomb, des hameçons & des rets. Cette pêche dure depuis le commencement de février jusqu'à la fin d'avril, mais quelquefois on y employe quatre à cinq mois. Chaque pêcheur ne pêche qu'une morue à la fois, ce qui rend le travail fatigant, sur-tout par rap-

port à la pesanteur du poisson & au grand froid. La morue verte se sale à bord. Le décoleur lui coupe la tête, le trancheur l'ouvre, le saleur l'arrange à fond de cale; tête contre queue & queue contre tête. Quand il en a fait une couche d'une brasse en carré, il la couvre de sel, & recommence ainsi jusqu'à la fin de la journée. Lorsque la morue a égoutté son eau pendant quelques jours, on la change d'endroit & on la resale.

Pour la pêche de la morue sèche, on se sert de vaisseaux de toute grandeur. Quand la pêche est faite, on laisse le poisson au soleil. On établit à terre une tente avec des troncs de sapins, de quinze ou vingt pieds de longueur, & dans cette tente un échafaud de quarante ou soixante pieds de long, sur quinze ou vingt de large. Lorsque la morue a pris sel, on la lave, on la fait égoutter, & on l'arrange sur des claies particulières, en observant de la retourner quatre fois par jour. Retournée ainsi & un peu séchée, on la met en pile, on la resale, & on la laisse sécher jusqu'au départ du vaisseau.

La morue est un poisson dont la longueur s'étend jusqu'à quatre pieds, & dont la largeur est d'environ un pied. Il a le corps gros & arrondi, le ventre fort avancé, le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, ou brune, mêlée de taches jaunâtres. Ses écailles sont petites & adhérentes au corps. Il a de grands yeux, qui sont couverts d'une membrane lâche & diaphane, & l'iris de ses

yeu
lon
de l
mol
plu
dos
côté
Sa c
A
verr
Le
dans
com
arriv
anci
sur
vern
qui
tions
des j
peu
cussie
trier
me i
avec
le re
décha
On
navir
tres f
de pé
prop

yeux est blanche. Il n'a qu'un seul barbillon, long à peine d'un doigt, qui tient au coin de la mâchoire inférieure: sa langue est large, molle & ronde; ses dents sont disposées en plusieurs rangs; il a trois nageoires sur le dos, une à chaque ouïe, une de chaque côté de la poitrine, & deux derrière l'anus. Sa queue est plate. Ce poisson est très goulu.

Autrefois les Anglais n'avaient aucun gouvernement fixe dans l'isle de Terre-Neuve. Le patron du premier navire, qui arrivait dans la saison de la pêche, était regardé comme gouverneur pour cette saison. S'il arrivait plusieurs vaisseaux de guerre, le plus ancien capitaine commandait à terre comme sur mer. Dans d'autres tems c'était le gouverneur militaire du fort, appelé Saint-Jean, qui exerçait, sans y être autorisé, les fonctions de juge & de chancelier. Ces prétendus juges rendaient leurs sentences avec fort peu de formalités, dans les différentes discussions; mais lorsqu'il s'agissait d'un meurtrier, on l'envoyait en Angleterre; & comme il aurait été trop coûteux de faire partir avec lui les témoins, les juges de Londres le renvoyait ordinairement en Terre-Neuve, déchargé de toute accusation.

On prétend que la charge en morue d'un navire de cent tonneaux, qui n'a point d'autres frais que ceux des vivres & des instrumens de pêche pour vingt hommes, rapporte à un propriétaire Anglais, dans les ports de Por-

524 R E M A R Q U E S
tugal, d'Espagne, & d'Italie, deux mille
livres sterling de profit clair & net.

Isle Royale ou Cap-Breton.

Cette isle est située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude nord; elle forme avec celle de Terre-Neuve, dont elle n'est éloignée que de quinze à seize lieues, l'entrée du golfe de Saint-Laurent. Du nord-est au sud-ouest, elle peut bien avoir cinquante lieues de longueur, & trente-trois de largeur, de l'est à l'ouest. Elle est fertile en plusieurs endroits, couverte de beaux arbres, abondante en prairies, capable de nourrir quantité de bestiaux, & surtout d'une commodité singulière pour la pêche de la morue, du marsouin & de la vache marine. Quoique les brouillards soient fréquens dans cette isle, l'air, dit-on, n'y est pas mal-sain: l'hiver y est fort long, la gelée commence quelquefois dès les premiers jours d'octobre, & dure jusqu'en mai ou en juin; pendant cette cruelle saison, le port de Louisbourg, capitale de l'isle, est absolument fermé par les glaces. Les Indiens de ce pays sont plus grands & mieux faits que ceux du Pérou; ils n'en sont pas différens par la couleur, & leur ressemblent beaucoup par les mœurs. Ils reconnaissent bien le roi de France pour leur souverain, mais ils ne lui payent aucun tribut, au con-

tra
ann
pou
vie
se l
sui
le l
trui
ils e
qu'o
en p
erra
tem
n'y
bier
le m
trée
par
conf
leur
O
Ang
fut
Cha
fanc
imp
grac
I
C
le no
vatio

traire, ce monarque leur envoie toutes les années une certaine quantité d'habirs, de poudre & de fusils pour la chasse, d'eau-de-vie & d'outils, simplement dans la vue de se les attacher. Du reste, ils se gouvernent suivant leurs usages. Quelques-uns ont reçu le baptême, & les missionnaires qui les instruisent se louent de leur reconnaissance; ils en sont aimés & respectés au-delà de ce qu'on peut dire. Quoiqu'ils soient rassemblés en petites colonies, ils n'en sont pas moins errans; car il est rare qu'ils s'arrêtent long-tems dans le même lieu, à moins qu'ils n'y trouvent une chasse abondante; si le gibier disparaît, ils s'éloignent aussi-tôt avec le missionnaire, & vont dans une autre contrée bâtir de nouvelles cabanes, avec le soin particulier de commencer leurs travaux par construire une chapelle & l'habitation de leur pasteur.

On sait que Louisbourg conquis par les Anglais, après un siège de six semaines, fut rendu à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, & que depuis ce tems cette puissance n'a rien épargné pour préserver cette importante forteresse d'une pareille disgrâce.

ISLE DE LA PROVIDENCE.

Cette isle est une de celles comprises sous le nom de Luçaiès: elle est, suivant l'observation des Anglais, située à vingt-cinq-degrés

de latitude du nord. Sa longueur est de vingt-huit milles, sur onze environ de largeur. On prétend que, vers l'année 1672, le roi d'Angleterre ayant fait une concession de cette îlle à une compagnie, les intéressés firent partir aussitôt un vaisseau qui portait un gouverneur chargé d'établir une forme d'administration dans la nouvelle colonie; mais les colons que ce chef y trouva, étaient des aventuriers, qui n'avaient pas abandonné leur patrie pour se soumettre à un gouvernement régulier: accoutumés à vivre dans l'indépendance, ils se saisirent du gouverneur, & l'ayant embarqué pour la Jamaïque, ils continuèrent d'habiter l'île, sans autre loi que leur plaisir, ou leur intérêt. Sept ans après la compagnie chargea de ses ordres un officier, nommé Clarke, & celui-là, encore plus malheureux que son prédécesseur, fut attaqué par les Espagnols, pris, chargé de chaînes, & si l'on ose en croire quelques historiens, embroché & rôti, au moins assure-t-on qu'il fut massacré. Tous les habitans de l'île furent dispersés, & la colonie demeura déserte jusqu'à la révolution de l'Angleterre, qui engagea plusieurs mécontents à s'y retirer.

Les propriétaires de l'île ayant appris qu'elle commençait à se repeupler, envoyèrent aussitôt un nommé Ladwallader Jones pour y établir une forme de gouvernement. Jones fut reçu avec respect: il ne tarda pas à abuser de l'autorité qui venait de lui être confiée, & bientôt sa conduite tyrannique

révo
term
pren
entre
» p
» fa
» lo
» ro
» ga
» gr
» de
» do
» m
» m
» &
» ha
» ret
» ser
» M
» ré
» un
» qu
» qu
» av
» pri
» int
» d'h
» des
» rite
» ét
» ren
» por
» leu

révolta toute la colonie. C'est dans les propres termes de Thomas *Bulkley* qu'il faut apprendre jusqu'où Jones porta ses coupables entreprises. « Jones, dit *Bulkley*, aspira au » pouvoir absolu, c'est-à-dire, à gouverner » sans autre règle que son plaisir & sa volonté. Il s'attribua toutes les prérogatives » royales. Il en prit même le style & le langage. Il conféra des honneurs & des dignités, jusqu'à donner tous les privilèges » des pairs d'Angleterre. Il accorda le pardon pour des crimes capitaux ; il se rendit » maître du trésor public, & l'employa librement à son usage ; il se saisit des munitions, » & ne fortifia que la partie de l'isle qu'il habitait. Il invita les pirates à se faire une » retraite dans son port. Il refusa de prêter serment au roi Guillaume & à la reine » Marie, sous prétexte que le succès de la » révolution était encore incertain ; & dans » un discours qu'il fit au peuple, il déclara » que ne trouvant rien de plus avantageux » qu'un commerce libre, il ne voulait rien » avoir à démêler avec les officiers royaux. Il » prit occasion des moindres événemens, pour » intercepter les lettres ; il éleva aux offices » d'honneur & de confiance, des pauvres & » des scélérats, qui n'avaient d'autre mérite que de lui être attachés. Il se lia fort » étroitement avec les pirates, qui profitèrent de ses offres, pour se retirer dans son » port : il leur donna des commissions ; il leur fit grace, sans aucune sorte de procès,

» pour tous les crimes dont ils furent accu-
 » sés; il se mit en part dans leurs profits,
 » sans examiner sur qui leurs brigandages
 » étaient exercés, & sans excepter les vais-
 » seaux de sa propre nation; il se servit de
 » leurs forces, pour bannir de l'isle ceux qui
 » levaient la voix contre lui. Au moindre
 » soupçon, il faisait arrêter les habitans,
 » sans expliquer ses motifs; il leur imposait
 » des amendes arbitraires. Il se nomma lui-
 » même trésorier, grand-prévôt & secrétaire
 » de la colonie. Sa hardiesse n'alla point jus-
 » qu'à refuser de tenir l'assemblée générale;
 » mais il la différait jusqu'à six mois, sous
 » de vains prétextes; & lorsqu'il se défait
 » des résolutions, il faisait avancer un des
 » pirates, jusqu'au rivage, avec tous ses ca-
 » nons braqués vers la chambre qui n'en était
 » pas éloignée. Souvent il interrompait les
 » délibérations, si l'on ouvrait un avis con-
 » traire au sien. Enfin, il fit même un crime
 » de haute trahison, de signer, sans son con-
 » sentement, une demande pour la convoca-
 » tion de l'assemblée ».

Tant d'injustices & de violences lassèrent
 enfin la patience du peuple, il s'attroupa tu-
 multueusement, & ayant enlevé son gouver-
 neur, il le jeta dans un cachot. Le conseil
 se saisit du gouvernement de la colonie, &
 son autorité fut reconnue avec joie. Mais les
 pirates amis de Jones ayant appris son dé-
 faite, vinrent fondre dans l'isle, les armes
 à la main, lui rendirent la liberté, & le
 rétablirent

tab
 ava
 de
 tern
 son
 gou
 rite
 conc
 acco
 le fr
 Ju
 fut t
 été q
 qu'el
 Or
 un me
 ressan
 colon
 plûpa

Ces
 relatio
 mais e
 n'ont p
 point d
 autre t
 partie d
 en est à
 quatre c
 à seize c
 deux &
 To

SUR QUELQUES ISLES &c. 529

tablirent dans l'exercice du pouvoir qu'il avait usurpé. On se persuade bien qu'échappé de ses chaînes, Jones n'en devint que plus terrible à ses ennemis. Il usa barbarement de son autorité, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, dont les Anglais vantent le mérite, & qui cependant, quoiqu'assez fort pour condamner Jones au dernier supplice, lui accorda la liberté de se retirer de l'Isle avec le fruit de ses rapines.

Jusqu'en 1719 cette isle, souvent saccagée, fut toujours la retraite des pirates, & ce n'a été que sous le gouverneur Wodes Rogers, qu'elle s'est soumise à une sage administration.

On nous pardonnera de nous être arrêtés un moment sur cet objet, qui ne semble intéressant que parce que la formation de cette colonie est récente, & presque ignorée de la plupart même des Anglais.

LES BERMUDES.

Ces isles sont en grand nombre, & quelques relations les font monter jusqu'à trois cents, mais elles sont la plupart si petites, qu'elles n'ont point de nom, & qu'elles ne méritent point d'en avoir. Leur éloignement de toute autre terre est prodigieux. La plus proche partie du continent, qui est le cap d'Hattoras, en est à trois cents lieues, Saint-Domingue à quatre cents, Madère à mille & l'Angleterre à seize cents. Leur latitude est entre les trente-deux & trente-troisième degrés.

On ne peut pas douter que les Espagnols n'aient eu la première connaissance de ces isles, puisqu'elles tirent leur nom de Jean Bermudes, capitaine de cette nation, qui les découvrit dans un voyage d'Espagne aux Indes occidentales. Un naufrage de deux Anglais sur ces côtes, & le récit qu'ils firent à leur retour au gouverneur de la Virginie, des avantages qu'on pouvait espérer d'un établissement dans ce pays, déterminèrent la compagnie de la Virginie à y faire passer une colonie. Un capitaine nommé Moor fut chargé d'en jeter les fondemens, & bientôt on vit s'élever une ville & plusieurs forts dans la petite isle de Saint-Georges. La seconde année de son administration, Moor découvrit le long des rochers dont l'isle est environnée, la plus grosse masse d'ambre-gris, qu'on eût jamais vue d'une seule pièce : elle pesait environ quatre-vingt livres. Il l'envoya à sa compagnie, avec plusieurs drogues, beaucoup de bois de cèdre, du tabac, & ces richesses lui firent obtenir tous les secours qu'il jugea à propos de demander.

Ce fut sous l'administration de ce gouverneur que les isles Bermudes furent affligées d'un fléau, qui dura cinq années entières, & qu'on y nomme encore *le fléau des rats*. On se persuade que cette vermine y fut apportée par quelques vaisseaux Européens; que cela soit vrai ou non, sans en rechercher une autre cause, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle y multiplia si prodigieusement, que

la
br
&
qu
T
po
Sa
où
du
pa
enc
ces
ait
ni
On
der
mu
qua
vus
L
la p
glai
fante
nuel
feuil
Les
& fo
de l'a
mois
mais
la né
isles,
qui v

SUR QUELQUES ISLES &c 531

la terre était couverte de rats, & tous les arbres de leurs nids. Ils dévorèrent les fruits & les plantes, les grains & les légumes, soit qu'ils fussent sur la terre ou dans les greniers. Tous les moyens possibles furent employés pour les détruire, & ils passèrent de l'isle de Saint-Georges à la nage dans les autres isles, où ils causèrent le même ravage. L'histoire du monde n'offre sans doute rien de comparable à cette aventure; mais ce qui paraît encore plus étonnant, c'est que tout-à-coup ces petits animaux disparurent, sans qu'on ait pu découvrir ni ce qui les avait produits, ni par quel moyen ils avaient été détruits. On rapporte seulement que pendant les deux dernières années que dura ce fléau, les Bermudes furent couvertes d'une prodigieuse quantité de corbeaux, qu'on n'y avait jamais vus, & qui n'ont pas reparu depuis.

Le climat des Bermudes est si pur, que la plupart des malades des autres isles Anglaises s'y sont transportés pour rétablir leur santé. On y jouit presque d'un printemps continu. Les arbres s'y couvrent de nouvelles feuilles, à mesure que les vieilles tombent. Les oiseaux ne cessent jamais leurs chants, & font leurs petits dans presque tous les mois de l'année. Les tonnerres y grondent tous les mois au renouvellement de chaque lune, mais les pluies n'y sont pas fréquentes & la neige y est presque inconnue. Dans ces isles, on trouve communément des hommes qui vivent au-delà d'un siècle. Les plus pau-

vres sont ceux qui jouissent de la meilleure santé.

Chaque année la terre produit deux abondantes moissons. Le cèdre est plus beau, plus dur & d'un grain plus ferré que dans aucune autre contrée de l'Amérique. On y trouve des palmiers, des mûriers, des oliviers, des lauriers & sur-tout des orangers, dont le fruit est peut-être le plus délicieux de l'univers. Il est infiniment plus gros que toutes les oranges que nous connaissons, qui ne peuvent lui être comparées pour le goût & pour le parfum. Le fameux Edmond Waller, un des plus agréables poètes de l'Angleterre, forcé pour un tems de s'expatrier, fut passer aux Bermudes ce tems de son exil, & s'est attaché à en faire l'éloge au commencement d'un de ses poèmes.

« Qui ne connaît pas ces isles heureuses,
 » dit ce poète, où croissent des limons d'une
 » grosseur énorme, où le fruit des orangers
 » surpasse celui du jardin des Hespérides, où
 » les perles, le corail & l'ambre-gris don-
 » nent aux côtes une splendeur céleste? Là,
 » le cèdre superbe, qui élève sa tête jus-
 » qu'aux cieux, est le bois que les peuples
 » brûlent dans leurs foyers. La vapeur qui
 » s'en exhale, & qui embaume les viandes
 » qui tournent aux broches, pourrait servir
 » d'encens sur les autels des dieux; & les
 » lambris qu'il fournit à leurs appartemens,
 » embelliraient les palais des rois. Les doux
 » palmiers y produisent une nouvelle espèce

SUR QUELQUES ISLES &c. 533

» de vin délicieux, & leurs feuilles, aussi larges
» que des boucliers, forment un ombrage
» charmant, sous lequel on est tranquillement
» assis pour boire cette divine liqueur. Les
» figues croissent en plein champ, sans cul-
» ture, telles que Caton les montrait aux
» Romains, pour exciter, par la vue d'un
» fruit si rare, à la conquête de Carthage
» qui le voyait naître dans son terroir. Là,
» les rochers les plus stériles ont une sorte
» de fécondité; car régulièrement, dans
» plus d'une saison, leur sommet aride offre
» un mets voluptueux dans les œufs de plu-
» sieurs oiseaux, &c. »



C H A P I T R E I V.

Remarques sur le Spitzberg & sur la pêche de la Baleine.

C E pays fut découvert par les Hollandais en 1596, & nommé *Spitzberg*, qui signifie montagnes aiguës, parce qu'en effet il est rempli de montagnes. Il est situé au nord de l'Europe, entre le soixante-dix-septième & le quatre-vingt-deuxième degré de latitude septentrionale. En hiver, toute cette contrée, dont on ne connaît que les côtes, est environnée de glaces que les vents y poussent de divers côtés. Celui d'est les y chasse de la nouvelle Zemble; celui du nord-ouest, du Groenland & de l'isle Jean-Mayen. Souvent les glaces n'y sont pas moins abondantes en été. Tout ce qu'on connaît du Spitzberg est pierreux & rempli de hautes montagnes ou de rochers. Au pied des montagnes naturelles, qui sont couvertes de neige, on en voit de glace, de la hauteur des premières. Quelques-uns des rochers ne forment qu'une seule pierre du bas en haut, & paraissent à la vue des murailles ruinées. La pierre a des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre. Dans les mois de juin & de juillet, il croît toutes sortes d'herbes au milieu de ces roches.

ET LA PECHE DE LA BALEINE: 535

C'est vers les mois d'avril & de mai, que le froid du Spitzberg est le plus violent. Cependant dès le trois de mai le soleil ne s'y couche plus. Au mois de juin, on apperçoit quelque verdure, & dans le cours de juillet la plupart des herbes sont en fleur, il s'en trouve même dont la semence est en maturité. On trouve au Spitzberg beaucoup d'espèces d'oiseaux, mais ils n'y viennent qu'après l'hiver, pendant que le soleil est sur l'horison. Aussi-tôt que le froid augmente, & que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent, chaque espèce ensemble, & disparaissent en peu de jours. Les rennes, les renards & les ours blancs sont les seuls animaux à quatre pieds qu'on voit dans ce triste pays, & il n'est pas aisé d'imaginer quels sont leurs alimens, pendant un hiver de neuf à dix mois. La mer du Spitzberg est couverte d'une prodigieuse quantité de vaches & de chevaux marins, amphibies, qui ont les pieds semblables aux patés d'oie & garnis de cinq griffes non divisées, mais jointes ensemble par une peau noire. La vache marine a la tête semblable à celle d'un chien, avec les oreilles ordinairement écourtées; au-dessous du museau, elle a une barbe, quelques poils aux nazeaux & quelques-uns au-dessus des yeux, en forme de sourcils. Elle a l'œil grand, creux & fort clair: sa peau est couverte d'un poil court, marquetée comme celle d'un tigre, de couleurs blanche, jaune, grise & rousse. Ses dents sont plus tranchantes que celles d'un

536 REMARQUES SUR LE SPITZBERG

chien & peuvent couper un bâton de la force du bras. Ses griffes sont noires, longues & pointues; sa queue est courte. Elle aboie comme un chien enroué, & ses petits ont le miaulement du chat. Elle vit vraisemblablement de petits poissons, & sa longueur ordinaire est de cinq à huit pieds. On ne tue guères les vaches marines que pour en prendre les dents, qui ne sont pas même aussi estimées aujourd'hui qu'elles l'étaient autrefois.

Le cheval marin ressemble beaucoup à la vache marine, mais il est infiniment plus gros & à peu près de la taille d'un fort bœuf. Il a les pates de la vache marine, mais les ongles en sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. Il y en a qui sont couverts d'un poil couleur de souris, & d'autres d'un poil rouge ou gris. Leur mâchoire supérieure offre deux grandes dents qui leur descendent au-dessous des babines intérieures, & qui ont dans quelques-uns plus de deux pieds de long: ces dents sont fort blanches, solides & pesantes, mais la racine en est creuse. Les chevaux marins ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un bœuf. Au-dessus de la barbe d'en-haut, ils ont deux nazeaux en demi-cercle, par lesquels ils jettent l'eau comme les baleines. Leurs yeux sont élevés & bordés de sourcils; ils ont la rougeur du sang. Leur partie générale est un os dur, d'environ deux pieds de long, qui diminue en grosseur vers le bout, & qui est un peu courbé vers le milieu; plat

ve
lon
viv
sur
s'e
à l
plo
gra
me
s'e
qu'i
que
qu'o
L
c'éta
anin
de l
men
de h
dix-
se tr
corn
sembl
plus
qu'o
emp
subit
de d
ils se
plus
mon
aux c
qu'on

ET LA PECHE DE LA BALEINE. 537

vers le ventre, rond dans tout le reste de la longueur & couvert de nerfs. Ces animaux vivent d'herbes & de poissons. Ils deviennent furieux, lorsqu'ils se sentent blessés, & sans s'effrayer des coups & du bruit, ils vont droit à la chaloupe qui porte leurs assailans : ils plongent, & de leurs défenses ils y font de grands trous ; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverser. Il arrive souvent qu'il ne reste aux pêcheurs d'autre ressource que la fuite. C'est toujours avec les harpons qu'on attaque les chevaux marins.

La baleine est un poisson du genre des cétacées, & c'est le plus grand de tous les animaux : celles que l'on prend sur la côte de Bayonne & dans les Indes, ont ordinairement trente-six coudées de longueur, sur huit de hauteur : l'ouverture de la bouche est de dix-huit pieds ; il n'y a point de dents, mais il se trouve à la place des lames d'une sorte de corne noire, terminées par des poils assez semblables à des soies de cochon, qui sont plus courts au-devant qu'en arrière : c'est ce qu'on appelle *fanons* ; on les fend pour les employer à divers usages. La langue est d'une substance molle : les yeux sont à quatre aunes de distance l'un de l'autre ; extérieurement ils semblent petits, mais au-dedans ils sont plus grands que la tête d'un homme. Ce monstrueux poisson a deux grandes nageoires aux côtés, & la queue est si grande & si forte, qu'on assure qu'en s'agitant, il pourrait ren-

538 REMARQUES SUR LE SPITZBERG

verser un petit vaisseau. Le membre génital est proportionné à la grosseur du corps.

En 1620, on trouva près de l'isle de Corse, une baleine qui avait cent pieds de longueur. Son lard pesait cent trente-cinq mille livres. On employa dix-sept hommes pour tirer de son corps le gros intestin, & un fœtus qu'on en arracha, avait trente pieds de long & pesait quinze cents livres. On parle d'une baleine qui avait deux cents pieds de longueur, & l'on ajoute qu'on en a vu à la Chine qui étaient longues de neuf cents soixante pieds. Quelle que soit l'énorme longueur de celles que l'on pêche dans le nord, elles sont petites en comparaison de celles-là, mais peut-être aussi les relations de nos voyageurs sont-elles beaucoup enflées. On dit que ces poissons s'élèvent perpendiculairement sur leur queue pour s'accoupler : que le mâle & la femelle s'approchent l'un de l'autre dans cette situation, qu'ils s'embrassent avec leurs nageoires & qu'ils restent dans cette position pendant une heure. On veut qu'ensuite ils vivent en société : on ajoute que la femelle met bas dans l'automne, qu'elle n'a qu'un baleinon à chaque portée, & qu'elle l'allait en le tenant avec ses nageoires dont elle se sert pour le conduire & pour le défendre.

La grosseur énorme de la baleine ne lui permet guères de s'approcher des côtes d'Islande, & elle la retient dans des abîmes inaccessibles vers Spitzberg & sous le pôle du nord. Il y a des baleines toutes blanches,

E
d'a
noir
cou
nièr
tant
cha
Elle
jusq
den
ving
L
aprè
men
deu
un t
bale
mais
fonc
La
la p
les-
mier
emp
navi
leur
sert
prép
roye
pour
mer
& sp
aux
avec

ET LA PECHE DE LA BALEINE. 539

d'autres à demi-blanches , de jaunes & de noires , c'est-à-dire , marbrées de ces deux couleurs , & enfin de toutes noires : ces dernières ne sont pas même d'un noir égal ; c'est tantôt un noir de velours , tantôt un noir de charbon , & tantôt la couleur d'une tanche. Elles ont ordinairement depuis cinquante jusqu'à soixante-dix pieds de long , & rendent quatre-vingt , cent & quelquefois cent vingt barils de graisse.

Le plus terrible ennemi de la baleine , après l'homme , est le poisson à scie , autrement nommé l'espadon ou l'épée. Jamais ces deux poissons ne se rencontrent sans se livrer un furieux combat. Un coup de queue de la baleine assomme presque toujours l'espadon ; mais s'il échappe , il fond sur elle & lui enfonce son arme dans le dos.

La pêche de la baleine est sans contredit la plus périlleuse de toutes. Les Basques & les habitans du pays de Labour sont les premiers qui l'aient entreprise. Les Hollandais emploient à cette pêche trois ou quatre cents navires & deux à trois mille matelots ; ce qui leur produit un gain très-considérable. L'huile sert à brûler à la lampe , à faire le savon , à la préparation des laines des drapiers , aux corroyeurs pour adoucir les cuirs , aux peintres pour délayer certaines couleurs , aux gens de mer pour engraisser le brai qui sert à enduire & spalmer les vaisseaux , aux architectes & aux sculpteurs pour une espèce de détrempe avec céruse ou chaux qui durcit , fait croûte

540 REMARQUES SUR LE SPITZBERG
sur la pierre & la garantit des injures de
l'air.

Dans le tems que les Basques s'appliquaient particulièrement à la pêche de la baleine, ils faisaient partir toutes les années trente navires; de deux cents cinquante tonneaux, armés de cinquante hommes tous d'élite, avec quelques mouffes ou demi-hommes. « On embarquait des vivres pour six mois, avec cinq ou six chaloupes qui ne devaient prendre la mer que dans le lieu de la pêche, & trois funins de cent vingt brasses chacun, au bout desquels était faite & liée par une bonne épissure, la harpoire faite de fin brin de chanvre, & plus mince que le funin. A la harpoire, tient le harpon de fer dont le bout est triangulaire & de la figure d'une flèche, & qui a trois pieds de long, avec un manche de bois de six pieds, lequel se sépare de l'harpon, quand on a percé la baleine. Celui qui le lance, se met à l'avant de la chaloupe, & court de grands risques, parce que la baleine, après avoir été blessée, donne de furieux coups de queue & de nageoires qui tuent souvent le harponneur & renversent la chaloupe ».

On avait aussi soin d'embarquer dans le bâtiment destiné pour cette pêche, trente lances ou dards de fer de quatre pieds, avec les manches de bois d'environ le double de longueur, quatre cents barriques tant vuides que pleines de vivres; deux cents autres en bottes; une chaudière de cuivre,

ET
cont
quin
pèce
cinq
pour
L
passa
tir l
voile
avire
lot e
& au
aver
loup
harp
dans
suis.
sur l
lanc
on t
on la
a sui
de g
fleur
bott
time
dessa
qui t
fond
la m
le pi
grati
Les l

ET LA PECHE DE LA BALEINE. 541

contenant douze barriques & pesant huit quintaux, dix mille briques de toutes espèces pour construire le fourneau, & vingt-cinq barriques d'une terre grasse & préparée pour le même usage.

Lorsqu'on est arrivé au lieu où se fait le passage des baleines, on commence par bâtir le fourneau, & le navire se tient à la voile, ayant ses chaloupes armées de leurs avirons & suspendues à ses côtés. Un matelot est en vedette au haut du mât de hunel, & aussi-tôt qu'il apperçoit une baleine, il en avertit l'équipage, qui se jette dans les chaloupes & court après la proye. Quand il la harponnée, elle prend la fuite & plonge dans la mer : on file les funins & la chaloupe suit. Comme elle revient presque toujours sur l'eau, on s'efforce de l'achever à coups de lances, ou de dard. Lorsqu'elle est morte, on tâche de la suspendre par des funins & on la conduit à un des côtés du navire, qui a suivi ses chaloupes, & on l'attache avec de grosses chaînes de fer, pour la tenir à fleur d'eau. Alors les charpentiers, avec des bottes à crampons de fer & attachés au bâtiment avec de fortes cordes, se jettent dessus, pour dépecer son lard en morceaux, qui sont portés dans la chaudière pour y être fondus. L'équipage de chaque bâtiment a la moitié du produit de l'huile. Le capitaine, le pilote & les charpentiers, obtiennent des gratifications sur celui des barbes ou fanons. Les Hollandais, dans la crainte du feu, transfèrent

542 REMARQUES SUR LE SPITZBERG
portent dans des barriques le lard qu'ils
font fondre chez eux ; mais les Basques plus
hardis gagnent le triple , en faisant cette
opération sur le lieu.

Il s'est passé bien des siècles avant qu'on
ait osé tenter la pêche de la baleine. Du tems
de Job , cette entreprise était regardée com-
me infiniment au-dessus des forces de l'hom-
me ; car ce saint homme , pour faire sentir
la faiblesse des humains , en comparaison de
la toute-puissance de Dieu , dit : « Homme ,
» enleveras-tu la baleine avec l'hameçon ,
» & lui lieras-tu la langue avec une corde ?
» lui passeras-tu un anneau dans le nez , &
» lui perceras-tu la mâchoire avec le fer ?
» la réduiras-tu à la supplication & à la priè-
» re ? fera-t-elle un pacte avec toi , & fera-
» t-elle ton esclave éternelle ? te joueras-tu
» d'elle comme de l'oiseau , & servira-t-elle
» d'amusement à ta servante ? tes amis la
» couperont-ils par pièces , & les négocians
» la trafiqueront ils par morceaux ? rem-
» pliras-tu ton filet de sa peau , & de sa
» tête , le réservoir des poissons ? mets ta
» main sur elle , souviens-toi de la guerre
» & ne parles plus ».

Les auteurs anciens font quelquefois men-
tion des baleines dans leurs ouvrages , mais
c'est seulement pour nous apprendre qu'on
en a souvent trouvé déchouées sur les côtes.
Pline nous rapporte que sous le règne de
l'empereur Claude , il en échoua une au port
d'Ostie , & qu'aussi-tôt qu'on l'eut apperçue

ET LA PECHE DE LA BALEINE. 543
dans le détroit, le prince en fit fermer l'entrée avec des cordes; qu'il fit monter un certain nombre d'archers de la garde prétorienne dans des esquifs & des brigantins, & qu'ils tuèrent le monstre marin à coups de dards. Juba, roi de Mauritanie, écrivit à Caius César, fils d'Auguste, qu'on avait vu en Arabie des baleines de six cents pieds de long & de trois cents soixante pieds de large, qui avaient remonté de la mer dans un fleuve d'Arcadie, où elles avaient échoué. Il est difficile de se figurer qu'il ait existé de pareils monstres.

Nous avons avancé que les Basques avaient tenté les premiers la pêche de la baleine, & voici comment on prétend que les Biscayens du Cap-Breton, près de Bayonne, & quelques autres pêcheurs y furent engagés. On assure qu'il paraît tous les ans sur leurs côtes, vers l'hiver, des baleines fort grasses, & que l'occasion de pêcher de ces poissons dans leur propre pays s'étant présentée, ils en profitèrent: mais dans la suite ayant remarqué que ces monstres marins ne se montraient dans leurs mers que pendant une certaine saison, & que dans une autre ils s'en éloignaient, ils résolurent de chercher leur retraite, & pour cet effet ils firent voile vers les mers de l'Amérique. Ceux qui sont de ce sentiment font honneur aux Biscayens de la découverte des isles de Terre-Neuve & de la terre ferme du Canada, & ils protestent que ce fut un de ces hardis navigateurs

544 REMARQUES SUR LE SPITZBERG

qui, en 1492, donna avis de cette découverte à Christophe Colomb. Il est vrai de dire que dans l'un de leurs voyages, soit en 1492, ou en 1504, ils virent beaucoup de baleines dans les mers de l'Amérique; mais qu'y ayant aussi reconnu une abondance extraordinaire de morues, ils abandonnèrent une pêche dangereuse & souvent stérile, pour s'attacher à une autre aisée & lucrative.

La mer du Spitzberg abonde aussi en souffleurs, qu'on appelle quelquefois poissons à nageoires. Il est de la longueur d'une baleine, mais on ne lui donne que le tiers de sa grosseur. On le connaît à ses nageoires, qui sont sur le dos, près de la queue, & par la force avec laquelle il souffle & rejette l'eau: on y trouve plusieurs sortes d'écrevisses marines, deux espèces de poissons étoilés, le poisson dragon, & le poisson blanc, qui a la figure d'une baleine, & jusqu'à vingt pieds de long. Ce dernier n'a pas de nageoires sur le dos, mais il en a deux sous le ventre, & la queue ressemble à celle de la baleine: il a sur la tête une bosse, & un trou par lequel il rejette l'eau. Le butskopf, ou la tête de plie, est un autre monstre du Spitzberg, qui a souvent plus de vingt pieds de long: son museau est de même grosseur & sans pointes, rempli de dents aiguës. Il a une nageoire sur le dos & deux sous le ventre, & une ouverture sur le cou par laquelle il rejette l'eau. Ses yeux sont
fort

ET LA PECHE DE LA BALEINE. 545

fort petits ; il a le dos brun , la tête brune & marbrée & le dessous du ventre blanc.

On voit souvent dans cette mer un poisson qu'on nomme la licorne de mer , parce qu'il lui sort de la tête une corne , ou plutôt une assez longue dent : elle a communément vingt pieds de long. Le poisson , appelé hay , n'est pas moins monstrueux par sa forme que par sa grosseur. Il a deux nageoires sur le dos & six sous le ventre. Sa queue ressemble à celle de l'espadon , ainsi que son museau. Ce poisson vorace dévore sous l'eau quantité de baleines , & se jette sur les matelots qui se baignent dans la mer.

On ne connaît qu'un seul oiseau qui vive toujours à terre au Spitzberg , c'est celui auquel les matelots ont donné le nom de coureur de rivage , car il ne s'en écarte jamais. Il est de la grosseur d'une alouette , & ses plumes en ont la couleur : cependant la réverbération du soleil y répand une variété changeante , qu'on peut comparer à celle du cou d'un canard. L'oiseau de neige est de la grosseur d'un moineau , & il repose toujours sur la neige glacée. Il est d'une grande blancheur sous le ventre , & les plumes du dos & de ses ailes sont grises. Il en vient un grand nombre sur les vaisseaux , où ils se laissent prendre avec facilité , mais on n'en a jamais pu élever en cage. L'oiseau de glace appelé ainsi , parce qu'il vit sur la glace , est de la grosseur d'un pigeon : son plumage est d'une beauté presque éblouissante

546 REMARQUE SUR LE SPITZBERG
au soleil. Le conseiller, nom qu'on lui a
donné, pour exprimer son air grave & ma-
jestueux, a les jambes & les yeux noirs,
& le reste du corps d'une blancheur qui
surpasse la neige. Sa queue qui est longue
& large, forme un très bel éventail. Le pi-
geon plongeur est d'une rare beauté. Sa gros-
seur est celle du canard : il a le bec un peu
long, mince & pointu, mais crochu vers la
pointe, creux & rouge en dedans, & long
de deux pouces. Ses pattes sont courtes &
rouges. On en voit de noirs, de marquetés
& de blanc au milieu du corps.

On nomme *Kulyeghes* un fort bel oiseau,
parce que son cri exprime ce mot : il a le
bec un peu courbé & les yeux noirs, en-
tourés d'un beau cercle rouge. Sa queue
s'épanouit en éventail, elle est blanche com-
me son ventre ; & son dos & ses ailes sont
de couleur grise. Deux particularités le
font remarquer ; l'une, qu'il nage toujours
la tête haute & contre le vent ; l'autre, que
sa fiente a quelque propriété singulière, qui
attire un autre oiseau, à qui son goût pour
cet excrément a fait donner le nom de
Strund-Jager. Il suit le *Kulyeghes*, jusqu'à
ce qu'il lui ait vu rendre ce qu'il avale
avidement. L'oiseau qu'on nomme bourgue-
mètre est le plus gros de ceux qui vivent
au Spitzberg, & les malemuks, autres oi-
seaux de mer, ont tant de respect pour lui,
que lorsqu'il daigne s'approcher d'eux, ils se
couchent devant lui, se laissent mordre, &

ET LA PECHE DE LA BALEINE. 547
ne quitent la place qu'après qu'il est éloigné.

Tous ces oiseaux & beaucoup d'autres ne paraissent au Spitzberg qu'après l'hiver & lorsque le soleil est sur l'horison, & ils en partent avec lui.

Fin du cinquième Volume.

T A B L E
DES CHAPITRES

Contenus dans ce cinquième Volume.

A M É R I Q U E.

C H A P I T R E P R E M I E R.

I N T R O D U C T I O N.	page 5
C H A P. II. <i>Ile Hispaniola, ou Saint-Domingue.</i>	16
C H A P. III. <i>Les Boucaniers & les Flibustiers.</i>	37
C H A P. IV. <i>Caractère des Espagnols & des Français, établis dans l'isle de Saint-Domingue.</i>	47
C H A P. V. <i>Les Nègres.</i>	53
C H A P. VI. <i>Les Caraïbes, anciens habitans des Antilles.</i>	66
C H A P. VII. <i>Remarques générales sur le climat & les productions des Antilles.</i>	79
C H A P. VIII. <i>Découverte du Mexique, ou Nouvelle-Espagne.</i>	99
C H A P. IX. <i>Fernand Cortez.</i>	107
C H A P. X. <i>Embarras de Cortez, Mort de Motzuma, & Réduction de l'Empire.</i>	131

TABLE DES CHAPITRES.		549
CHAP. XI.	<i>Religion des anciens Mexiquains.</i>	150
	<i>Vitzliputzli.</i>	153
	<i>Tlaloch.</i>	154
	<i>Tescatliputzli.</i>	ibid.
	<i>Quatzalcoalt.</i>	156
	<i>Tazi.</i>	157
	<i>Autres divinités.</i>	ibid.
CHAP. XII.	<i>Temples & Prêtres Mexiquains; leurs Fêtes & leurs Sacrifices.</i>	160
CHAP. XIII.	<i>Couronnement des Rois, Naissances, Mariages, & Cérémonies funèbres des Mexiquains.</i>	177
CHAP. XIV.	<i>Ancien Gouvernement de l'Empire du Mexique.</i>	191
CHAP. XV.	<i>Sciences, Mœurs & Usages des anciens Mexiquains.</i>	199
CHAP. XVI.	<i>Quelques Usages particuliers des différens peuples qui composaient l'Empire du Mexique.</i>	211
CHAP. XVII.	<i>Gouvernement Espagnol du Mexique.</i>	222
	<i>Audience de Mexico.</i>	223
	<i>Audience de Guadalajara.</i>	228
	<i>Audience de Guatimala.</i>	ibid.

ROYAUME DE TIERRA-FIRME.

CHAPITRE. I.	<i>Description géographique du Royaume de Tierra-Firme.</i>	237
---------------------	---	-----

<i>Panama.</i>	238
<i>Porto-Belo.</i>	241
<i>Carthagène.</i>	244
CHAP. II. <i>Religion, Mœurs & Usages des Indiens de Tierra-Firme.</i>	251

EMPIRE DU PÉROU.

CHAPITRE I. <i>Description géographique de l'Empire du Pérou.</i>	264
<i>Lima.</i>	266
<i>Cusco.</i>	277
<i>Quito.</i>	279
<i>Le Paraguay.</i>	283
<i>Saint-Jago.</i>	297
CHAP. II. <i>Conquête du Pérou par Pizarre & d'Almagro.</i>	301
CHAP. III. <i>Anciens Souverains du Pérou.</i>	319
CHAP. IV. <i>Religion des anciens Péruviens.</i>	329
CHAP. V. <i>Mariages & Funérailles des Pé- ruviens.</i>	343
CHAP. VI. <i>Gouvernement, Sciences, Mœurs & Usages des anciens Péruviens</i>	349
CHAP. VII. <i>Mœurs & Usages des Péruviens modernes.</i>	363
CHAP. VIII. <i>Mœurs des Créoles du Pérou.</i>	373

DES CHAPITRES. 551

LE BRÉSIL.

- CHAPITRE I. *Description géographique du Brésil.* 383
CHAP. II. *Religion des Brésiliens & quelques-uns de leurs Usages.* 389
-

LE CANADA.

- CHAPITRE I. *Religion des Sauvages du Canada.* 404
CHAP. II. *Mariages des Sauvages du Canada.* 413
CHAP. III. *Jongleurs ou Médecins des Canadiens, & Cérémonies de ces Peuples.* 419
CHAP. IV. *Guerres des Canadiens.* 425
CHAP. V. *Gouvernement, Mœurs & Usages des Canadiens.* 433
-

LA VIRGINIE ET LE MARYLAND.

- CHAPITRE I. *Description géographique de ces Provinces.* 446
CHAP. II. *Religion des Virginiens.* 451
Kiwasa. 453
Quioccosan. 454
Superstition des Virginiens. 458

352 TABLE DES CHAPITRES.

<i>Pères ou Magiciens de Virginie.</i>	461
<i>Mariages & Funérailles des Virginiens.</i>	465
CHAP. III. <i>Remarques sur l'état actuel de la Virginie.</i>	469

NOUVELLE-ANGLETERRE.

CHAPITRE I. <i>Remarques sur la Nouvelle-Angleterre.</i>	479
CHAP. II. <i>Remarques sur la Pensylvanie, & sur les Quakers.</i>	485
CHAP. III. <i>Remarques sur la Caroline.</i>	495
CHAP. IV. <i>Remarques sur la Floride.</i>	499
CHAP. V. <i>Remarques sur la Baye d'Hudson.</i>	510
CHAP. VI. <i>Remarques sur quelques Isles de l'Amérique septentrionale.</i>	519
<i>Terre-Neuve.</i>	ibid.
<i>Isle-Royale ou Cap-Breton.</i>	524
<i>La Providence.</i>	525
<i>Les Bermudes.</i>	529
CHAP. VII. <i>Remarques sur le Spitzberg, & sur la Pêche de la Baleine.</i>	534

Fin de la Table du cinquième Volume.

46t
46s
le la
469

lle -
479
nie ,
485
495
499
/on.
510
s de
519
bid.
524
525
529
, &
534

2.

5

